





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE
ET

PHARMACIE.

SECONDE ÉDITION.

JANVIER 1755.

Tome II.



A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilège.

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library



P R É F A C E.

SI les Hommes & les Animaux pou-
voient subsister toujours dans leur
état naturel , si les parties dont ils sont
composées faisoient toujours parfaite-
mens leurs fonctions , leur santé seroit
constante & leur vie éternelle. Mais il
s'y opere sans cesse quelque altération
sensible ou insensible ; ainsi se détruisent
d'une façon plus ou moins prompte les
ressorts de notre machine , qui se trouve
nécessairement dérangée , soit par l'abus
que nous faisons des choses qui sont des-
tinées à notre conservation , soit par mille
accidents auxquels nous sommes sujets.

Le penchant naturel que les hommes
ont pour prolonger leur vie , les a excités
à chercher dès le commencement du
monde , tout ce qui pourroit être utile à
la conservation de leur santé ; ils ont ap-
perçu que quelquefois , à la vérité , la nature
elle seule sçavoit se débarrasser des obsta-
cles qui nuisent à l'exercice de ses fonc-

tions ; mais ils ont vu en même tems qu'elle avoit le plus souvent besoin de secours étrangers , pour se rétablir dans son état primitif. De-là convaincus qu'il ne dépendoit pas toujours d'eux d'éviter les causes qui les exposoient à des maladies ; ils ont été naturellement portés à observer avec soin la conduite de ceux qui étoient malades.

Ils s'appliquerent donc à considérer les fautes qui avoient pu rendre les maladies mortelles dans ceux qui en étoient morts , & la différence de conduite de ceux qui , attequés de la même maladie , en étoient réchappés. Ils ont évité avec soin tout ce qu'avoient fait les premiers ; ils ont tenté sur d'autres personnes dans les mêmes circonstances , ce qui avoit paru soulager les seconds , & tout ce à quoi on pouvoit attribuer leur guérison. Des expériences réitérées , des succès constants ont ainsi déterminé à se servir de tels ou tels remèdes , suivant les différents cas. C'est donc , à proprement parler , le résultat & la pratique de ces observations appuyées sur l'expérience , qui a formé ce qu'on appelle Médecine.

Le hasard , plus que le raisonnement , a conduit les hommes dans l'application

P R É F A C E.

Des premiers remèdes dont ils se sont servis : ainsi souvent une chose extraordinaire prise sans dessein ayant produit un bon ou mauvais effet , a engagé naturellement ceux qui en avoient vu le succès , à en observer de nouveau la réussite : c'est ainsi que par degrés en comparant les remèdes & les maladies , en faisant de nouvelles expériences fondées sur des combinaisons différentes ; c'est ainsi , dis-je , que s'est formée la Médecine , qui cependant n'est pas la seule science à laquelle l'observation ait donné naissance ; car il n'en est aucune de celles qui ont les opérations de la Nature pour objet , qui ne lui doive son origine , son progrès & son éclat ; telles sont sur-tout la Physique expérimentale , l'Histoire Naturelle , la Mécanique & l'Astronomie. Aussi les Rois ont-ils élevé des Temples magnifiques à l'Observation , ont-ils envoyés en différents pays des Sçavants dans les mêmes vues.

Si les avantages de l'observation sont universellement reconnus sur-tout en Médecine ; si cette science lui doit sa naissance & son lustre ; si Hippocrate n'a bien mérité de l'humanité qu'en recueillant les observations faites par ses prédécesseurs ,

en y ajoutant les fiennes, & les rédigeant en un corps de doctrine, quelles obligations ne doit-on point avoir à ceux qui embrassent tous les moyens de rassembler des observations isolées qui pourroient être perdues pour la Société ?

En effet, lorsqu'on a sacrifié l'observation aux vains raisonnements, aux conjectures, la Médecine est tombée dans le discrédit, est devenue incertaine & fauleuse. Qu'on se rappelle les temps (*) où les Arabes ont défiguré la doctrine d'Hippocrate, en donnant tout aux systèmes, à l'imagination, en abandonnant l'observation, qui jusqu'alors, quoique dénuée d'une saine théorie, avoit fait l'unique appui de la Médecine.

Mais autant des observations faites avec exactitude servent à guider sûrement dans l'exercice de la Médecine, autant des observations faites, ou avec négligence ou dans un esprit de système, sont-elles capables d'induire en erreur.

C'est à cette fidélité & à cette candeur avec laquelle Hippocrate rapporte même jusqu'à ses fautes, que la Médecine doit

(*) Voyez l'Histoire de la Médecine, par M. le Clerc, Freind, les Essais de Médecine de Bernier, D. M. P.

ce qu'elle a de plus précieux. En effet, ne voyons-nous pas tous les jours dans la pratique la confirmation de ce qu'il nous enseigne, malgré la longueur des temps qui se sont écoulés depuis qu'il a écrit. C'est aussi par cette même exactitude que se sont rendus recommandables, les Riolan, Lomnius, Pison, Bruyer, Gauthier, Baillou, Houllier, Fernel, Etmuller, Duret, Riviere, Chesneau, Sydenham, Baglivi, Wierus, Hoffman, & tant d'autres.

C'est pour nous conformer aux sages vues de ces grands hommes, que nous avons mis au jour le premier volume de ce Recueil périodique. La continuation en sera donnée par le même motif. Nous ne nous dissimulons pas, qu'il ne s'y soit glissé quelques morceaux, qui ont besoin peut-être de toute l'indulgence du Public. Mais cette même indulgence a semblé venir au devant de notre zèle, se prêter à l'embarras où se trouvent nécessairement les fondateurs d'une entreprise littéraire. Elle a bien voulu adopter ces productions naissantes, informes en partie : on a senti qu'un nouvel être ne pouvoit avoir à l'instant de sa formation, des perfections, qu'il ne doit acquérir qu'à

la faveur du temps , par des développemens , des progrès successifs. Les prémices de nos travaux recueillis avec empressement & bénignité , ont été agréées sans doute , comme les harres de l'amélioration future d'un projet nécessaire , & qui se fait goûter. En effet , comment ne pas s'appercevoir que des commencemens entraînent absolument une certaine disette de matieres qui ne laisse aucun lieu au choix ? La seule surabondance de pieces peut nous mettre en état d'entrer en exercice à cet égard.

Mais nous ne doutons pas qu'une autre raison n'ait fait accueillir notre ouvrage. Il n'en est pas des matieres scientifiques , comme de celles de pur agrément , de simple littérature. En fait de science , il est difficile que les plus foibles productions ne recellent quelques objets utiles. Une pensée mal énoncée , une réflexion tronquée , une observation louche , superficielle , échappée comme par hasard du sein de la médiocrité , ne suffisent-elles pas souvent pour ouvrir une vaste carrière à la pénétration d'un génie vif & ardent ? Le vrai Sçavant est celui qui sçachant beaucoup , trouve encore à s'instruire partout. On n'avance point un paradoxe en

disant que plus on a de lumières, plus on est à portée de découvrir de nouveaux objets d'instruction. Aussi s'apperçoit-on que ceux qui rejettent la lecture de presque tous les ouvrages de leurs contemporains, sous le vain prétexte de médiocrité, sont affectés le plus souvent d'une indolence orgueilleuse, qui ne leur laisse rien voir au-delà de l'horizon très-borné de leurs propres lumières.

Quoi qu'il en soit, notre ardeur excitée de plus en plus par l'approbation générale accordée à nos vues, nous anime à redoubler nos efforts pour porter le plutôt qu'il se pourra ce Recueil au degré de perfection où il peut atteindre ; mais son sort ne dépend pas uniquement de nous. Il est au contraire entièrement dans les mains de ce même Public qui l'approuve. C'est son ouvrage plutôt que le nôtre : c'est de lui qu'il a reçu l'être : c'est de lui qu'il attend son accroissement. Nous invitons donc ce Public sçavant & éclairé à seconder nos soins, à coopérer efficacement avec nous à l'accomplissement d'un projet entrepris en vue du bien général de l'humanité.

Mais il est évidemment de notre intérêt de faciliter les moyens d'entrer directe-

P R É F A C E.

ment & utilement dans nos intentions , aux personnes qui voudront bien s'y prêter. C'est pourquoi nous estimons qu'il est d'obligation pour nous de dire que nous avons rejeté quelques morceaux recevables d'ailleurs , parce qu'ils péchoient dans des parties essentielles. Pour ménager donc les peines de certaines personnes & leur en épargner d'inutiles , nous croyons devoir définir ce qu'on entend par observation , & indiquer les divers points de vue sous lesquelles elle doit être présentée. On sent assez que ce n'est pas aux Maîtres de l'Art que nos documents s'adressent ; mais des yeux novices ne sont-ils pas presque toujours assez clair-voyants pour s'arrêter sur un phénomène naturel , que des yeux instruits ne se trouvent pas à portée d'observer ? L'observation en général est un examen attentivement suivi de choses singulières & peu connues ; il faut qu'elle soit fidele , simple , claire , vraie , réfléchie , méthodique & bien circonstanciée.

La façon dont on doit rédiger une observation est différente à raison de la partie de la Médecine qu'elle regarde spécialement. C'est pourquoi il est à propos de faire attention aux différentes

parties dont cette Science est composée.

On ſçait qu'elle ſe diviſe en théorique & pratique. La théorique a pour objet l'homme en ſanté & en maladie. Dans le premier cas, elle prend le nom d'*Anatomie*, quand elle conſidère les parties ſolides du corps humain, & celui de *Physiologie*, lorsqu'elle s'occupe de la nature des principes des qualités diverſes des fluides, & des fonctions qui réſultent de l'action des ſolides & des fluides. Dans le ſecond cas, on la nomme *Pathologie*, lorsqu'elle a pour objet la nature des maladies & leurs cauſes ; elle prend le nom de *ſéméiotique*, quand elle enviſage leurs effets, leurs ſymptômes, leur diagnostic & leur prognostic.

Si la pratique paſſe à la connoiſſance & à l'emploi des moyens propres à conſerver l'homme en ſanté, on l'appelle *Hygiène* ; au lieu qu'elle a le nom de *Thérapeutique*, lorsqu'elle ſe propoſe de détruire les maladies efficacement, par principes & avec méthode. Cette dernière partie de la Médecine, comme étant d'une étendue immenſe, ſe ſubdiviſe en *diete*, en *Chirurgie* & en *Pharmacie*.

Il n'y a pas une ſeule de ces parties ſur laquelle il ne ſoit de la dernière impor-

sance d'avoir des notions nettes & précises ; pour nous les procurer rien n'est plus propre que l'observation , pourvu qu'elle soit éclairée de la saine raison , débarrassée de tout système , aidée de l'analogie le plus souvent appuyée sur l'expérience , & rectifiée par un jugement incapable d'errer.

C'est pourquoi si l'on veut rendre un fait d'*Anatomie* , il faut considérer la nature , la figure , le volume , la densité , la situation , la direction , le ressort , le jeu , la connexion , l'usage & quelquefois la tension de la partie que l'on décrit.

S'il est question de *Physiologie* , il faut examiner la nature , les qualités , l'analogie du fluide dont on parle avec la masse commune des humeurs , & les fonctions qui résultent du commerce , qu'il entretient avec tel ou tel solide en général & en particulier.

Si un observateur porte ses yeux sur un fait de *Pathologie* , qu'il soit attentif à spécifier la partie affectée , à rendre compte de la façon dont les parties solides & fluides sont lésées dans leur nature & leurs propriétés , & à quel degré elles le sont précisément ; qu'il y joigne un détail circonstancié des différentes causes qui

ont pu produire cet état contre nature ; mais qu'il évite sur-tout de donner dans les systêmes & les suppositions : il vaudra souvent mieux qu'il avoue son ignorance sur les causes premières , pour ne s'occuper que de rapporter exactement les faits.

Dans la *Séméiotique* , qu'il n'oublie aucun des symptômes dont les maladies sont accompagnées , qu'il s'assure au juste des sécrétions & excrétions viciées , pour former un diagnostic & un pronostic certain de la maladie dont il fait l'Histoire.

Qu'il regarde comme un devoir indispensable d'exposer le tempérament , le sexe , l'âge , le caractère , la profession du malade , le climat & la nature du sol qu'il habite , sa façon de vivre , la saison de l'année où la maladie se manifeste , l'épidémie , s'il y en a , & les principales circonstances dont elle a été précédée & dont elle est accompagnée.

Son dessein est-il de traiter des effets de l'air , des aliments solides & fluides , du mouvement & du repos , du sommeil & de la veille , des excrétions & récréments , & enfin des passions de l'ame sur l'économie animale ? Ce qui fait l'objet de *l'hygiène* : qu'il rapporte avec préci-

sion les effets extraordinaires qu'ils ont produits en bien & en mal ; qu'il en donne la raison physique fondée sur la nature & le pouvoir de chacune des choses dont il est ici question relativement au corps humain, & qu'il explique le mécanisme par lequel elles agissent.

Par rapport à la *Thérapeutique*, on doit rendre compte dans la partie appelée *diète* de la nature & des principes des aliments & des médicaments dont le malade a fait usage. Il faut en exposer le choix, la dose, la préparation. Il faut parler du temps, & des précautions qu'on a observées en les donnant, de la manière dont on les a employés ; assigner & distinguer les indications d'après lesquelles on les a prescrits. Par-là on débarrassera la médecine, autant qu'il est possible, de l'empirisme qui lui fait tant de tort. Il faut cependant convenir qu'il y a quelques remèdes qui agissent de façon qu'il est difficile d'en rendre raison. On doit surtout rapporter fidèlement les bons & mauvais succès des secours qu'on a employés.

Quant à la *Chirurgie*, comme elle traite de la connoissance (*) & de la guérison

(*) Cours de Chirurgie par M. Col-de-Villars.

des maladies externes, dont la cure exige l'application des topiques, ou l'opération de la main, on doit exposer les raisons qui ont déterminé à l'opération ou à l'application des topiques, ce qui en a précédé l'usage, en quel temps on y a eu recours, & avec quelle précaution; quelle étoit leur nature, & quel a été leur succès.

La *Pharmacie* a pour objet la préparation des remèdes; elle se divise en *Galénique* & *Chymique*. Son objet est de connoître exactement les remèdes qu'elle prépare; en conséquence elle doit embrasser tout ce qui a rapport à leur choix, au climat d'où ils viennent, au voisinage des corps qui les environnent, au temps dans lequel on les a recueillis, à la substance dont ils sont composés, à la couleur, à l'odeur, à la saveur qu'ils ont, ainsi qu'à leur volume. Leurs vertus ne dépendant absolument que de la diversité de leurs principes, il est essentiel pour les bien connoître de les approfondir. C'est l'objet qu'embrasse particulièrement la *Chymie*; c'est pourquoi nous ne ferons nulle difficulté d'insérer tous les morceaux de chymie qu'on nous adressera; car quoiqu'ils ne paroissent pas tous

au premier coup-d'œil avoir un rapport direct avec la Médecine , elle en tire cependant tous les jours un très - grand avantage pour la différente combinaison des remedes qu'on est obligé de faire dans le traitement des maladies. Aussi ne parvient-on à conserver les vertus des remedes , lorsqu'on les unit à d'autres , qu'autant qu'on connoît exactement leurs principes , la réciprocité de leur action , & les rapports qu'ils peuvent avoir entr'eux. C'est uniquement par ce moyen qu'on devient sûr de l'effet des remedes simples & composés. Sans cela on court risque de faire des combinaisons monstrueuses & capables de produire des effets tout-à-fait opposés à ceux qu'on attend & dont on a besoin. Rien n'est plus propre à s'assurer des vertus simples & composées , générales & particulières des remedes , & à bannir de la Médecine les vertus spécifiques , qui sont l'unique ressource de l'ignorance & de la charlatanerie.

Tel est le plan que nous avons cru devoir tracer , en faveur de ceux qui seroient embarrassés pour communiquer avec méthode au public les bonnes observations qu'ils pourroient avoir faites. Notre but est de faciliter les moyens qui peuvent

peuvent enrichir la Médecine dans toutes ses parties.

Ce seroit ici le lieu de s'étendre sur les avantages des Journaux en général , & sur la prééminence de celui-ci en particulier , quant à son objet. Mais nous nous contenterons de dire qu'on doit considérer notre Recueil comme un dépôt dont la publicité assure & garantit la propriété des découvertes aux auteurs qui les y ont consignées. C'est une collection d'actes , dont l'authenticité met ceux qui les ont souscrits , à l'abri des fraudes , des contentions , des usurpations littéraires fondées sur des antidades. Telle observation qui doit par sa nature être conçue en peu de mots , n'est pas moins précieuse en elle-même. Elle est perdue pour la société , par la raison même qu'elle ne peut pas faire la matière d'un ouvrage qui en mérite le nom relativement à son volume , ou bien son Auteur est obligé de l'abandonner dans un déluge de matières tout-à-fait étrangères, où elle se trouve, pour ainsi dire submergée. Notre ouvrage est un asyle ouvert à cette pièce fugitive. Elle prend de la consistance en devenant la partie d'un tout sensible par son étendue. Enfin ce Recueil est un magasin où chacun peut apporter sans s'appauvrir , &

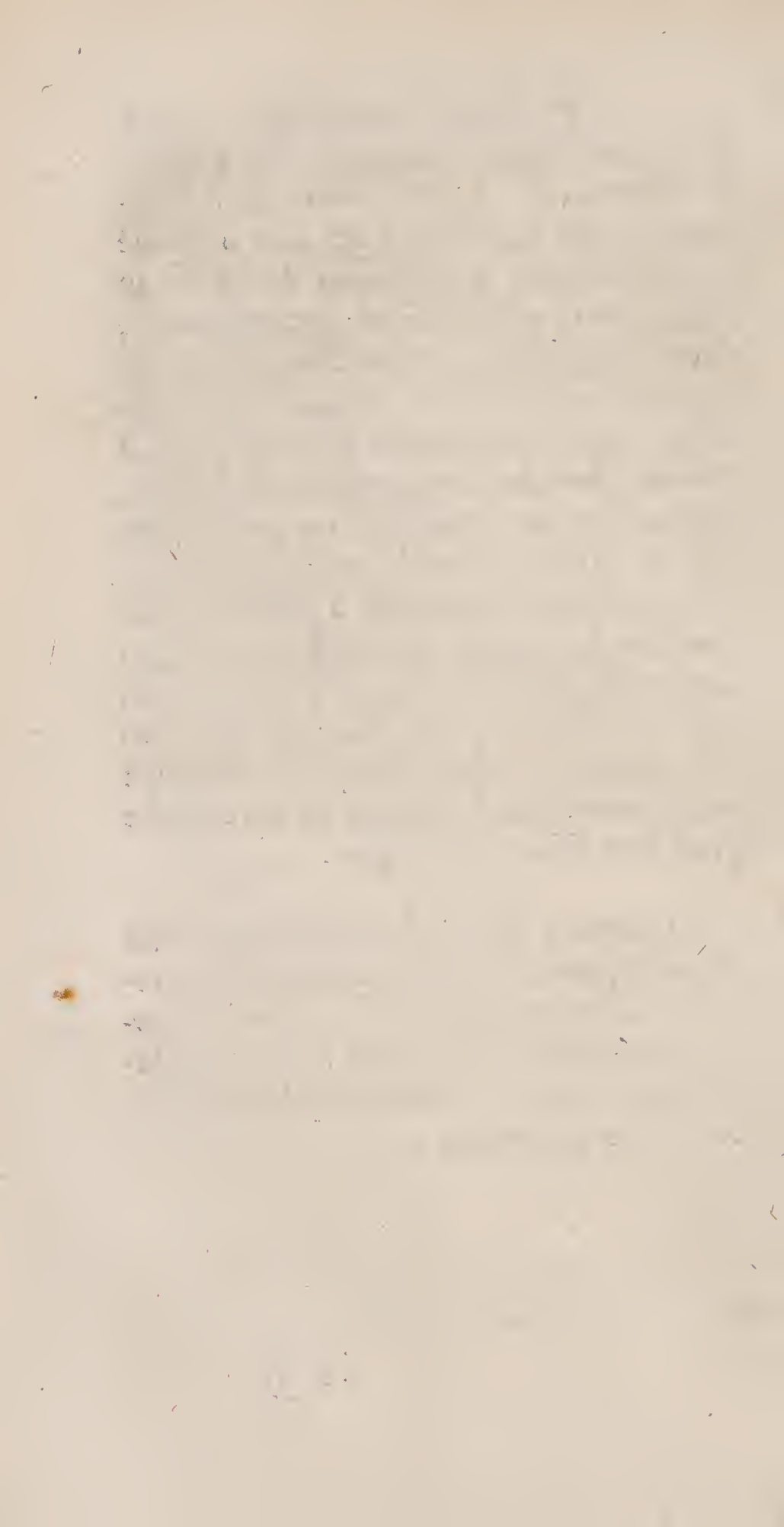
d'où il peut emporter sans appauvrir les autres.

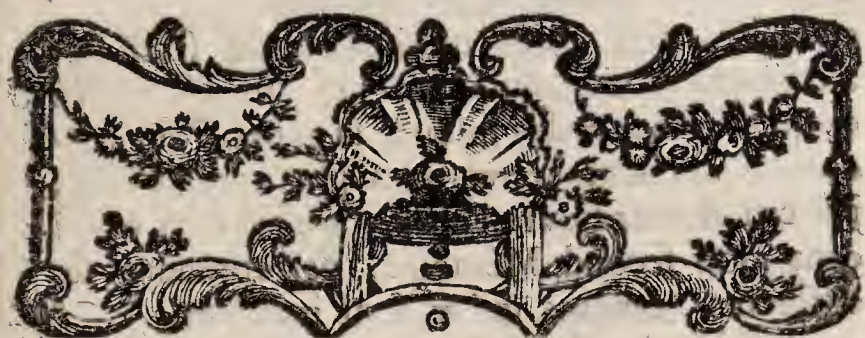
Nous n'entendons cependant pas vouloir porter la féduction jusqu'à engager les auteurs des découvertes à les prodiguer, ni à se frustrer eux-mêmes des fruits de leurs travaux. En ce cas nous nous ferons un plaisir, un devoir même de ne les annoncer qu'avec les restrictions, les réticences convenables. Un amour sans bornes & désintéressé du bien public, qui porte à lui faire les plus grands sacrifices, est sans doute aussi louable qu'il est peu ordinaire. Mais doit-on raisonnablement blâmer quelqu'un de se montrer avare jusqu'à un certain point d'une découverte qui peut être en même tems profitable au public, par l'usufruit, & à l'Auteur par la propriété qu'il s'en réserve ?

Nous avons une dernière considération à faire : il est certain qu'en fait de Sciences, & sur-tout de Sciences utiles, le style n'est qu'un accessoire dont la grande régularité influe peu sur le fond des choses, & n'y ajoute presque rien. La société risquerait souvent d'être mal servie, si quelques personnes studieuses, mais qui ne manieroient pas la plume habituellement & facilement, étoient arrêtées par la crainte

de ne pas écrire avec assez d'élégance , de netteté , de pureté. Nous les exhortons à passer légèrement sur une difficulté trop foible pour les dispenser de révéler au public des observations intéressantes , dont elles lui sont comptables. D'ailleurs , la principale fonction des Editeurs , après celle du choix , consiste à remanier & à refondre les morceaux qui en ont besoin , lorsque l'Auteur le permet ou que le sujet l'exige. Afin même de ne rien négliger de ce qui peut concourir à l'utilité publique , sur la matiere que nous traitons , on recevra les pieces écrites en Latin par les personnes qui seroient plus exercées dans cette langue que dans leur propre idiôme : on se permettra seulement de les traduire pour leur faire voir le jour.

Observata simul & experimenta suo firmata judicio , litteris consignarunt veteres , eâ tantùm lege , ut optimè de nobis mererentur ; & eadem nostris , quantum poterimus , inventis locupletata , posteritati traderentur.





RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS


De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

JANVIER 1755.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Observations de Médecine.

*Suite des Observations sur un vice singulier
de conformation, dont il est parlé dans
les Journaux de Septembre & d'Octobre
dernier, par M. Missa, d. m. p.*

I.  E n'ai pas perdu de vue la parole que j'ai donnée au public, de suivre avec soin les changements qui pourroient survenir à la petite fille dont j'ai déjà parlé, & de lui faire part de ceux qui en mériteroient la peine, soit qu'ils fussent dignes de piquer la

* Journal d'Octobre, p. 243.

curiosité, soit qu'ils méritassent de fixer son attention. Voici donc ce qui lui est arrivé de plus remarquable jusqu'à sa mort. Pour rendre ces dernières remarques plus intelligibles, j'ai cru devoir suivre l'ordre que j'ai déjà établi dans mon second Mémoire, & reprendre les différents numéros qui y sont indiqués.

1^o. L'amaigrissement universel qui a été annoncé dans le second Mémoire, a toujours augmenté depuis à vue d'œil, jusqu'à la mort de cette petite fille; mais il n'étoit pas aussi marqué aux extrémités que dans toute l'habitude du corps. Elle étoit devenue si légère sur ses derniers jours qu'on auroit peine à croire combien peu elle pesoit, & la maigreur l'avoit tellement défigurée qu'elle n'avoit plus que l'apparence d'un squelette. On lui pouvoit compter toutes les côtes; les os de son corps & de ses membres sembloient lui percer la peau: son corps & ses membres continuoient de se peler de plus en plus, mais seulement de temps à autre. Ils devenoient aussi quelquefois extrêmement rouges, & l'on voyoit s'élever une infinité de petits boutons rouges qui restoient souvent entre cuir & chair. Ces deux accidents se manifestoient alternativement dans toute l'étendue des téguments. A l'égard des boutons, ils étoient durs, secs, mais le plus souvent remplis d'une sérosité sanguinolente, âcre & fort dissoute, qui sortoit en abondance lorsqu'ils se crevoient. Dans ces circonstances, quelques précautions que l'on prit pour toucher légèrement l'enfant, il jettoit les hauts cris.

2^o. Ces boutons s'étant séchés en dernier lieu, la tête, le front & le visage de l'enfant

se riderent, & leur peau tomba par écailles seches, épaisses, & si considérables qu'on se feroit imaginé que c'étoit autant de petites membranes légèrement transparentes. Tout le reste de son corps éprouva le même sort, quoique plus lentement, & d'une maniere moins sensible. Ses extrémités, tant supérieures qu'inférieures subirent aussi les mêmes changements.

3°. On auroit dit que le *bec de lievre*, formé par l'échancrure de la levre supérieure, s'étoit élargi de quelque chose; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette levre ne prenant plus autant de nourriture que dans les premiers temps de la naissance de l'enfant, elle se dessécha beaucoup, depuis se retrécit, & devint extrêmement mince dans toute sa substance. Bien loin que les parties qui terminoient cette ouverture, aient continué de s'allonger, & de la retrécir comme auparavant, elles ne firent au contraire que se flétrir de jour en jour, perdre leur couleur vermeille, & s'éloigner l'une de l'autre en tout sens. La levre inférieure éprouvant en partie les mêmes changements s'est aussi ridée, desséchée, retirée, pelée, & amincie insensiblement.

4°. Les bords anguleux & saillants du *bec de lievre* disparurent tout-à-fait dans la suite. On les vit tomber à diverses reprises, & tour-à-tour, à fleur des deux corps cartilagineux qu'on a dit précédemment tenir lieu de mâchoire supérieure. Ils tomboient sous la forme d'écailles dures, arrondies, concaves, minces & assez semblables à de la corne de lanterne. De-là les extrémités de la levre supérieure qui formoient l'échancrure resterent d'un rouge

vif, & devinrent douloureuses & toutes charnues.

5°. La membrane qui recouvroit les corps cartilagineux s'étant froncée insensiblement, & de plus en plus perdit sa couleur blanche, & prit par degrés une couleur terne & livide : elle se déchira ensuite suivant sa longueur sur le milieu de ces corps monstrueux, se détacha peu-à-peu, & tomba enfin par feuillets plissés, & des plus minces.

6°. Les corps cartilagineux ainsi à découvert purent perdre leur volume, & se dessécher sur-tout à leur surface ; particularité qui a donné lieu à la formation de nouvelles membranes. Elles tomberent successivement comme les premières, quoiqu'elles se trouvassent plus épaisses, & d'une nature qui retenoit quelque chose du cartilage dont elles étoient le produit.

Cette circonstance semble avoir assez de rapport avec la chute d'un ongle qui survient à la suite d'un panaris. C'est ainsi que ces corps, qui d'ailleurs se desséchoient en même temps dans leur substance, comme nous venons de le faire remarquer, diminuèrent beaucoup en grosseur & en longueur jusqu'au dernier moment de la vie de l'enfant. De-là l'affaissement total des joues & l'augmentation frappante de l'échancrure, qui appartenoit à ces productions monstrueuses qui remplissoient la mâchoire supérieure. Mais la diminution de ces corps a été beaucoup plus grande dans leur partie antérieure, sans doute à cause du frottement de l'air extérieur, qui agissoit dessus d'une manière plus directe que sur leur partie postérieure, enchassée dans une portion charnue par le moyen de laquelle elle étoit dérobée au moins en par-

d'Observations. Janvier 1755. 9

tie à l'action de cet agent. C'est pourquoi cette partie, souffrant moins d'altération, demeura presque constamment dans son premier état.

7°. Son menton n'étoit plus boursofflé ni pendant ; il ne flottoit plus sur la poitrine, & ne formoit aucun pli comme dans les premiers jours de sa naissance ; disons mieux, son menton étoit tellement décharné qu'il n'en restoit aucun vestige.

8°. L'entrée de la narine gauche n'étoit, pour ainsi dire, plus bouchée par le corps qu'on a observé être suspendu transversalement dans son milieu au bout du nez. Il en étoit de même par rapport à la partie de l'échancrure de la levre supérieure qui répondoit au même côté. A force de se sécher, de se flétrir & de s'en aller par écailles, ce corps s'étoit réduit presque à rien. Ses extrémités & sa partie inférieure n'étoient sans doute cartilagineuses en apparence, que parce que la nature les avoit destinées à constituer la partie moyenne de la mâchoire supérieure, qui manquoit dans cet endroit, c'est-à-dire, les os palatins & maxillaires.

9°. Le morceau de chair, dont ce corps étoit surmonté, fut presque le seul qui restât attaché au bout du nez en dernier lieu. Ce n'est pas qu'il n'ait eu aussi ses métamorphoses particulières. On vit disparaître tout le duvet, dont il étoit couvert d'abord, & qui pendant quelque temps, avoit pris un peu d'accroissement.

10°. Les points miliaires qui se faisoient remarquer sur le nez, s'éteignoient & reparoissoient de temps en temps. Mais il est à observer qu'ils ne paroissoient plus en aussi grand nombre, ni aussi bien formés sur les derniers temps, & qu'ils s'anéantirent tout-à-fait environ huit jours avant la mort de l'enfant.

11°. Les cartilages du nez devinrent peu-à-peu transparents, pâles & aussi minces qu'une feuille de papier, outre que leur capacité perdit beaucoup de son diamètre.

12°. Les chancres qui attaquoient la membrane, dont tout l'intérieur du nez étoit revêtu, faisant tous les jours de nouveaux progrès, & se multipliant d'ailleurs de plus en plus, la détruisirent entièrement. Ils s'étendoient en allant du centre à la circonférence & de bas en haut. Ils renfermoient un pus blanc & visqueux, mais qui n'en étoit pas moins corrosif. Toute cette capacité étoit d'un sentiment si exquis que la nourriture, quoique douce, & seulement tiède, y causoit de cuisantes douleurs. Il est pourtant à présumer d'après les cris de l'enfant qui étoient presque continuels dans les derniers temps, comme aussi d'après la nature du mal même, sans parler de la violence des redoublements qui se faisoient sentir tous les soirs, & qui duroient toute la nuit : il est à présumer, dis-je, que les douleurs de cette partie étoient sans relâche, & tenoient l'enfant continuellement en haleine. On doit être d'autant plus porté à embrasser cette opinion, que cette partie étoit alors dépouillée de sa membrane dans toute son étendue.

13°. La malignité du premier chancre, qu'on a rapporté ci-devant, avoit entamé le vomer par le milieu dans sa surface externe, augmentant de plus en plus, & gagnant rapidement de dehors en dedans sur toute sa circonférence; il n'épargna pas la membrane qui recouvroit ce cartilage, pas même les cornes du nez, puisqu'il rongea successivement leur substance en entier. Ses effets étoient plus prompts & plus marqués du côté gauche; aussi ce même côté

d'Observations. Janvier 1755. II

a-t-il été le premier consommé avec toutes ses dépendances.

14°. Les dents que cet enfant avoit apportées en naissant, se sécherent, ainsi que la gencive de la mâchoire inférieure, quoique d'une manière moins sensible à la vérité.

15°. Toute la membrane qui tapissoit les parois de la bouche, & leur donnoit cette couleur d'un rouge vif qu'elles avoient dans les premiers temps, n'étoit autre chose, ainsi que celle dont étoit revêtu l'intérieur du nez, qu'une excroissance chancreuse. C'est sans doute pour cette raison qu'on l'a vue également entamée par un infinité de petits chancres, se couvrir de matière purulente, épaisse & blanchâtre, & se détruire insensiblement.

16°. Les deux portions charnues & allongées, qui faisoient l'office de luette, diminuèrent avec le temps, & cela toujours suivant les proportions qu'on a déjà indiquées ailleurs; ce qui rendit dès-lors la déglutition plus difficile.

17°. Il s'éleva en même temps à la base & sur le corps de la langue quantité de boutons rouges, douloureux & enflammés, qui n'étoient autres que la substance glanduleuse dont elle est composée : peut-être cet accident étoit-il produit par la sérosité âcre contenue dans des vésicules, qui s'étoient crevées sur la gencive de cette mâchoire. Ces grains glanduleux étoient déjà d'un rouge foncé, fort tuméfié & des plus apparents, dessus, dessous, & sur les côtés, depuis la base jusqu'à la pointe. Ils se convertirent en autant de chancres blancs & superficiels. Comme ils étoient alors sans douleur bien vive, ils duroient peu, & reparoissoient de temps en temps; mais ils ne faisoient pas encore de grands ravages.

18°. La rougeur des fesses, l'inflammation, la douleur & le suintement disparurent enfin ; mais une maigreur excessive & des rides considérables succédèrent à leur place, d'où il est arrivé qu'elles pelèrent, & que leur épiderme tomboit par écailles farineuses au moindre attouchement, lorsqu'on rechangeoit l'enfant. Il y avoit alors cette différence, qu'on avoit beau le toucher qu'il ne se mettoit plus de mauvaise humeur, & qu'il n'entroit point en fureur comme auparavant. Au contraire, on auroit volontiers cru qu'il y étoit absolument insensible.

19°. Cet enfant, plus de quinze jours avant sa mort, n'étoit plus sujet aux ecchimoses, dont on a fait mention dans le second mémoire.

20°. Les tumeurs écrouelleuses qui occupoient les malleoles & les pieds, percerent en plus grande partie, & se convertirent en autant d'ulcères plus ou moins larges & profonds. Le plus large auroit pu contenir une pièce de vingt-quatre sols. L'intérieur des uns étoit recouvert d'un pus blanc & épais, & d'autres étoient enduits de sanie au dedans ; mais ils avoient tous des bords durs & livides. Quelques-uns étoient exactement ronds, profonds, secs & d'un rouge foncé, & le fond en étoit plus large que l'entrée.

21°. Les talons de cet enfant, qui au commencement étoit molets, spongieux, pendants, rouges & gonflés à peu près comme dans les engelures, se desséchèrent pareillement, & tombèrent sous la forme d'écailles, longues, membraneuses & fort épaisses. On ne rappellera point ici la chute de l'excroissance, dont on a parlé ailleurs.

22°. Le lait de vache donné pur & tiède, tantôt par cuillerées, tantôt avec le biberon,

d'Observations. Janvier 1755. 13

se cailla & causa le dévoyement au bout de quelque temps ; ce qui occasionna des tranchées & des convulsions assez violentes. Les selles que rendoit l'enfant étoit vertes & porracées : leur odeur étoit aussi des plus fétides. On essaya de couper le lait avec deux tiers d'eau chaude, après avoir inutilement tenté quelque temps auparavant, & même alors, de lui donner de l'eau rougie avec un peu de sucre. On fut forcé dans cette fâcheuse conjoncture de lui continuer l'usage du lait, tout contraire qu'il lui étoit, ne lui pouvant faire prendre d'autre boisson, ni d'autre remède. Il n'a jamais été possible de lui faire goûter la bouillie dans aucun temps, pas même la plus légère. Elle restoit toute dans la bouche de l'enfant, qui après l'avoir inutilement agité sans pouvoir l'avaler, s'en barbouilloit tout l'intérieur de la bouche. On a même remarqué que les chancres augmentoient bien plus vite dans le temps qu'il en usoit alternativement avec son lait tiède & coupé d'un tiers d'eau chaude ; ce qui mit dans la nécessité de l'abandonner entièrement. Si une partie des nourritures qu'on lui donnoit, revenoit au dehors, soit pour avoir été donné en trop grande quantité, soit pour n'avoir pas été portée assez avant vers le gosier, l'évacuation ne se faisoit jamais que par la narine droite. Ce qui restoit de lait, tant dans la bouche que dans les narines, & sur les cornets du nez, qu'entre la gencive & les corps cartilagineux, ne faisoit qu'accélérer les progrès du chancre par le développement de son acide.

23°. L'enfant remuoit la langue en tous sens & la levoit sur-tout en haut, faisant tous les efforts possibles pour avaler les nourritures qu'on lui présentait, quand on n'avoit pas la précau-

tion de les porter fort avant dans la bouche. Cette impuissance venoit sans contredit du manque où il étoit des os du palais & maxillaires, de l'arcade de la mâchoire supérieure, du voile palatin & de la luvette. Preuve incontestable que toutes ces parties sont autant d'instruments qui concourent de concert avec la langue, les lèvres, les gencives & les dents à faciliter la déglutition des boissons & des aliments.

24°. Quand on donnoit à cet enfant la boisson * en trop grande quantité, ou avec trop de précipitation; quand on la lui présentoit trop chaude, ou qu'on la plongeoit trop avant dans la bouche, il secouoit violemment la tête sur le champ, le visage lui en devenoit d'un rouge violet, il crioit, se dépitait, s'agitoit tout le corps avec force, & enfin refusoit d'en prendre après cela pendant du temps de peur sans doute d'éprouver les mêmes inconveniens. C'est une chose inconcevable que la force qu'il employoit pour rejeter au-dehors les nourritures qu'on lui avoit ainsi données, lesquelles, suivant leur direction, déterminées en en-haut, sortoient plus par le nez & l'échancrure de la levre supérieure, que par la bouche même.

25°. Comme l'humeur, qui se séparoit dans les sinus frontaux & dans la cavité du nez, couloit sans cesse à mesure qu'elle se formoit dans la bouche où elle se confondoit avec la salive, & servoit à remplir les mêmes usages suivant toute apparence, quoique la bouche n'en fût cependant pas plus humide pour cela, il est arrivé de-là qu'elle ne prenoit aucune consistance, ne séjournoit pas dans ces sécrétoires,

* C'étoit la seule nourriture qu'il pouvoit prendre.

d'Observations. Janvier 1755. 15

& n'y formoit par conséquent point de *Mucus*, comme il arrive dans l'état naturel. De-là il n'est pas étonnant que cet enfant n'ait jamais mouché, ni craché, ni bavé. Néanmoins il éternuoit fort souvent, & presque aussi fortement & avec autant de bruit que si l'organe de l'odorat n'avoit pas été vicié en naissant, ou mal conformé. Le *Mucus* qui accompagnoit son éternuement, étoit séreux sans consistance, & tomboit sous la forme d'une rosée imperceptible.

26°. Il ne crioit d'abord que toutes les nuits, encore n'étoit-ce que par intervalles. Il étoit tranquille pendant la plus grande partie du jour, & paroïssoit même d'assez bonne humeur. Sur les derniers temps, ses maux redoublant sans doute, il n'avoit plus qu'un cri perçant nuit & jour, & sur-tout la nuit. Comme on ne voyoit pour lors dans toute l'habitude du corps aucuns signes qui fissent connoître que le siege des douleurs étoit dans les téguments & dans les chairs, on seroit volontiers tenté de croire que l'humeur vicieuse qui y donnoit lieu, s'étoit transportée sur les os, sur les visceres, & qu'ainsi le mal, d'externe qu'il étoit, étoit devenu interne. Ce sentiment est d'autant plus vraisemblable que la partie inférieure de la poitrine & sur-tout l'abdomen étoient considérablement gonflés. Ce gonflement paroïssoit plus marqué dans l'hypochondre droit, ce qui autorise à soupçonner que le foie & les poumons étoient le siege principal de l'humeur morbifique qui causoit tant de ravages. Les cris & les pleurs de cet enfant avoient quelque chose de plus aigu & de plus perçants que ceux des enfants de son âge qui sont dans l'état naturel; ils sembloient d'ailleurs

cesser subitement, & tout se passoit dans le larynx. Ce phénomène ne pourroit-il point servir à constater la différence qui se trouve entre le système de M. Dodart & celui de M. Ferrein sur la formation de la voix, & fournir des éclaircissements relatifs à ces deux systèmes, & même propres à les concilier ensemble ?

27°. Les points lacrymaux n'étoient point percés ; c'est pourquoi les larmes couloient involontairement le long des joues. Il y a aussi assez d'apparence que le conduit nasal manquoit de chaque côté, ou au moins qu'il étoit imperforé.

28°. Une chose qui n'est pas moins étonnante que particulière, c'est que cet enfant a presque toujours témoigné jusqu'à la mort un empressement plus ou moins vif pour tetter. Tout parloit en lui lorsqu'on le prenoit sur les bras, il paroissoit chercher le tetton avec joie, de la bouche, de la langue, des mains & des gestes, quoique toujours infructueusement.

29°. Enfin il rioit quelquefois au commencement pour peu qu'on le caressât. Telles ont été les diverses métamorphoses des maux qui sont survenus à cette petite fille pendant sa vie. On ne donnera point ici l'histoire de l'ouverture de son cadavre, comme on l'avoit promis. Des raisons particulières ont empêché qu'on ne l'ouvrît dans le temps. On prie le Public de dispenser de les détailler ici, d'autant plus qu'elles n'iroient point à l'enrichir de nouvelles connoissances capables de satisfaire sa curiosité ou propres à l'instruire.

Quoiqu'on se soit aussi engagé dans les Mémoires précédents d'indiquer à la suite de l'histoire de cet enfant, les maladies de la mère qui

d'Observations. Janvier 1755. 17

qui pouvoient avoir quelque rapport avec les différents accidents dont il a été tourmenté ; cependant on croit devoir les supprimer ici par prudence, & pour ne rien hasarder d'incertain sur les causes prochaines & immédiates qui peuvent les avoir occasionnés. Ainsi, on se bornera, suivant ce motif, à dire sommairement, que la mere est sujette à de fréquents maux de tête, avec pesanteur & douleur sourde, & élancements, des tintements d'oreilles, quelquefois des brouillards sur les yeux, qu'elle a sur le gros des joues quelques boutons rouges, vifs, pointus, assez gros, souvent entre cuir & chair, quelquefois très-faillants au-dehors : & comme rainassés en pelotons, mais cependant distingués les uns des autres. Il n'en fuirte que de l'humeur ; ils paroissent & disparaissent, ou du moins semblent s'éteindre de temps en temps. Ces boutons qui ont l'air d'être darts-treux, à en juger par le premier coup-d'œil, sont toujours sans douleur, & ne causent presque jamais aucune démangeaison.

Cette même personne a très-souvent des fluxions sur le visage, ses gencives s'engorgent de temps en temps, quoique sans saigner, & ces gonflements abcedent d'ordinaire, & laissent sortir une matiere ichoreuse. Elle a même perdu plusieurs dents, dont les unes ont été arrachées, & les autres sont tombées d'elles-mêmes. Néanmoins celles qui restent sont blanches, & en assez bon état. Elle ressent de vives coliques de temps en temps, & des douleurs dans tous les membres, sur-tout le long de l'épine du dos : leurs redoublements se manifestent constamment la nuit. Son embonpoint est passable, ses couleurs sont belles :

en total elle est d'un caractère vif, mais bon ; sa peau est naturelle. Elle est incommodée de fleurs blanches qui sont abondantes, & presque continuelles ; mais elles ne sont jamais plus copieuses qu'aux approches de ses regles, & les huit premiers jours qui les suivent. Ses mois sont toujours laborieux, & accompagnés de violentes tranchées. La quantité n'en est jamais bien grande ; outre qu'ils ont coutume de ne durer que quelques jours. Ses membres sont quelquefois entrepris de rhumatismes vagues & gouteux, sur-tout dans les changements de temps, & au retour des saisons. Elle est tourmentée de temps à autre de perte d'appétit, d'autres fois de faim insatiable, & cela alternativement.

Elle regarde tous ces maux comme l'effet d'un lait répandu, survenu à la suite de sa première couche, & auquel elle les fait remonter comme à leur source primitive. Il est vrai, suivant ce qu'elle rapporte, que sa première couche fut très-laborieuse ; qu'elle panfa lui coûter la vie ; que les suites furent très-fâcheuses, & qu'il lui fallut beaucoup de temps pour s'en rétablir parfaitement. Le placenta qu'on lui tira alors, se trouva *sphacélé*, extrêmement noir dans sa plus forte partie, & parsemé de taches gangreneuses dans le reste. Elle vuida considérablement, & pendant long-temps à force de remèdes, mais toujours avec beaucoup de peine. Tout ce qui sortoit de son corps étoit, de son propre aveu, très-fétide. La seconde couche qu'elle eut fut sans accident funeste, & la troisième, qui est celle dont est provenu l'enfant en question, fut des plus heureuses. Ses vuidanges n'allèrent pas en abondance, à l'en-

d'Observations. Janvier 1755. 19
tendre ; cependant elle ne se porta jamais si bien
que depuis ce temps-là.

A l'égard de son mari, il ressent de temps
en temps des attaques de rhumatisme , de
goutte, qui le plus souvent sont très-vives,
vagues & universelles. La région des reins est
pendant leur siege principal ; ce qui l'oblige
souvent à garder la chambre. Il est de plus en
proie à des déchirements d'entrailles fréquents,
& qui durent pendant quelques jours. Il paroît
aussi sur tout son visage de loin en loin des
boutons d'un rouge terne, gros & fort appa-
rents, qui semblent ne contenir aucune hu-
meur.

Des op^himies, tantôt sèches, tantôt hu-
mides l'inquiètent ordinairement au renouvel-
lement des saisons. L'œil droit est celui qui y
est le plus sujet. Il est rare qu'il fasse quelque
chose pour les dissiper. Elles disparaissent d'elles-
mêmes, quand il les a supportées une huitaine
ou au plus une quinzaine de jours. Au reste,
il est assez replet, & d'un tempéramment san-
guin qui tire beaucoup à la cacochymie.

Voilà où se réduit tout ce qu'on a pu ob-
server, tant sur l'état critique de l'enfant que
sur les circonstances différentes qui peuvent
avoir rapport à son histoire dans la personne
de ses parents.



L E T T R E

*Sur la Goutte , à l'Auteur du Recueil
d'Observations de Médecine, &c.*

MONSIEUR,

II. Je suis surpris que dans le traitement des accès de la goutte vous rejettiez tous les topiques.

Sans doute les astringents ou répercussifs sont dangereux. Mais il en est d'autres salutaires , qui non-seulement soulagent les gouteux , abrègent les accès , mais qui les délivrent quelquefois pour toujours de cette cruelle maladie. Je vais vous en proposer deux que j'ai souvent éprouvés.

Le premier est un bain de lait chaud dans lequel on a fait bouillir des fleurs de sureau. On y fait tremper la partie malade , & avec ce lait on donne la douche sur cette partie. J'ai vu cesser totalement l'accès en moins d'un quart-d'heure , dès la première fois que j'ai employé ce remède.

Le second est encore bien plus efficace. Il faut appliquer des navets * rapés , de l'épaisseur de deux travers de doigts , sur de la filasse épaisse de trois ou quatre , afin qu'elle puisse conserver plus long-temps l'humidité , & renouveler le cataplasme avant que les navets soient séchés.

J'ai appris ce remède d'un homme qui avoit

* Les petits navets de couleur noirâtre , comme ceux de Vaugirard ou de Saulieu en Bourgogne , sont les meilleurs.

d'Observations. Janvier 1755. 21

souvent des accès très-longs & très-douloureux , & qui depuis plusieurs années ne s'en ressentoit plus.

La première fois que je m'en servis , ce fut pour une fille qui avoit le pied , la jambe & la cuisse extrêmement enflammés & douloureux , & qui étoit obligé de garder le lit depuis près d'un an. Elle suia dé tout le corps si prodigieusement que je fus obligé d'ôter le premier cataplasme qui n'enveloppoit que le pied , & je ne le fis appliquer que le lendemain. Elle n'a jamais ressenti d'accès depuis *.

Je m'en suis servi pour une Dame qui avoit la goutte aux deux pieds , aux deux genoux , & aux deux mains. Je fis appliquer des cataplasmes sur toutes ces parties , & elle fut guérie en très-peu de jours sans suer. Peu de temps après elle alla à la campagne , & je l'ai perdu de vue.

En allant à St. Domingue , je racontai ces effets du cataplasme à M. Hallais , Médecin de la Rochelle , mon Confrere de licence , qui connoissoit ou traitoit une femme goutteuse. On se résolut à faire appliquer le cataplasme , & sur les deux ou trois heures après-midi le fils de la malade vint me remercier , & me dit que sa mere ne souffroit plus. A St. Domingue , je n'ai eu qu'une occasion de conseiller ce remède. C'étoit au Juge de la Jurisdiction , homme fort âgé. Il fut soulagé , mais il se ressentit encore pendant quelques jours de sa goutte.

Depuis que je suis de retour , comme je n'ai point voulu voir de malade , je n'ai eu qu'une fois l'occasion de le conseiller à une Dame

* Vraisemblablement on lui a fait prendre des remèdes intérieurs ; car jamais un topique ne pourroit prévenir les retours des accès de goutte.

âgée qui avoit la goutte au poignet ; elle fut considérablement soulagée dans l'espace de trois ou quatre heures, & délivrée entièrement au bout de trois ou quatre jours. Je suis étonné de n'avoir point entendu dire à Paris qu'on ait employé ce remède. Car dès que je l'ai connu, je l'ai dit à tous mes Confreres & à tout le monde.

Je crois rendre un service au public en le lui proposant.

J'ajouterai que j'ai apporté de St. Domingue un fruit nommé *cœur-de-bœuf* * pour guérir les dévoiements, les diarrhées & les dysenteries, dont je donnai une caisse à feu M. Laborye, qui par une fausse délicatesse n'a point voulu en avertir. Comme je crois être hors de tout soupçon d'intérêt, ou de charlatanisme, puisqu'il m'en a payé le fret & le port, & que je n'ai jamais voulu rien recevoir, je ne crains point d'avancer que ce remède est préférable à tous ceux que nous avons. Ce remède est encore peu connu.

J'avois aussi fait apporter de la même Isle trois grandes caisses de feuilles d'un arbre qu'on appelle dans le pays l'*immortel*, & que j'ai nommé le *Maurepas* **, qui est un spécifique assuré pour l'asthme, (s'il y a des spécifiques assurés.) J'en ai été guéri moi-même, & j'ai guéri plusieurs personnes à St. Domingue & à Paris.

J'en avois pareillement donné une caisse à M. Laborye ; j'en avois gardé deux pour moi,

* Voyez un petit ouvrage qui a pour titre, Lettres à M. Déjan, Docteur, &c. sur les maladies & les plantes de St. Domingue.

** Voyez le même ouvrage.

d'Observations. Janvier 1755. 23

que j'ai prodiguées à tout le monde, non-seulement pour l'asthme, mais pour le rhume; en sorte qu'il ne m'en reste plus, ni à M. Laborye le fils. J'en ai demandé à St. Domingue, je ne sçais si on m'en enverra. Madame la Marquise de * * *, Douairiere, m'a promis d'en faire venir de la Martinique, où ces arbres sont fort communs. Un ouragan qui arriva à St. Domingue, il y a trois ou quatre ans, en déracina dix-huit que j'avois fait venir dans une habitation. J'ai écrit à un de mes amis d'en faire chercher par les Negres, & de m'en acheter.

Votre très-humble, &c. Che-
valier, Docteur-Régent de
la Faculté de Médecine de
Paris, Médecin du Roi.

A Vitry-le-François, le 11 Décembre 1754.



L E T T R E

De M. Morand, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Professeur d'Anatomie, & de l'Art des Accouchements pour les Sages-femmes, à M. Navier, Docteur en Médecine, à Châlons-sur-Marne, sur la maladie de la nommée Supiot.

III. Je n'ai point du tout perdu de vue le dessein de revenir sur la maladie de la quêteuse de St. Roch, ni la promesse que j'en ai faite solennellement dans mon petit supplément adressé à M. le Roy * : je songe très-sérieusement à m'en acquitter incessamment ; & le morceau que j'ai là-dessus est déjà très-avancé. Le jugement de plusieurs de mes Confreres à qui je l'ai communiqué, m'encourage à me hâter de le finir. Je ne me suis pas, à la vérité, beaucoup pressé, jusqu'à ce que j'eusse leur approbation, de mettre la dernière main à ce travail, ayant toujours voulu attendre ce qui pourroit paroître sur cette matière, afin d'en faire mon profit. Ce n'est pas que j'aie compté plus que vous, Monsieur, sur les remarques qui ont été annoncées dans une gazette, avec promesse de les communiquer un jour à l'Académie de Chirurgie ; mais il m'a paru naturel d'imaginer que quelqu'un se-

* M. le Roy, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, & membre de la Société Royale des Sciences de la même Ville.

d'Observations. Janvier 1755. 25

roit curieux de choisir un tel sujet pour le traiter à fond. Je suis moins surpris de n'entendre encore parler de rien, que d'avoir vu un Médecin d'Anjou se hâter de nous faire part de ses idées sur cette maladie qu'il ne connoissoit que très - imparfaitement, d'après un court exposé que j'avois fait insérer dans le Journal de Verdun. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il ait disserté de même sur ce fait. Mais j'apprends avec une satisfaction toute singulière que le Public sera bien dédommagé de l'espece d'oubli où ce phénomène paroissoit être tombé depuis du temps, par l'excellente dissertation que vous avez composée sur cette matière. Je vous sçais bon gré de me l'avoir communiquée avant que de la rendre publique. Mon pere doit donner aussi à l'Académie un morceau sur les os de cette malade. Je suis persuadé, Monsieur, que celui que vous venez d'envoyer à cette sçavante Société, sur le même sujet, ne diminuera point l'idée que vous avez déjà donné de vous dans le public. A en juger par l'analyse que vous avez jointe à votre lettre, nous nous rencontrons dans plusieurs points; je ne parle pas des expériences que vous avez faites sur les os de divers animaux que vous avez mis dans différents acides : vous imaginez bien que j'en ai fait la plupart de mon côté; j'y ai observé les mêmes effets que vous, & je répéterai avec soin toutes les autres dont vous rendez compte dans votre ouvrage.

Le sentiment du Docteur Pringle m'a toujours paru mériter une attention particulière, & je crois qu'on ne peut pas s'en éloigner entièrement.

Dans l'ouvrage sur lequel je travaille à pré-

sent, j'insiste principalement sur le traitement que l'on pourroit mettre en usage, s'il se présentoit un cas pareil; mais je me propose comme un point essentiel d'établir (s'il est possible) des signes rationels, pour aider un Médecin à reconnoître cette affreuse maladie, avant qu'elle se soit déclarée par les signes sensibles, qu'on doit regarder dans ce cas, comme les symptômes d'un état de la maladie, qui demande les derniers efforts de l'art, pour y remédier efficacement. Entre autres moyens curatifs, je m'étends beaucoup sur les bains préparés; ils me paroissoient fournir une ressource assez certaine.

Vous voudriez, me mandez-vous, que j'eusse statué quels étoient les muscles qui ont suivi les courbures & le déplacement des os, dans l'attitude affligeante que tout le corps de ma malade avoit prise. A cela, j'aurai l'honneur de vous répondre; premièrement, que la plupart des muscles étoient confondus de manière à ne pouvoir plus être reconnus, ni dans leur insertion, ni dans leur origine, ni dans leur contact mutuel. J'ai eu tort, je l'avoue, de ne point marquer cette circonstance.

Secondement, qu'il est aisé de suppléer à ce défaut par une connoissance exacte de la Myologie. La précision avec laquelle je me suis attaché à décrire la courbure des plus grands os, peut aider à décider quels sont les muscles qui ont été principalement en action dans l'altération contre nature que les os ont éprouvée dans leur forme & dans leur direction.

Je dois vous observer, en finissant de prendre garde à ne rien avancer, & à ne rien appuyer sur les antiscorbutiques dont la malade a fait

d'Observations. Janvier 1755. 27

usage. Vous ne pourriez en tirer des inductions, qu'autant que vous sçauriez l'espece des antiscorbutiques qui lui ont été administrés ; mais c'est ce qu'il n'a pas été possible de sçavoir dans le temps : quoiqu'un Chirurgien qui les lui faisoit prendre, crût en remarquer de bons effets, je les ai néanmoins fait cesser à la malade : le calme passager dont elle jouissoit alors, n'étant certainement que l'effet des narcotiques qu'elle prenoit en même temps. Lorsque j'en suis venu à vouloir examiner de quelle nature étoient les antiscorbutiques qui composoient le remede particulier de ce Chirurgien, afin de voir si le choix en étoit approprié ou non, à l'état de la malade, & si je pouvois consentir qu'elle le reprît, il s'est trouvé que la composition étoit un nouveau secret, dont ce sçavant Auteur étoit, suivant ce qu'il m'a dit mystérieusement, le seul possesseur. Il en étoit de même par rapport aux calmants qu'il y joignoit ; ce qui a fait qu'il ne m'a pas été plus possible de sçavoir ce que la malade prenoit dans ce moment, que lorsque différents Charlatans la traitoient tour-à-tour.

Il nous faut au moins, Monsieur, connoître ces sortes de spécifiques par leurs effets, avant que de les employer ; & comme je n'en ai reconnu aucun de frappant dans celui dont usoit alors la femme Supiot, je n'ai pu les lui faire reprendre.

J'ai l'honneur,

Votre, &c. Morand.
d. m. p.

A Paris, ce 25 Octobre 1753.

ARTICLE II,

Contenant quelques Observations de Chirurgie.

* *Luxation incomplète de la mâchoire, dont la réduction offroit des obstacles très-considérables.*

L E 12 Juillet 1753, M. Avocat du Havre, après avoir fait un grand bâillement, resta la bouche ouverte d'un grand pouce. Quelques Chirurgiens du Havre ayant essayé la réduction, & n'ayant pu y réussir, avoient décidé qu'il n'y avoit point de luxation, & que c'étoit une maladie dans les muscles. Ils y appliquèrent des liniments, & crurent remarquer que l'ouverture de la bouche diminuoit. On m'envoya un mémoire à consulter, dans lequel l'observation précédente n'étoit pas oubliée. Les signes de luxation me paroissoient si évidents, que je ne pus m'empêcher de conclure pour cette maladie & de prescrire la réduction.

M. Teinturier, Médecin de la même ville, soutint aussi qu'il y avoit luxation, & déterminâ le malade à venir me trouver à Rouen; ce qu'il fit le 26 Juillet. J'allois partir pour voir M. de Malleville dangereusement malade à Pontaudemer, quand il arriva; ainsi ne pouvant donner à son affaire toute l'attention

* Lue à l'Académie de Rouen, le 4 Juillet, 1754, par M. le Cat.

d'Observations. Janvier 1755. 29

& tout le temps qui y étoient nécessaires, je ne voulus pas même regarder sa maladie; je le remis au lendemain.

Pendant mon voyage, il fut chez plusieurs Chirurgiens de cette ville, qui firent toutes les manœuvres de l'art pour réduire la luxation, & ne purent y réussir.

Le malade fut donc obligé de revenir à moi à l'heure que je lui avois donnée le 27 Juillet, quinze jours après son accident.

1. Je commençai d'abord par les manœuvres ordinaires décrites dans tous les Auteurs. Elles furent inutiles.

2. Ensuite je lui mis un billot entre les dernières dents molaires, & appuyant fortement sous le menton, j'essayai de faire faire la bascule à l'extrémité luxée de la mâchoire. Je répétai cette manœuvre plusieurs fois, aidé des fortes mains du Chirurgien-Major des Dragons Royaux, je ne réussis pas mieux.

3. Je démontai les tenettes parallèles, dont je me fers dans certains cas de l'opération de la taille, & ayant garni de linge leurs extrémités, je les appuyai sur les dernières dents molaires de la mâchoire inférieure, d'une part, & contre les incisives de la mâchoire supérieure, de l'autre, & fis tous mes efforts, avec ces puissants leviers, pour baisser le condyle de la mâchoire, tandis qu'on soutenoit le menton vers le haut. Je ne pus rien ébranler.

4. Je remis le billot de l'expérience 2. avec une double main sous le menton, & j'ajoutai à cette manœuvre un lacq ou grosse ficelle que j'avois accrochée à deux dents molaires où il y avoit une brèche; je fis tirer fortement la mâchoire inférieure en devant par ce lacq, & fis

ensuite & en même temps usage de mes têtes nettes paralleles que je viens de décrire. Tant de moyens si conformes à la mécanique de cette réduction me promettoient le succès ; cependant je la répétais deux ou trois fois , & j'ôtai le billot pour laisser rentrer la mâchoire ; elle n'en fit rien.

Je désespérois du succès de mon opération ; & le malade étoit résolu à rester toute sa vie la bouche ouverte , à renoncer , par conséquent , à la profession d'Avocat , & , qui pis est , à ne vivre que de potages , bouillies , &c. Une résolution si triste , prise aussi précipitamment par ce jeune homme , m'inspira une sorte de colere mêlée de pitié. Animé de ce sentiment vif , je voulus essayer encore pour la dernière fois la manœuvre simple de mes pouces.

5. Je fis asseoir le malade sur un oreiller placé sur le plancher , ses épaules & sa tête soutenues par un aide , & ayant placé à l'ordinaire mes pouces garnis de linge sur les molaires , & appuyés sur ses dents , je relevai fortement la mâchoire inférieure avec mes mains ; en sorte que je serrois mes pouces entre ces molaires de façon à en ressentir de la douleur en toute autre occasion. Dans cet instant je fus étonné de sentir que les molaires du côté gauche obéissoient , & que la mâchoire descendoit de ce côté - là dans sa place naturelle. Alors la bouche se ferma exactement , à la grande satisfaction du malade , des assistants & du Chirurgien.

Il y a apparence que cette luxation n'étoit que d'un côté. Je le soupçonnai d'abord , mais on ne fut pas de mon avis. Quoiqu'il en soit , il est vraisemblable que le condyle & l'apophyse

d'Observations. Janvier 1755. 31
coronoïde fortement engagés sous l'arcade zigomatique, furent ébranlés & dégagés par les violentes manœuvres du troisieme effai, & que mes pouces n'eurent plus qu'une réduction simple & ordinaire à faire. Comme ce cas, quoique très-rare, peut encore arriver, j'ai cru devoir publier les manœuvres, par lesquelles j'ai surmonté ces obstacles.

O B S E R V A T I O N

*Sur une Hernie singuliere, & sur d'autres vices de conformation dans un même sujet *.*

Par M. Marigues, Chirurgien juré à Versailles.

II. Quelqu'uniformes que soient les démarches de la nature dans ses opérations, il arrive quelquefois qu'elle s'égare, en prenant de fausses routes, pour arriver au but qu'elle se propose; ce sont ces égarements de la nature qui souvent nous représentent les objets sous des formes singulieres, les uns avec trop de parties, les autres avec moins; d'autres enfin avec des vices non-seulement de conformation, mais encore de situation, comme on peut le voir dans les Auteurs qui ont soin de recueillir ces faits singuliers de la nature.

* Quoique cette Observation ne paroisse pas être d'une grande utilité dans la Chirurgie, elle n'en est pas moins curieuse & rare; & j'ose espérer qu'elle fera bien reçue du Public, puisqu'elle a déjà mérité l'attention de plusieurs personnes curieuses auxquelles je l'ai communiquée.

L'économie animale n'est pas la seule exposée à ces bizarreries naturelles ; l'économie végétale est susceptible des mêmes vices *. Il est vrai qu'ils ne frappent pas tant l'attention, & cela, parce qu'on y prend moins garde : mais ceux qui observent également l'une & l'autre, savent fort bien que dans cette dernière, on trouve de quoi satisfaire amplement sa curiosité.

L'économie minérale n'est pas non plus exempte de ces singularités de la nature ; au contraire je la trouve une source plus féconde que les deux premières, comme l'observent journellement ceux qui s'attachent à cette partie.

Mais ce qu'il y a de plus frappant, c'est de voir dans un même sujet, qu'il semble que la nature se soit presque oubliée, par l'arrangement bizarre des parties, comme on l'a déjà vu dans plusieurs observateurs, & comme on va encore le voir par l'observation suivante.

Madame N***, accoucha à Versailles le 13 Août 1754, après un travail très-laborieux, d'un enfant à terme, mais mort ; il étoit de la grosseur ordinaire de neuf mois. Je fus requis de faire l'ouverture de son cadavre que je fis en présence de M. Nazareth, Chirurgien, & de Mes. Boisleger, Rhodes, Ravage, Dutailis & Vautier, toutes Maîtresses Sages-femmes de cette ville, auquel cadavre il s'est trouvé ce qui suit.

A la région épigastrique, partie inférieure, s'est trouvée une grande poche herniaire, qui

* J'ai vu des arbres non-seulement dans le parc de Versailles où il y en a de fort singuliers : mais encore dans plusieurs autres lieux, avec des vices de conformation extraordinaires.

flottoit sur le ventre de droite à gauche & de gauche à droite, elle étoit formée par un allongement considérable du péritoine, & l'épiderme la recouvroit à l'extérieur : cette poche n'étoit donc formée que par ces deux membranes, aussi ses parois étoient-elles très-minces.

Sa figure étoit exactement ronde ; & cette rondeur portoit quatorze pouces de circuit ; il y avoit à cette poche un retrécissement du côté de l'anneau ombilical, dont le diamètre n'étoit pas plus grand que celui de l'anneau, qui donnoit passage à ce sac ou poche herniaire. Ce retrécissement sembloit former un pédicule à cette grosse poche, dont la longueur n'excédoit pas un demi-pouce ; c'est au moyen de ce pédicule que cette poche flottoit de-ça & de-là.

Je fis une incision à cette poche exomphale, & je trouvai qu'elle renfermoit l'épiploon, le foie, la rate, l'estomac, le pancréas, une grande portion du mésentère, & tous les intestins. Tous ces viscères étoient rangés dans cette poche dans l'ordre qui suit.

1^{re}. Le foie, qui étoit très-gros, & auquel on ne remarquoit rien d'extraordinaire par rapport à la figure, étoit situé à la droite, & à la partie supérieure de cette poche ; il n'avoit point cette adhérence avec le diaphragme, qu'on appelle ligament coronaire ; ses ligaments latéraux étoient fort allongés, & passaient dans l'anneau ombilical, comme je le dirai ci-après. La vésicule du fiel étoit très-petite, & il n'y avoit point de bile dans sa cavité.

2^{de}. La rate étoit située à la partie gauche & supérieure de cette poche ; son volume & sa figure n'étoient point changés de l'état naturel,

son extrémité supérieure & postérieure, se glissoit derrière le cul de sac de l'estomac, ce qui faisoit qu'elle ne paroissoit que très-peu, sans déranger l'estomac qui la recouvroit presque toute.

3°. L'estomac étoit situé à la partie moyenne & supérieure de la poche; il étoit recouvert par le petit lobe du foie presque comme à l'ordinaire, il étoit aussi plus antérieur que le foie; car celui-ci occupoit une partie de la portion postérieure de la poche: le volume & la figure de l'estomac étoient comme dans l'état naturel.

4°. L'épiploon recouvroit tous ces viscères, il étoit fort considérable & fort graisseux.

5°. Le pancréas étoit situé entre les deux lames de l'épiploon, derrière la partie inférieure & postérieure du fond de l'estomac, & le canal de Wirsungius venoit se rendre, en se confondant avec le choledoque, dans le duodenum comme dans l'état ordinaire; le volume & la figure du pancréas étoient comme dans l'état naturel.

6°. Les intestins occupoient la partie inférieure & postérieure de la poche & le reste de son étendue; leur volume & leur situation étoient à peu près les mêmes que dans l'état naturel; mais le colon étoit fort long, & voici la route qu'il tenoit. Ayant pris son origine du cœcum qui étoit situé à la partie droite & inférieure de la poche, il montoit du côté droit en formant un arc de cercle (à cause de la rondeur de la poche;) passoit dessous le foie & derrière la partie postérieure & inférieure de l'estomac, de droite à gauche; parvenu proche la rate, il descendoit devant tout le paquet intestinal à la partie antérieure de la poche,

& enfin parvenu à la partie inférieure & antérieure de cette poche, il remontoit par derrière; les viscères contenus dans la poche, allant un peu à gauche, passaient dans ce rétrécissement que j'ai dit servir de pédicule à la poche, & étant arrivé à la hauteur de l'anneau ombilical, il entroit dans le ventre par cet anneau, & descendoit directement, étant couché sur la veine cave & l'artere aorte, jusqu'à la division de ces vaisseaux; ensuite il suivait la courbure de l'os sacrum, & se terminoit à l'anüs comme à l'ordinaire.

7°. Le cordon ombilical sembloit prendre racine de la partie inférieure de cette poche herniaire, & les vaisseaux ombilicaux passaient directement sur la face antérieure de la poche entre le péritoine & l'épiderme, & alloient gagner l'anneau ombilical. La veine ne rentroit point dans le ventre, mais descendoit de gauche à droite, & alloit gagner la scissure du foie; la petite faux du péritoine, décrite par M. de Garengeot, * qui paroît suspendre cette veine dans son chemin, depuis l'anneau ombilical jusqu'au foie, manquoit ici; & peut-être la distension que causoit à cette poche la présence de tant de viscères, l'avoit effacée & anéantie.

8°. Les deux artères ombilicales descendoient dans la capacité de l'abdomen, & alloient gagner dans leurs faux péritoniales les parties latérales de la vessie à l'ordinaire. Pour l'ouraque, du haut de la vessie, il se terminoit au bord inférieur de l'anneau ombilical.

9°. L'anneau ombilical étoit situé à la partie inférieure & moyenne de la région épigastrique; il avoit un grand pouce de diamètre;

* Splanchnologie, tom. I. pag.

il contenoit les deux ligaments latéraux du foie, la partie inférieure de l'œsophage, cette portion de l'intestin colon, qui rentroit dans le ventre, le mesentere, les deux arteres ombilicales & un cordon de vaisseaux dont il fera parlé ci-après.

J'observai qu'après que j'eus ouvert cette poche, les visceres qu'elle contenoit, ne s'éparpilloient pas, comme il semble qu'ils auroient dû faire, puisqu'ils n'étoient plus contraints par les parois de cette poche; au contraire, ils formoient une espece de globe, en forme de peloton, & ils étoient si bien entrelacés, qu'il fallut y mettre les mains pour les séparer.

Les gros intestins étoient fort remplis de méconium, tant ceux qui étoient contenus dans la poche, que dans cette portion du colon, qui étoit rentrée dans le ventre, & qui alloit former le rectum; il y en avoit beaucoup dans le cœcum.

Ce phénomène n'est pas favorable à l'opinion d'un Chirurgien de ma connoissance, (d'ailleurs très-habile Anatomiste,) qui prétend que le méconium a sa source dans les capsules atrabilaires, lequel est conduit dans les intestins par des vaisseaux particuliers, qui partent des capsules, & viennent aboutir aux intestins; car outre que les capsules atrabilaires n'avoient aucune relation avec les parties contenues dans la poche, & que c'étoient les intestins contenus dans cette poche, & notamment le cœcum, qui en étoient le plus remplis; c'est que la capsule du côté droit étoit presque anéantie, comme on le verra ci-après.

Lorsque j'eus examiné cette poche herniaire le plus scrupuleusement qu'il me fut possible ; je fis une ouverture depuis l'ombilic jusqu'au pubis, je fis ensuite une autre incision jusqu'au cartilage xiphoïde : voici ce que je trouvai dans l'abdomen.

1°. Les reins étoient situés dans les hypochondres, l'un à droite & l'autre à gauche, par conséquent l'un occupoit la place du foie, & l'autre celle de la rate & du cul de sac de l'estomac : celui-ci descendoit un peu plus bas que l'autre. Leur volume étoit un peu plus considérable que dans l'état naturel, & il n'y avoit rien d'extraordinaire dans leur conformation intérieure.

2°. La capsule atrabilaire du côté gauche étoit aussi grosse que dans l'état naturel ; elle contenoit dans sa cavité une liqueur jaunâtre ; elle touchoit au diaphragme : la capsule droite étoit presque anéantie, & je n'y ai pu trouver aucune cavité ; ce qui faisoit que l'extrémité supérieure du rein de ce côté, touchoit au diaphragme, & que le rein étoit par cette raison situé plus haut que l'autre.

3°. La vessie étoit dans sa situation ordinaire, elle contenoit fort peu d'urine.

4°. Les gros vaisseaux suivoient leur route ordinaire, ils n'avoient rien de particulier. Les parties de la génération étoient bien conformées ; néanmoins la verge m'a paru un peu plus grosse que dans l'état naturel.

5°. Le mesentere étoit attaché au corps des vertebres à l'ordinaire, & s'allongeoit de bas en haut, venoit gagner l'anneau ombilical, par lequel il passoit & alloit se terminer aux intestins renfermés dans la poche.

6°. Cette portion du colon que j'ai dit rentrer dans le ventre n'avoit point de mésocolon, mais elle étoit attachée le long de la veine cave & de l'aorte, à cette portion du péritoine qui recouvre la partie antérieure de ces vaisseaux, par une forte adhérence.

Ainsi on voit par ce que je viens de dire, que la capacité de d'abdomen, ne contenoit que les reins, les capsules atrabilaires (qui étoient hors du sac du péritoine.) Une portion de l'œsophage, une portion du mesentere, une portion du colon, la vessie & les vaisseaux.

L'examen du bas-ventre ayant été fait, je passai à celui de la poitrine; ayant fait l'ouverture de cette capacité, je remarquai : 1°. Que le cœur & les oreilles étoient d'un volume extraordinaire : ce volume pouvoit égaler celui du cœur d'un enfant de 4 ou 5 ans : il occupoit presque toute la capacité de la poitrine. Ses ventricules contenoient beaucoup de sang ainsi que les oreillettes, ils n'avoient d'ailleurs rien de singulier.

2°. Le thymus étoit composé de deux lobes, il y en avoit un de la grosseur ordinaire, mais l'autre n'excédoit pas la quatrième partie du premier.

3°. Le poumon occupoit la partie postérieure de la poitrine; il étoit rentassé, & fort contraint par le volume du cœur.

4°. L'œsophage venoit gagner l'estomac par une fausse route : il descendoit dans la poitrine comme à l'ordinaire le long de la trachée-artère, mais étant parvenu un peu plus bas que sa bifurcation, il se glissoit de gauche à droite, entre les deux bronches, & venoit se loger entre les deux lames du médiastin, qui

lui servoient comme de gaine, dans laquelle il faisoit quelque chemin, & venoit gagner la face interne du sternum à la partie inférieure ensuite étant parvenu à la partie charnue du diaphragme, il perçoit cette partie charnue, ou plutôt un écartement de fibres charnues du diaphragme lui faisoit passage, & il entroit par ce passage dans la région épigastrique: cet écartement de fibres étoit immédiatement derrière le cartilage xiphoïde à environ une ligne & demie de ce cartilage, ce passage étoit par conséquent fort éloigné de l'endroit où il doit être naturellement, dans lequel endroit il n'y avoit aucune marque de perforation. L'œsophage après avoir percé le diaphragme, venoit gagner directement l'anneau ombilical dans lequel il passoit, & alloit s'insérer à l'orifice supérieur de l'estomac, qui étoit contenu dans la poche.

5°. Le diaphragme qui, pour l'ordinaire, est vouté du côté de l'abdomen, l'étoit au contraire du côté de la poitrine, & son centre nerveux formoit une convexité du côté du bas-ventre, sans doute à cause du volume du cœur, qui ayant plus de gravité, pesoit davantage sur cette cloison musculuse, qui n'étoit pas soutenue par les viscères du bas-ventre comme dans l'état naturel *: mais les parties charnues de cette cloison étoient un tant soit peu voûtées à l'endroit qui répond aux hypochondres: peut-être à cause de la présence des reins, qui étoient très-ferrément attachés aux hypochon-

* Cette espece de renversement du diaphragme pouvoit encore être occasionné par le tiraillement du foie contenu dans la poche herniaire, à cause de l'attache du ligament du petit lobe du foie à cette cloison musculuse.

dres, & qui paroissoient soutenir de chaque côté la partie charnue de cette cloison.

Le ligament du petit lobe du foie qui s'attache obliquement au diaphragme, étoit situé comme à l'ordinaire, il étoit beaucoup moins long que le ligament du grand lobe; ces deux ligaments passoient parallèlement dans l'anneau ombilical, ensuite ils s'écartoient; le droit alloit gagner le grand lobe du foie, & le gauche alloit s'attacher au petit lobe. Le foie étoit donc suspendu dans cette poche herniaire par ces deux ligaments.

Le canal veineux étoit très-long, il sortoit du sinus de la veine-porte par la partie cave du foie, accompagné de plusieurs vaisseaux qui m'ont paru être les veines hépatiques: tous ces vaisseaux étoient renfermés dans une espece de gaine membraneuse, fort irrégulièrement construite, laquelle formoit une espece de cordon qui rentroit dans le ventre par l'anneau ombilical, & alloit se terminer à la veine-cave, immédiatement au-dessous du diaphragme; une portion de ce cordon s'avançoit jusqu'à l'aorte, & embrassoit étroitement le tronc cœliaque, dont les rameaux étoient aussi contenus dans la même gaine que les veines hépatiques.

Je remarquai ensuite que cet enfant avoit un bec de lievre à la levre supérieure du côté droit qui se perdoit dans la narine droite. Je lui ouvris la bouche, & j'aperçus une fente qui régnoit depuis la levre supérieure jusqu'au fond de la bouche, qui partageoit le voile du palais en deux portions: cette fente ou cette division se terminoit à la luvette qui étoit aussi divisée en deux portions, dont chacune avoit la grosseur & la forme d'un grain d'orge; ces deux petites luv-

d'Observations. Janvier 1755. 41
tes étoient suspendues à l'extrémité des demi-arcades ou des piliers du voile du palais.

Cette fente ou cette division avoit une bonne ligne de diametre dans toute sa longueur, & je faisois passer un stilet dans la narine droite, depuis son extrémité antérieure, jusqu'à son extrémité postérieure.

Les glandes amygdales étoient situées entre les deux piliers de la voûte du palais comme dans l'état naturel. Le reste de la bouche étoit très-bien conformé.

Voulant m'instruire davantage de la nature de cette fente, je disséquai cette partie, & je trouvai qu'elle étoit formée par la division de l'os maxillaire droit en deux portions : cette division commençoit dans l'espace qui se trouve entre les deux alvéoles des dents incisives du même côté, se continuoît parallelement à cette ligne qui résulte de la jonction des deux os maxillaires, coupoit aussi directement l'os du palais du côté droit en deux portions, & se terminoit au bord postérieur de cet os ; ainsi la portion de l'os maxillaire qui répondoit au même os du côté opposé étoit la moins considérable, sa largeur n'avoit pas plus d'une ligne, il en étoit de même à l'égard de l'os du palais.

La membrane qui tapisse la voûte du palais entroit de chaque côté en se repliant sur les bords de cette fente contre-nature dans la cavité du nez, & alloit se confondre avec la membrane de Schneider.

Le larynx & le pharynx n'avoient aucune mauvaise conformation.

J'incisai ensuite les téguments de la tête dans lesquels je trouvai une infiltration de sang consi-

dérable ; je trouvai aussi beaucoup de sang épanché dans le cerveau après avoir ouvert le crâne.

Je regarde cette infiltration, & cet épanchement de sang comme la suite de plusieurs contusions à cette partie, en conséquence du travail laborieux dont cet accouchement a été accompagné, & en même temps comme la cause immédiate de la mort de cet enfant.

Il avoit encore au bras droit un singulier diastasis qui lui rendoit la main crochue ; la première rangée des os du carpe n'étoit point articulée avec les deux os de l'avant-bras ; ces deux os étoient très-éloignés l'un de l'autre par leur partie inférieure, & cet éloignement occasionnoit un espace dans lequel étoit logée la première rangée des os du carpe ; cette rangée y étoit maintenue par de forts ligaments, & l'extrémité de l'os du coude étoit comme jetté du côté externe de l'avant-bras, tandis que l'extrémité du rayon étoit parallèle à la première rangée : cette situation des deux os de l'avant-bras rendoit la main crochue en dedans ; ce qui la favorisoit encore, c'étoit un fort ligament, qui de la deuxième rangée des os du carpe venoit s'attacher à l'extrémité du rayon : car lorsque j'eus coupé ce ligament, la main reprit un peu sa direction.

Je pense que toutes les singularités observées dans ce cadavre que je viens de décrire sont existantes dès la première conformation ; car la mère a eu une grossesse des plus heureuses, aucune envie défordonnée, & cet enfant n'est pas le premier qu'elle ait porté ; elle n'a eu ni coups, ni chûtes qui aient pû occasionner aucun de ces dérangements de parties, & cette couche, quoique laborieuse, s'est terminée fort heureusement.

d'Observations. Janvier 1755. 43

Si on eût voulu m'abandonner ce cadavre, mon dessein étoit de l'envoyer, sans y toucher, à Messieurs de l'Académie Royale de Chirurgie, où il auroit peut-être été examiné plus scrupuleusement, & on en auroit tiré sans doute des inductions aussi curieuses qu'utiles; mais le vain scrupule de le faire enterrer, parce qu'il avoit été ondoyé, m'empêcha d'avoir cette satisfaction.

L E T T R E

De M. Bonami, Chirurgien en chef de l'Hôpital Général de la Ville de Rouen, à M. Cambon, Chirurgien-Major en survivance de l'Hôpital Militaire de Charleville & Mézieres, concernant deux opérations de la Taille avec le Lithotome caché.

III. J'ai reçu, mon cher Confrere, l'observation exacte que vous m'aviez promise de la cure des deux malades pierreux de Rouen que nous avons vu tailler ensemble à Paris, où je m'étois rendu exprès pour voir opérer le Frere Cosme, le premier du mois dernier.

Il est bien juste qu'en représailles, je vous envoie, comme vous le souhaitez, l'histoire détaillée de leur état qui a précédé l'opération. Le premier, âgé d'environ treize ans, est fils de M. Fortin, Perruquier, rue des Hermites à Rouen, & souffroit depuis près de six ans. L'autre nommé Jean-Baptiste-Louis Thoret, âgé de sept ans trois mois, demeure avec sa mere

qui est veuve, rue S. Hilaire, même ville.

Il y avoit plusieurs années que ce dernier avoit commencé à souffrir, mais ses douleurs avoient tellement augmenté dans le courant de la dernière, & sur-tout les dernières semaines avant sa taille, qu'il ne paroissoit pas possible qu'il y résistât davantage, ses cris perçants, dont j'ai été témoin plus d'une fois, attendrissoient la plupart des assistants. Sa mere qui est dans la plus grande satisfaction, m'a raconté que les personnes avec qui elle avoit voyagé en le conduisant à Paris, avoient été surprises de le voir survivre aux accès de souffrances fréquents dont elles étoient témoins, quoiqu'il fût avec elle dans la voiture d'eau, où les cahots d'un chemin inégal n'avoient aucune part.

J'appris aussi à Paris, des gens chez qui il logeoit, qu'ils avoient craint beaucoup pour sa vie pendant les deux jours qu'il y séjourna avant que d'être taillé.

La plus grande quantité de son urine couloit involontairement suivant le rapport de sa mere, & celle qu'il rendoit dans quelque vase, étoit chargée de pus & exhaloit une odeur fétide & insupportable depuis très-long-temps.

L'énigme de tous ces accidents, & de plusieurs autres, dont le détail est moins nécessaire, fut bientôt levé à la vue de la pierre murale qu'on lui tira. Comme vous y étiez présent, je me bornerai à vous en rappeler la grosseur & la figure, qui sont à peu près celles d'un maron, ayant la couleur de quelques degrés plus brune, & elle étoit hérissée de pointes sur toute sa surface, assez ressemblantes à celles qui se rencontrent sur l'enveloppe des marons d'Inde.

Cette configuration singulière & peu com-

d'Observations. Janvier. 1755. 45

mune, avec un morceau de chair fongueuse qui y étoit attaché, ne nous laissa plus aucun doute sur les désordres qu'elle avoit dû produire par son séjour dans la vessie. Je ne doute pas que vous ne vous rappeliez dans cette occasion, d'avoir oui-dire aussi-bien que moi, à de grands Maîtres de l'Art, sur-tout dans les Hôpitaux de Paris où l'on taille beaucoup, qu'ils ont communément une très-mauvaise opinion du succès de l'opération, lorsqu'ils y rencontrent des pierres telles à tous égards que celle dont il s'agit; & c'est ce qu'ils attribuent avec quelque fondement au déchirement inévitable qu'elle fait au passage, quant il n'est pas suffisamment dilaté par l'incision. Ne pourroit-on pas y ajouter le désordre perpétuel de leurs aspérités sur la tunique interne de la vessie pendant leur formation, & leur séjour? Car, cet accident me paroît pour le moins aussi évident que l'autre, sur-tout si l'on se représente quelqu'un qui seroit forcé d'embrasser continuellement dans une de ses mains, & ferrer de temps en temps pendant plusieurs semaines, mois, ou même des années entières, un corps dur quelconque, de la figure & grosseur d'un moyen œuf de poule, dont la superficie seroit hérissée de pointes d'aiguilles ou d'épingles saillantes d'une ligne ou plus; & je pense que c'est-là précisément ce qui se passe dans la vessie avec ces sortes de pierres chaque fois qu'elle se contracte pour l'expulsion de l'urine.

La mère de cet enfant m'a encore assuré de plus, que depuis qu'il est au monde, il a toujours été sujet à quelques autres infirmités indépendantes de celles de sa pierre, & sur-tout à celles des vers dont il rendoit de temps à au-

tre une très-grande quantité, jusqu'au jour qu'elle l'a amené à Paris.

Enfin, il est arrivé à Rouen avec son compagnon Fortin, le 28 de Novembre dernier dans la plus parfaite santé, où je les ai déjà visités plusieurs fois avec la plus grande satisfaction.

Au reste, Monsieur, quoique mon histoire soit l'objet principal de ma reconnoissance pour votre exactitude, je souhaiterois néanmoins que vous la rendissiez publique, si elle vous paroît assez intéressante, jointe à l'observation dont vous m'avez fait part, pour encourager ceux de nos Confreres sectateurs comme nous du Lithotome caché.

A Rouen, le 10 Décembre 1754.

BONAMI

R É P O N S E

De M. Cambon.

IV. M. Cambon se rend avec d'autant plus de plaisir au souhait de M. Bonami, qu'en satisfaisant d'un côté son inclination décidée pour le bien public, il la satisfait d'un autre, en marquant sa reconnoissance pour ce zèle, & habile Chirurgien.

Voici donc le récit exact & intéressant de ce qui a suivi la taille de Jean-Baptiste Thoret, à l'égard duquel on vient de lire l'histoire de ce qui l'a précédée.

Premièrement, l'opération a été aussi prompte & heureuse qu'on pouvoit le desirer.

d'Observations. Janvier. 1755. 47

Secondement, le malade a été quarante-huit heures sans aucune sorte d'accident ; mais dans le courant du troisieme jour, il est survenu un léger gonflement au testicule gauche, dont il ne se plaignoit que lorsqu'on y touchoit. D'ailleurs, il n'a paru qu'une très-légere phlogose au scrotum, & rien du tout aux environs.

Troisièmement, la plaie est devenue blanchâtre au dedans, en même temps que l'enflure du testicule a paru ; elle a commencé à rendre vers le 6 une matiere plâtreuse, mêlée de filandres glaireuses, dont l'écoulement a duré près de huit jours ; il a fini avec la réunion entiere de la plaie du 15 au 16.

Quatrièmement, le ventre a toujours été molet, mais toute la région du rein & de l'uretère gauche étoit douloureuse, lorsqu'on y appuyoit un peu, & cette douleur paroissoit contiguë à celle du testicule gonflé ; ce qui a fait soupçonner d'abord que ce rein malade pouvoit être la source de tout le reste.

Or, ce qui n'étoit que simple soupçon pendant l'existence de la plaie s'est tourné en démonstration aussi-tôt après sa réunion ; car dès ce moment, l'enflure du testicule, qui n'avoit fait aucun progrès pendant la suppration de la vessie, a disparu tout à coup dans une nuit : & à notre grand étonnement, elle a passé la nuit d'après au bout du prépuce, qui s'est allongé d'un pouce au-dessus du gland, & grossi à proportion. Il étoit un peu douloureux, transparent, & sans rougeur, ainsi qu'il arrive dans la plupart des engorgements lymphatiques.

Cet engorgement a disparu à son tour quelques jours après, dans une nuit aussi, pour aller former un dépôt subit, aussi gros qu'une

noix moyenne, dans la substance du scrotum sur le même endroit qu'elle avoit déjà occupé, lequel s'est ouvert peu d'heures après, a rendu beaucoup de pus mal digéré, fereux & blanchâtre, comme du lait sortant du caillé, pendant deux ou trois jours; ce qui a tari sans retour ces alternatives bizarres d'enflure.

La sensibilité du rein & de l'uretere, qui vraisemblablement étoit antérieure à l'époque de l'opération, si l'on y eût pris garde, est celui de tous les accidents qui a cessé le dernier; d'où je conclus qu'il est aussi clair que le jour que la maladie du rein a été la cause unique de celle du scrotum & du prépuce, puisque la vessie qui étoit très-malade a passé par différents degrés de suppuration, & qu'elle s'est trouvée parfaitement guérie & rétablie dans le même temps que la plaie s'est cicatrisée, &c.

Voici une observation qui leve tout doute sur ma conclusion: un jeune homme âgé actuellement de vingt-un ans fut taillé à l'âge de six: il est resté fistuleux quatorze ans, & malgré cet accident, il s'est formé une pierre aussi grosse qu'un maron, ayant deux bouts allongés dans l'uretre, à l'endroit même de sa fistule: on l'a tirée au mois de Janvier dernier, il en est resté encore fistuleux. Ce même a été pris d'une attaque terrible de néphrétique depuis peu d'un seul côté, rendant beaucoup de sang par les urines, avec fièvre, vomissements, &c. Il a senti en même temps une vive douleur au testicule du même côté, (qui étoit comme avoit été celui de notre petit Thoret), & ce même testicule s'est gonflé & grossi environ quatre fois plus que dans son état naturel.

Les accidents du rein ont totalement cédé à
six

fix saignées, boissons convenables, autres remèdes, &c. Mais le testicule seul a résisté à tout plusieurs semaines encore après, s'est abcedé ensuite à force de topiques convenables, & enfin la moitié de son corps, que je conserve dans l'esprit-de-vin, a suivi la suppuration, & le surplus s'est parfaitement guéri & cicatrisé avec la plaie du scrotum.

Cinquièmement, du 6 au 12, cet enfant a été presque toujours dans une tristesse taciturne & mélancolique, ce qui faisoit craindre quelque amas de vers dans les intestins; sa mere ayant assuré qu'il en avoit rendu souvent depuis tous les temps, on lui a fait prendre à cet effet beaucoup d'huile d'amandes douces, avec un quart de syrop de limons qui l'ont évacué abondamment, & qui ont dissipé sa mélancolie par degrés. Outre les remèdes par la bouche, on y a joint quantité de lavements pendant le courant de sa cure, qui ont paru lui faire beaucoup de bien.

Sixièmement, pour topiques, l'on s'est contenté de compresses trempées dans du vin chaud avec un mélange de sel de saturne, & renouvelées trois fois par jour sur les bourses & le prépuce, & d'un emplâtre suppuratif sur le petit abcès après qu'il a été ouvert. Quant à la plaie, elle s'est nettoyée & cicatrisée définitivement sans accident du 15 au 16, & sans aucun pansement.

Enfin, le sujet a repris de la nourriture solide par degrés & sans danger, s'est fortifié, & tellement rétabli, qu'il a été en état le vingt-septieme jour, après son opération, de s'en retourner de Paris à Rouen, d'où sa mere marque qu'il est arrivé le lendemain en parfaite santé,

malgré la gelée, le brouillard & la neige ; jugez du surplus.

Je ne m'étendrai point sur la cure de Fortin, son compagnon, parce qu'elle s'est opérée tout uniment sans aucun accident ni pansement. Ce sujet n'étoit point équivoque, l'exécution de son opération ne vous laissa rien à désirer, vous l'avez observé pendant les deux jours suivans que vous avez séjourné à Paris, vous l'avez vu aussi tranquille & bien portant, que s'il n'avoit rien souffert.

Je vous rends avec plaisir le témoignage qu'il a toujours continué de même, & qu'il est parti avec son compagnon en parfaite santé. Je me persuade d'avance par le bon caractère que je vous connois, que vous serez très-satisfait de ces deux cures, quoiqu'opérées dans la rigueur d'une saison qui étoit si suspecte à nos ancêtres, &c.

De Paris, le 28 Novembre 1754.



A R T I C L E III,

Contenant quelques Observations sur la
Pharmacie.

L E T T R E P R E M I E R E.

Sur la nature du Soufre.

I. J'É crois, Monsieur, que vous me rendez
assez de justice pour ne me pas regarder
comme un sectateur d'opinions nouvelles, un
amateur de singularités, un fauteur de para-
doxes. Mais vous me connoissez en même
temps suffisamment pour être convaincu que je
ne sçais pas déferer à l'opinion vulgaire, quel-
qu'accréditée qu'elle paroisse être par le nom-
bre & les qualités de ses partisans, dès qu'elle
est réfractaire aux loix de l'évidence. C'est
avec de tels sentiments que j'entreprends au-
jourd'hui de remettre dans son vrai point de
lumière une vérité de fait, qui peu apperçue,
mal exposée, a répandu le faux jour qu'elle
recevoit sur un grand nombre de phénomènes
chymiques.

Quelques Chymistes n'ont pas hésité à re-
garder le soufre minéral comme une espece de
sel. Ceux qui l'ont considéré sous cet aspect,
y ont été induits par l'apparence crySTALLINE que
cette substance prend en subissant un refroidis-
sement lent, suite d'une fusion suffisamment
liquide. La forme crySTALLINE qu'affecte aussi ce

corps, quand on le dissout dans les huiles, & confirmé cette première idée. C'est un fait constant aujourd'hui, familier même aux observateurs les moins subtils.

Plusieurs Chymistes ont été plus avant; ils ont osé enchérir sur la dénomination de sel donnée au soufre, en déterminer l'espèce. Ils l'ont décidé acide. D'autres lui ont nié formellement cette propriété.

Mais, Monsieur, quand les autorités me manqueroient, je ne craindrois point de prendre sur moi l'affirmative de cette proposition.

Elle m'a paru soutenue par un enchaînement de preuves si bien liées, qu'elles ont entraîné sans peine mon suffrage. J'ai de la peine à croire qu'elles n'emportent pas de même ceux de mes Lecteurs.

Je dis donc que le soufre est un sel acide; mais je me sens arrêter au premier pas. Il a des qualités qui repugnent aux définitions mêmes de sel & d'acide. Il est indissoluble dans l'eau, il ne rougit point le syrop violat. J'avoue que ces deux conditions sont capitales dans la constitution ordinaire d'un sel, & d'un sel acide. Mais il y a long-temps qu'il s'élève en Chymie un juste cri contre l'abus des axiomes & des règles trop générales. Celle-ci a ses exceptions, susceptibles même de variétés propres à chacun des individus qui les forme.

Bien loin que ces deux qualités nuisent à mon sentiment, je prétends faire voir, au contraire, qu'elles sont une dépendance nécessaire de la nature de l'acide en question, qu'elles servent à en déterminer le caractère & l'espèce. En effet, si l'*acide sulphureux* étoit dissoluble dans l'eau, s'il rougissoit la teinture de vio-

lette, il rentreroit dès-lors dans la classe des acides vitrioliques purs & ordinaires ; il ne seroit pas aujourd'hui l'objet d'une exception digne d'une recherche approfondie.

Pour procéder méthodiquement à la discussion de nos preuves, définissons d'abord cette substance. J'appelle le soufre commun *un acide vitriolique rendu concret par l'union d'une surabondance de phlogistique*. Personne ne sera tenté sans doute d'attaquer une définition fondée sur l'analyse même du minéral. Les moins experts sçavent aujourd'hui que les principes constitutifs du soufre sont, quant aux parties perceptibles à nos sens, l'acide vitriolique & le phlogistique. L'expérience & l'accord constants des gens de l'Art sont donc déjà réunis en ma faveur. Dans le soufre, je n'apperçois de matériaux que ceux qui sont propres à former un corps tel que celui que j'ai défini. La matiere de l'acidité y est contenue d'une façon manifeste : il ne s'agit donc plus que de sçavoir si elle s'y trouve dans un état libre & actif, en quel degré elle exerce son action, & jouit de sa liberté.

Ceux des Chymistes, qui sans égard aux idées reçues, ni à la justesse & à la précision des notions, ont fait une classe des sels neutres, rendus tels par la matiere grasse, voudront peut-être aussi neutraliser le soufre commun. Mais j'ai des forces redoutables à opposer à ce renversement d'ordre, quand je m'occuperai de l'examen des autres propriétés de l'acide.

Avant que d'en venir là, je crois nécessaire de prouver que ce même surcroît de matiere grasse, qui spécifie mon acide, est la cause de son indissolubilité dans l'eau, & de son ineffi-

capacité à rougir les couleurs bleues végétales. Je ne doute point que les Chymistes intelligents ne m'aient déjà entendu à demi-mot ; ou plutôt que leur pénétration n'ait prévenu mes explications. Tout ce que j'ai à dire sur ce sujet est si conforme aux loix invariables de la saine théorie, qu'il se suppose naturellement, & sans effort.

La matière grasse, disons-nous, est la cause qui empêche l'acide sulfureux de jouir de toutes ses propriétés, & de les déployer dans toute leur force. Je n'alléguerai point ici l'indissolubilité essentielle de cette même matière dans l'eau, ni la qualité qu'elle communique aux autres substances, d'être d'autant moins dissoluble dans ce menstrue, qu'elle leur est unie en plus grande proportion. Ce sont des premiers rudiments de l'Art, qui n'ont pas besoin d'être remis sous les yeux. Contentons-nous de les fixer sur l'expérience.

Décomposez le soufre par la combustion, suivant les règles techniques. Quel produit obtenez-vous ? Un acide ; mais quel est-il ? Est-ce le vitriolique pur ? Non ; c'est un acide volatil, participant de la matière grasse qui lui étoit jointe avant la déflagration. Il a ses caractères particuliers. Il efface les couleurs des fleurs, les blanchit ainsi que les étoffes. Il arrête la fermentation. Il coagule beaucoup moins le sang que les autres acides, &c.

Uni à l'alkali-fixe, ce n'est point un vrai tartre vitriolé qu'il forme, indestructible par tout autre agent que le phlogistique. Il résulte de cette combinaison une espèce de sel, que l'acide vitriolique même, mais pur, détruit. Cet acide peut en ce cas être opposé à lui-même, & se déplacer.

d'Observations. Janvier 1755. 55

Disons plus : l'acide vitriolique, extrait du soufre, a été détérioré, dégradé. Les acides minéraux inférieurs ont le pas sur lui, le débusquent. Combinés eux-mêmes avec la matière grasse, puisque c'est elle en partie qui les spécifie, affoiblis conséquemment par cette combinaison, ils l'emportent sur l'acide vitriolique, plus chargé qu'eux de phlogistique.

N'abandonnons pas la suite d'une expérience frappante & décisive pour notre cause. Qu'on dégage ce même acide sulphureux volatil de cette matière grasse qui émousse ses traits, en les enveloppant ; à l'instant il rentre dans tous ses droits. Il reprend sa force, son rang, sa supériorité sur les autres acides.

Suivons de près la progression : toutes les difficultés sont prêtes à s'évanouir. Nous venons de voir l'acide vitriolique, chargé jusqu'à un certain point de matière grasse, céder à son propre acide épuré, même aux acides du second ordre. Eh bien, surchargeons-le de matière grasse, de phlogistique ; réduisons-le à l'état de soufre. Bientôt il va dégénérer de façon à se laisser vaincre par les plus foibles acides.

Mais prouvez-nous, me va-t-on dire, que l'acide sulphureux, sous la forme de soufre, soit encore acide. C'est ici le lieu de rappeler la principale propriété d'un acide ; j'entends celle de s'unir à l'alkali, & de donner la naissance au sel neutre. Si le soufre est doué de cette faculté, il a droit de prétendre au titre d'acide sans qu'on puisse raisonnablement le lui contester. Or, nous voici arrivés au moment de développer l'ætiologie d'une opération qui a été jusqu'ici mal entendue par le gros des

Chymistes, & qui fait la base de ma démonstration. Qu'est-ce que la combinaison vulgairement & bizarrement nommée *foie de soufre*? Ici, Monsieur, se rencontre le vrai nœud de la difficulté, mais qui n'est pas un nœud Gordien.

Le foie de soufre est un vrai sel neutre. Tous les phénomènes viennent s'offrir à l'appui de ce sentiment. Mais permettez-moi, Monsieur, de me livrer ici à l'impétuosité de mon zèle. Je ne puis modérer mon impatience, au point de ne pas m'échapper en plaintes, à l'occasion des dénominations ridicules, & sans valeur. Je suis persuadé que le nom de *foie de soufre* n'a pas peu contribué à brouiller les idées sur le sujet qu'il désigne. Il y a sur-tout en Chymie nombre de dénominations si hétéroclites, si peu relatives au fond ou aux propriétés des objets dénommées, qu'elles semblent inventées pour détourner & écarter l'attention de dessus la nature de ces mêmes objets.

Si l'on eût originairement examiné cette combinaison, qu'on l'eût simplement appelée *soufre neutralisée*, *sel neutre sulphureux*, je ne me verrois pas aujourd'hui les armes à la main pour forcer à reconnoître une vérité simple, facile à saisir, à qui la succession des temps a fait prendre les traits du problème : les moments des artistes, toujours précieux, puisqu'ils sont consacrés à l'expérience, se trouveroient ménagés.

Le principe de la neutralité du foie de soufre une fois établi, l'on va voir avec une surprise agréable tous les phénomènes concomitans se développer d'une manière facile & insensible. Je vais même les faire servir à expli-

d'Observations. Janvier 1755. 57

quer ce principe, dont ils ne font que des conséquences avant que d'éclaircir certaines questions, qui, dans l'ordre naturel devroient les précéder. Mais comme elles sont sujettes à des objections, dont la réfutation entraîneroit de longs raisonnements, elles pourroient jeter de la longueur dans une démonstration qui sera plus avantageusement soutenue par les faits mêmes, rapprochés & cumulés. D'ailleurs, la simple exposition des expériences que j'ai à rapporter affoiblira peut-être tellement ces difficultés, qu'il ne sera plus besoin d'y répondre, & que mon sentiment se trouvera hors de toute atteinte. Au reste, je ne me prévaudrai pourtant pas de mon avantage, ni pour les dissimuler, ni pour me dispenser de les résoudre.

En déterminant le degré d'acidité du soufre, nous avons représenté que, comme plus chargé de matiere grasse qu'aucun autre acide, il devoit être le plus foible de tous. C'est ce que l'expérience prouve évidemment. A l'approche du plus débile acide végétal, le soufre quitte sa base alkaline dans le sel neutre sulphureux, appelé foie de soufre. Le vinaigre, le jus de limon, d'oseille, &c. le décomposent en se substituant à la place du soufre, qui abandonné de l'alkali, se précipite.

Mais ce n'est pas assez encore : par une conséquence nécessaire de mes principes, tous les sels neutres ammoniacaux, terreux, métalliques doivent détruire mon sel sulphureux. Aussi des expériences multipliées m'ont-elles appris que cet effet s'ensuit avec tant de facilité, qu'il est instantané. Au moment du contact des deux sels neutres en liqueur, la double décomposi-

tion s'en opère. Prenez une solution de vitriol martial, de venus, de zinc, une dissolution de cuivre, de fer, par le nitre, &c. ; mêlez-en dans du foie de soufre liquide. Sur le champ, l'acide de la dissolution métallique ravira la base saline au soufre qui se précipitera conjointement avec la base métallique. Je me contente d'indiquer ici rapidement ces expériences, dans le détail desquelles je ne puis entrer quant à présent. Je ne m'arrête pas non plus à l'examen des précipités. Ces objets me jetteroient dans de trop long écarts. D'ailleurs, je ne suis pas encore en état de rendre compte au Public de la suite de tentatives expérimentales que j'ai faites pour éclaircir cette partie intéressante de mon sujet. Mais je ne négligerai pas de lui en faire part, quand mon travail sera parvenu au point de maturité où je le veux amener.

J'ajouterai seulement que, quand on se sert d'un sel ammoniacal quelconque pour décomposer le sel neutre sulphureux, la double décomposition est alors aussi marquée que complète. Il en résulte deux nouveaux sels neutres : l'un qui ayant pour base un alkali-fixe, est un sel fixe, spécifié par l'acide du sel ammoniac donné ; l'autre qui est un nouveau sel ammoniacal, composé du soufre, joint en qualité d'acide à l'alkali-volatil. En un mot, ce dernier est un vrai sel ammoniacal volatil.

Mais il a cette qualité dans un degré d'autant plus éminent, qu'il est composé de deux substances séparément volatiles. Ce seul trait n'est-il pas concluant en ma faveur ? N'apperçoit-on pas manifestement, Monsieur, notre nouveau sel se ranger comme de lui-même dans

la classe des sels neutres, dont la base est volatile. Si j'appelle ce sel nouveau, ce n'est pas quant à son existence, mais quant à la connoissance de sa nature.

Le cercle des propriétés acides du soufre est-il si étroit qu'il se borne à son action sur l'alkali-fixe & volatil? Quelque foible que soit sa puissance, les limites n'en sont pas si resserrées. Elle s'étend sur les chaux, les terres absorbantes, les métaux. La chaux ne forme-t-elle pas aussi avec ce minéral ce qu'on appelle soie de soufre? C'est un vrai sel neutre sulphureux, aussi bien que le pyrophore d'Homberg. Mais dans l'un, la base est calcaire, & dans l'autre crétaée, quoique rapprochée de l'état de chaux. Qui ne sçait que le soufre mêlé en poudre avec de la limaille de fer, la pénètre, à l'aide de l'eau seule sans le secours du feu, avec un gonflement, une effervescence marquée, quoique lente. Et qu'on ne m'objecte pas qu'il ne travaille sur le fer qu'à mesure que la diminution successive du phlogistique lui rend par degrés son énergie. Certainement, il a commencé d'agir avant que d'avoir rien perdu de son phlogistique, quoique son action ne fût pas alors sensible. La déperdition du phlogistique dans le soufre n'est occasionnée que par un certain degré de chaleur qu'excite dans la matière le mouvement intestin causé par l'action même du soufre, action qui, en qualité de cause, précède son effet.

Qu'est-ce que le cinabre, tant naturel qu'artificiel, sinon un vrai sel neutre sulphureux volatil? Ne se soumet-il pas dans sa décomposition aux loix générales des affinités? Les alkalis-fixes, les absorbants terreux, le fer, le cuivre,

le plomb, l'antimoine régulé, l'argent même déplacent le fluide métallique dans l'ordre résultant de leur aptitude à se prêter à l'action du soufre. Il forme de nouveaux sels neutres avec toutes ces substances. L'antimoine crud n'est-il pas encore un vrai sel neutre sulphureux métallique ? Les orpiments ne paroissent-ils pas devoir être compris dans la même classe ? A l'égard de l'arsenic, il a un caractère salin, développé, qui paroît indiquer que sa minéralisation est due à l'acide vitriolique, mais assez désulphuré pour qu'il puisse exercer sa vertu corrosive & virulente. Enfin l'argent même, ce métal parfait, est-il à l'abri de l'action du soufre ? Je suspends la mention que j'ai à faire de la faculté dissolvante du soufre neutralisé par l'alkali-fixe ; forme sous laquelle rien ne lui résiste. J'appuierai dans la suite sur cette circonstance, ainsi que sur plusieurs autres qui sont comprises dans mes vues.

Peut-être pourrois-je insister aussi sur les divers vitriols qui se préparent par la calcination avec le soufre. Mais pourquoi recourir à des appuis frêles & chancelants, quand j'en ai de fermes & de solides ? On ne manqueroit pas de m'objecter que le soufre n'agit qu'à mesure que cet acide rompt ses liens. Je ne puis cependant m'empêcher de dire que je crois voir dans la faculté acide du soufre une des principales machines que la nature met en œuvre pour la minéralisation. Ce moyen entre bien dans son plan, & sa manière d'opérer, lente, paisible, progressive.

Je ne suis embarrassé, comme l'on voit, que de la multiplicité & de l'affluence de mes preuves. Tout sourit, tout applaudit en Chymie à

d'Observations. Janvier 1755. 61

la grande vérité de devant laquelle je tire aujourd'hui le rideau. Elle répand un jour si éclatant sur la sphere Chymique entiere , qu'il devient aussi nécessaire que juste d'ouvrir les yeux à sa clarté. De combien de méchanismes occultes cette clef ne donne - t - elle point l'ouverture ?

Mais je m'apperçois , Monsieur, que mon sujet m'emporte au-delà des bornes qui me sont prescrites, & de celles d'une lettre. Je me hâte de finir ici. Je remets au mois prochain la discussion des objections qu'on peut faire contre la these que j'établis ici, ainsi que l'exposition de quelques autres expériences, & la déduction des conséquences relatives à l'usage médicinal du soufre, considéré sous le caractère d'acide. Je descendrai aussi dans des éclaircissements sur certains phénomènes qui paroissent peut-être au premier coup-d'œil sortir de ma théorie. Je les y ramènerai, & j'en rapporterai d'autres qui s'y renferment naturellement.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre, &c.
P. de Ste. C**.

Paris, ce 10 Décembre 1754.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans cette partie.

Préface , page 3

A R T I C L E P R E M I E R.

- I. **S**UITE de l'observation sur un vice de conformation , par M. Missa , d. m. p. 5
- II. Lettre sur la goutte , par M. Chevalier , d. m. p. 200
- III Lettre sur la maladie de la nommée Supiot , par M. Morand , d. m. p. 244

A R T I C L E II.

- I. Observation sur une luxation incomplète de la mâchoire , par M. le Cat , 28
- II. Observation sur une hernie singulière , & sur d'autres vices de conformation dans un même sujet , par M. Mariques , Chirurgien , 311

T A B L E.

III. *Lettres sur deux opérations de la
Taille, par le Lithotome caché, 43 &
46*

A R T I C L E III.

*Lettre sur la nature du soufre, par M.
de S. C. 51*

Fin de la Table des Matieres.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE
ET

PHARMACIE.

SECONDE ÉDITION.

FÉVRIER 1755.

Tome II.



A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.
Avec Approbation & Privilège.

1850

1851

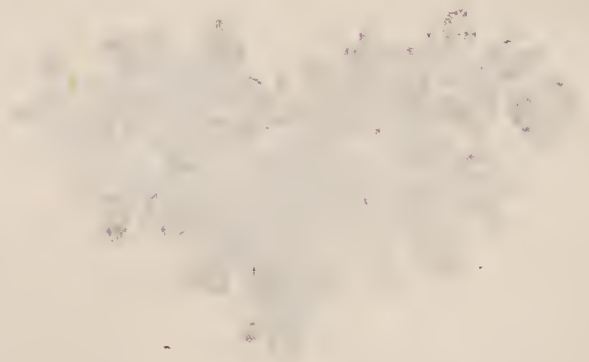
1852

1853

1854

1855

1856



1857

1858

1859



RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

FÉVRIER 1755.

ARTICLE PREMIER,
Contenant quelques Observations de Médecine.

QUESTION

Sur l'Inoculation de la petite Vérole.

I. **O**N demande, Et c'est dans des Écoles de Médecine que se fait la Question *, si on devroit introduire en France l'inoculation de la petite vérole, & si l'État gagneroit beaucoup en donnant à tous les Citoyens une maladie que presque tous sont con-

* Nota. On est dans l'usage aux Écoles de Médecine de la Faculté de Paris d'agiter deux questions aux actes de *Vesperie, Doctorerie & Pastillaire*. On

damnés à avoir, & dont un si grand nombre est destiné à être la victime.

Je réponds, le plus brièvement qu'il est possible, à la question qui m'est proposée.

On doit pratiquer l'inoculation, s'il est démontré ; 1°. que par cette méthode on parvient constamment à donner des petites véroles douces & bénignes.

2°. Si ceux qui sont inoculés sont pour la suite à l'abri de cette maladie.

3°. S'il y a lieu d'assurer qu'on ne peut pas donner la petite vérole à quelqu'un qui ne devoit jamais l'avoir.

4°. Enfin, s'il est évident qu'on prévient par la méthode que l'on propose, la mort ou la difformité d'un grand nombre de sujets.

Tous ces points discutés, appuyés par le raisonnement & par l'expérience, dicteront notre conclusion.

La petite vérole par elle-même est une maladie sans danger : la plupart des hommes en apportent avec eux le germe plus ou moins actif, plus ou moins lent à se développer. Ce germe mis en action excite dans le sang un trouble, & une sorte de fermentation qui s'apaise & s'éteint par le dépôt d'une partie des humeurs qui se porte à la peau. Là elles éprouvent tous les changements par lesquels passe un fluide extravasé, & hors des voies de la circu-

n'imprime jamais que le point de la question : celle-ci nous a paru mériter l'attention du Public ; c'est pourquoi nous avons engagé l'Auteur à nous permettre d'imprimer dans ce Recueil la traduction de la Réponse qu'il fit à la question suivante, le 24 Octobre 1754 :

An virus variolarum intra corpus inoculatione debeat intrudi ?

lation : elles se cuisent , se mûrissent : une partie s'évapore , & l'autre se change en une croûte , qui peu-à-peu se desseche , & tombe bien-tôt après.

Cette espece de dépuracion une fois faite , & bien faite , met les humeurs à l'abri d'une pareille maladie , soit que par cette sorte de fermentation elles aient acquis une disposition *antiseptique* , soit que le germe de la petite vérole se soit lui-même affoibli , & anéanti au point de ne pouvoir plus produire aucun effet.

Ces différents temps , ou plutôt ces différentes actions s'exécutent sans le secours de l'Art. La nature se charge de tout , & elle réussit toujours dans son objet. Des incidents seuls , & certaines circonstances qui se glissent à la traverse , viennent la troubler dans son opération : ainsi une dépuracion du sang qui se faisoit sans trouble & sans inquiétude , se changera tout-à-coup en une maladie effrayante , & qui menace la vie. La nature veut percer , mille obstacles l'arrêtent & rendent inutiles ou nuisibles les efforts qu'elle fait pour triompher.

Puisque la petite vérole par elle-même n'offre aucun danger , qu'elle ne devient maladie , & maladie terrible que par des circonstances qui lui sont étrangères , si nous étions les maîtres de ces *incidents* , s'il dépendoit de nous de les arrêter ou de les prévenir , ne simplifierions-nous pas le mal ? ne le trouverions-nous pas plus traitable , & ne serions-nous pas dans le cas d'être le plus souvent spectateurs oisifs du travail de la nature ? Or , c'est ce que nous promet l' inoculation : le peut-elle ? C'est ce que nous ne sçaurons qu'après avoir examiné d'où partent tous les *incidents* qui font d'une maladie qui de-

vroit toujours être douce & bénigne, une maladie aussi souvent mortelle.

Toutes les causes qui rendent les petites véroles mauvaises peuvent se tirer : 1°. de la saison & de la constitution de l'air : 2°. de leurs espèces : 3°. du tempérament & de la disposition du sujet qui les reçoit.

1°. Il y a des saisons où les maladies se jugent plus difficilement, & avec beaucoup plus de désavantage que dans d'autres ; cela se remarque sur-tout dans les petites véroles : par exemple, celles du Printemps sont ordinairement plus favorables que ne le sont celles de l'Automne : celles-ci rarement sont simples, leurs symptômes ne se soutiennent pas, & variant à chaque instant, ils rendent l'issue de la maladie douteuse & incertaine.

La principale cause de ces variations doit s'imputer aux seuls changements de l'air plus fréquents dans cette saison : cela est constaté par les observations *noso-météorologiques* qu'on fait en différents endroits de l'Europe ; cela est démontré par l'expérience, puisqu'un changement heureux de temps ou de vent suffit souvent pour adoucir ces petites véroles, & les ramener à leur véritable nature.

N'expliquons pas comment & pourquoi tout cela arrive, attachons-nous aux faits ; observons-les pour nous mettre à l'abri de ces coups qu'amènent régulièrement certaines saisons ; & nous imiterons en cela la sagesse de ce peuple éclairé, qui surpris une fois par les ravages du Nil, sçut se faire par la suite des richesses de ce débordement même qui avoit fait sa ruine. Il nous suffit de sçavoir que les biens qu'apportent avec elles les saisons sont compensés par des

2^e Observations. Février 1755. 71

maladies qui les suivent ; que ces maladies qui arrivent régulièrement , sont plus aisées à traiter que lorsqu'elles se trouvent dans une saison différente de la leur ; qu'il y a des saisons plus favorables que d'autres pour les maladies dont la crise doit se faire à la peau ; que dans une saison douteuse les maladies aiguës parcourent leurs temps avec plus de peine & d'inquiétude.

Faisons l'application de ces principes à la petite vérole : en même temps que nous découvrirons quand , & pourquoi elle est plus funeste , nous connoîtrons aussi la saison & le temps dont nous devons faire usage pour la donner.

Mais la petite vérole n'est pas seulement dangereuse , parce qu'elle arrive dans une saison qui n'est pas la sienne , & où toutes les maladies sont d'un *jugement* incertain ; on la voit souvent désoler des contrées & des Provinces entières dans un temps même où on n'avoit pas à se défier d'elle.

On ne peut attribuer ses ravages qu'à une constitution particuliere de l'air , qui en même temps qu'elle provoque le développement du virus variolique , surcharge encore la saison d'une autre maladie : ces miasmes , que l'air voiture alors avec lui , répandent la contagion , & produisent des maladies dans les lieux par où ils passent , & où ils s'arrêtent : par quel privilege pourroient être préservés de la contagion générale ceux qui portent en eux le virus variolique encore assoupi , ou ceux chez qui ce même virus déjà mis en action est prêt à se développer , & à parcourir ces différents temps.

La nature étoit occupée à une maladie qui

demandoit la réunion de toutes ses forces ; il en survient un autre qui menace l'économie animale , qui l'attaque avec des armes différentes , qui exige des secours d'une autre espece : que doit-il alors arriver ?

L'action principale se trouve troublée , quelquefois anéantie : deux ennemis concertent à la fois notre ruine ; êtes vous vainqueur de l'un , l'autre l'est de vous. Ce concours de maladies en forme une toute nouvelle qui a des symptômes singuliers & inconnus , & qui demande une façon toute nouvelle d'être traitée : les forces de la nature se trouvent ainsi partagées ; seule contre plusieurs elle périlite , elle chancelle , & succombe enfin sous les coups d'un ennemi qui la saisit , déjà fatiguée & occupée autour d'un autre.

Cette complication de maladies si effrayante s'évitera dans la méthode que l'on propose. Que l'inoculation se pratique dans le Printemps , & lorsqu'il ne régnera aucune maladie épidémique , la petite vérole sera sans danger & sans inquiétude.

2°. Il y a certaines especes de petites véroles mauvaises de leur nature , toujours accompagnées de symptômes effrayants , & qui , si elles n'emportent pas tous ceux qui l'ont , en mutilent & défigurent le plus grand nombre : comme il se fait un choix de petites véroles , quand on pratique l'inoculation , on rejettera les especes qui sont d'un mauvais présage ; c'est encore un avantage que l'on procurera à la nature : c'est un ennemi plus doux & plus aisé qu'on lui donnera à combattre.

3°. Pour que la petite vérole soit sans danger , ce n'est pas assez qu'elle soit d'une bonne

espèce, & qu'elle arrive dans une saison où ses différentes phases se parcourent avec facilité & sans équivoque ; l'âge, le tempérament, & la disposition du sujet influent encore beaucoup sur le prognostic que l'on doit porter.

La petite vérole est une maladie de l'enfance ; les enfants lutteront donc contre elle avec plus d'avantage que les adultes, & ceux-ci avec beaucoup moins de péril que les vieillards : car, selon la remarque d'Hippocrate *, les maladies sont plus ou moins dangereuses, selon qu'elles sont plus ou moins éloignées de l'âge & du tempérament du sujet qu'elles attaquent.

Il y a des tempéraments pour qui le développement du germe de la petite vérole est toujours funeste, & le plus souvent mortel, où les fibres dures & roides se prêtent avec peine, où les humeurs s'incendient à la moindre cause, & produisent tout-à-coup dans les parties essentielles à la vie des engorgements inflammatoires qui sont au-dessus des ressources de l'art. Que le virus variolique se rarefie dans un vieillard sec & aride, la matière morbifique ne pouvant se faire une issue au-dehors refluera, & ira étouffer les organes de la vie.

Vous voyez cet homme que le moindre mouvement échauffe, qui vous fait craindre à chaque instant une péripneumonie ou une apoplexie : le virus variolique se déclare chez lui, le cerveau, le poulmon est engorgé avant que le Médecin soit appelé.

Croyez-vous que la petite vérole soit d'un

* *Morborum alii ad alia tempora benè aut malè se habent ; & ætates quædam ad tempora , & regiones , & viclus. aph. 3. sect. III.*

meilleur augure dans ce tempérament épuisé par les plaisirs, & qui n'a pas sçu se ménager pendant la santé des ressources contre la maladie ?

Les veilles, & les aliments âcres réduisent encore les humeurs & la peau à un état qui doit toujours rendre la petite vérole dangereuse : en vain croit-on réparer par le sommeil du jour la perte de la nuit ; la texture naturelle de la peau se déränge peu à peu, affectée par une atmosphère différente de celle du jour, & les fluides deviennent âcres & susceptibles d'inflammation. C'est une vérité que nous confirme malheureusement la pratique. On ne doit pas même chercher d'autre raison pour laquelle la petite vérole est plus dangereuse à Paris que dans les provinces, & plus mortelle pour les riches que pour ceux qui sont obligés de mener une vie régulière.

Certaines maladies héréditaires ou *acquises*, des indispositions nécessaires ou inévitables troublent la plupart du temps les évolutions de la petite vérole ; l'ébullition se fait difficilement, l'éruption n'est jamais parfaite, & le sujet est destiné à une mort prochaine, ou à traîner encore quelques années dans la langueur & les souffrances. Ainsi nous voyons périr ou languir presque tous ceux, qui ayant le scorbut, la gale, ou quelqu'autre maladie, sont encore assez malheureux pour avoir la petite vérole.

Une fille touche à l'âge de puberté : après bien des combats elle voyoit enfin le port, elle y mouilloit avec sécurité ; paroît la petite vérole, & elle trouve sa perte dans ce qu'elle avoit regardé comme son salut.

Après les vœux de toute une famille, une

mere porte en son sein l'espérance d'une postérité brillante & glorieuse ; la petite vérole se présente, & la joie est changée en tristesse ; quelle crainte, quelle horreur encore n'inspire pas cette maladie, lorsqu'elle vient saisir une jeune mere à peine hors des douleurs de l'accouchement !

Les petites véroles les plus bénignes changent bien vite de caractère, lorsqu'elles tombent sur un sujet épuisé par des maladies qui ont précédé, ou qui est encore la victime d'autres infirmités, qui demandent toutes les forces de la nature pour leur guérison.

Le temps, la saison, le tempérament, l'espece de petite vérole promettoient la maladie la moins équivoque pour le succès ; mais la crainte & l'effroi qui saisit avec elle, vient tout troubler. Les graces, la figure faisoit l'appanage d'une fille ; elle a la petite vérole : quel coup ! elle n'apperçoit que la mort, ou les tristes débris de sa beauté. La frayeur concentre les forces, s'oppose à leur développement, & resserant ainsi les fibres, elle empêche l'éruption de la matiere morbifique.

Qu'on interroge les plus fameux Praticiens, & ils diront qu'une partie des désastres que fait la petite vérole, doit s'imputer à la frayeur qu'inspire cette maladie. Pour le dire en passant, je ne sçais pourquoi le Public, injuste à l'égard des Médecins, & cruel pour lui-même, se plaît à exagérer les ravages de cette maladie. Il s'en faut beaucoup qu'elle emporte autant de sujets qu'on le croit ; il y auroit de l'avantage à persuader le Public de cette vérité, on parviendrait à le rassurer de ses craintes, & on racherait la vie de beaucoup de Citoyens. C'est

dans cette vue que je suis depuis plusieurs années le traitement des petites véroles dans les Hôpitaux ; elles y sont beaucoup moins malheureuses qu'on veut qu'elles le soient même dans la ville. J'espère le démontrer quelque jour , moins pour l'apologie de l'art que pour rassurer bien des Citoyens. Cette frayeur qu'inspire la petite vérole , entretenue par le préjugé , & fortifiée à Paris par l'éducation , rend l'issue de cette maladie si équivoque pour les personnes d'un certain âge. N'est-ce pas par cette raison qu'à toutes choses égales la petite vérole se terminera toujours plus heureusement pour un enfant que pour un adulte ?

Lorsque je suivois dans les Hôpitaux les opérations de Chirurgie , j'ai eu occasion de voir plusieurs fois les effets de la pusillanimité & de la frayeur. Je les ai observés sur-tout chez quelques-uns qui venoient se faire tailler : ils se frapportoient au point que leur poulx restoit toujours petit , dur & concentré : j'augurois alors mal de l'opération : je les voyois tailler avec toute l'habileté possible ; délivrés , ils ne témoignent aucun plaisir , leur poulx restoit dans le même état , le resserrement qu'avoit occasionné la crainte de l'opération étoit toujours le même. Les potions cordiales ou les saignées ne pouvoient rien , & au bout de quelques jours ils mouroient au grand étonnement de la plupart de ceux qui les avoient vus opérer , & sans qu'on pût accuser en rien l'Opérateur.

Nous venons de parcourir en peu de mots les principales causes qui rendent incertain le succès des petites véroles : elles peuvent se rapporter , comme nous l'avons vu , à la saison peu favorable , à des maladies régnantes , à certai-

taines especes généralement mauvaises ; enfin , au sujet déjà malade ou miné par quelque maladie qui a précédé , &c. Inoculons des enfants qui se portent bien , préparons-les par une méthode convenable , choisissons une bonne saison , nous n'aurons à craindre aucun inconvénient ni aucune catastrophe.

Les expériences & les observations confirment les espérances que donnent sur ce sujet la théorie & le raisonnement.

L'inoculation , apportée de la Circassie à Constantinople , se pratique depuis bien des années sur les étrangers qui font leur résidence dans cette capitale de la Turquie , & quoique dans un air fort chaud , & peu propre aux maladies aiguës , elle a les plus grands succès. Elle en a autant au Sénégal où elle est en usage de temps immémorial : mais sans aller chercher si loin , passons chez nos voisins , chez les Anglois , que la réputation qu'ils se sont acquise dans les sciences , ne fera pas soupçonner d'embrasser légèrement une opération qui intéresse la vie des Citoyens , ou de sacrifier au préjugé & à la mode : cette nation se félicite de jour en jour d'avoir adopté l'inoculation ; les personnes les plus précieuses à l'État ont été inoculées , & le clergé de Londres , qui avoit cru devoir condamner cette méthode , n'a pu s'empêcher de se rétracter publiquement à la vue de ses grands succès.

Ne nous arrêtons ni aux calculs des partisans zélés de l'inoculation , ni aux raisonnements captieux , & aux imputations fausses de ses ennemis. Interrogeons , écoutons des Juges légitimes & de poids : M. *Jurin* , Docteur en Médecine , & Secrétaire de la Société

Royale, a suivi exactement cette opération sans prendre aucun parti. Il rapporte qu'elle a été faite en différents endroits, par différentes personnes, & dans des saisons différentes sur plus de quatre cents sujets, & tous eurent des petites véroles qui n'offrirent rien d'inquiétant; cependant il paroît qu'on a négligé chez le plus grand nombre bien des précautions. Plusieurs ont été inoculés sans préparation, beaucoup dans de mauvaises saisons, & quelques-uns par des personnes qui n'étoient point de l'Art.

Le Chevalier *Sloane* qui s'est fait un si grand nom dans les sciences, & en particulier dans la Médecine, n'avoit pas goûté d'abord cette méthode; mais les vrais Sçavants font des conquêtes aisées pour la raison. Il n'eut pas de peine à se rendre après les examens & les expériences; d'adversaire de l'inoculation, il en devint une prosélite éclairé, & il fut tellement persuadé de sa bonté, qu'il ne fit pas difficulté de la faire pratiquer sur les héritiers présomptifs de la couronne de la Grande-Bretagne.

La petite vérole artificielle est donc une petite vérole sans danger: l'expérience prouve de jour en jour ce qu'avoit insinué la théorie. Nous en voyons la raison dans le choix de la saison, celui du temps, & la préparation du sujet. Toutes ces choses mêmes étant négligées, elle est essentiellement meilleure; c'est ce que l'observation nous prouve: car quoique pratiquée dans des épidémies, où tous ceux qui en étoient attaqués périssoient, quoique prise chez des sujets qui en étoient la victime, elle a eu des succès si considérables qu'on ne peut même lui imputer aucune mort. Quelques-uns de ceux

qui se font fait donner la petite vérole dans une saison si contraire ont inquiété, mais il n'en est pas mort un seul. On peut consulter là-dessus *Tymon*, *Pylarin* & *Antoine le Duc*. Pourquoi une petite vérole donnée par la méthode que nous proposons, est-elle, à choses égales, moins mauvaise que celle qui vient naturellement ? Quoique *Timon* ait tenté de l'expliquer, & l'ait fait avec beaucoup de sagacité, je crois qu'on peut regarder cette question comme un point qui mérite encore d'être discuté.

La petite vérole artificielle est bénigne, elle ne doit être accompagnée d'aucun accident, d'aucun symptôme effrayant : mais garantit-elle de la naturelle ? Est-on sûr de ne plus avoir cette maladie, lorsqu'on a passé par la nouvelle méthode ? Voilà la difficulté que nous avons à résoudre, & nous allons le faire en peu de mots.

On donne véritablement la petite vérole par l'inoculation ; (c'est une vérité que je laisse à démontrer à d'autres) mais on sçait qu'en général cette maladie ne revient point ; ceux qui ont été inoculés sont dans le cas de ceux qui ont eu la petite vérole : la présomption est donc qu'ils seront aussi pour le reste de leur vie à l'abri de cette maladie.

Joignons à ces présomptions les expériences & les observations. On a exposé à l'air variolique des personnes à qui on avoit donné la petite vérole ; on a essayé de leur rendre cette maladie ; quoi qu'on ait fait, de quelque façon qu'on s'y soit pris, on n'a jamais pu y parvenir. Il en est de la petite vérole artificielle comme de la naturelle : toutes les deux n'attaquent pour l'ordinaire qu'une fois le même su-

jet, l'une équivaut à l'autre, l'artificielle a toutes les prérogatives de la naturelle, sans avoir aucun de ses inconvénients. J'ai vu, il y a quelques années, une Dame Angloise, de qui je tiens une histoire qui revient bien à ce sujet, dans des tranfes continuelles de la petite vérole; elle prit la résolution de se faire inoculer : mais l'opération fut sans effet, les plaies même où fut injecté le virus variolique ne suppurerent pas; les Médecins lui dirent que vraisemblablement elle avoit eu la petite vérole, ou bien que si elle ne l'avoit point eu, elle n'avoit point sujet de la craindre. Quelque temps après, elle apprit d'une gouvernante qui l'avoit élevée, qu'elle avoit été inoculée dans son enfance.

Voilà donc un moyen doux & sûr de se préserver d'une maladie qui emporte tant d'hommes; on objectera peut-être :

La petite vérole que vous donnez est en général sans danger, elle fait jouir des privilèges de la petite vérole naturelle; mais ne suffit-il pas, pour la condamner, qu'il puisse périr un seul sujet, lequel n'eût peut-être jamais eu cette maladie?

Cette objection spécieuse, & qui fait tant d'ennemis à l'inoculation est réfutée par des observations authentiques : cet homme à qui on avoit donné la petite vérole, & qui meurt, étoit destiné à l'avoir; il est impossible de donner la petite vérole à quelqu'un qui ne porte pas en soi le germe de cette maladie; ce pus que vous insérez ne produira aucun effet, s'il ne se trouve une matiere à rarefier & à développer; c'est une vérité que nous prouvent les observations suivantes.

Sur cent personnes, on convient qu'il y en a environ quatre ou cinq qui n'ont jamais la petite-vérole : la contagion, l'épidémie, le commerce des malades ne peut rien sur elles. Sur cent personnes que l'on inocule, on trouve de même & constamment un pareil nombre qui résiste à l'Inoculation, & qui s'expose par la suite impunément à la contagion des petites-véroles naturelles. N'est-il pas plus que vraisemblable que ce sont nos cinq privilégiés qui ne devoient jamais avoir la petite-vérole ? L'art ne peut leur ôter le privilege qu'ils avoient reçu de la Nature. Cette observation belle, décisive, & qui doit donner des partisans à l'Inoculation, a été faite à Londres, à Geneve, au Sénégal, & dans tous les endroits où l'on pratique communément l'Inoculation.

Cet homme qui meurt de la petite-vérole qu'on lui donne, eût-il été plus heureux, s'il eût attendu tranquillement la naturelle ? Celle qu'on lui a inférée est essentiellement plus bénigne que l'autre ; elle est simple, on a évité tout ce qui pouvoit la compliquer ou la rendre fâcheuse. Dans ce raisonnement, on trouve notre réponse, comme on trouvera l'apologie complete de l'Inoculation dans le sujet dont il est question, si l'on a égard aux circonstances qui ont pû précéder ou accompagner sa mort, & si l'on fait en même temps réflexion au peu de fonds qu'il y a à faire sur la durée de la vie des hommes.

Les petites-véroles que l'on donne par l'Inoculation, n'offrant jamais aucune contr'indication, soit par rapport au sujet, soit par rapport à la saison, elles seront toujours sans danger, elles ne feront jamais périr personne :

L'expérience est sur ce point d'accord avec la théorie : combien de sujets l'Etat ne gagnera-t-il donc point en recevant l'Inoculation ? C'est ce qu'a tenté de faire voir un Académicien , qui sera aussi cher à la postérité par son zèle pour le bien public , qu'il est sûr d'être fameux auprès d'elle par la gloire qu'il s'est acquise dans les sciences utiles , & qui ne sont point d'une spéculation sédentaire. Ce qu'a fait , il y a quelques années , l'Evêque de *Worcester* pour ses Diocésains, M. de la *Condamine* vient de le faire pour ses Concitoyens. Si la raison armée de l'éloquence suffit pour triompher des préjugés , on a tout lieu d'espérer que le discours de l'Académicien François aura autant de succès à Paris que le Sermon du Prélat Anglois en a eu à Londres. M. de la *Condamine* dans sa dissertation évalue le nombre de sujets que nous sauvera l'Inoculation : mais , sommes-nous en état de faire cette évaluation avec précision ? Avons-nous toutes les observations nécessaires ? Sçavons-nous jusqu'à quel point les petites-véroles sont mauvaises en France ? Il y a des Provinces , où sur deux cents , on ne perd pas un sujet ; il y a des années , où dans les Hôpitaux même de Paris , il meurt à peine une personne sur vingt.

Ne fait-on pas les petites-véroles beaucoup plus mauvaises qu'elles ne le sont ? Ne leur impute-t-on pas bien des morts qu'on doit jeter sur le compte des fièvres pestilentielles qui ont régné dans ces années ? On a pris les listes des morts , lesquelles servent de fondement aux calculs qu'on fait , & aux conséquences qu'on tire : ne peut-on pas faire observer à l'Auteur que les années où les petites-véroles

d'Observations. Février. 1755. 83
ont été si funestes, les épidémies ou maladies
régnautes ont enlevé moins de monde, comme
le contraire est arrivé, lorsque les petites-vé-
roles n'ont point paru.

Quoi qu'il en soit, nous pensons avec M. de
la Condamine que l'introduction de l'Inocula-
tion nous conservera un grand nombre de su-
jets, mettra le calme dans bien des familles,
& assurera bien des têtes auxquelles est souvent
attaché le bonheur des Citoyens, la sûreté & la
tranquillité de l'Etat. Je m'apperçois que je
passe les limites qui me sont prescrites : ainsi
je finis après avoir résumé en deux mots.

1°. Les petites-véroles artificielles sont con-
stamment bénignes & sans danger, nous l'avons
prouvé.

2°. Celui qui a eu la petite-vérole par l'I-
noculation est dans le cas de celui qui a eu la
petite-vérole naturelle, c'est-à-dire, qu'il peut
se flatter autant que le dernier d'être à l'abri de
cette maladie. L'analogie, l'identité de mala-
die nous insinue cette vérité, l'expérience la
démontre.

3°. On ne peut donner la petite-vérole à
quelqu'un qui ne devoit jamais l'avoir : nous
avons sur ce point plus que de fortes présomp-
tions.

4°. Nous manquons d'observations pour éva-
luer avec précision le nombre de sujets qu'on
devra à l'Inoculation : mais il est hors de doute
que nous en racheterons un très-grand nom-
bre.

5°. Les épidémies ne se trouveront plus com-
pliquées par les petites-véroles, ni celles-ci
par les premières.

De-là, nous concluons qu'on ne peut que

desirer l'introduction de l'Inoculation; qu'elle se fera avec succès, puisqu'elle réussit dans les pays les plus contraires aux maladies aiguës; & nous osons nous flatter que le peuple, & les Médecins l'adopteront généralement, lorsqu'on aura amassé des observations, & des expériences capables de gagner la confiance des uns, & de devenir la règle de la conduite des autres.

L E T T R E

De M. Moucet, Conseiller du Roi, & son Médecin dans la Ville de S. Malo, à son ami, Monsieur P. Méd. à T. sur différentes maladies singulieres qui ont été traitées à l'Hôtel-Dieu de S. Malo.

M O N S I E U R ,

II. Je vous suis très-redevables de l'observation que vous venez de me communiquer, au sujet de la mort presque subite de M. du B., dans la tête duquel vous avez trouvé une petite pierre oblongue, poreuse, de la grosseur d'un pois, renfermée dans la cavité du sinus longitudinal supérieur *. Il faut par un juste retour que je vous fasse part d'une partie de ce que j'ai

* On desireroit que M. P***, Médecin à T. voulût bien faire part au Public par la voie de ce Recueil de l'Observation dont il s'agit ici. On espere que l'utilité qu'on en pourroit retirer le déterminera à le faire, & que M. Moucet, par le même motif, voudra bien continuer à nous communiquer ce qui se passera de plus intéressant dans l'Hôtel-Dieu de S. Malo.

d'Observations. Février 1755. 85
à l'occasion d'observer cette année à l'Hôtel-Dieu de cette Ville.

Une fille, âgée de vingt-deux ans, forte, robuste, d'un tempérament sanguin, qui avoit fait, il y quelques années, une chute qu'elle ne déclara point, vint à l'Hôtel-Dieu le mois d'Avril dernier ; elle ne se plaignoit que d'un violent mal de tête, qui étoit sans fièvre. Comme elle ne jouissoit que très-peu des avantages de son sexe, je la fis saigner du bras : son sang étoit très-épais, coëneux, & inflammatoire. On réitéra la saignée du bras, celle du pied, de la jugulaire, les sangsues à la gorge (car on ne put les appliquer aux temples). La poudre tempérante, les atténuants, &c. furent mis en usage, mais sans succès. En certain temps, j'eus recours aux emmenagogues pour aider la Nature : mais en vain. Après quelques jours de repos, je la mis à l'usage des fondants, qui la soulagerent au point qu'elle sortit de l'Hôpital. Quelques jours après, comme elle portoit un fardeau sur la tête, le pied lui glissa, & elle tomba à la renverse ; de sorte que le derriere de la tête porta sur le pavé ; ce qui l'obligea trois semaines après de rentrer à l'Hôtel-Dieu, se plaignant toujours d'un mal de tête affreux. Le sur-lendemain depuis sa rentrée, il lui prit de si grandes foiblesses qu'on crut qu'elle alloit expirer. Il survint ensuite un vomissement considérable de matiere non digérée, que je facilitai en la faisant boire beaucoup. Je lui fis prendre ensuite une potion cordiale, qui lui procura un soulagement assez considérable. Le ledemain, on m'avertit pour la premiere fois qu'elle avoit une tumeur dure, ronde, de la grosseur d'une fève à la partie postérieure supérieure, & la-

térale gauche de la tête. Cette tumeur augmenta jusqu'à la grosseur du poing, sans autre douleur que le mal de tête qui subsistoit toujours. Un mois après, la malade perdit peu à peu, & par degrés la vue sans altération sensible dans les yeux. Trois semaines ensuite, le bras & le pied droit furent attaqués d'une paralysie, suivie d'une incontinence entière d'urine, & d'un grand assoupissement. Enfin, la malade mourut le 9 Novembre, & nous l'ouvrimus le 10.

La tumeur étant découverte, nous vîmes une masse charnue, blanchâtre, dure & skirrheuse, convexe par la partie extérieure; plane, & un peu concave par celle qui adhéroit au crâne. Après l'extirpation de cette masse, nous trouvâmes le pariétal gauche entièrement rongé, & détruit dans tout l'espace que couvroit la tumeur, c'est-à-dire, depuis quatre lignes au-dessus de la jonction des sutures sagittale & lambdoïde de derrière en devant, jusqu'à plus de la moitié du pariétal, & latéralement de droite à gauche, depuis trois lignes au-de-là de la suture sagittale, jusqu'à un pouce près de l'angle postérieur & inférieur de cet os; de sorte que plus de la moitié du pariétal gauche, & trois lignes du droit étoient détruites: ce qui formoit un trou, long de deux pouces neuf lignes, & large de deux pouces, à la circonférence duquel on remarquoit en quelques endroits la table externe rongée de plus d'un demi-pouce au-de-là de l'interne; les os du crâne étoient très-minces. Aux environs de la grosse tumeur se trouverent plusieurs tubercules, sous lesquelles la table externe du pariétal étoit corrodée de la grandeur d'une pièce de six sols, & l'interne cariée & percée de plu-

seurs trous. La partie de l'os qui remplissoit le vuide étoit adhérente à la dure-mere, qui en cet endroit étoit elle-même skirrheuse. Ces esquilles d'os s'écratoient aisément entre les doigts, & étoient de couleur de liege, trempé dans de l'eau forte. La superficie de la substance corticale du cerveau étoit callosité dans le même endroit, tandis que tout le reste paroissoit sans altération.

On n'a jamais remarqué pendant la vie, ni après la mort de cette fille, rien qui ait pû donner le moindre soupçon de virus vénérien, scrophuleux, scorbutique ni chancreux: ainsi pour donner les raisons physiques d'un tel événement, il faut avoir recours à des causes dont la brièveté d'une lettre ne me permet pas le détail.

Le 17 Novembre dernier, un enfant de sept ans & demi, grabataire depuis quelques semaines, fut tout d'un coup attaqué d'une si violente hémorrhagie que la bouche & le nez ne suffisoient pas pour l'évacuation du sang qui étoit d'un rouge très-vermeil, & qui se coaguloit en tombant. L'enfant expira en deux à trois minutes. L'ayant ouvert, nous trouvâmes dans la cavité droite de la poitrine tout le pòumon corrompu, de couleur cendrée, à la vérité sans pus; mais si mol & si facile à déchirer qu'on ne pouvoit presque le toucher sans y enfoncer les doigts. Il étoit si adhérent à toute la partie de la plevre qui revêt les côtes, & au médiastin que je ne le pus aucunement détacher.

Un garçon d'environ trente ans, d'un tempérament assez délicat, qui, deux mois auparavant, avoit eu une violente colique, dont il avoit été guéri, fut saisi d'un grand mal de tête

& de côté , avec quelques douleurs passageres de colique , très-peu de fièvre ; il eut ensuite un vomissement qui l'incommodoit très-fréquemment . Il rendit un jour une quantité prodigieuse de matieres très-liquides , mais aussi noires que de l'encre , quoiqu'il n'eût pris ce matin-là qu'un bouillon . Cependant à la faveur des remèdes , il se rétablit au point de pouvoir se promener par la salle . Comme il se chauffoit avec les autres , il tomba tout d'un coup en foiblesse , avec perte de la parole qu'il ne recouvra point ; le visage devint bleu , les convulsions suivirent , s'agitant , fort en son lit , portant continuellement les mains à la tête , comme voulant se gratter en se plaignant . Le pouls étoit presque naturel . La nuit qu'il mourut , les convulsions augmentèrent , au point que quatre hommes ne pouvoient le tenir . Il se donnoit des coups de poings violents sur la tête & sur le ventre , sans qu'on pût rien lui faire prendre pour le soulager .

Nous l'ouvrîmes le 4 Décembre : d'abord il s'exhala de l'abdomen une odeur assez forte . Les intestins , & sur - tout le colon , étoient d'un brun bleuâtre , tendant à la corruption . Le pœumon étoit très-mortifié , & même gangrené dans chaque cavité de la poitrine . Il y avoit dans l'oreillette droite du cœur un polype de la grosseur d'un bon œuf de pigeon qui se divisoit en deux branches , dont l'un remplissoit la cavité de la veine-cave supérieure , & de toutes ses ramifications dont elle représentoit la figure & les divisions . Cette branche avoit plus d'un pied de long , sans y comprendre ce que nous ne pûmes avoir , qui sans doute étoit beaucoup plus grand , ainsi que le fai-

d'Observations. Février 1755. 89
soient juger les troncs. L'autre branche rem-
plissoit la cavité de la veine-cave inférieure,
& n'avoit que trois pouces de long. Chacune
de ces branches étoit de la grosseur de trois gros-
ses plumes d'oie. L'ouverture du crâne ne
nous fournit rien digne de remarque. J'ai con-
servé pendant plus de quinze jours ce polype,
tant dans l'eau chaude que dans d'autres li-
quieurs ; il étoit de couleur blanchâtre, assez fer-
me, & vraiment masse charnue.

Je pourrois encore vous rapporter quelques
autres particularités : mais j'attends que vous
me communiquiez de nouvelles observations.
Vous ne pouvez me faire plus de plaisir si ce
n'est de me croire avec un profond respect ,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.
MOUCET, d. m.

A S. Malo , ce 25 Décembre 1754.



O B S E R V A T I O N

*Sur une morsure d'un Canard en colere
venimeuse, & mortelle par M. le Cat.*

III. Le 11 de Mars 1752, Matthieu Gron, Payfan de Sotteville, âgé de dix-neuf ans, d'un excellent tempérament, & jouissant alors d'une bonne santé, prenoit avec les animaux de sa cour une recreation digne de la simplicité des premiers siècles. Ayant remarqué un canard épris d'amour pour sa femelle, il voulut s'amuser à traverser leurs plaisirs, & dans ce dessein, il se saisit de l'amante.

Le canard doublement furieux du contre-temps qui faisoit obstacle à ses desirs, & du danger qu'il craignoit pour l'objet des ses amours, s'élance sur Matthieu. Celui-ci étoit dans une posture où il avoit la tête près de la terre; en sorte que l'animal lui attrapa avec son bec la levre supérieure du côté gauche, & la lui pinça très-vivement.

Le jeune homme ne fit pas plus de cas de la blessure que de l'adversaire; cependant, quoiqu'il n'y eût pas de plaie, la levre enfla, devint dure & douloureuse. Enfin, au bout de quelques jours, l'enflure gagna le visage, la gorge, le bras même, & la fièvre survint.

Un Chirurgien du Fauxbourg S. Sever, qui se trouva à Sotteville, vit Matthieu: il lui trouva la gorge gonflée, & d'une dureté extrême, le visage & les yeux bouffis, la levre parsemée d'ulceres & d'escarres gangréneuses; il fit une saignée du bras.

Les bonnes gens peu accoutumés à se faire traiter de maladies ne rappellerent pas le Chirurgien. Les accidents firent des progrès dans la gorge, gagnèrent la poitrine, & prirent là les apparences d'une péripneumonie, accompagnée néanmoins des accidents primitifs, & caractéristiques de malignité, dont j'ai parlé.

M. l'Abbé Guerin *, à qui la mere de Matthieu apporte tous les jours du lait, m'avertit le vendredi 7 Avril de cette singuliere maladie. Je fus à Sotteville le Dimanche. Matthieu étoit mort le vendredi même qu'on nous avoit informés de son état ; & je ne pus qu'apprendre de ses parents, & de son Chirurgien les particularités que je viens d'en raconter.

Comme il me paroît constant que la morsure du canard est la cause de la mort de Matthieu : cette enflure de la levre, de la gorge, & du visage, ces escarres gangréneuses sont autant de signes qui dénotent le caractère vénimeux de cette morsure : celle-ci n'a pu être telle de la part d'un canard, qu'en supposant que sa salive a reçu cette mauvaise qualité de la double fureur dont l'animal fut saisi par la mauvaise plaisanterie de Matthieu. Cette salive perverse aura pénétré la membrane interne de la levre du blessé. Naturellement délicate, elle se fera mêlée à sa salive, lui aura communiqué sa contagion, aura infecté les canaux, & tous les organes salivaires voisins, & par eux, tous les nerfs & les esprits de la machine ; d'où s'est ensuivi la fièvre, & enfin la mort.

Cette observation m'a paru bonne à joindre à celles qui tendent à prouver que la morsure

* Secrétaire Veteran de l'Académie.

des animaux de toute espece devient vénéimeuse par un certain degré de colere ; que les animaux vénéimeux ne sont tels , que quand ils son animés de cette passion ; & que , par conséquent , le venin , les virus , & j'ose ajouter , la plupart des maladies , ont leur siege dans les esprits.

E X T R A I T

D'une Lettre de M. Guntz , Médecin du Roi de Pologne , datée de Dresde le 23 Juin 1753, sur un enfant d'une grosseur extraordinaire.

IV Comme j'étois avec le Roi à Léipsik , il y a un mois , on y fit voir une fille de *trois ans* , qui étoit tellement grasse que la circonférence du bas-ventre surpasseoit la longueur du corps. Cet enfant étant *mort subitement* , je l'examinai par dehors en prenant la mesure de toutes les parties , & je l'ai même disséqué ; de façon que je garde le squelette. La poitrine , avec ses contenus , étoit environ de la grandeur d'un enfant de trois ans : mais la tête & le bas-ventre ne différoient guere de la tête & du bas-ventre d'un Adulte , excepté la rate , la vessie , les reins , & la matrice qui étoient d'un enfant. Tout l'enfant pesoit quatre-ving-deux livres , & la graisse seule cinquante-sept livres : la peau étoit extrêmement mince , & le cœur très-court , en proportion de la circonférence. Le ventricule étoit attaché au diaphragme , près de son orifice supérieur ; & cette partie attachée se trouvoit à moitié pourrie & rompue , sans que l'enfant s'en fut plaint auparavant.

R E L A T I O N

*D'un Cancer extraordinaire de M. Jean Kai , écrite par son fils *.*

V. Le cancer dont mon pere fut attaqué, & dont il est mort, devoit son origine à une légère contusion sur l'os de la pommette. Le mal gagna insensiblement toute la joue, & malgré tous les secours de l'Art, l'œil ne fut bientôt plus qu'un ulcere, & il se corrompit tellement que mon pere l'arracha lui-même de sa cavité. L'humeur corrosive rongea ensuite l'oreille, les os du nez, du palais, le coronal; de sorte que la dure-mere resta à découvert. Le mal continuant à faire des progrès, le cerveau en fut tellement endommagé qu'il en sortoit tous les jours quelques morceaux **. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le malade conservoit, malgré cela, son bon sens, & qu'il n'eut ni spasmes ni convulsions pendant tout le cours de cette cruelle maladie. Il se levait de son lit pour être pansé dans le temps même que le cerveau étoit dans l'état qu'on vient de décrire. Il ne perdit la parole que quatre jours avant que de mourir. Son cerveau étoit alors totalement

*Transac. Philos. n. 277. & T. V. des Mém. Abreg. pag. 214

** Sur la fin de l'année 1753, dans une des visites de malades que M^s les Médecins de Paris font tous les samedis aux Écoles, il se présenta une femme des environs de Beauvais, qui étoit attaquée d'un pareil cancer. Elle avoit déjà la moitié de la joue toute rongée.

détruit & consumé, & il n'étoit plus resté sous le crâne qu'une matiere noire, putride, & en petite quantité *.

L E T T R E

*De M. Missa, d. m. p. à l'Auteur du
Recueil périodique, &c. sur une Dor-
meuse extraordinaire.*

VI. J'ai lu avec autant de plaisir que de satisfaction, l'histoire du *Dormeur de la charité*, que vous avez rendue publique dans votre Recueil d'Observations du mois d'Octobre dernier, pag. 249. Il seroit à souhaiter que M. Falconet, si connu par la grande étendue de ses connoissan-

* On peut lire à ce sujet les expériences faites par M. Willis, Médecin Anglois, sur des chiens vivants, celles de Borelli, &c. les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, les Actes de Londres, la premiere Observation Chirurgicale de M. Brisseau rapportée à la fin de l'Anatomie de Palsin : elle a pour titre : *Observation qui prouve que la substance du cerveau peut être considérablement endommagée, & même en partie détruite, ou emportée, sans que l'animal en périsse.* Cette épreuve a été faite sur un soldat dans la Ville de Douai. Voyez encore les Ouvrages de Van-Switen; premier Médecin de l'Empereur. M. Missa, Docteur Régent de la Faculté de Paris, fut témoin. il y a douze ou treize ans, d'un pareil cas à l'Hôtel-Dieu de Paris. Un Masson, âgé d'environ soixante-cinq ans, étant tombé d'un échaffaud, eut toute la partie antérieure du cerveau emportée bien profondément, & même jusqu'au milieu de la partie supérieure & moyenne de la tête. Le malade mourut, à la vérité, de cette fracture : mais ce ne fut que longtemps après, & il n'eut aucune convulsion.

d'Observations. Février 1755. 95
ces , & qui vous a communiqué cette piece ,
voulût encore nous faire part des morceaux
intéressants dont il est possesseur , & dont l'hu-
manité pourroit tirer un grand avantage. Ce
puissant motif m'engage à vous donner l'histoire
d'une *Dormeuse* d'une autre espece , & qui a fait
beaucoup de bruit dans la Flandres.

Une femme de la Ville de S. Guillin , âgée
d'environ cinquante ans , d'une taille fort mé-
diocre , & d'un tempérament mélancolique ,
tomboit tous les jours dans une profonde lé-
thargie. Cet accès lui prenoit exactement tous
les matins , & l'assoupissement augmentoit par
degrés , à mesure que le soleil montoit sur l'ho-
rizon : il diminuoit de même , à proportion que
cet astre approchoit de son couchant , & il ces-
soit enfin aussi-tôt que le jour faisoit place aux
ténèbres. Cette situation critique , qui renver-
soit dans cette femme l'ordre naturel si sage-
ment établi par la Providence , donna lieu à
quelques mauvaises plaisanteries , & la fit ap-
peller la *marmotte de la Flandre* : on auroit pu
cependant la nommer avec plus de vraisem-
blance le *hibou des Pays-bas*.

Pendant ce sommeil contre-nature , son pouls
étoit passablement bon , & peu au-dessous de
l'état où il se trouvoit quand elle étoit éveillée.
Tout son corps étoit roide de convulsions , ses
membres , tant supérieurs qu'inférieurs restoient
étendus , convulsés , & absolument immobiles ;
toutes les parties de son corps paroissoient en-
tièrement privées de sentimens & de mouve-
mens. On employoit alors en vain différents
moyens pour lui restituer l'un & l'autre de ces
avantages.

Comme on ne put d'abord s'empêcher de

soupçonner de sa part quelques supercheries ; on s'avisa de la piquer fortement avec de grosses épingles , de la pincer , de la secouer , de la frapper , de lui faire des brûlures , & même des incisions assez profondes sans qu'elle témoignât ressentir aucune douleur , ou qu'elle parût sortir pour quelques moments d'une léthargie si extraordinaire , tant l'exercice de ses sens étoit anéanti. Son réveil qui n'arrivoit qu'après le soleil touché , comme on l'a dit plus haut , étoit toujours annoncé par de violents mouvements convulsifs qui attaquoient d'abord ses membres , passoient ensuite à la tête , & dans les différentes parties du visage , & se graduoient à mesure que le temps de son réveil approchoit davantage. Lorsqu'il étoit arrivé , cette femme sembloit recouvrer par degré le libre exercice de ses sens , & se trouvoit en état de faire tous les mouvements ordinaires , quoique cependant avec plus de difficulté que dans l'état naturel , & sa respiration devenoit plus libre. Des larmes involontaires lui couloient alors des yeux : elle paroissoit triste , & avoit toujours besoin d'aller à la selle. Elle demandoit ensuite un verre de vin & un biscuit qu'elle ne pouvoit manger qu'en l'humectant , & en prenant d'instant en instant une gorgée de vin. Cette nourriture étoit celle qu'elle desiroit uniquement , & c'étoit en vain qu'on lui présentait d'autres mets plus friands & plus délicats. Comme elle ne prenoit autre chose que du vin & du biscuit , tout le temps qu'elle restoit éveillée , c'est-à-dire , pendant la nuit , elle devint extrêmement maigre , & ressembloit à un squelette.

Revenons encore à ce qui se passoit à son réveil , lorsqu'elle avoit été maltraitée pendant son

son affoupiffement. Elle portoit alors ses mains sur les parties malades, & se plaignoit amèrement à ceux qui l'environnoient des mauvais traitements qu'on lui avoit faits sans qu'elle l'eût méritée. Elle ne faisoit cependant jamais ces plaintes qu'après avoir pris la nourriture dont on vient de parler.

Cette femme qui étoit pauvre, parcourut diverses villes de la Flandre pour se donner en spectacle, & gagner par ce moyen de quoi subsister. Le long séjour qu'elle fit à Louvain donna le temps à tout le monde de la voir, & d'examiner scrupuleusement un phénomène si extraordinaire. Les anciens Professeurs en Médecine de cette ville, regardant cet événement comme une fable & une chimere, ne purent se résoudre à augmenter le nombre des spectateurs. C'est ainsi que le préjugé fait souvent fermer les yeux aux hommes du premier mérite, & les empêche de travailler à la découverte de choses dont l'humanité pourroit souvent tirer de grands avantages. Les jeunes Professeurs & les autres Médecins de la ville, regardant ce phénomène d'un œil bien différent, apportèrent tous leurs soins pour s'instruire à fond de l'état réel de cette Dormeuse extraordinaire, & ils eurent tout lieu d'être satisfaits.

Le peuple qui est toujours extrême en tout, après avoir long-temps regardé cette femme avec une sorte d'admiration, & contribué même à lui faire une espece de petite fortune, changea tout d'un coup à son égard, & chercha à ternir sa réputation. Les uns publioient que c'étoit en punition de ses crimes que Dieu l'affligoit de cette infirmité; d'autres l'attribuoient

à la magie, & prétendoient que c'étoit l'effet de quelque pacte diabolique. Ces différents bruits qui n'avoient d'autre fondement que l'ignorance, le préjugé & l'esprit de vertige, firent tant de tort à cette femme, qu'elle fut obligée de sortir avec précipitation de Louvain, & même de se cacher avec soin dans les autres villes par où elle passoit ; de sorte qu'on n'a pu sçavoir ce qu'elle étoit devenue. Ainsi, il n'est pas possible de donner ici l'histoire complète de cette maladie, qui n'étoit autre chose qu'une espece de vapeurs hystériques, à la vérité fort singulieres, & qui ont duré plusieurs années consécutives.

Ce fut dans mon retour de Hollande en France que j'appris les particularités de ce phénomène. Il me fut confirmé par plusieurs personnes dignes de foi, & entr'autres par Mrs. Van-Ryswick & Micheils, connus par leurs talents & leur capacité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

De Paris, ce 10 Décembre 1754.



M É M O I R E

*Sur une tumeur skirrheuse , située entre
le péritoine & la partie supérieure du
muscle droit & transverse , qui occupe
l'hypochondre gauche , par M. H. M.
Missa , d. m. p.*

VII. M*** âgé de cinquante - huit ans ,
attaqué d'une maladie de langueur depuis dix-
huit mois , prit le parti de se rendre à Paris pour
me consulter sur son état. La première fois que
je le vis , j'eus soin de lui faire faire le détail
des différentes incommodités qu'il avoit eues
dans le courant de sa vie , & je cherchai à con-
noître la nature de son tempérament. Informé
de ce qui m'étoit si essentiel de sçavoir , je le
questionnai fort au long sur son indisposition
présente , sur les progrès de sa maladie , sur les
symptômes dont elle avoit été accompagnée , &
enfin sur les remèdes qu'il avoit faits jusqu'alors.
Je voulus ensuite m'assurer par le moyen du
tact quel étoit l'état actuel des viscères de son
ventre ; mais comme le malade avoit pris quel-
ques nourritures solides , & que par conséquent
je ne pouvois constater au juste l'état de ses
viscères , je remis au lendemain matin l'exa-
men que j'aurois fait ce jour - là. J'ordonnai
qu'on lui fit prendre avant mon arrivée un la-
vement d'eau de son , avec de la graine de lin ,
& du miel mercuriel , afin que je pusse juger de
son état , sans courir les risques de me mépren-
dre sur la juste disposition de son bas - ventre ,

& des parties qui y sont contenues. On sçait que, quand on examine quelqu'un qui a pris de solides nourritures, on est quelquefois exposé à prendre certains gonflements locaux ou universels, qui ne sont autre chose que l'effet des aliments ou des excréments retenus dans les intestins, pour un état de tension contre nature, pour des obstructions ou des engorgements skirrheux.

Après avoir ainsi disposé mon malade, je me rendis le lendemain matin chez lui, & l'ayant fait coucher directement sur le dos, je procédai à l'examen des parties du bas-ventre. J'observai qu'il avoit, un peu au dessous des extrémités de la première, de la seconde, de la troisième, de la quatrième, de la cinquième des fausses côtes, une tumeur fort considérable qui occupoit l'hypochondre gauche, sur-tout dans sa partie antérieure. Cette tumeur étoit sans aucune adhérence à ces mêmes côtes, & débordoit à la distance de deux pouces au dessous d'elles, à raison de son étendue. C'étoit une masse très-dure, fort saillante au dehors, d'une consistance tout-à-fait skirrheuse, & indolente au tact. Sa figure formoit une ovale assez allongée; sa situation en ligne droite étoit transversale par rapport aux muscles du bas-ventre. Elle suivoit d'ailleurs la direction des fausses côtes dont elle étoit en partie recouverte, comme on l'a vu plus haut. Elle avoit environ huit pouces de longueur sur quatre de largeur : les bords en étoient cependant un peu arrondis. Son épaisseur pouvoit avoir au plus deux pouces & demi, ce qui la faisoit paroître plus éminente à l'extérieur.

En poussant doucement cette tumeur avec la main, suivant ses différentes directions, je ré-

d'Observations. Février 1755. 101

marquai qu'elle étoit vacillante, qu'elle glissoit en tout sens, & décrivait une espace d'environ deux pouces de circonférence. Il me parut cependant qu'elle avoit une adhérence particulière, assez forte & spacieuse aux parois externes du péritoine. C'est pour cela qu'elle n'étoit mobile que jusqu'à un certain point, & qu'elle n'obéissoit qu'en partie à l'impression du mouvement qu'on lui communiquoit. Quand il étoit question de la mouvoir en en-haut, ou de l'abaisser, on remarquoit qu'elle offroit plus de résistance, & qu'elle faisoit aussi moins de chemin. Mais si elle pouvoit décrire ces divers mouvements, c'étoit sans doute parce qu'elle n'avoit aucune adhérence bien marquée aux viscères qui étoient contenus dans la cavité du bas-ventre, dont elle étoit voisine.

Après m'être assuré, au moyen du tact de la position des parties contenant, pour sçavoir au juste à quoi m'en tenir sur la nature & la disposition actuelle de ces mêmes viscères, je les examinai à leur tour, avec toutes les précautions requises, & il ne s'en trouva aucun qui fut attaqué de quelque grosseur sensible.

Résolu de me mettre au fait de ce qui faisoit l'objet de mon examen, de manière à ne me laisser aucun doute, je fis ensuite coucher le malade sur le côté droit, puis sur le gauche. Je m'apperçus alors que la tumeur suivoit dans ces situations latérales la pente naturelle, en décrivant environ un pouce & demi d'espace.

Comme il sembloit que le paquet des intestins & les viscères voisins faisoient soulever extérieurement, & un peu au-delà du milieu de la région épigastrique, cette même tumeur, quand le malade étoit couché à la renverse, il

arrivoit de-là qu'il étoit beaucoup plus aisé de la sentir, puisqu'elle devenoit en même temps plus superficielle. On sentoît alors avec beaucoup de facilité, au dessous de la peau, une infinité de petits ganglions qui paroissent comme autant de lentilles dispersées çà & là dans le tissu cellulaire du corps graisseux. Ces ganglions étoient tous immobiles, & intimement adhérents à la surface extérieure du péritoine, où ils avoient en partie leur principe & leur siége principal.

Loin que ces circonstances empêchassent de sentir le battement forcé, & contre nature de l'aorte descendante, dans l'endroit où étoit le siége même du mal, elles ne servoient au contraire qu'à le rendre plus palpable. Il faut observer encore que les muscles du bas-ventre, qui sont situés du côté gauche, se durcissoient beaucoup, un peu au dessous de la tumeur, dans le temps qu'ils faisoient lever la tête en devant au malade.

Cette circonstance me fit soupçonner que cette tumeur pouvoit avoir son siége dans le corps graisseux de la portion supérieure des muscles droits, & transverses du côté gauche. De-là, je conclus que son véritable siége n'étoit point ailleurs qu'entre les mêmes muscles & le péritoine, avec la partie externe duquel il étoit évident qu'elle avoit une adhérence bien marquée. Suivant ce principe, il ne devoit pas être étonnant que la vacillation de cette tumeur fut dépendante de la diversité des mouvements, des positions différentes que prenoient les muscles du bas-ventre. Pour qu'il ne me restât aucun scrupule sur l'état présent du malade, par rapport au bas-ventre, je le fis te-

mir debout , le corps seulement penché un peu en devant , & ses deux mains appuyées sur mes épaules. Dans cette situation , je pouffai facilement avec ma main la tumeur en dedans du corps ; mais le malade ne la sentit presque pas , quoique j'appuyasse assez fort. Cela venoit sans doute de ce que les muscles étant dans un état de souplesse & de relâchement , ils cessoient de porter dessus leur action , & de la comprimer. Je le fis ensuite asséoir sur le bord d'une chaise le corps droit , & ensuite renversé en arriere sans le soutenir aucunement dans cette posture. Mon dessein étoit de mettre en contraction par cette manœuvre les muscles de l'abdomen , surtout les muscles droits. L'anatomie , de concert avec la mécanique , nous enseigne qu'ils ne manquent jamais de se contracter dans cette situation , & cela pour empêcher par une providence toute particuliere , que le tronc ne tombe en arriere , & ne se sépare en entier du bassin. Ce qui est une preuve de la sagesse de l'Auteur de la Nature dans ses opérations , & particulièrement dans cette rencontre.

En appuyant foiblement ma main sur ces muscles , je remarquai qu'ils n'étoient violemment tendus qu'un peu au dessus & au dessous de l'extrémité inférieure de la tumeur. J'observai encore que dans certaines situations , l'extrémité supérieure des muscles droits étoit entièrement sous cette tumeur skirrheuse , & nullement par dessus. Telle étoit donc la raison pour laquelle cette tumeur ne paroissoit dans certaines positions avoir aucune communication avec la région épigastrique , & qu'elle se retiroit en entier selon ces différents cas dans l'étendue de l'hypochondre gauche.

Je crois devoir observer ici que le malade avoit un vice de conformation occasionné par une noueure dont il avoit été affligé dans sa jeunesse. Ce vice se faisoit principalement remarquer dans la longueur de l'épine du dos qui étoit exostofée, & irrégulièrement contournée. Il confiftoit encore dans l'élévation contre nature de l'épaule droite, & des fausses-côtes qui appartenoient au côté gauche de l'abdomen, & dans la dépreffion vicieufe des trois dernières vraies côtes qui étoient situées du même côté. J'ajouterai encore que les extrémités des os longs étoient d'une groffeur contre nature, tant aux poignets qu'aux pieds, & que les os de la jambe gauche étoient courbés en dehors dans leur partie fupérieure.

La perfonne dont il s'agit ici étoit d'une constitution fêche & mélancolique. Son régime de vie avoit été affez uniforme fuivant fon rapport, & elle n'avoit fait aucune débauche. Les fciences abftraites avoient toujours fait fa principale occupation. Son caractère, naturellement doux, étoit fouvent altéré par la vivacité & l'impatience. Il avoit toujours été grand mangeur : mais fes digeftions fe faisoient mal ; ce qui lui caufoit de fréquents accès de colique. Il avoit eu auffi deux attaques d'ictère ou jauniffe, d'où l'on pourroit conclure que fon foie n'étoit pas fain : ajoutons qu'il avoit refenti plufieurs fois pendant fa vie de vives douleurs qui fe manifeftoient ordinairement dans l'hypochondre droit, & qu'il étoit plufieurs jours fans aller à la felle, même en fanté. Les derniers jours de fa maladie, il rendoit des urines peu copieufes, troubles & briquetées.

CONSULTATION

*Dressée en conséquence du Mémoire
précédent.*

VIII. Suivant l'examen exact & réfléchi que j'ai fait de l'état du malade, tant par le moyen du tact, que par les questions que j'ai faites, la tumeur extraordinaire est ce qu'il y a de plus considérable; mais comme elle n'occupe, ni ne dérange par sa compression continuelle aucun des viscères essentiels à la vie, il n'y a pas à craindre qu'elle fasse sortir de leur état naturel aucune des fonctions importantes dans l'économie animale pour la conservation de la santé. On peut porter le même jugement sur les ganglions sans nombre, qui sont parsemés dans le tissu cellulaire du corps graisseux. Ils ne diffèrent de cette tumeur que du plus au moins, étant à peu près de même nature, & dépendant également d'une lymphe qui s'est endurcie depuis long-temps.

Il y auroit de l'imprudence & même du danger pour le malade, de tenter de détruire cette tumeur par l'usage de quelques violents fondants, ou par des apéritifs & de puissants purgatifs : d'ailleurs, la tentative en seroit vaine & infructueuse. Ces remèdes, soit extérieurs, soit intérieurs, dissoudroient le sang, feroient sur les viscères une impression fâcheuse, pour ne pas dire mortelle, & ne mordroient pas efficacement sur la tumeur.

On ne peut donc conseiller au malade qu'un

bon régime ; ainsi, il ne doit se nourrir que de viandes, rôties ou bouillies, seulement à diner. Il prendra pour son souper un simple potage, & aura soin de se purger de loin en loin avec des purgatifs doux, légèrement apéritifs, amers, & par conséquent stomachiques. Ces médicaments évacueront la sabure qui pourroit se former dans l'estomac ou les premières voies, & faciliteront en conséquence les digestions. Le malade doit sur-tout ne faire usage que des aliments propres à adoucir le sang, à l'embaumer, & à rendre le ton & la vigueur aux solides qui en sont déchus jusqu'à un certain point. Le malade doit éviter avec soin les mauvaises influences de l'air, telles que le ferein du matin & du soir, les brouillards, le froid, la pluie, & sur-tout la grande ardeur du soleil. Il faut encore qu'il s'abstienne de café, de vin pur, & d'autres liqueurs spiritueuses ou échauffantes. Les passions vives, de quelque nature qu'elles soient, ne sont pas moins contraires à l'état du malade. Il seroit encore à propos qu'il fixât son séjour dans quelque endroit où l'air seroit sain, & qu'il cherchât à s'égayer. Il trouvera plus de soulagement dans cette manière de vivre que dans tous les médicaments qu'il pourroit faire, & qui, quoi-qu'appropriés à son infirmité, lui seroient contraires, par rapport à sa maigreur excessive, à la pénurie des forces, & à la chute de tempérament où il est dès à présent.

Si, cependant, le malade persistoit à vouloir faire quelques remèdes, voici le seul qui, à mon avis, réussiroit peut-être, pourvu néanmoins qu'il en usât avec beaucoup de circonspection. Je lui conseillerois donc de prendre les

eaux minérales de Barreges * ou de Cauterets, en se transportant sur les lieux, & d'en faire usage pendant long-temps, à diverses reprises, & en différentes saisons. Il peut les prendre en bains ou en boisson. A leur défaut, je serois d'avis qu'il allât à Plombières au mois de Juin & qu'il prît les eaux à deux saisons différentes, en mettant trois semaines ou un mois d'intervalle entre chaque voyage.

Il boiroit ces eaux depuis deux verres jusqu'à six ou huit, suivant les effets plus ou moins marqués qui en résulteroient à l'avantage du malade. Il en soutiendrait l'usage en prenant six ou huit bains au plus, auxquels il auroit recours chaque fois. Ces eaux sont à la vérité excellentes pour fondre les matieres glaireuses qui obstruent les glandes, & en dépravent les fonctions, sur-tout celles de l'estomac, des intestins, & des autres couloirs qui entrent dans la composition des viscerés du bas-ventre. Elles fortifient d'ailleurs les fibres, & leur donnent une sorte de souplesse, divisent la lymphe du sang, & en rétablissent parfaitement la fluidité. Par ces vertus salutaires, elles remédient aux obstructions, quand elles ne sont point trop invétérées : elles préviennent les nouvelles, & empêchent qu'il ne se forme derechef des concrétions lymphatiques.

* Le malade s'étant aperçu que les eaux passaient bien, & qu'il en recevoit du soulagement; eut l'imprudence de doubler la dose sans consulter personne; & c'est ce qui a occasionné sa mort précipitée. Il mourut enfin d'une hydropisie ascite, peu de temps après son retour des eaux minérales de Barreges. Il avoit été obligé d'en interrompre l'usage au bout de douze jours, parce qu'elles ne passaient qu'avec beaucoup de difficulté.

Comme ces dernières eaux ont coutume d'échauffer beaucoup, il est à propos, avant que d'en faire usage, de prendre sept ou huit bains domestiques, & de se mettre aux bouillons légèrement amers & rafraîchissants. Il observera aussi de se purger avec des minoratifs doux, au commencement, au milieu, & à la fin de ce régime préliminaire. La langueur & l'extrême maigreur du malade m'obligent de lui défendre de se laisser saigner. S'il fait usage des eaux minérales de Plombières, il prendra pour boisson ordinaire celles de Bussun qui sont dans le voisinage. Elles serviront à modérer la chaleur que les autres exciteroient dans ses entrailles, & délayeront la masse des humeurs.

Lorsque le malade sera sur les lieux, il s'en rapportera pour les purgations qu'il sera nécessaire de prendre, & le régime de vie qui doit être observé, aux Médecins qui président à l'usage de ces eaux.

Délibéré à Paris, ce 26 Avril 1754.



O B S E R V A T I O N

*Sur un Satyriasis ou Satyriasmé, par
M. Hatté, D. M. P.*

IX. Si les progrès de la Médecine ne sont que ceux de l'observation, on conviendra sans doute que l'observation doit porter principalement sur les objets encore négligés ou trop peu connus. Le *Satyriasmé*, le Priapisme, & le *Tabes Dorsalis* paroissent sur-tout de ce nombre. Les auteurs qui se sont répandus souvent avec prolixité sur tant d'autres sujets moins importants, n'ont parlé de ces dernières maladies, qu'en se copiant les uns les autres, & en termes qui laissent visiblement appercevoir qu'ils les connoissoient peu.

Le *Satyriasmé* est un desir fréquent du coït avec érection : ce dernier symptôme (l'érection) est aussi celui du Priapisme, & en constitue en partie l'essence. Des Médecins ont confondu l'une & l'autre maladie. Cælius Aurelianus crut avoir établi plus heureusement, & déterminé plus précisément leur différence, en donnant au Priapisme la qualité de maladie chronique, & au *Satyriasmé* celle de maladie courte ou aiguë. Le Priapisme n'est en effet qu'une érection continuelle, mais sans éjaculation subséquente. Au rapport de Demetrius, d'Apamée, un vieillard se vit dans cet état, pendant des mois entiers, la verge roide comme une corne (selon l'expression de l'auteur) sans que le patient ait jamais pû dans tous ces temps éjaculer, ni par les libertés qu'il se per-

mettoit, ni par les secours de la Médecine, jusqu'à ce qu'enfin il revînt presque insensiblement à son état naturel.

Le desir du coït, qui se fait rarement sentir dans le Priapisme, est, au contraire, le symptôme principal du *Satyriafme* ; maladie qui confine si fort à une autre particulière aux femmes, & connue sous le nom de fureur utérine. Mais il faut éviter de confondre ici avec le *Satyriafme* l'Erotomanie * qui est un desir violent du coït avec démence ; maladie le plus souvent occasionnée par une réplétion de semence **, & dont le remède est l'éjaculation qui devient au contraire mortelle dans le *Satyriafme*.

Le malade qui fait le sujet de notre observation s'aperçut des atteintes de *Satyriisme*, à l'âge de vingt-sept ans, quoiqu'il fût alors marié à une femme dont il n'éprouvoit point de refus déraisonnables. Il lui rendoit le devoir conjugal trois & quatre fois chaque jour, croyant d'abord qu'en suivant un penchant où la nature le portoit, sans qu'il eût à se reprocher de s'y exciter lui-même, il ne pouvoit craindre de fatiguer par-là sa santé. Il éprouva néanmoins le contraire. De gras & de robuste qu'il étoit, il devint maigre, exténué, ses forces l'abandonnerent de jour en jour, & il se trouva enfin dans un état d'épuisement qui l'obligea à prendre le conseil d'un Médecin : ce fut de feu

* Maladie particulière à quelques hypochondriaques, mélancoliques & maniaques, qu'on pourroit désigner sous le nom de *Fureur génitale*.

** Elle dépend aussi quelquefois de la sécheresse & de l'irritabilité spasmodique des fibres, & de l'acrimonie de l'humeur séminale.

d'Observations. Février 1755. III

M. de Santeuil, Docteur de la Faculté de Paris, qui trouvant dans le malade des douleurs vives & très-aiguës le long du dos, ne put lui procurer de prompt soulagement que par le secours de la saignée. On étuva le dos avec l'eau de tripes, de laquelle on lui fit aussi des lavements, tandis que d'ailleurs on mit le malade au bouillon de poulet, & à une tisane adoucissante. Les symptômes se calmerent après quinze jours de régime exact, & de remèdes appropriés. Mais le malade sentit renaître avec ses forces les plus violents desirs du coït, qu'il contint d'abord, ou ne satisfit qu'avec précaution, mais ensuite avec si peu de ménagement, qu'il retomba dans le même état où il avoit été trouvé quatre ans auparavant par M. de Santeuil. Il étoit pour lors à Soissons; ceux qui le virent, le traitèrent très-méthodiquement, & d'une manière toute semblable à celle dont on l'avoit traité d'abord.

Guéri de sa rechûte, il devint plus modéré à satisfaire ses desirs, & sa femme même y contribua en quelque chose, en prenant l'attention de se lever de grand matin, avant que son mari fût éveillé, afin de lui éviter un sujet de tentation trop ordinaire. Ce ne fut que le 20 Décembre dernier qu'il retomba dans les accidents qu'il avoit déjà éprouvés deux fois. Il est bon de marquer ici les époques de ses rechûtes, pour mieux sentir en quoi diffère notre observation de celle d'un Médecin, dont parle Lomnius, qui avoit remarqué que le *Tabes Dorsalis* ne reparoissoit que tous les sept ans; & nous voyons ici que la première rechûte fut après quatre ans, & cette dernière, après neuf ans. Quand je fus appelé pour le voir, je le

trouvai qui alloit & revenoit dans sa chambre presque le cul par terre, se tenant les jambes avec les mains, & marchant en quelque sorte comme un cul de jatte. Quand il tentoit de se lever pour s'asseoir ou se coucher, ce changement de situation ne pouvoit être sans les plus cruelles souffrances. J'engageai le malade à se tenir couché sur le côté, afin d'éviter que la position sur le dos, comme chacun l'expérimente, ne vint à exciter des érections trop dangereuses pour les suites.

En examinant alors les choses dans le plus grand détail, je ne trouvai que très-peu des symptômes dont Hippocrate caractérise le *Tabes Dorsalis*, & très-peu de ceux que rapporte Lomnius, qui parle d'après ses propres observations *. Ni la gonorrhée, ni la difficulté d'uriner, ni la douleur gravative de la tête, ni les tremblements de mains, accidents ordinaires aux jeunes mariés qui tombent dans cette maladie, ne se firent point remarquer ici. Mais seulement une douleur aiguë & des plus vives, depuis le milieu du dos presque à la chute des reins, & sur l'os sacrum, en même temps qu'un gonflement très-considérable le long de la partie gauche de l'épine du dos formoient seuls le diagnostic du *Tabes*. De ce dernier symptôme, on pourroit inférer bien naturellement que les termes du *Tabes Dorsalis* ne sçauroient bien se rendre par ceux d'exténuation ou phthisie dorsale : le malade jouissant d'une grande liberté dans toutes ses fonctions vitales & naturelles

* Les *Tabes Dorsalis*, dont il est ici question, ne constitueroit-il pas une espèce nouvelle & différente de celles dont parlent Hippocrate & Lomnius ?

d'Observations. Février 1755. 113

n'étoit occupé que des douleurs des lombes *. Il avoit employé l'eau de tripes en fomentation, mais inutilement. Je fis appliquer sur le dos un cataplasme fait avec les feuilles de sureau, le mélilot, l'oignon de lys légèrement cuits ensemble dans suffisante quantité d'eau ; cela parut calmer plus notablement la violence de la douleur, & le poulx qui étoit d'abord fort tendu devint mollet : je recommandai beaucoup les lavements avec la décoction des plantes émollientes. Je fis faire en même temps une ptisane avec les racines de fraisier, de nénuphar, & de feuilles de laitue ; le malade prenoit, outre cela, de deux heures en deux heures, un gobelet d'émulsion avec les quatre semences froides, & le syrop de nénuphar. Toutes ces boissons ne parurent point refroidir trop l'estomac : il les continua pendant cinq jours, & après ce temps, je crus devoir le purger sur les indications que présentoient une bouche amère, & un léger ressentiment de fièvre qui revenoit tous les soirs. La médecine fut composée de tamarins, de manne, de sel végétal, & de lenitif fin. Du reste, je recommandai dans le régime qu'on eût attention de mettre de la laitue, & du potiron dans ses bouillons, ou à son défaut, des quatre semences froides.

Après dix jours de cette diète bien observée, les douleurs disparurent, mais en même temps l'érection reparut à proportion, sans que pour cela les forces du malade fussent notablement accrues. Je me mis alors à la recherche des causes de ce *Satyriafme* que je crus d'abord sortir de quelque levain particulier, qui pouvoit.

* Ces douleurs ne tiendroient-elles pas du rhumatisme ou de la goutte ?

former le *stimulus* qui excitoit si vivement le sujet au coït; mais par tout ce que je pus savoir du malade, aucun exanthème, ou humeur de goutte, ou vice vérolique n'avoient précédé cette maladie. Et il semble donc que la seule liberté que le malade s'étoit permise dans sa jeunesse, & dont il m'avoit fait l'aveu, avoit formé une habitude, ou en quelque sorte une seconde Nature, d'où étoit résulté le *Satyriafme*. De même que l'on voit des gens qui vomissent tous les matins par la seule habitude qu'ils en ont contractée d'abord volontairement; d'autres rotent tous les jours pendant une demi-heure, comme il s'en trouve par la même raison qui urinent à presque toutes les heures, sans autre nécessité, & sans autre cause que celle qu'a fait naître l'habitude.

Les suites du *Tabes Dorfalis*, dont le malade vient d'essuyer le troisieme accès, sont une foiblesse considérable dans les reins, au point qu'il ne sçauroit plus lever un poids que leveroit sans peine un enfant de dix ans. Sa maigreur, d'ailleurs, approche presque du marasme, & il faudroit à présent un régime nourrissant pour pouvoir faire reparoître un embonpoint que le malade desireroit si fort; mais comment donner ici des aliments succulents sans susciter de nouveau le *Satyriafme*, à moins que de marier les Antiphrodisiaques aux aliments. Il me paroît que le lait, entre autres, pour toute nourriture pourra satisfaire heureusement à ces deux intentions.



ARTICLE II,

Contenant quelques Observations de Chirurgie.

EXTIRPATION

Des Amigdales Skirrheuses, par M. le Cat.

I. **L'**ESQUINANCIE ou inflammation de la gorge se termine d'ordinaire, ou par résolution, ou par suppuration : mais il arrive aussi quelquefois que les glandes amigdales deviennent skirrheuses, & résistent à tous les remèdes, auquel cas c'est une nécessité de les extirper.

Il y a deux bonnes méthodes de faire cette opération. La première est d'emporter ces glandes skirrheuses avec l'instrument tranchant. La seconde de procurer la chute de ces tumeurs par la ligature.

L'extirpation par l'instrument tranchant s'exécute ainsi.

Le malade est assis vis-à-vis d'une fenêtre sur une chaise, le derrière de la tête appuyé sur l'estomac d'un Aide-Chirurgien qui lui tient les deux mains croisées sur le front. L'Opérateur placé devant lui, abaisse la langue du malade avec le doigt index de la main gauche, & lui

passé une errhine double dans l'une des amigdales. Il donne à tenir cette errhine à un Aide qui la tire en dehors avec la glande, tandis que l'Opérateur se sert des deux mains pour la disséquer avec un petit scalpel à lancette très-court de lame; ayant attention d'écarter des doigts de la main qui n'opère pas, les cloisons du palais, soit avec les ongles, soit avec une petite feuille de myrthe.

Au lieu du petit scalpel à lancette, je me suis très-bien trouvé du petit couteau courbe à pointe émoussée, que j'ai fait faire pour extirper les tumeurs intérieures, & qui fait la cinquième figure du Mémoire que j'ai donné à la Société Royale sur cette matière. Il faut armer d'une bandelette le tranchant de ce couteau jusqu'à un pouce près de son extrémité. On élève la tumeur prise dans l'errhine en même temps qu'on la tire en dehors : on passe le tranchant découvert du couteau au-dessous de la tumeur : son extrémité moussée est poussée contre, & en dedans de la cloison postérieure du palais, & l'on coupe de bas en haut la tumeur jusques vers son milieu; après quoi on passe le couteau en dessus de la tumeur avec la même précaution qu'on a prise pour le bas, & l'on coupe de haut en bas le reste de la tumeur.

J'insiste sur cette circonstance de couper la tumeur en deux fois, & de la prendre au-dessous, & au-dessus de son milieu; c'est-à-dire, par ses extrémités, parce que j'ai éprouvé que le milieu étant plus tendu par l'errhine se coupe toujours assez bien & assez profondément, au lieu que les extrémités par ce défaut de tension directe laissent presque toujours des lambeaux,

parce qu'elles obéissent , & s'allongent sous l'instrument tranchant, lorsque le milieu ne prête point un point-d'appui à l'errhine ; au lieu que tant que cet instrument a son entier effet sur la tumeur, tous les environs en sont très-tendus, très-allongés, & par conséquent dans l'état d'être plus exactement coupés.

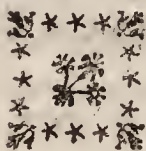
Si le sang abonde, on laisse pencher la tête au malade pour le cracher sans ôter l'errhine.

Il arrive quelquefois que l'errhine passe au travers de la glande, lorsque celle-ci est un peu friable ; dans ce cas-là, il faut avoir recours à des pinces plates à polypes, pour pincer & attirer les lambeaux ou restes de cette glande.

Quand l'une de ces glandes est extirpée, il est bon, avant que de passer à l'autre, de laisser étancher le sang, ou d'y concourir avec un gargarisme styptique.

Si ce gargarisme ne suffisoit pas, il faut avoir tout près deux pierres de vitriol taillées en crayon, & placées dans un porte-crayon pour toucher les vaisseaux ouverts.

Lorsque l'hémorrhagie est bien arrêtée, on procède à l'extirpation de l'autre amigdale, comme on a fait à la première.



*Extirpation par un Instrument tranchant
d'un seul coup.*

L'extirpation que je viens de décrire est celle qu'on peut faire, & qu'on a coutume de faire avec les instruments connus ; mais voici une méthode plus abrégée avec l'instrument de la figure qui se trouve à la fin de cette piece*.

Si c'est l'amigdale gauche que vous voulez extirper, passez la pointe de l'errhine entre la cloison postérieure & l'amigdale : entrez dans cette glande, en portant peu à peu le manche de l'errhine vers la commissure droite de la lèvre, où vous la laissez & la donnez à tenir à un Aide : alors passez la tenaille incisive dans la bouche, ouvrez-la, & la poussez entre les cloisons antérieures & postérieures pour embrasser, & l'errhine, & toute la glande par de-là l'errhine qui la traverse par le milieu : appuyez ferme sur les branches, en faisant quelques petits mouvements de côté & d'autre pour la faire mieux couper, & emporter la glande qui se coupera d'autant mieux qu'elle sera plus dure, plus skirrheuse.

Vous extirperez la glande droite par une manœuvre semblable, le manche de l'errhine étant tenu vers le coin gauche de la bouche.

Extirpation par la ligature.

L'extirpation des amigdales par l'instrument tranchant n'est pas sans quelque danger d'hémorrhagie, & il est des sujets sanguins, des

* Cette figure est un quart plus petite que nature.

d'Observations. Février 1755. 119
amigdales variqueuses où ce danger peut être plus évident.

Dans ce cas-là, il est plus sûr d'extirper ces glandes, en les faisant tomber, comme les polypes par la ligature.

Pour faire cette opération :

Ayez deux aiguilles courbes, dont la courbure soit une portion de cercle, excepté près de l'œil de l'aiguille où il faut qu'elle se redresse & s'allonge un peu, en forme de tangente du même cercle; que leur grandeur soit telle, qu'il y ait de la pointe à l'œil de l'aiguille environ seize ou dix-sept lignes, & qu'ainsi sa courbe fasse la portion d'un cercle d'environ sept à huit lignes de rayon.

Enfilez chacune de ces aiguilles de deux fils cirés doubles, très-forts; faites en sorte que chacun de ces fils soit de différente couleur, comme blanc & rouge, afin de les reconnoître. Que ces fils aient au moins dix-huit pouces, & enfilez-les de façon que le bout enfilé n'ait que deux à trois pouces, afin que, quand les aiguilles sont passées dans les glandes, & hors de la bouche, ces bouts de fils soient loin hors de la glande, & qu'on puisse aisément les distinguer, & les dépasser hors des yeux de l'aiguille.

Choisissez du fil fort, par préférence à la soie; celle-ci est plus cassante, j'y ai été attrapé, & obligé de recommencer cette pénible opération, parce qu'une semblable ligature de soie se cassa en la faisant.

Ayant fait placer votre malade, comme ci-devant, mettez l'une de vos aiguilles dans un porte-aiguille bien solide.

Passiez cette aiguille à travers l'amigdale skirrheuse obliquement de haut en bas, & de de-

vant en arriere, afin de n'être pas autant exposé à attraper les cloisons qu'on le feroit en passant à travers directement, commençant sous la cloison antérieure que vous écarterez avec une feuille de mirthe, & finissant en bas contre la cloison postérieure que vous écarterez pareillement avec l'ongle du doigt index de l'autre main, recevant la pointe de l'aiguille contre le dedans, & le long du dedans du même doigt.

Poussez l'aiguille jusques près de son œil, s'il est possible, de façon que le doigt index, le long duquel coule le dos de sa pointe, & de son tranchant, puisse avec le pouce de la même main saisir solidement cette partie de l'aiguille par un bon tiers au moins de sa longueur.

Alors dégagez l'aiguille du porte-aiguille; & de l'autre main, achevez de faire passer l'aiguille & ces fils à travers de l'amigdale, & hors de la bouche.

J'insiste pour qu'on soit solidement saisi de l'aiguille, auparavant que de lâcher le porte-aiguille, parce que dans une opération de cette espece que je faisois, le malade par un fort mouvement de déglutition, m'arracha des doigts une aiguille que j'avois passée du dedans au dehors, & l'auroit avalée; si je ne l'eusse rattrappée, comme elle entroit dans le pharynx. Ce que je ne fis pas sans beaucoup de peine, ayant à combattre alors des mouvements convulsifs très-violents de ces organes, avec des doigts couverts de leur mucilage gluant, qui faisoit glisser tout ce que je voulois pincer.

L'aiguille étant passée, & hors de la bouche, vous en ôtez les fils. Alors vous reconnoissez vos fils rouge & blanc, & avec chacun d'eux

vous faites une ligature, dont l'une embrasse la moitié postérieure supérieure de l'amigdale, & a par conséquent son nœud à cette partie supérieure postérieure : & l'autre embrasse la moitié antérieure inférieure de la même glande, & a par conséquent son nœud à cette partie antérieure inférieure de la surface de cette glande ; faites ce nœud double, c'est-à-dire, vous passez le fil deux fois dans l'anse, mais vous ne faites que ce nœud, & vous le ferrez avec le *porte-ligature simple* qui doit être muni d'un manche pour ne pas blesser la main de l'opérateur : il faut aussi que le fil qui passe au travers du *porte-ligature* soit tenu ferme, & un peu tiré par un aide, tandis que l'opérateur tire l'autre de sa main gauche. Ces fils qu'on tire doivent faire plusieurs tours autour de la main, qu'il seroit bon de garnir d'un linge : car il est essentiel de serrer fort & long-temps, afin que la ligature serre fortement la substance même solide des organes, & que les liqueurs de la région serrée aient le temps de s'échapper, & de faire place au fil, qui sans cela seroit lâche le moment d'après.

Comme vous vous servez du *porte-ligature* pour faire ce nœud, vous passez dans cet instrument le fil de votre nœud qui regarde le fond du gozier, & vous faites un nœud à ce côté du fil afin de le reconnoître.

On fait par la même manœuvre les ligatures à la glande de l'autre côté ; après quoi on fait passer chaque paquet de fil par les coins de la bouche ; on les enveloppe d'un linge, on les attache au bonnet, & l'on fait gargariser la bouche avec un peu de vin chaud & d'eau.

Le traitement qui suit cette opération consiste :

1°. A saigner le malade une heure après :

2°. A le mettre au bouillon , à la tisane simple, ou mieux, à l'usage d'une limonade faite avec le suc de citron, l'eau & le sucre. Il en boit souvent, & à petits coups.

Le lendemain ou le surlendemain de cette opération, vous ferez de nouveau cette ligature; & pour le faire vous recherchez vos fils de différente couleur, & parmi ceux-ci, ceux qui ont des nœuds, vous souvenant de passer ceux-ci dans le *porte-ligature*, afin de serrer ce nœud dans la même forme & direction dans lesquelles a été faite la première ligature.

P A R A L L E L E

De l'Extirpation des Amigdales par la ligature, & par l'Instrument tranchant.

Les avantages de la ligature sont, qu'elle est exempte des hémorrhagies, & qu'elle porte presque toujours la mortification jusques dans les racines de la tumeur, & en procure une plus entière extirpation, lorsqu'il est possible de faire une ligature complète de cette tumeur.

Mais ces avantages sont contre-balancés par un grand nombre d'inconvénients.

1°. La ligature est plus longue, plus embarrassante, plus difficile que l'extirpation par le fer.

2°. Elle est suivie d'inflammation & de gonflement considérable dans cette région, & par conséquent plus douloureuse en totalité que l'extirpation par le fer.

3°. Il est presque impossible qu'elle embrasse complètement la tumeur, parce que cette tumeur est presque plate, que sa base large est cachée dans l'intérieur des cloisons du palais; de sorte qu'il arrive souvent que les fils ne font que séparer cette tumeur en plusieurs lambeaux, qu'il faut ensuite extirper avec l'instrument tranchant, & faire autant d'extirpations qu'il y a de lambeaux.

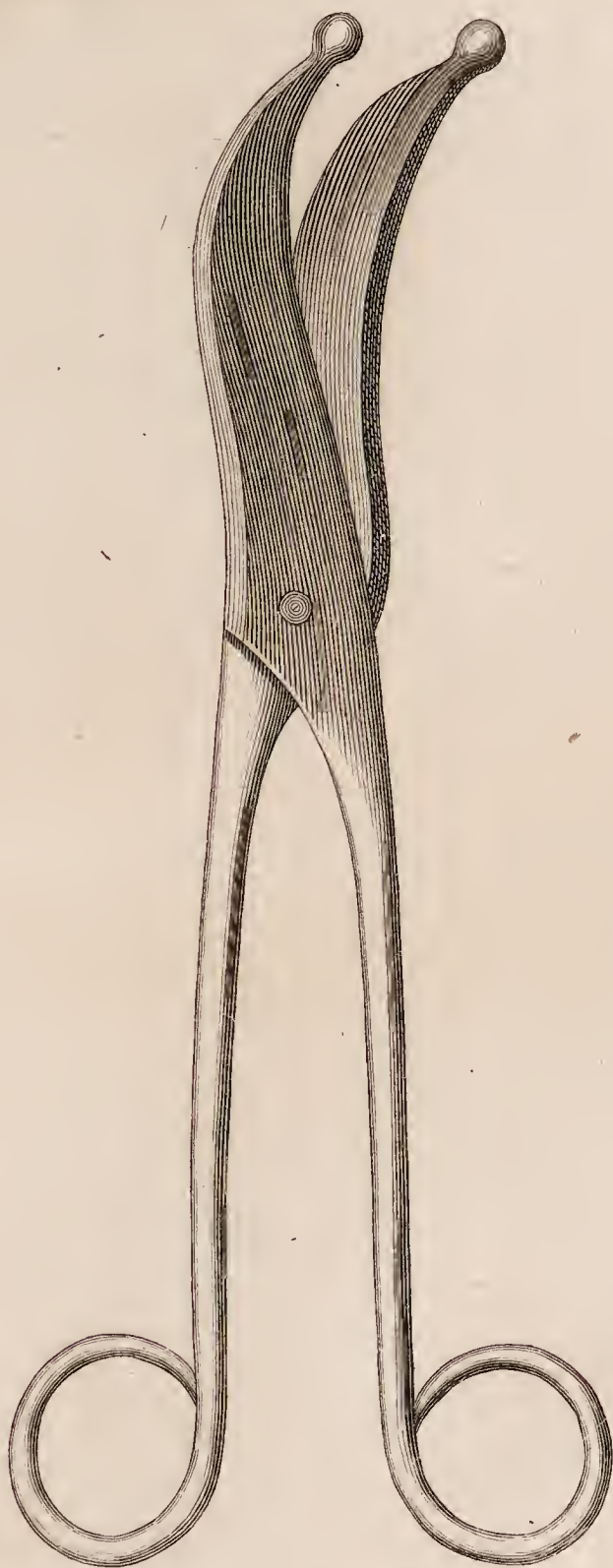
Par où l'on voit que pour l'ordinaire les amigdales skirrheuses ne font pas des tumeurs dans le cas le plus favorables à la ligature, puisque ces sortes de tumeurs sont celles qui sont fort isolées, & ont des bases étroites pour l'ordinaire, parce qu'il peut se trouver de ces tumeurs extrêmement saillantes au dehors, & qu'on pourroit embrasser complètement, ou à très-peu de chose près; mais je crois que s'il s'en trouve, elles sont rares.

Le seul inconvénient de l'extirpation est l'hémorrhagie, mais cet accident est peu à craindre dans cette région: les artères y sont petites naturellement, & encore plus quand la glande est skirrheuse. Nous avons fait plusieurs extirpations dans ces régions sans aucune hémorrhagie qui nous eût obligés à recourir aux astringents; & en supposant cet accident, je ne pense pas qu'il en puisse arriver que les styptiques n'arrêtassent point.

Je conseillerois donc de préférer pour l'extirpation des amigdales skirrheuses les instruments tranchants, parce que cette opération est plus prompte, plus complète, que quand elle est faite, le malade est guéri, au lieu que dans la ligature il est plus malade qu'auparavant, & souvent exposé à de nouvelles opéra-

tions. La seule précaution que doit prendre celui qui extirpe avec l'instrument tranchant, est d'avoir, en cas d'hémorrhagie, l'eau styptique ; & dans un porte-crayon des boutons de vitriol, dont je présume qu'il se servira rarement. Il ne sera pas nécessaire de l'avertir de faire souvent gargariser, & cracher son malade pendant l'opération, parce qu'il y sera forcé pour ballayer cette région du sang qui l'empêche de voir les parties, & de faire son opération aussi complète qu'il le doit. En général, il doit prendre patience, & y exhorter d'avance son malade, parce que toutes les opérations pratiquées dans le gosier sont longues par les nausées fréquentes du malade, & les fréquentes nécessités de gargariser, & de laisser reprendre haleine au patient.





OBSERVATION

Sur un Bubonocèle par M. D... Chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Paris.

II. Au mois d'Avril 1754, j'accompagnai au Fauxbourg Saint-Germain M. C.... Maître en Chirurgie, qui y étoit mandé pour voir M.... marchand épicier, homme d'un assez bon tempérament, âgé de 66 ans ou environ.

Il portoit depuis près de 18 ans un épiplocele du côté droit, qui ne lui avoit jusques-là causé aucun accident. Mais un jour qu'il fit un effort violent pour soulever un tonneau d'huile, il sentit tout-à-coup une douleur très-vive dans l'aine du même côté : y ayant aussi-tôt porté la main, il trouva le volume de sa tumeur considérablement augmenté dans toutes ses dimensions ; car au lieu d'être bornée comme auparavant au pli de l'aine, elle s'étendoit pour lors jusques dans le scrotum.

En peu de temps cette tumeur devint rouge, l'inflammation & la douleur firent de grands progrès, & une fièvre très-violente fut suivie de veilles & d'une agitation considérable ; son ventre devint tendu & douloureux ; il souffroit cruellement à la région épigastrique ; enfin il fut tourmenté de hocquets, & un vomissement fort fréquent de matieres stercorales mit le comble à son état déplorable.

Il fut saigné plusieurs fois du bras en très-peu de temps, on lui fit prendre des potions huileuses, on appliqua sur la tumeur des cataplasmes émollients, & enfin on lui donna des lavements de même nature.

Tous ces secours n'ayant aucunement soulagé le malade, M. C.... par l'ordre de qui je les lui avois administrés, n'en espérant plus aucun succès, se détermina à lui faire l'opération sur le champ.

Après avoir incisé les téguments & mis le sac herniaire à découvert, il l'ouvrit : ce sac contenoit environ un demi-pied d'intestin très-livide, & qui flottoit dans une eau roussâtre avec une portion d'épiploon large comme la main, qui étoit adhérente au sac herniaire, & celui-ci l'étoit à toute la circonférence de l'anneau, que M. C.... ne pût dilater que suivant sa longueur, c'est-à-dire, suivant la direction des fibres du muscle droit, en incisant sur la portion adhérente de l'épiploon, & en évitant avec soin ses vaisseaux : après quoi il fit rentrer l'intestin dans le ventre, ayant eu soin de l'étuver auparavant avec de l'eau-de-vie ; il renversa l'épiploon sur le ventre, se servant, au lieu de ligature, d'une tente introduite dans l'anneau, qui par la pression qu'elle faisoit sur cette partie, faisoit le même effet.

Cette opération soulagea véritablement le malade, mais ne calma qu'une partie des accidents ; car les hocquets, ainsi que la distension douloureuse de la région épigastrique, subsisterent toujours.

Cependant comme le malade avoit bien rendu un lavement qu'on lui avoit donné, & que depuis il avoit été plusieurs fois à la selle sans ce secours, l'on n'attribuoit ces accidents qu'à l'irritation des parties. On lui fit prendre des potions huileuses, mais sans succès.

En levant le premier appareil nous trouvâmes les parties en fort bon état : mais au pansément
du

d'Observations. Février 1755. 129

du jour suivant nous remarquâmes au côté gauche de la région hypogastrique une gangrène quis'étenoit sur une partie du scrotum du même côté ; cet accident étoit accompagné d'un pouls dur , petit & fort enfoncé , & fut suivi de sa mort.

Nous en fîmes l'ouverture. La portion d'intestin qui avoit été renfermée dans la tumeur , étoit fort livide , mais sans solution de continuité : le canal intestinal étoit enflammé en quelques endroits ; l'arc supérieur du colon étoit descendu jusqu'à la région hypogastrique , y ayant été entraîné par l'épiploon , qui depuis son attache à cette partie jusqu'à son adhérence , n'avoit pas plus de deux travers de doigt : ces deux dernieres parties , aussi bien que l'estomac , qui étoit dans sa situation ordinaire , n'étoient pas enflammées , toutes les autres étoient dans leur état naturel.

Quant aux parties contenant toutes celles du côté gauche , tant communes que propres , elles étoient toutes gangrenées antérieurement , depuis l'ombilic jusqu'au pli de l'aîne ; & postérieurement , depuis les premières vertebres lombaires jusqu'au pli de la fesse ; la verge , tout le scrotum & la cuisse du même côté l'étoient aussi.

Ce qu'il y a de plus surprenant dans ce fait , c'est que le côté droit , qui est celui où l'on avoit fait l'opération , n'a presque point été affecté.

Je crois pouvoir conclure de ce que je viens d'exposer , que ce sont ces derniers accidents que l'on doit regarder comme la cause de la mort de cet homme ; cause absolument indépendante de l'opération , & que l'on ne doit attribuer tous ces fâcheux accidents qu'à un vice particulier

du sang dont l'opération pouvoit tout au plus avoir été la cause déterminante, puisque toutes les parties qui étoient les plus intéressées dans les hernies, étoient les moins endommagées.

Au reste, il y a lieu de s'étonner comment cet accident n'est pas plutôt arrivé à un homme qui étant exposé à faire des efforts violents, ne s'est pas même servi de bandage pour maintenir l'épiploon, & empêcher que les autres parties qui pouvoient s'échapper avec tant de facilité à la faveur de celui-ci, ne sortissent pour former cet entero-épiplocele, qui étoit d'autant plus dangereux qu'il étoit compliqué d'adhérence.

E F F E T

Du scorbut, observé par un Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, dans une femme de cinquante ans, morte en 1754 à l'Hôpital de Saint-Louis.

III. Au mois de Mai 1754, on transporta à l'Hôpital de Saint-Louis une femme de 50 ans, attaquée du scorbut depuis trois mois : (si on veut en fixer l'époque à la manifestation du virus par les symptômes extérieurs.)

Son mal de bouche excédoit pour lors le deuxième degré : j'y ai vu pendant près de quinze jours la chaleur s'augmenter, & en conséquence la puanteur de l'haleine : les gencives étoient tuméfiées, douloureuses, déjà corrodées dans la canelure qui regne le long des arcades alvéolaires, & prêtes à s'ulcerer tout-à-fait. Une des amigdales gonflée s'étoit abscedée : un aphte chancreux en ayant rongé l'extérieur, avoit

d'Observations. Février 1755. 131

donné jour à la matiere purulente : un des replis antérieurs de la cloison du palais se trouvoit occupé par un aphte de même nature , & une troisieme s'étendoit sur la partie latérale de la langue , depuis la base jusqu'à la pointe , la salive invisquee par la matiere des chancres , n'en avoit pas moins une qualite falsugineuse ; c'étoit une trame épaisse de filets glaireuse qui tapissoit la bouche : d'un autre côté , l'acrimonie de l'humeur trachéale plus atténuée , ou le développement même des sels alkalis volatils excitoit par quintes une toux fatigante pendant 4 à 5 jours : la joue droite fut affligée d'une fluxion phlegmoneuse , à laquelle succéderent des excoriations & des chancres vers les dernieres molaires de l'une & l'autre mâchoire.

Les extrémités inférieures , depuis les lombes jusqu'aux orteils , étoient couvertes d'ecchymoses larges , plus ou moins continues , noires & vraisemblablement causées par la stagnation du sang dans les derniers capillaires sanguins lors les lassitudes spontanées de ses jambes : elles étoient sans duretés , sans douleurs : la résolution de ces ecchymoses a été des plus promptes par le moyen des embrocations usitées ; mais j'ai employé plus de trois semaines à guérir la bouche : j'ai remédié à la fluxion par des cataplasmes anodyns : j'ai dégorgé les gencives par des mouchetures , & chaque jour j'ai brûlé la superficie des aphtes , en les touchant légèrement avec la pointe d'un pinceau imbibé d'eau mercurielle. Je ne voulois pas que ce caustique portât son impression jusqu'au vif , & je l'étendois dans l'eau commune , pour en modérer l'activité , parce que le degré d'inflammation rendoit déjà la bouche antérieure assez douloureuse.

Nous ne brûlons ordinairement les escars des chancres de la bouche que tous les trois jours ; mais nous appuyons davantage pour les pénétrer tout-à-fait, lorsqu'à la circonférence il n'y a pas de rougeur, qui nous fasse appréhender d'en augmenter l'étendue : c'est en suivant cette même indication, que pour cette malade j'ai substitué long-temps l'eau d'orge tiédie, à la lotion que nous avons coutume de donner à nos scorbutiques pour les gargariser ; j'y ai joint après coup le miel rosat & une quatrième partie d'eau-de-vie camphrée. Enfin, par des soins réitérés, par une autre attention redoublée, j'ai vu l'inflammation disparaître ; bientôt après j'obtins la cicatrice des aphthes déterrés. Il s'en faut de beaucoup que je me fusse flatté du succès dans l'état de la maladie.

Il ne restoit plus à l'extérieur aucun des signes qui caractérisent le scorbut ; la malade étoit assez calme, prenoit autant d'aliments qu'on en donnoit aux convalescentes, & ne se plaignoit plus d'aucun mal ; depuis quelques jours j'avois même cessé de la voir. Un après-dîner on vint m'avertir qu'elle venoit de se casser un bras dans le lit, j'y courus, & je trouvai qu'en effet l'humérus droit étoit fracturé ; je m'informai d'elle comment l'accident lui étoit arrivé ; elle me répondit, avec la tranquillité d'une femme qui ne souffre pas, qu'ayant voulu se tourner sur le côté, elle avoit senti craquer l'os de son bras.

Il y avoit à peine un demi-quart-d'heure qu'on avoit refait son lit, d'où j'inférai d'abord qu'elle devoit être assez mollement couchée, pour ne pas laisser imaginer qu'elle se fût déterminée par un mouvement trop brusque à changer d'attitude ; elle étoit, j'en conviens, allour-

die par l'épuisement de ses forces, excédée par les douleurs, aggravée par le poids de ses maux : mais qu'en résultoit-il encore ? Ou ce n'étoit qu'avec lenteur que son corps avoit essayé à se retirer de la gêne, ou bien c'étoit que l'impatience naturelle à son sexe avoit eu la vertu de surmonter cet obstacle : étoit-il probable que la charge du corps qui se renversoit par un seul demi-tour, auroit pu fracturer un membre horizontalement étendu près de lui ; il falloit donc supposer que l'affaïssement de la paille n'en avoit pas également soutenu la longueur ? car c'est d'autant que tout l'effort de la masse auroit porté sur la partie la moins appuyée, qu'il en auroit occasionné la fracture, parce qu'elle eût été respectivement la plus foible ; je ne doute pas qu'une telle position n'ait pu se trouver, mais la conjecture ne me parut pas assez plausible pour m'y arrêter plus long-temps. Je n'avois pas oublié que le scorbut avoit extérieurement produit dans cette femme des symptômes assez fâcheux, pour être en droit de rapporter à son action un effet qui plus fréquemment suppose une cause externe & violente ; telle étoit véritablement la carie de cette portion d'os, que le poids du corps y étant appliqué, si l'on veut encore supposer le défaut de point-d'appui, la fracture en devenoit plus inévitable.

Huit jours après la réduction vint une diarrhée qui dans l'espace de 48 heures fit périr la malade, sans que les selles eussent été trop fréquentes, pour que cette seule évacuation pût être regardée comme cause de sa mort. Etant avertis qu'elle venoit d'expirer, nous fûmes curieux d'examiner aussi-tôt l'état de l'humérus. Le désordre que nous y remarquâmes, nous confirma

dans notre opinion sur la fragilité de cet os, augmentée par un vice qui avoit sourdement travaillé à sa destruction : jusques-là elle n'avoit pas paru ressentir une douleur fixe ou assez aiguë, pour faire soupçonner une telle érosion à certaine partie de l'humérus, qui dans le reste de la continuité ne se ressentoit en rien des progrès de l'humour violent. Nous trouvâmes néanmoins que tel étoit le délabrement des substances intérieures, à deux travers de doigt tant au-dessus qu'au-dessous de la fracture ; que cet os avoit également perdu de son intégrité tout autour du canal osseux & selon la même étendue ; les parois qui en formoient le diamètre ne laissoient plus à la substance compacte qu'un tiers de son épaisseur ; les lames fracturées étoient assez amincies * pour céder à l'impression du doigt, comme feroit une corne de lanterne : elles en avoient aussi la transparence, quoique rembrunies au-dehors. Non-seulement la moelle dépravée avoit pris sa consistance d'une sanie bourbeuse & la couleur foncée du café, mais elle présentait encore au toucher des aspérités graveleuses, par son mélange avec les débris des substances réticulaires & compacte intérieure.

Dans l'intention de porter nos remarques sur les autres os du même sujet, nous nous rendîmes à la salle des morts ; mais nous eûmes le déplaisir d'apprendre que M. le Curé venoit de faire enlever le corps pour l'inhumer ; trop de vigilance à faire son devoir nous a peut-être

* Cette observation paroît avoir assez de rapport avec celles qu'on lit dans les Observations Chirurgicales de Saviard sur le fracas des os d'une malade de l'Hôtel-Dieu de Paris ; & avec le ramollissement extraordinaire des os de la nommée Supiot.

d'Observations. Février. 1755. 138
privés du moyen de rendre cette observation plus
intéressante.

E X T R A I T

*D'une Lettre écrite de Londres par M.
Schlosser, Médecin Hollandois, à M.
Missa, Docteur Régent de la Faculté
de Médecine de Paris.*

Sur quelques effets singuliers de l'Agaric.

M O N S I E U R,

IV. Le devoir que je me suis fait de vous communiquer les nouvelles découvertes qui viendront à ma connoissance, m'engage à vous faire part d'une chose qui pourra piquer en même temps votre curiosité, & satisfaire votre goût décidé pour l'*Observation*.

M. Warner, habile Chirurgien de l'Hôpital de Gui, vient de publier en Anglois un volume in-8^o., qui contient cinquante Observations chirurgicales, la plupart assez rares, & toutes écrites avec beaucoup d'exactitude. Six entr'autres sont très-curieuses, & sont faites pour confirmer ou réfuter ce que les François ont avancé sur l'usage & sur l'effet surprenant de l'agaric dans les hémorrhagies en général; mais sur-tout dans celles qui viennent à la suite de l'amputation de quelqu'une des extrémités, des mamelles, &c.

L'Auteur y rapporte l'histoire de cinq personnes à qui l'agaric a été appliqué après l'amputation de la jambe avec tout le succès & la

promptitude imaginable. Le malade n'a eu aucune convulsion, & n'a été attaqué d'aucune fièvre symptômatique, ni d'inflammation grave, ni autres accidents qui sont presque toujours causés par les ligatures des vaisseaux, & qui apportent du retardement à la guérison de la plaie.

M. Warner a eu occasion de s'assurer que l'agaric appliqué aux orifices des grandes artères de la jambe après l'amputation, les avoit contractés & fermés si exactement dans l'espace d'une seule heure, qu'ayant ôté les morceaux d'agaric & lâché le tourniquet, il ne sortit pas une goutte de sang de ces artères. De plus leurs orifices ainsi réunis ont pu soutenir toute la force de la circulation du sang. Pour vous mettre, Monsieur, plus au fait de cette Observation, je vais vous en donner le précis.

M. Warner ayant fait l'amputation de la jambe au-dessous du genou à un des malades de son hôpital, appliqua simplement aux orifices de toutes les grandes artères un morceau d'agaric * sans faire aucune ligature. Le sang se trouvant arrêté par ce moyen, M. Warner pansa la plaie. On vint l'avertir une heure après que tout l'appareil étoit mouillé & percé de sang. Il se rendit aussi-tôt auprès de son malade, & défit sans perdre de temps tout l'appareil, en évitant néanmoins avec soin de déranger les morceaux d'agaric qui étoient restés en place. Il remarqua alors que le sang n'étoit sorti d'aucuns rameaux artériels, sur l'ouverture desquels il avoit mis l'agaric. Il découvrit heureusement

* Sans doute qu'il avoit été préparé auparavant, comme on a coutume de le faire en France.

qu'une petite ramification qui lui avoit échappé dans le pansement, parce qu'elle étoit éloignée des artères apparentes, avoit seule fourni tout le sang qu'on avoit vu couler. Cette remarque le déterminâ à appliquer sur cette petite artère un morceau d'agaric pour arrêter l'écoulement. M. Warner profitant de cette circonstance, eut la curiosité d'examiner quel effet les autres morceaux d'agaric avoient pu produire dans l'espace d'une seule heure. Il les ôta les uns après les autres avec beaucoup de circonspection, & il eut la satisfaction de voir que toutes les ouvertures des artères étoient déjà si parfaitement réunies, qu'elles ne laissoient échapper aucune goutte de sang, quoique le tourniquet fût alors lâché.

Je ne pense pas que cette observation, aussi neuve que singulière, ait été faite par aucun Chirurgien de France. Elle prouve, selon moi, plus que toutes celles qu'on nous a données jusqu'ici, combien la vertu de l'agaric est efficace contre l'hémorrhagie qui accompagne ordinairement l'amputation, de quelque nature qu'elle soit. Ainsi je serois d'avis qu'on en recommandât l'usage en pareille circonstance.

Une autre raison qui doit la faire préférer aux ligatures, c'est que celles-ci restent plusieurs jours, & quelquefois même long-temps dans la plaie, avant qu'on puisse les ôter avec sûreté. D'où il arrive que la cicatrice en devient beaucoup plus tardive, & la guérison est plus lente. J'oublie de vous avertir, Monsieur, que j'ai encore observé que les morceaux d'agaric sortoient de la plaie dès le quatrième jour, sans que jamais l'hémorrhagie reparut en aucune manière.

Je profite, Monsieur, de cette occasion, pour

vous faire connoître que l'époque de l'usage de l'agaric pour arrêter l'hémorrhagie, n'est pas aussi moderne que les François se l'imaginent. M. Masson a fait ici nouvellement une expérience pour prouver que l'ingénieuse explication que M. Morand donne de la façon dont l'agaric agit en pareil cas, est des plus naturelles. Il met un morceau d'agaric dans une certaine quantité de sang nouvellement sorti de la veine : il remarque que ce morceau s'enfle beaucoup, & se remplit seulement de la partie séreuse du sang. L'Auteur vient de rendre publique cette expérience dans un petit ouvrage, où il fait voir que Félix Tourt, qui écrivoit dans le 16e. siècle, a parlé fort au long & avec connoissance des vertus & de l'usage de ce remède dans les amputations pour arrêter le sang. Il en rapporte plusieurs exemples qui sont autant de preuves de la vérité qu'il avance. J'ai l'honneur d'être, &c. *

De Londres, ce 28 Novembre 1754.

* M. Schloffer a écrit à peu-près les mêmes choses à M. Latterman, Chirurgien Hollandois, qui est présentement à Paris, & qui les a communiquées à M. Miffa.



A R T I C L E III,

Contenant quelques Observations sur la
Pharmacie.

E X T R A I T

*De deux Lettres écrites de Londres à M.
Miffa , D. M. P.*

Sur l'usage de deux Remedes.

I^o. *Pour le mal de Tête.*

ON vante beaucoup ici (Londres) un remède qu'on dit être des plus salutaires pour les maux de tête qui ne viennent pas originellement de quelque cause topique, tels que sont les maux de tête invétérés ou périodiques, la migraine, la douleur vague, & la pesanteur de la tête, &c. Ce remède n'est autre chose que l'*Æther-Fröbenii* qu'on fait en distillant l'alkool avec l'huile de vitriol. Pour s'en servir avec succès, il faut mettre dans le creux de la main quelques drachmes de cette liqueur, qu'on applique ensuite sur le front du malade. Ce remède est si efficace, qu'il emporte presque toujours, en moins de deux ou trois minutes, le mal de tête le plus violent, & même ceux qui ont duré des mois entiers.

2^e. Pour la Lepre.

On vient de guérir dans l'hôpital militaire de Londres un homme qui avoit tout le corps monstrueusement couvert de croûtes lépreuses. On ne s'est servi pour le guérir que de l'*Amalgama-Stanni* donné à un scrupule par jour. Ce remede occasionnoit au malade pendant les premiers jours des évacuations considérables qui diminuerent insensiblement. La guérison a été assez prompte, & les croûtes lépreuses sont entièrement tombées d'elles-mêmes ; de sorte que le malade s'est trouvé parfaitement délivré de cette infirmité *.

De Londres , ce 26 Décembre 1754.

* On se croit obligé d'avertir les personnes qui voudroient faire usage des remedes indiqués dans ce Recueil, ou dans d'autres livres, qu'ils ne doivent point le faire sans consulter les personnes de l'art. Autrement ils s'exposeroient à quelque danger évident, comme il arrive tous les jours ; car, tel remede qui a tiré d'affaire une personne, en peut faire périr une autre dont le tempéramment sera différent, ou n'aura point été préparé par d'autres remedes convenables à son état.




TABLE DES MATIERES

*Contenues dans le Recueil de Février
1755.*

ARTICLE PREMIER.

- I. **Q**uestion sur l'inoculation de la
petite vérole, & réponse à cette
question. Page 67
- II. Lettres sur différentes maladies singu-
lières qui ont été traitées à l'Hôtel-
Dieu de Saint-Malo, par M. Mout-
cet, Médecin de cette Ville. 84
- III. Observation sur une morsure veni-
meuse & mortelle d'un canard amou-
reux, par M. le Cat. 90
- IV. Extrait d'une Lettre de M. Guntz,
Médecin du Roi de Pologne, Electeur
de Saxe, au sujet d'un enfant d'une
grosseur extraordinaire. 92
- V. Relation d'un Cancer extraordinaire.
93
- VI. Lettre de M. Missa d. m. p. au sujet
d'une Dormeuse extraordinaire. 94
- VII. Mémoire sur une tumeur skirrheuse,
par le même. 96

- VIII. *Consultation à ce sujet.* Page 105
IX. *Observation sur le satyriasmé, par*
M. Hatté, d. m. p. 109

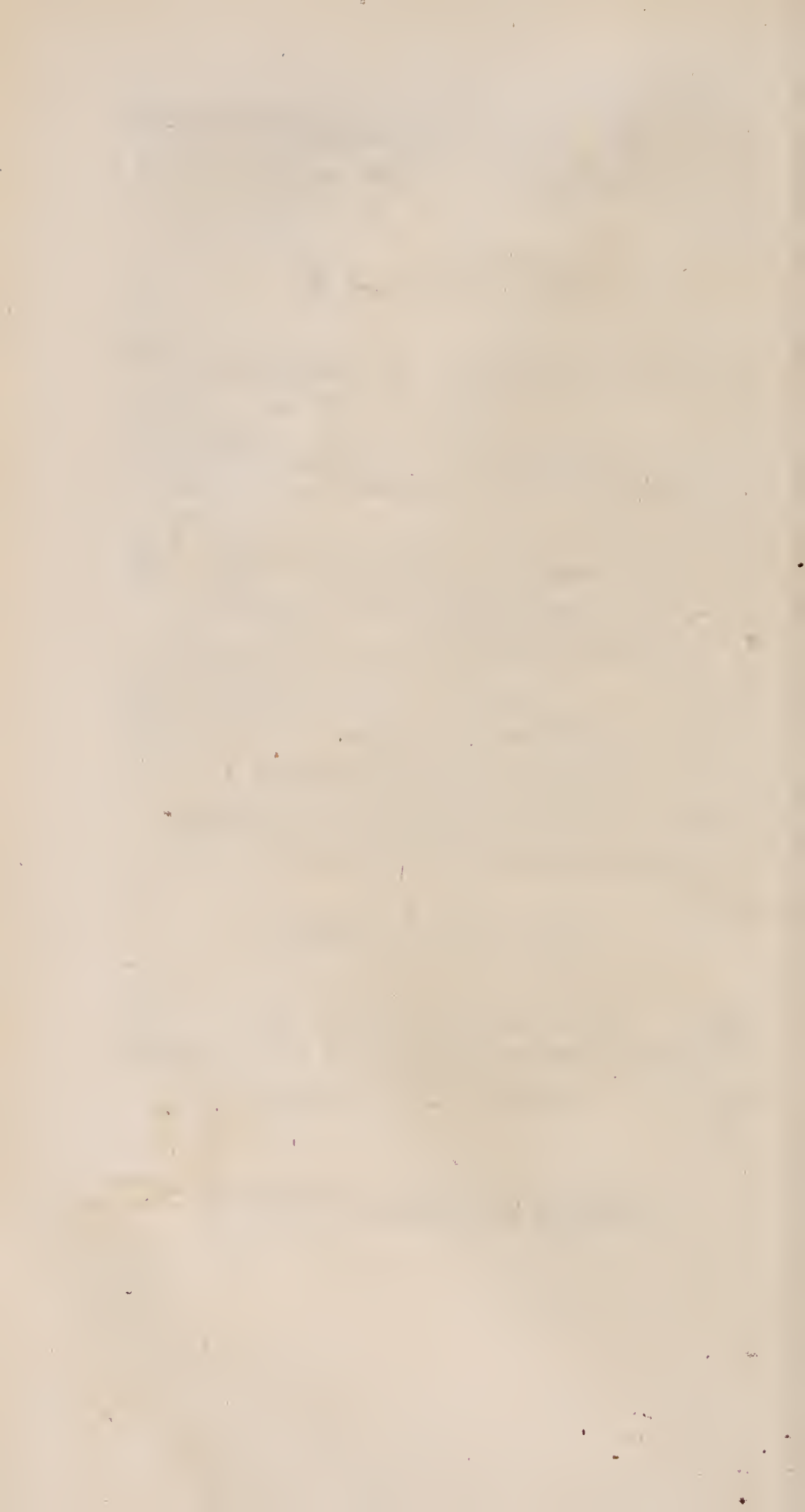
ARTICLE II.

- I. *Extirpation des amigdales skirrheuses, par M. le Cat.* 115
II. *Observation sur un bubonocèle, par*
M. D., Chirurgien à l'Hôtel-Dieu de
Paris. 127
III. *Effet du scorbut, observé par un*
Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, dans une
femme de 50 ans, morte en 1754, à
l'hôpital de Saint-Louis. 130
IV. *Extrait d'une Lettre écrite de Lon-*
dres, par M. Schlosser, Médecin Hol-
landois, à M. Missa, Docteur-Régent
de la Faculté de Médecine de Paris. 135

ARTICLE III.

- I. *Remède pour le mal de tête.* 139
Autre pour la lepre, éprouvé dans l'hô-
pital militaire de Londres. 140

Fin de la Table des Matieres.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE
ET

PHARMACIE.

SECONDE ÉDITION.

MARS 1755.

Tome II.



A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.
Avec Approbation & Privilege.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

510 S. MICHIGAN AVE.

CHICAGO, ILL.

1900

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—



RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

M A R S 1755.

ARTICLE PREMIER,
Contenant quelques Observations de Médecine.

L E T T R E

*De M. Miffa, d. m. p. à l'Éditeur du Recueil
périodique des Observations de Médecine, au
sujet de la publication d'une Thèse sur le Cuivre.*

M O N S I E U R,



E scrupule que vous vous faites de
publier une Thèse déjà ancienne &
connue, doit disparoître à la vue
des avantages qu'on peut retirer
d'une nouvelle publication de ce morceau impor-
tant. D'ailleurs vous ne ferez en cela que suivre
l'avis de plusieurs Médecins de la Faculté, &

L ij

en particulier de M. Falconet. Ces personnes qui s'intéressent à la conservation du genre humain, voyent avec peine combien il est difficile de détruire les anciens usages, quelque dangereux qu'ils soient. Vous comprenez que je veux parler de la préparation des aliments dans les vaisseaux de cuivre. Comme on ne parvient jamais à proscrire un usage anciennement établi, qu'à force de lui livrer de nouveaux combats, & même sans relâche, on ne peut donc trop multiplier les occasions & les moyens de lui faire la guerre. Le Public ouvrira peut-être enfin les yeux sur son propre intérêt, & les Magistrats, toujours zélés pour le bien de leur patrie, pourront employer l'autorité qui leur est confiée à forcer ce même Public de prévenir les dangers auxquels il est exposé tous les jours par son obstination à se servir des vaisseaux de cuivre dans les cuisines.

Entre mille exemples funestes que je pourrois rapporter, je me contenterai de vous faire part des suivans, qui paroîtront d'autant plus frappans qu'ils sont nouveaux.

Au mois de Novembre dernier, je fus appelé chez un maître menuisier pour y traiter toute sa famille qu'on soupçonnoit avoir été empoisonnée. Après plusieurs interrogations, j'appris de cet homme qu'il avoit mangé d'une carpe à l'étuvée cuite dans un chaudron de cuivre qui n'avoit point été étamé; que le premier jour il n'avoit point été incommodé; mais que le second jour, ayant mangé le reste de cette carpe qu'on avoit laissée dans le chaudron, il s'étoit senti extrêmement mal, lui & sa famille (a).

(a) Comme tout le monde connoît les accidents que produit le verd de gris & les remèdes qu'on emploie en cette occasion, je pense qu'il est inutile d'en faire ici mention.

Le 10 Fevrier de cette année , pareil accident arriva à Charonne. Un particulier , son épouse , ses deux enfants & une servante , se trouverent empoisonnés tout-à-coup , pour avoir mangé d'un ragoût préparé dans une casserole de cuivre. Le poison se fit sentir avec tant de violence deux heures après le repas , que le mari & la femme en moururent , le premier dans les vingt-quatre heures , & l'autre le même jour , sans qu'on pût l'administrer. Les trois autres sont toujours en danger de mort : & s'ils sont assez heureux pour l'éviter , il y a tout lieu de craindre qu'ils ne demeurent affectés de quelques maladies chroniques.

Vous voyez , Monsieur , combien il est nécessaire de réveiller l'attention des citoyens ; & vous ne devez plus balancer un instant à communiquer par la voie de votre Journal, une these, qui , toute connue qu'elle soit , ne l'est pas encore assez , & deviendra plus publique par ce moyen. Je finis en vous remettant devant les yeux les sages réglemens des Suédois qui ont pros crit à jamais de leurs cuisines tous les ustensiles de cuivre. La lettre de M. le Baron de Scheffer , à ce sujet , se trouve insérée dans le Mercure de France de l'année 1753. Plusieurs Etats de l'Europe sont actuellement occupés à chasser ce métal funeste de leur domaine , & il seroit à souhaiter qu'on en fît autant en France.

Le cuivre n'est pas le seul métal dangereux pour la préparation des aliments : le plomb & l'étain ont aussi leurs inconvénients , comme je le démontrerai dans quelques Observations qui paroîtront dans votre Journal.

B. O. M.

Q U Æ S T I O

M E D I C A ,

*CARDINALITIIS disputationibus ,
manè discutienda , in Scholis Medico-
rum , die Jovis vigesimâ mensis Fe-
bruarii, anno Domini M. DCC. XLIX.*

M. CAMILLO FALCONET,
Salubris Consilii Regii Socio , & è
Regiâ Inscriptionum & Numismatum
Academiâ , Doctore Medico , Præside.

*An ab omni re cibariâ vasa ænea prorsus
ableganda.*

I.

PRIMARIUM Medici officium est , ut le-
gibus Hygienès hominem sanum in statu
præsenti conservet , & à malis impendentibus
tueatur. Verùm singulis non modò prospicere
debet , sed etiam omnium suorum civium salutem
invigilare , ac , jure meritò dixerim , univer-
sitati generis humani consulere. Præ omnibus
autem quæ ad hominum sanitatem faciunt , sanè
est momenti res coquinaria. Medico igitur dili-
genter explorandum , nedùm insuper habeat ,

quidquid in culinâ agitur, præsertim id de quo sollicitudinem suspicimus, quibus in vasis parentur, ferventurque alimenta, ne *mors in ollâ* fortè latitet. Vasa quæ pro re cibariâ adhibentur, è lignis fiunt, terris, metallis. At metallorum quæ perfectissima, purissimaque vulgò audiunt aurum & argentum, utinam sola in usu forent, si per modicum pretium liceret, reliquorum verò quod minimè noxium est, usurparetur! cum tamen inter ea cuprum, quod maximè venenosum est, ex pravâ consuetudine in cibis parandis adhibeatur.

II.

Venenum id omne est quod corpus vincit. Venenorum pleraque (a) 1^o. summâ partium tenuitate agunt & mole minimâ: 2^o. brevi tempore gravissimâ symptomata inducunt vel mortem ipsam: 3^o. in partes maximè nervosas vim suam exerunt. Potentissima verò sunt venena quæ ex minerali oriuntur regno. Ex vegetabilibus pleraque in primis viis agunt & in secundis. Succici autem animales venenosi instillari debent & immisceri per vulnus liquidis nostris, aliàs per os assumpti vix nocentes. At lethifera mineralia vix ultrâ primas transeunt vias, ventriculi & intestinorum tunicas erodunt, sphacelum ibi citissimè inducunt; quæ summa virulentia partium divisioni, gravitati simul & soliditati verosimilius debetur. Totum hinc minerale regnum animali fabricâ vix superabile. Non semel Mercurius in mortuorum è lue venereâ capitibus & inter eorum excrementa repertus, reperta in

(a) Hoffm. T. 1. p. 196.

cadaveribus fossorum ipsa metalla quæ vivi effodiebant, sal marinus cum urinâ vix mutatus expellitur è corpore. Nec deesse mineralibus spiritum suum rectorem sive *Gas* probant halitus è terræ superficie, vapores per minerarum cuniculos vagantes (a), quibus & lucernæ, & vita fossorum extinguuntur, tum effluvia maximè nociva metallorum dum tractantur. At metallum quale est cuprum, quòd venenosum & insuper solvi potest ab omnibus menstruis, aquâ, oleo, salinis, pinguibus, quantò magis extimescendum! Venenum porrò nullum in universum in naturâ est; sed uniuscujusque ea est indoles ut pro specie animalis à quo recipitur varios imò contrarios effectus edat. Hinc quæ nonnullis mortem inferunt venena, aliis animantibus in alimentum cedunt. Hircis convenit cicuta, Hyoscyamus porcis. Arsenicum homini lethale, nequaquam generi canino (b), contra nux vomica quæ canes interimit nobis fit medicamentum. Adde etiam præparationis opè vel mutatâ dosi venena fieri medicamenta & vicissim, ut demonstrant Opium, Mercurius ex corrosivo factus dulcis, Yucæ radix, &c.

III.

Cuprum, *Æs* Latinis, *Venus* Chemicis, metallum est ductile satis, valdè sonorum, colore rubro nitens ubi expolitur. Communior in mineris cum ferro origo & terrarum utriusque metalli analogia quædam fortè locum

(a) Beccher physiq. sub. terr. Kirker, Mund. Subterr. passim.

(b) Wepf. de Cic. aquat.

dederunt antiquissimæ illi (a) fabulæ de Veneris & Martis amoribus, Diisque rete inextricabili conjunctis, à Vulcano nempè igne subterraneo. Cuprum dum manibus pertractatur, ingratum exhalat odorem, saporem præbet acrem, austerum, nauseabundum ex quibus jam quid venenosi subodoraris. Suspicionem augent Fabri ærarii qui statim atque metallum hoc tractant, in alvi (b) fluxum incidunt; deinceps verò vim cupri erodendi, exsiccandi magis ac magis (c) experiuntur, halitibus virosis ex ære percussio excitatis pulmones ventriculumque valdè afficientibus. Demonstrationem facit viride æris quo assumpto dirissima ab omni ævo observata sunt symptomata, ventriculi, intestinorum tormina & dolores, horrendi vomitus, nausæ, frequentes & sæpè inanes dejectiendi conatus, anhelitus difficultas, siccitas oris & totius corporis, diræ vigiliæ, spasmodicæ membrorum contractiones & sæpè mors ipsa cum ventriculi & intestinorum erosione. Porro nullum est eorum quæ vocantur Menstrua à quo viride æris sive cupri solutio non perficiatur. Ab acidis nempè solvitur, ab alcalinis omnibus, salibus mediis, oleis cujuscumque generis, pinguedine, imò ab aquâ ipsâ & aëre humido cuprum convertitur in æruginem. Ab acido vitriolico quidem cœrulea solutio, à nitroso intensior, ab acido salis (d): primò viridis, dein verò fusca, ab oleis potissimum & ab alcalinis fixis viridis, ab eisdem vo-

(a) Homer. Odyss. Lib. VIII.

(b) Miscellan. Curiosor. Decad. II. Ann. IX. Observ. II.

(c) Ramazz. de morb. artific.

(d) Junk. Conspect. Chem. de cupro.

lactilibus eleganter cyanea, & adeo exquisitè ut atomus cupri ubicumque lateat, hoc spiritu prodatur, ab aceto emergunt cryſtalli ex cæruleo viridescētes. His si addas particularum æris tenuitatem summamque divisionem Boyleo certis cognitam experimentis; nullus dubitabis cuprum omnes veneni mineralis (Sect. II.) proprietates obtinere. Quantum ergo nobis timendum, si vasa cuprea in usu cibario adhibeantur perpetuò expōita aëri culinarum particulis tum oleosis, tum salinis gravidissimo? Si exinde parentur in iis, serventurque alimentā aceto, aliisque acidis vegetabilibus, cepis, aromatibus, pinguibus condita, promovente etiam solutionem cupri loci ipsiusmet repore? Si aqua in talibus asservetur vasis, aqua tam crebri usus ad vitam, aqua vehiculum omnis nostri alimentī? Quis neget undequaque nobis imminere periculum? Juscula infusa cum carnibus in cupreis vasis cocta & refrigerata saporem æris citissimè contrahunt, quem sæpius variis aromatibus fucare deinde tentant pessimi coqui. Corpora duriora in mortariis æneis trita cupri abrasa & simul mixti certissima (a) signa dederunt. Nec longè quæsiueris exempla contagii metallici funestissima, exhibent sanè Medicorum ubique monumenta. Emulsiones cum Margaritis (b), aquas stillatitias ex herbis papposis emeticas evasisse, hortulanum (c) à ciceribus assumptis miserè extinctum tertio die, vestales plusquam triginta ab esu oryzae in diarrhoeam cum cardialgiâ incidisse, vomitus à

(a) Brisseau Dissert. sur le Cuivre, &c.
Schulzius Dissert. quâ mors in ollâ, &c.

(b) Miscellan. Curios. Decad. II. *ibid.*

(c) *Ibid.* Cent. 3. Obs. 95.

d'Observations. Mars 1755. 155

salibus mediis simpliciter alterantibus excitatos (a) à lacte, ab oleis, caseo ac aceto vomitus horrendos, torminaque gravissima exorta passim legere est ex coctione, tritu, præparatione, affervatione in cupreis vasis. Quid moror? Vix est aliquis hominum cœtus, vel privata familia quæ aliquam de venenoso cupri contagio sibi funestam non tibi narret historiam. Periculi verò magnitudinem & veneni energiam non immeritò estimaveris; 1°. ex diversâ æris quo vas conflatum fuerit, præparatione. Cuprum siquidem rubrum lapidis calaminaris additione dat orichalcum, cum aliquâ Zinchi portione massam aurei coloris * cum stanni aliquâ parte fragilius duriusque metallum: cum his omnibus admixtis æruginem nihilominus contrahit cuprum, difficilius tamen quàm purum rubrum; at detestanda multò magis præparatio quæ arsenicum admittit. 2°. A naturâ corporis cocti, servatique plus minùsve corrodeute; 3°. à spatio temporis quo in vase moratur; 4°. à diverso coloris gradu ejusdem; 5°. à majori minorive quantitate assumpti cibi venenati; 6°. à variâ dispositione viscerum præsertim ventriculi ipso met instanti quo cibi potusve infecti assumuntur.

I V.

Ut vegetabilium & animalium cujusque sic & metallorum sua & propria est indoles, ac natura vix nisi effectibus definienda. Cupri vim deleteriam experimenta demonstrant, at causa effectuum obscurior. Multi tamen in rebus che-

(a) Acad. Leopold. Ephem Cent. I. obs. 13.

* Metallum Principis Roberti.

micis expertissimi præsentiam substantiæ arsenicalis hîc incusant & probare videntur : 1^o. genesis cupri in terris (a) bituminosis, arsenicalibus : 2^o. facillima solutio à salibus omnis generis : 3^o. effectus rodentes caustici in corpore humano : 4^o. fusio croci cupri ex hyacintho viridescentis non multum ab arsenici cum plumbi vitro liquati colore abludens : 5^o. flamma cupri ex cæruleo virescens & purpurea, solutio cærulea in spiritu nitri, flores æris puri per se sublimati; quæ omnia arsenicalibus conveniunt substantiis. Jam verò metallum quod æri tuto possit substitui inquiris : plumbum in usum cibarium advocare non sinunt status ipse metallicus mollior, solutio ab acidis, alcalinis, oleosis, lanugo quâ efflorescit diutius aëri expositum, vina lithargyro corrupta quæ per Germaniam (b) tot millia hominum jugularunt, morbi ipsius plumbi opificum qui colicos dolores & manuum tremores experiuntur primò, mox (c) paralytici, lienosi, veternosi, edentuli. De stanno quædam suspiciones nondum satis confirmatæ nimium tamen plausibiles : præ omnibus metallis in minera arsenicalibus, ut ita dicam, floribus obfitum est : inspersum carbonibus flores quos evehit arsenicalem (d) quasi faciem repræsentant : stanni scobs flammæ candelæ injecta fumum emittit (e) cum odore allium leviter redolente : vina in poculis stanneis sæpius emetica fiunt : arsenicum

(a) Junker. conspect. chem. *ibid*.

(b) Zelleri Dissert. de vinis lithargyro mangoni-
zatis.

(c) Ramazz. *Ibid*.

(d) Junker.

(e) D. Geoff. Mat. Med. de Stann.

d'Observations. Mars 1755. 157

nulli metallo facilius adhæret quàm stanno : stannarii (a) ea symptomata pati solent quibus obnoxii sunt plumbi fusores & molitores. At ponas stannum per se innocuum, quid eò fiet si plumbi octavâ vel decimâ parte adulteretur, de quo jam tempore Galeni querelæ, imò ut sæpè fit non paucâ quantitate reguli antimonii, cupri & ipsiusmet arsenici ? An ergò vasa conquinata deficient innocua exceptis argenteis aureisve ? Tutissima habes fictilia, fragilia quidem, tutissima æquè sed multò magis durabilia quæ ex ferro parantur. Ferrum nempè ubique terrarum reperiundum, nulli animali cognito nocens, homini amicissimum, fusum, malleatum, vel in chalybem mutatum materiam nobis offert instrumentis, vasisque pro usibus internis aptissimam. Fabri ferrarii ex constanti observatione sani, longævi, nec alia ex opere suo patiuntur incommoda quàm alvi adstrictiorem (b) & lipitudinem. Ferrum mercurii & plumbi confortium respuit ; si minimam cupri quantitatem continet, hoc contagio illud purgare docent Artis Chemicæ (c) Magistri. Ab aquâ, fatemur, solvendum se præbet, ab oleis verò non itidem ut cuprum ; sed rubigo innoxia imò salutifera, & in illius prædicandis virtutibus vox planè deficeret. Inargentari etiam potest & inaurari, si quæ foret necessitas utilitasve. Juscula & carnes in lebetibus è ferro fuso vel malleato, quamvis alio metallo non obductis, parata atque servata nullum indè referunt ingratum saporem. His in vasis lentior, æquabilior decoctio, undè per-

(a) Ramazz.

(b) Ramazz.

(c) Kunk. Labor. exper. de ferro.

fecta jusculeorum & ciborum confectio. Distillationes chemicæ variique processus talibus instrumentis, felicissimè (a) ac tutissimè succedunt. Demùm ferrum malleatum emollire, stannopuriori firmitus obducere, adeoque à rubigine defendere, sicque variam ad omnes usus supellectilem tutissimam, sanissimam, mole levem & minoris pretii paucis abhinc annis fabricari docuit civis optimus & ingeniosus artifex *. Quid ergò impedit quominus vasis cupreis periculis plenis ferrea substituantur semper innocua? His suffragantur Politices & Œconomix leges, quandoquidem in tantâ ferri copiâ penuriâ cupri laboramus. Quæ verò sint ferri principia demonstrat ipsiusmet metalli artificialis compositio è terrâ limosâ crassiore subrusâ ubivis ferè locorum reperiundâ, & materiâ quâcumque minerali, vegetabili, animali phlogisticum principium suppeditante. Hinc spes certissima nunquam hominibus defuturi metallorum utilissimi.

V.

Nec objicias ex cupro sales, tincturas varias. Ens veneris Boyleo laudatissimum, aliaque bene multa parari ad usum internum, felicitis usus præsertim in epileptis; tincturæ cupri alcalinæ (b) volatilis ope sanatum hydropicum excitatum maximo urinæ effluvio qui diù sospes supervixit. Etenim cogita mutatâ præparatione vel dosi venena fieri medicamenta; (Sect. II.) multum deindè discriminis esse inter medicamentum

(a) Brisseau. *Ibid.*

* Le Sieur Premery.

(b) Boern. *Elem. Chem. process.* 192.

cautè, prudenter à Medico in desperato morbo exhibitum & venenum sanis diversæ ætatis & temperiei per cibos incertâ assumptum dosi. At vasa ænea stanno obduci possunt & à prudentibus non adhibentur nisi sic incrustata. Verum jam ponamus de stanno vanas omninò esse suspiciones; (Sect. IV.) ergò jam sanitas vitæque hominum pendebunt à laminâ stanni tenuissima frequentiori usu facilè abradendâ; pendebunt ab incuriâ servi vel coquorum qui vasa recens obducta rejiciunt ob ingratum saporem ex materiis adhibitis oriundum ut stannum cupro adhæreat. Reponis adhuc cuprum facillimè quidem cum alimento misceri, sed minimâ dosi. Verum quid fiet si sæpiùs repetitum venenum & undequaque paratum, à coquis in privatis ædibus per omnia ferè instrumenta, ab iis qui saccharo fructus condiunt per patinas ex ære rubro (undè in saccharum innocens injustissimæ querelæ), à cerevisiariis per lebetes ad coquendam cervisiam, à mulieribus rusticis lac ferentibus in vasis ex orichalco, à pistoribus per varia instrumenta cuprea quibus utuntur, à salis communis venditoribus per balances ærugine semper infectas: si demùm quidquid ferè venditur emiturque ære contaminatum misceatur cibis, potibus, medicamentis? Certè vel dirissima symptomata (Sect. III.) illicò emicabunt, vel saltem lenta quædam fel exitialis labes visceribus inuretur; undè morbi plurimi, incogniti, vix medicabiles oriuntur præsertim in infantibus nondum huicce veneno assuefactis, feminis & quibuscumque debilioribus. Fatemur equidem liquores è vasis æneis vix quidquam abradere dum ebulliunt, nec infici nisi dum refrigerantur; quippe calore vigente, minor applicatio liquoris parietibus va-

lis, remittente verò major. At de subtiliori physica, feliciorique apparatu parum curant, nec unquam curabunt, plebeia gens, coqui, mulierculæ. Nunquam ergò satis in tuto sanitas erit cupreis adhibitis vasis. Nunc verò si per frequentiores incuriam de contagio metallico in cibis antequam assumantur, sit aliqua tibi suspicio, solventia cupri (Sect. III.) adhibe & attende ad colores oriundos ex superfusis menstribus præsertim *alkali-volatili*: at si jam assumptum venenum demonstrant symptomata, medicinam accipe: vomitus primò excitandus per aquam, oleum calidum, butyrum recens vel pingua omnia; hoste jam per majorem partem ejecto ad lenientia, cremores hordei, oryzæ, lacticia recurrendum per aliquot dies: tandem cardiacis, carminantibus, tonumque ventriculi & intestinorum reparantibus insistendum. Vomitu vel secessu remediis vehementioribus (a), ut antimonialibus cedere piaculum foret, cum rodens rodenti esset addere. Si febris accesserit, diluentia, mucilaginosa, nitrosa in usum advocanda; sed veneno domando sæpius impar medicina, cum nempè majori assumptum fuit dosi. Latrices itaque legibus & officio (Sect. I.) viri medici tenentur, ut potè sanitatis ministri, de imminente ex vasis æneis periculo cives graviter & severè monere, adeoque palàm & audacter concludere:

*Ergò ab omni re cibaria vasa ænea prorsus
ableganda.*

Proponebat Parisiis FRANCISCUS THYERY, Tullenfis, Doctor Medicus Pontimuffanus, Saluberrimæ Facultatis Medicinæ Parisiensis Baccalaureus, A. R. S. H. 1749. à sextâ ad meridiem.

(a) Mercurial. de venenis.

TRADUCTION

T R A D U C T I O N

DE LA PIECE PRÉCÉDENTE.

QUESTION DE MÉDECINE,

Discutée le matin pour les Disputes Cardinales, dans les Écoles de Médecine, le Jeudi vingtième du mois de Février de l'année 1749.

Sous la Présidence de M. Camille Falconet, Médecin Consultant du Roi, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles - Lettres, Docteur Régent de la Faculté.

Si on doit rejeter entièrement l'usage des vaisseaux de cuivre dans la préparation des aliments.

I.

LE principal devoir du Médecin est de conserver, suivant les regles de l'Hygiène, l'homme sain dans l'état où il est, & de le défendre des maladies dont il est menacé. Ce ne sont pas seulement les particuliers qui doivent faire l'objet de son attention; mais il est encore obligé

M

de veiller à la conservation de la santé de tous ses Concitoyens, ou, pour mieux dire, il doit avoir en vue l'avantage de tout le genre humain. De toutes les choses qui servent à entretenir la santé des hommes, il n'en est, sans contredit, aucune de plus grande importance que l'art de préparer les aliments. Tout ce qui a rapport à cet objet ne doit donc pas être négligé par les Médecins : ils doivent, au contraire, y faire la plus grande attention, sur-tout pour ce qui concerne les vaisseaux dont on se sert à cet effet. C'est ce dernier point que nous avons entrepris de traiter en particulier, de peur que le principal soutien de la vie ne devienne souvent la cause de la mort. Les vaisseaux qu'on emploie dans la préparation des aliments se font de bois, de terre & de métal. Il seroit à souhaiter qu'il n'y eût parmi les métaux que les plus purs & les plus parfaits, c'est à-dire, l'or & l'argent, qui fussent en usage, si la modicité du prix le permettoit ; & que parmi les autres on fût exact à ne se servir que du moins nuisible : mais on a la mauvaise habitude d'employer à cet usage le cuivre, qui est certainement un véritable poison.

I I.

On appelle poison tout ce qui détruit les principes de la vie. La plupart des poisons (a) 1°. agissent par l'extrême subtilité de leurs parties. 2°. Ils produisent en peu de temps les plus terribles symptômes ou causent la mort même. 3°. Leur action se porte sur les parties les plus nerveuses. Les poisons les plus violents sont ceux

(a) Hoffm. p. 196.

qui se tirent du regne minéral. L'action de ceux que fournissent les végétaux, se passe dans les premières & dans les secondes voies : mais les sucs animaux vénéneux doivent être infinués par une plaie & mêlés avec nos liqueurs ; car si on les prend par la bouche, ils sont à peine nuisibles. Les poisons tirés des minéraux passent à peine au-delà des premières voies ; ils corrodent les tuniques de l'estomac & des intestins, & y produisent bientôt la gangrene. Il est vraisemblable que cette grande malignité est due à la division, à la pesanteur & à la solidité des parties dont ils sont composés. Il paroît de-là que les animaux sont incapables de surmonter l'énergie des productions du regne minéral. On a trouvé plusieurs fois du mercure dans la tête des personnes mortes de la vérole, & parmi leurs excréments ; on a vu dans des cadavres de Mineurs les mêmes métaux qu'ils avoient tirés pendant leur vie des entrailles de la terre. Le sel marin sort du corps avec l'urine, sans avoir subi presque aucune altération. Les minéraux ont de plus cet esprit recteur, ce Gas de Van-Helmont, qui se fait assez sentir par les exhalaisons qui s'élèvent de la surface de la terre, par les vapeurs qui sont répandues dans les souterrains des Mines, & (a) qui éteignent les lampes des Mineurs, & leur causent souvent la mort ; enfin, par tous les écoulements dangereux qui s'écappent des métaux, lorsqu'on les travaille. Mais combien plus ne devons-nous pas redouter un métal vénéneux, tel que le cuivre, qui peut être dissous par tous les menstrues, comme l'eau, l'huile & les sels ? Au reste, il n'y a

(a) Beccher, *physic. subterr.* Kirker, *Mund. subterr. passim.*

point de poison universel dans la nature ; mais ils produisent chacun en particulier des effets différens , ou même opposés , suivant les diverses especes d'animaux sur lesquelles ils agissent , en sorte que quelques poisons qui sont mortels pour certains animaux , servent de nourriture à d'autres ; la ciguë est un aliment pour les boucs , la jusquiame pour les cochons ; l'arsenic , qui est mortel à l'homme , ne fait point de mal aux chiens ; (a) au contraire , la noix vomique , qui leur cause la mort , est un médicament pour nous. De plus , on parvient par des préparations , ou seulement en changeant la dose , à transformer les poisons en remèdes , & réciproquement : comme , par exemple , l'Opium , le Mercure qui de corrosif devient doux , la racine d'Yuca , &c.

III.

Le cuivre que les Latins appellent *Æs* , & que les Chymistes appellent *Vénus* , est un métal ductile , très-sonore & d'un rouge brillant , lorsqu'il est poli. C'est peut-être parce que le fer se trouve le plus souvent allié avec du cuivre dans les mines , & qu'il y a une très-grande analogie entre les terres de ces deux métaux , qu'on a imaginé cette Fable si célèbre dans l'Antiquité , (b) des amours de *Vénus* & de *Mars* , & du rets admirable dans lequel ces Dieux se trouverent embarrassés , par l'artifice de *Vulcain* , c'est-à-dire , par le feu souterrain. Lorsqu'on tient le cuivre entre ses mains , il exhale une odeur désa-

(a) Wepf. de Cic. aquat.

(b) *HOMER.* odiss. lib. VIII.

d'Observations. Mars 1755. 165

gréable; il a une faveur âcre, propre à exciter le vomissement: ce qui fait déjà soupçonner quelque chose de vénéneux. On se confirme dans cette idée, en voyant que les Ouvriers qui travaillent ce métal, sont bientôt incommodés d'une diarrhée (a), & éprouvent ensuite de plus violents symptômes (b), en conséquence des particules corrosives de ce métal, qui portent leur action sur les poudoux & l'estomac. Enfin, cela se trouve démontré par les effets du verd de gris, qui étant pris par la bouche, a causé de tous temps les symptômes les plus terribles, de violentes douleurs d'estomac & d'intestins, des nausées, des vomissements horribles, des envies fréquentes & souvent inutiles d'aller à la selle, une difficulté de respirer, un dessèchement de la bouche & de tout le corps, de cruelles insomnies, de contractions spasmodiques des membres, & souvent la mort même avec la corrosion de l'estomac & des intestins. Or, il n'y a aucun menstrue qui ne dissolve le cuivre, ou ne fasse du verd-de-gris; car il se dissout par les acides, par tous les alkalis, les sels neutres, les huiles de toutes especes, la graisse: enfin l'eau elle-même, & l'air chargé d'humidité, changent le cuivre en verd-de-gris. L'acide vitriolique fait une dissolution bleue, l'acide nitreux la fait plus foncée: celle du sel marin est d'abord (c) verte, ensuite brune: la dissolution par les huiles, & sur-tout par les alkalis fixes, est verte, par les alkalis volatiles elle est d'un beau bleu céleste,

(a) Miscellan. Natur. Curiosor. decad. II. An. IX. Obs. II.

(b) Ramazz. de morb. artific.

(c) Junk. Conspect. chem. de cupro.

& se fait si parfaitement que le moindre atôme de cuivre, tout caché qu'il soit, ne peut échapper à ce menstree : le vinaigre produit avec ce métal des crystaux d'un bleu verdâtre. Si l'on ajoutez à tout cela l'extrême subtilité des particules du cuivre, ce que Boyle a prouvé par des expériences certaines, on ne pourra plus douter que ce métal n'ait toutes les propriétés d'un poison minéral. (Sect. II.) Que n'avons-nous donc pas à craindre, si on emploie à la préparation des aliments des vaisseaux de cuivre, dans des lieux où l'air est toujours fort chargé de particules huileuses & salines ? Si on y apprête, ou si on y conserve des mets assaisonnés avec des acides végétaux, des oignons, des aromates, des graisses, tandis que d'ailleurs la chaleur du lieu même favorise la dissolution du cuivre ; enfin, si on conserve l'eau dans ces vaisseaux, l'eau véhicule de tous nos aliments, & qui est d'un si grand usage dans la vie, qui ne sera pas convaincu du péril qui nous menace de toutes parts ? Des bouillons & des ragoûts préparés & refroidis dans ces vaisseaux y contractent bientôt un goût de cuivre, que les Cuisiniers imprudents tâchent le plus souvent de leur faire perdre ensuite par différents aromates. Des corps durs, broyés dans des mortiers de cuivre, ont donné des signes certains qu'ils s'étoient mêlés (a) avec des particules cuivreuses, qui avoient été détachées durant la trituration. Il ne faut pas chercher bien loin des exemples funestes des malheurs causés par ce poison métallique : les fastes de la Médecine en sont remplis. On y voit des émulsions avec des per-

(a) Brisseau dissert. sur le cuivre, &c.
Schulzius dissert. quâ mors in ollâ, &c.

d'Observations. Mars 1755. 167

les (a) : des eaux distillées des plantes rafraîchissantes, sont devenues émétiques : qu'un Jardinier (b) mourut misérablement pour avoir mangé des pois : que plus de trente Religieuses, qui avoient mangé du riz, furent attaquées d'une violente diarrhée, avec une grande douleur d'estomac : que des sels neutres, simplement altérants, exciterent des vomissements : qu'il en survint d'horribles avec de violentes tranchées, pour avoir pris du lait (c), de l'huile, du fromage & du vinaigre, parce que tous ces aliments avoient été cuits, préparés, conservés dans des vaisseaux de cuivre. Mais à quoi bon m'arrêter à ces observations ? Il n'y a presque aucune famille particulière qui n'ait quelque récit funeste à faire sur les dangereux effets de ce métal. On pourra juger de la grandeur du péril & de l'énergie de ce poison ; 1°. par les différentes manieres de préparer le cuivre qui sert à former le vaisseau : le cuivre rouge mêlé avec de la pierre calaminaire devient du léton, avec du zinc il acquiert une couleur d'or, & fait ce qu'on appelle du métal de Prince, avec un peu d'étain il se change en un métal plus dur & plus fragile : le cuivre ainsi altéré donne cependant toujours du verd-de-gris, à la vérité, plus difficilement que le rouge pur, mais la préparation où entre l'arsenic est beaucoup plus funeste : 2°. Par la nature, plus ou moins corrosive du corps qui est cuit ou conservé dans ces vaisseaux : 3°. Par l'espace de temps qu'il y a séjourné : 4°. par son différent degré de chaleur : 5°. par la quantité, plus ou moins grande, qu'on

(a) Miscellan. Curios. decad. 11. ibid.

(b) Ibid. Cent. 3. obs. 95.

(c) Acad. Leopold. Ephem. Cent. 1. obs. 13.

a pris de mets empoisonnés : 6°. Par la différente disposition des viscères , particulièrement de l'estomac , dans le moment qu'on fait usage de ces aliments vénéneux.

I V.

Les Minéraux ont comme les Végétaux & les Animaux chacun leur nature particulière , & ce n'est que par les effets qu'on peut parvenir à la connoître. Les expériences nous apprennent assez combien le cuivre est funeste : mais la cause en est fort obscure. Un grand nombre de Chymistes célèbres l'attribuent à une substance arsénicale , qu'ils croient mêlée avec ce métal , & ce sentiment paroît appuyé sur les raisons suivantes. 1°. La génération du cuivre (a) dans des terres bitumineuses , arsénicales : 2°. la facilité qu'il a à être dissous par toutes sortes de sels : 3°. ses effets corrosifs & caustiques dans le corps humain : 4°. la fusion du safran de cuivre , d'un bleu verdâtre , qui approche beaucoup de la couleur de l'arsenic fondu avec du verre de plomb : 5°. la flamme du cuivre d'un bleu verdâtre & pourpre , la dissolution bleue de ce métal par l'esprit de nitre , les fleurs de cuivre pur sublimé par lui-même : propriétés qui conviennent toutes aux substances arsénicales. On demande maintenant quel est le métal qu'on peut substituer au cuivre avec sûreté : il y a de très-grandes raisons qui empêchent qu'on ne puisse se servir du plomb ; le peu de dureté qu'il a dans son état naturel , la facilité qu'il a d'être dissous par les acides , les alkalis , les huiles : l'efflorescence , dont il se

(a) Juncker , conspect. chem. ibid.

d'Observations. Mars 1755. 169

trouvé couvert, lorsqu'il a été long-temps exposé à l'air : les vins frêlatés avec la litharge, qui ont fait périr tant de milliers d'hommes (a) en Allemagne : les maladies des Ouvriers qui travaillent le plomb, lesquels sont d'abord attaqués de violentes coliques & tremblement de mains, & tombent ensuite dans la paralysie (b) & dans la léthargie, ont la rate tuméfiée, & perdent toutes leurs dents. On a quelques soupçons sur l'étain qui ne sont pas confirmés ; mais qui cependant ne sont que trop plausibles : c'est celui de tous les métaux qui, dans la mine, est le plus couvert de fleurs arsénicales. Les fleurs qui se subliment du mélange de ce métal, avec du charbon pulvérisé, ont de la ressemblance avec l'arsenic (c) ; la limaille d'étain jettée sur la flamme d'une chandelle, donne de la fumée avec une odeur qui approche un peu de celle de l'ail ; (d) les vins qu'on a laissé reposer dans des gobelets d'étain, sont souvent émétiques ; l'arsenic ne s'allie à aucun métal plus facilement qu'à l'étain ; ceux qui travaillent ce métal éprouvent (e) les mêmes symptômes que ceux qui manient le plomb : mais supposé que l'étain ne soit pas nuisible par lui-même, qu'arrivera-t-il, s'il a été falsifié en mêlant une huitième ou une dixième partie de plomb, comme on s'en plaignoit déjà du temps de Galien, ou bien du régule d'antimoine, du cuivre & même de l'arsenic ?

(a) Zeller. Dissert. de Vinis lithargyro mangonizatis.

(b) Ramazz. Ibid.

(c) Junker.

(d) D. Geoff. Mater. Med. de Stanno.

(e) Ramazz.

N'y aura-t-il donc que les vaisseaux d'or & d'argent dont on pourra se servir en toute sûreté ? Ceux qui sont faits d'argile ou de terre sont excellents , mais fragiles à la vérité ; ceux de fer ne sont pas moins sûrs , & ont l'avantage d'être plus solides. Le fer se trouve répandu de toutes parts ; il est très-salutaire à l'homme , & ne nuit à aucun animal , soit qu'il soit fondu , battu , ou changé en acier : il nous offre une matière très-propre à faire toutes sortes d'ustenciles destinés à la préparation des aliments. Une expérience constante nous fait voir que les Ouvriers en fer sont sains & jouissent d'une longue vie , & que ce genre de travail ne leur cause aucune autre incommodité que la constipation du ventre (a) & la chassie. Le fer ne peut s'amalgamer avec le mercure , ni s'allier avec le plomb : s'il contient la moindre partie du cuivre , les Chymistes apprennent à le purifier & à le séparer (b) entièrement de ce poison. Il se laisse à la vérité dissoudre par l'eau : mais non pas par les huiles comme le cuivre : & sa rouille , non-seulement n'est pas nuisible , mais elle est si salutaire d'un commun aveu , qu'il seroit inutile de vouloir célébrer toutes ses vertus. D'ailleurs , ce métal peut être argenté & doré , si l'on juge cet embellissement de quelque utilité. La viande & les bouillons préparés & conservés dans des pots de fer , fondu ou battu , quoiqu'ils ne soient revêtus d'aucun autre métal , n'y contractent point de mauvais goût. La décoction se fait plus lentement , il est vrai , mais plus uniformément dans ces vaisseaux ; en sorte que ces aliments y sont parfaite-

(a) Ramazz.

(b) Kunkel. labor. exper. de ferro.

d'Observations. Mars 1755. 171
 ment bien préparés. Les distillations chymiques ,
 & différentes autres opérations , réussissent très-
 bien , & se font en toute sûreté (a) dans ces for-
 tes de vaisseaux. Enfin , un Ouvrier très-ingé-
 nieux (b) & excellent Citoyen a donné depuis
 quelques années le moyen d'amollir le fer battu ,
 de l'étamer d'une manière durable , de le défen-
 dre de la rouille , & par ce moyen , de se procu-
 rer une batterie de cuisine très-saine , plus légère
 & à moins de frais. Q'est-ce qui empêche donc
 qu'à des vaisseaux de cuivre , qui sont si perni-
 cieux , on ne substitue ceux de fer , qui ne peu-
 vent jamais être nuisibles ? Nous y devons , d'ail-
 leurs , être portés par les loix de l'économie &
 de la politique , puisqu'avec une si grande abon-
 dance de fer , nous sommes dans la disette de
 cuivre. La composition artificielle du fer nous
 apprend quels sont les principes dont ce métal
 est formé. On est parvenu à en faire avec une
 terre limoneuse , grossière , roussâtre , & qui se
 trouve presque par-tout , jointe à une matière
 quelconque minérale , végétale , animale , qui
 puisse fournir le principe phlogistique ; d'où il
 suit que nous avons tout lieu d'espérer que les
 hommes ne manqueront jamais du plus utile des
 métaux.

V.

Qu'on n'objecte pas que l'on prépare avec le
 cuivre , des sels , différentes teintures , l'*ens ve-*
neris si estimé de Boyle , & plusieurs autres re-
 medes d'un très-grand usage , pris intérieure-

(a) Brisseau. Ibid.

(b) Le Sieur Premery.

ment, sur-tout dans les maladies épileptiques : qu'on a guéri un hydropique (a) avec une teinture de cuivre alkaline volatile, qui produisit un écoulement d'urine très-abondant : car il faut se ressouvenir que par le changement de préparation, ou de dose, des poisons peuvent devenir des médicaments, (Sect. II.) & que de plus, il y a bien de la différence entre un remède ordonné avec prudence & avec précaution par un Médecin dans un cas désespéré, & un poison pris à une dose incertaine avec les aliments par des personnes en santé, de différents âges & de divers tempéraments. Mais les vaisseaux de cuivre peuvent être étamés, & les personnes prudentes ne s'en servent qu'avec cette précaution. Dans ce cas, supposons que tout les soupçons dont nous avons parlé, (Sect. IV.) soient sans fondement, la santé & la vie des hommes dépendront donc alors d'une lame d'étain très-déliée qui s'usera facilement. L'une & l'autre dépendra donc de l'imprudence des Domestiques & des Cuisiniers, qui rejettent les vaisseaux récemment étamés, à cause du mauvais goût qui vient des matières qu'on a employées pour faire attacher l'étain au cuivre. On réplique encore que le cuivre se mêle facilement à la vérité avec les aliments, mais en très-petite dose. Qu'arrivera-t-il cependant, si on prend si fréquemment un poison préparé en tant de manières par les Cuisiniers dans les maisons où l'on se sert du cuivre pour les ustenciles : par ceux qui font des confitures dans des vaisseaux de cuivre rouge : (d'où il arrive qu'on se plaint injustement du sucre qui n'a aucune part au mal qui en résulte :) par les

(a) Boerrh. elem. chem. process. 192.

d'Observations. Mars 1755. 173

Brasseurs qui font cuire la biere dans des pots de cuivre : par les femmes de la campagne qui apportent le lait dans des vaisseaux de ce métal : par les Boulangers qui se servent de différents instruments de cuivre : par les Marchands de sel commun qui le pesent dans des balances toujours pleines de verd-de-gris : enfin , que n'arrivera-t-il si presque tout ce qui se vend & s'achete est infecté de cuivre & se mêle avec les aliments , la boisson & les remedes ? Il en résultera certainement de très-cruels symptômes en fort peu de temps , ou du moins les viscères se corrompront peu à peu. On contractera des maladies lentes , inconnues , qui , malgré tous les remedes , se termineront souvent par la mort. C'est ce qui arrivera sur-tout dans les femmes délicates & foibles , & dans les enfants qui ne seront pas encore accoutumés à ce poison. Il est vrai , & nous l'avons , que les liqueurs , tandis qu'elles bouillent , ne détachent presque rien des vaisseaux , & qu'elles ne s'infectent qu'en se refroidissant : car lorsque la chaleur est dans sa force , la liqueur est moins appliquée aux parois du vaisseau : elle l'est au contraire davantage à mesure que la chaleur vient à diminuer. Mais il ne faut pas s'attendre que le Vulgaire , les femmelettes , les Cuisiniers , se donnent assez de soin pour profiter de cette remarque : ils négligent les pratiques les plus simples , & toute la Physique est inutile pour eux. La santé ne sera donc jamais en sûreté , tant qu'on fera usage du cuivre. Si l'on a quelque soupçon que ce poison métallique se soit glissé dans les aliments , avant qu'on les ait pris , il n'y a qu'à employer les dissolvants du cuivre , sur-tout l'*alkali volatil* , (Section III.) & remarquer les couleurs qu'ils

produisent. Mais si les symptômes ne font que trop connoître que le poison est déjà pris, il faudra aussi-tôt exciter le vomissement avec de l'eau chaude, de l'huile, du beurre frais, ou avec toutes sortes de corps gras : ayant fait sortir ce poison pour la plus grande partie, on aura recours pendant quelques jours aux adoucissans, aux crèmes d'orge, de riz, à toutes sortes de laitage : après quoi on insistera sur les cardiaques, les carminatifs, & sur tous les remèdes capables de rétablir le ton de l'estomac & des intestins. Il seroit très-dangereux de vouloir procurer des évacuations par haut ou par bas avec des remèdes plus violents (a), comme les antimonialx, puisqu'on ajouteroit par-là un corrosif à un autre. Si la fièvre survenoit, on mettroit en usage les délayans, les mucilagineux, & les nitreux : mais le plus souvent la Médecine est incapable de surmonter la violence de ce poison, lorsqu'il a été pris à une trop grande dose. Il est donc du devoir des Médecins, comme Ministres de la santé, d'avertir sérieusement les Citoyens du péril dont ils sont menacés par l'usage des vaisseaux de cuivre, & d'affirmer publiquement avec courage, en concluant :

Qu'on doit absolument rejeter l'usage des vaisseaux de cuivre dans la préparation des aliments.

Question proposée à Paris par FRANÇOIS THIERY, de Toul, Docteur en Médecine de Pont-à-Mousson, Bachelier de la Faculté de Paris, l'année 1749. depuis six heures jusqu'à midi.

(a) Mercurial. de Venenis.

L E T T R E

*De M***. Médecin Allemand, à M.
Bouvard, Médecin de la Faculté de
Paris, sur le Scorbut.*

De Copenhague, le 4 Janvier 1755.

IV. Vous ne pouvez douter, Monsieur, de l'intention où je suis de satisfaire, pendant mon séjour ici, aux engagements que j'ai pris avec vous ; mais cette suite d'Observations bien circonstanciées sur le *Scorbut*, que vous dites attendre de moi, comme d'un Observateur sans préoccupation, demande un bien plus long-temps que vous ne l'aviez espéré d'abord, & que je ne m'en étoit flatté moi-même.

Lorsque j'eus l'honneur de vous entretenir dans mon passage à Paris, votre raisonnement, s'il vous en souvient, étoit celui-ci. Pour avoir l'histoire entière d'une maladie, il faut être dans le lieu où elle regne avec le plus d'étendue. Comme c'est dans l'Italie, sur-tout à Pavie & à Crémone, qu'il est plus facile d'observer les fièvres intermittentes malignes, & les subintrantes lypyriques, sur lesquelles M. Valkaringhi nous laisse espérer le Recueil de ses Observations journalières : comme c'est en Angleterre que les maladies hypochondriaques paroissent sous plus de faces, ou du moins sous des traits plus sensibles ; c'est aussi dans le Nord, où le *Scorbut* semble avoir pris naissance, qu'on peut mieux

le suivre * dans toutes ses démarches, & lui voir un caractère mieux marqué. Mais ne ferez-vous pas, Monsieur, aussi étonné que je l'ai été moi-même, d'apprendre que le nom de cette maladie est peut-être tout ce qu'il en est jamais sorti : & si l'on y excepte quelques coins de terre marécageux où le *Scorbut* est endémique, rien n'y est si commun que le nom, & rien de si rare que la chose. Ce qui a sans doute étendu l'idée du *Scorbut*, & occasionné la méprise, c'est que le nom de *Scorb* ou *Scorbut*, qui dans l'Idiome Esclavon est un terme générique que vous ne sçauriez mieux rendre en François que par celui de *maladie*.

S'il est vrai qu'ici comme ailleurs l'esprit de système ait quelque temps prévalu, & qu'il se trouve encore des gens pour qui toute maladie chronique un peu opiniâtre est aussi-tôt chargée de l'opprobre du *Scorbut*, qu'ils appelleroient volontiers le mal Germanique, comme j'ai vu en France la plupart de vos Chirurgiens rapporter tout à la vérole comme au seul mal François ; cependant ici ceux à qui le préjugé n'a point fasciné les yeux, reconnoissent que ces maladies douteuses, ces symptômes irréguliers qui se succèdent avec tant de caprice, qui, d'affections hypochondriaques ou hystériques passent en coliques, en fièvre erratiques, dans des douleurs de rhumatisme, souvent aussi inconstantes que les premiers accidents qui avoient paru d'abord, sont bien plus ordinairement les précurseurs de maladies régulières entièrement distinctes

* Voyez la Thèse de M. Miffa sur le Scorbut, soutenue aux Écoles de Médecine, le 7 Février 1754.

d'Observations. Mars 1755. 177
du *Scorbut* *, qu'ils ne le font du *Scorbut* lui-même, tant que le Médecin sçait attendre la décision de la nature, sans la troubler par des remèdes qui apportent quelquefois le mal qu'on vouloit combattre. Toute indisposition équivoque n'est point ici une disposition au *Scorbut*, & l'on rougit aujourd'hui d'avoir perverti par là l'ordre naturel dans la recherche des causes de maladies chroniques ; obligation que l'on a sans doute aux efforts que Sthal, ce génie supérieur, que l'on pourroit appeller le restaurateur de la Médecine & l'instituteur de la bonne méthode, a courageusement faits pour s'opposer au torrent général. Dans les maladies chroniques, ce qui paroît souvent aux yeux de ceux que le *Scorbut* a charmés, une humeur qui se déplace, & une humeur scorbutique, n'est pour un *Sthalien* que le sang lui-même, qui, par sa surabondance ou son épaissement, fatigue & pèse sur les parties où il séjourne. Ces maladies sont ce que M. Sthal appelle *apparatus ad hæmorrhagias, intentio hæmorrhagias commovendi, conamina per hæmorrhagias*. Il n'est presque point d'âge qui n'ait une tendance particulière à l'hémorrhagie : ainsi dans

* Si l'Auteur de cette Lettre s'étoit donné le temps d'approfondir davantage la matière, il n'auroit pas manqué de s'appercevoir que tous ces accidents & les maladies régulières qui viennent à la suite, sont autant de métamorphoses du *Scorbut*, différentes entr'elles, à la vérité, bien loin que les uns & les autres soient entièrement distincts de ce Prothée en Médecine, qui se déguise tous les jours, sur-tout dans le Nord, où il est plus familier, sous toutes sortes de formes imaginables. Voilà du moins ce que l'observation constante a appris jusqu'ici sur ce sujet à ceux qui l'ont observé de plus près sur les lieux.

les premiers temps de la jeunesse, les douleurs de tête, les maux de gorge, &c. semblent préparer les hémorrhagies du nez. Quelques années après succède le crachement de sang, si l'on n'éprouve à son défaut des anxietés dans les hypochondres, des chatouillements, des resserrements de poitrine; dans l'âge moyen ensuite, les efforts se portant plus bas, les hémorrhoides viennent à paroître, ou ne laissent voir en équivalent que coliques, que fausses néphrétiques, que rhumatismes, &c. Enfin dans une vieillesse avancée, qui n'urine point de sang, doit s'attendre aux plus cruelles attaques de la goutte sciaticque, ou à mille autres tourments dans les parties inférieures. Ce qu'on voit de particulier dans les âges, on l'observe dans les tempéraments. Dans l'idée enfin de M. Sthal, toutes ces dispositions à l'hémorrhagie conduisent bien plus au *Scorbut*, que le *Scorbut* lui-même ne conduit à l'hémorrhagie *; & si dans quelques-unes d'elles, les Anti-Scorbutiques administrés par une main habile ont eu quelque succès, c'est moins par une vertu spécifique & contraire aux miasmes du *Scorbut*, que par leur qualité fondante. Dans cette tendance à l'hémorrhagie, qu'amène avec soi la surabondance ou l'épaississement du sang, le genre vasculaire, dit Sthal, doit inévitablement éprouver une tension spas-

* Les hémorrhagies périodiques habituelles & contre nature, ne sont autre chose en général que le produit & l'écoulement critique & spontané du virus scorbutique; pourquoi les distinguer avec M. Sthal? Ces hypothèses en pathologie sont-elles préférables aux faits réels dans la recherche naturelle des causes physiques des maladies?

d'Observations. Mars 1755. 179

modique dans l'une ou l'autre partie. On ne sauroit donc alors procurer la fonte du sang, qu'à la faveur ou ensuite de la détente, ce qui emporte avec soi le préalable des humectants. Il est d'ailleurs bien rare qu'on puisse insister long-temps sur les Anti-Scorbutiques, sans voir bientôt renaître l'érétisme qui oblige de recourir de nouveau à l'usage des aqueux ou des farineux. Enfin l'on travailleroit inutilement à fondre la masse des humeurs, si l'on ne lui procuroit une sortie ; d'où naît la nécessité des purgations réitérées & proportionnées au degré de la fonte, mais constamment douces & modérées, avec l'attention scrupuleuse qu'avoient eue les Anciens, qui craignoient, disoient-ils, d'enflammer dans ce cas l'humeur atrabilaire ; d'où s'est établie leur purgation *per epicrasin*.

Malgré la vraisemblance que porte avec soi le sentiment de M. Sthal, l'impartialité, Monsieur, dont je fais gloire auprès de vous, ne me permet pas d'y appercevoir encore autre chose qu'une opinion, & susceptible même de bien des difficultés ; sur-tout si cette cause unique (la surabondance ou l'épaississement du sang) si ordinaire dans les maladies de vapeurs, se répétoit par-tout où son Auteur croit l'appercevoir. Le chemin que Sydenham a tracé pour trouver la vérité, est à mon avis infiniment plus sûr. Quoiqu'il ne doutât point que le germe du *Scorbut* ne se confondît quelquefois avec ceux des autres maladies, cependant comme il avoit senti la confusion où jettoit l'idée trop universelle du *Scorbut*, il souhaita que les Médecins, pour se garder des fausses apparences dont cette maladie fait ordinairement illusion, se proposassent moins de découvrir le *Scorbut*, où il affecte de se ca-

cher, que de bien connoître tant d'autres maladies qui affectent mêmes formes & mêmes dehors. C'est, il est vrai, un bien vaste champ que celui que présente l'inconstante variété de l'humeur particuliere, soit des écouvelles, soit des exanthèmes, soit de la goutte, soit de la vérole, &c. Mais tandis que je vais travailler à remplir la tâche que vous m'avez imposée sur le *Scorbut*, c'est à vous, Monsieur, à démêler dans toutes les maladies congénérées au *Scorbut*, ce qu'elles ont de propre & de distinct les unes des autres. Déjà un de vos Médecins François, célèbre autrefois en Hollande, M. Drelincourt, est très-heureusement parvenu par un détail exact des accidents que l'on voit arriver aux hypochondriaques liéneux, que vous appelez rateux, est parvenu, dis-je, à mettre en évidence sous combien de faces ces malades peuvent ressembler aux Scorbutiques. C'est de vos Observations, Monsieur, que l'on est en droit d'attendre aujourd'hui les notions exactes & lumineuses qui restent à desirer là-dessus; puisque tous savent, tous conviennent, vos jaloux mêmes, que les heureux succès de votre pratique sont dûs à votre sagacité supérieure dans le diagnostic des maladies. Si vous ne vous étiez déjà lié avec moi par les obligations de la correspondance, je chercherois ici à vous solliciter par le motif du bien public; mais je ne sçaurois vous cacher que je suis jaloux d'avoir personnellement ce tribut de vos lumières, autant que je le suis de vous assurer de l'estime & du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur, ***.

L E T T R E

*De M. d'Hermont, Docteur en Médecine,
à M. le Cat, sur sa théorie des Mala-
dies, avec la réponse du dernier par
apostilles.*

MONSIEUR,

V. J'ai vu avec plaisir dans les Jour-
naux un extrait de votre ingénieuse théo-
rie des maladies, où vous dévoilez la part
que les solides ont dans leur formation :
mais, vous avoueraï-je ma façon de pen-
ser, je vois avec regret que vous en ex-
cluez trop absolument les fluides (a), &
vos raisonnements m'ont fait naître quel-
ques doutes que je vais vous exposer avec
cette liberté philosophique que les seuls
vrais génies méritent & pardonnent.

(a) S'il étoit possible de dire dans un extrait
tout ce que contient l'ouvrage dont on veut
donner une idée, M. d'Hermont ne me repro-
cheroit pas *d'exclure absolument les fluides des
causes des maladies.* Voici comme je m'expli-
que dans mon second Mémoire, art. 11, qui
contient mon *nouveau Plan de Pathologie*, §. I.
Plan général, &c. » En combattant un préjugé,
nous nous garderons bien de donner nous-

PROPOSITION. I.

Les Maladies, quoique consistant dans les liqueurs, n'excluent point une maladie locale (a).

Preuve. Mille faits démontrent que certaines substances errantes dans nos liqueurs ont une action plus marquée sur certaines parties. Les Cantharides, par exemple, sur les voies urinaires; les Narcotiques sur le cerveau: le Tartre stibié sur les premières voies: le Mercure sur les glandes salivales, &c. Un

» mêmes dans un autre. Autant il est faux que
 » la cause de toutes les maladies réside dans les
 » humeurs, autant il seroit déraisonnable de
 » soutenir que celles-ci n'ont aucune part à cette
 » cause. Les esprits sont, sans doute, les prin-
 » cipes les plus universels & de la santé & des
 » maladies, mais ils ne sont pas l'unique.....
 Après quoi j'entre dans des détails que ce préam-
 bule annonce.

(a) Cette proposition implique contradiction. Une maladie qui est dans *les liqueurs* se trouve par-tout où il y a des liqueurs. Or nous avons des liqueurs dans toutes les parties. Donc toute maladie qui a son siége dans les liqueurs sera générale. Il ne peut donc y avoir de maladie locale dépendante de liqueurs, que dans le cas qu'une

Observations. Mars 1755. 183
malade qui a essuyé plusieurs frictions,
a la masse des humeurs toute pénétrée du
mercure errant avec elle. Cependant ce
métal si divisible produit une affection
contre nature dans les parties du gosier,
tandis qu'il cause en même temps divers
autres symptômes, & qu'il corrige aussi
en même temps le virus répandu dans
toutes les autres parties du corps (a).

portion de liqueurs fut altérée & fixée en même
temps dans les solides qu'elle va pervertir. Mais
ce cas, s'il existe, n'est plus une maladie dans
les liqueurs, c'est-à-dire, dans la masse, ou une
partie de la masse des fluides livrés au cours or-
dinaire de la circulation.

(a) Cette *liberté philosophique*, que les vrais
génies méritent & pardonnent, m'autorise à
répondre à M. d'Hermont, qu'aucune de ses
preuves ne parle en sa faveur; que c'est par-tout
le *petitio principii*, & que je puis les retorquer
contre lui.

Comme les liqueurs qui arrosent les voies
urinaires sont les mêmes que celles qui arro-
sent les voies des aliments & du chyle, il s'en-
suit que si les cantharides avoient une action sur
les premières, elles en auroient une toute pareille
sur les secondes, &, en général, sur toutes les
parties. Donc cette vertu spécifique des cantha-
rides agit sur des principes qui sont particuliers
aux organes urinaires, & ainsi de tous les autres
spécifiques. Or mon système seul donne la clef
de ces principes, en établissant que le fluide des

PROPOSITION II.

La dépravation des esprits est nécessairement liée avec celle des liqueurs (a).

nerfs uniforme dans le cerveau, prend un premier genre de différences dans les ganglions, & que chacun de ces genres se divise ensuite en autant d'especes qu'il y a d'organes & de parties par les glandes propres à chacune de ces parties, glandes qui sont des substituts des ganglions, comme ceux-ci sont des substituts du cerveau.

Les Narcotiques n'agissent pas sur le cerveau, mais directement sur les houpes nerveuses, & par conséquent sur les esprits de l'estomac, & sympathiquement sur la dure & pie-mère. Il est clair que l'émétique n'agit que sur ces mêmes houpes de l'estomac. Le mercure est un remède tonique qui agit sur les solides en général, & qui, par l'érétisme qu'il leur procure, fait séjourner les liqueurs sur les couloirs; de-là la salivation, de-là le flux de ventre, de-là la grande transpiration qui expulse le virus.

Je me flatte que chacune de ces propositions développées convainqueroient, persuaderoient même M. d'Hermont. J'ai cela tout fait; mais il faut que chacune de ces matieres attende son tout pour se présenter décemment devant le Public, & c'est à ma Physiologie à ouvrir la scene. Les morceaux de Pathologie que j'ai donnés jusqu'ici, ne sont que des échappés de mes leçons publiques.

(a) Oui, sans doute, comme cause de la dépravation de ces liqueurs, mais non pas comme

2^e Observations. Mars 1755. 185

Preuve. Les esprits sont le produit de l'économie animale, ou du moins leur action régulière en dépend (a). L'organisation si compliquée du cerveau en est constamment la source : donc leur formation ne doit point être troublée, que l'économie animale ne soit primitivement dérangée, ou bien il faut que les causes morbifiques agissent immédiatement sur les esprits nerveux, & qu'elles les corrompent subitement : mais pour cela une cause morbifique doit être ou externe ou interne. Si elle est externe, comment peut-elle entrer seulement dans les nerfs, sans s'insinuer en même temps par les couloirs de la transpiration, & se mêler

subordonnée à celles-ci, au moins ordinairement, selon la remarque. (a. prop. I.)

(a) Je suis bien fâché d'être obligé de dire à M. d'Hermont que tout cela n'est point vrai. 1^o. Le fluide des nerfs a sa source, non dans l'économie animale, mais dans tous les fluides de l'univers que nous respirons, ou qui nous pénètrent, & dans tous les mixtes que nous employons, soit à notre nourriture, soit à notre guérison. 2^o. Loin que l'action des esprits dépende de l'économie animale, au contraire tout le jeu de celle-ci dépend & de la constitution & de l'action des esprits. Voyez sur ces deux points le Mémoire qui a remporté le prix de l'Académie de Berlin en 1753.

à nos liqueurs ? Si elle est interne , comment se persuader qu'elle agisse seulement sur les nerfs , sans se mêler aux liqueurs & les altérer ? Une cause capable de corrompre les esprits dans les nerfs , ne doit-elle pas nécessairement pénétrer les vaisseaux & atteindre les liqueurs (a) ?

PROPOSITION III.

La seule dépravation des esprits ne sauroit produire certains symptômes des Maladies (b).

Preuve. Considérons un malade atta-

(a) C'est une chose démontrée dans mes Ouvrages , que les virus n'agissent que sur les houppes nerveuses , sur les esprits , & que la malignité en général est une modification de ces esprits , dont les liqueurs ne sont nullement susceptibles. C'est dommage qu'on ne puisse rassembler ces preuves dans un extrait , dans un Journal , mais il est bien simple de concevoir qu'une cause morbifique , mêlée même aux liqueurs , n'y fasse rien , & aille s'en prendre aux nerfs , aux vaisseaux , aux organes , quand on voit de l'eau forte épargner la cire , la graisse , & ronger le cuivre , &c.

(b) Tous ceux qu'on va voir dans les preuves suivantes sont des suites naturelles de la dépravation des esprits , & de l'érétisme févreux qu'elle produit.

d'Observations. Mars 1755. 187
qué d'une fièvre continue. Les liqueurs
ne sont-elles pas manifestement altérées ?
Le sang tiré par la saignée a changé de
couleur & de consistance (a). Les sueurs
sont fetides, les urines sont rouges &
troubles, la salive est amère, &c. Une

(a) Toute cette altération du sang est l'effet
& non pas la cause de la fièvre : ce mouvement
impétueux brise, décompose nos liqueurs, leur
fait perdre leur consistance & leur couleur : cela
est si vrai, que dans les fièvres malignes, où le
pouls est petit, c'est-à-dire, le mouvement du
sang médiocre, & où la respiration est libre,
c'est-à-dire, où le poumon fournit au sang tout
le rafraîchissement ou toute la consistance dont
il a besoin, cette liqueur tirée par la saignée,
conserve toute sa beauté naturelle ; cependant
si la maladie étoit dans les liqueurs, celles qui
sont malignes ou extrêmes devroient nous don-
ner le sang le plus affreux. Ayez un simple rhu-
me avec oppression, difficulté de respirer ; si l'on
vous saigne, on vous tirera un sang dissous,
couenneux, extrêmement vilain ; parce que vos
poumons embarrassés ne reçoivent pas assez d'air,
& ne raccommoient pas le sang des dissolutions
qu'il éprouve naturellement dans sa circulation
par les capillaires artériels. Il y a plus ; il y a des
sujets desquels on ne tire jamais que de cette
espèce de sang dissous, quoiqu'ils jouissent de
leur santé ordinaire ; parce que cette santé est
jointe au défaut habituel ou d'une respiration
difficile, ou d'un mouvement excessif dans les
liqueurs ; défaut qui fait que les poumons ne

affection alors universelle regne, & cependant tout-à-coup la maladie se fixe dans une certaine partie où il se fait une métastase. Ces déleteres pernicioeux formés d'abord dans les premières voies, ont produit une fièvre qui se termine, au bout d'un certain temps, par un dépôt critique dans les parotides. Comment prouver que cet épais dépôt, ou que cette métastase considérable ne soit formé que d'esprits altérés ? Les esprits étant un fluide qui ne circule point, qui ne retourne point à son réservoir, comment une métastase & un dépôt critique peuvent-ils changer ou guérir une maladie ? Les évacuations naturelles ou excitées par l'art, qui finissent certaines maladies, ou qui les accompagnent, sont quelquefois égales à une partie de la masse entière des humeurs. Comment une si énorme quantité de liquides peut-elle être fournie par les nerfs devenus les voies de la dépuration des esprits alté-

communiquent pas au sang toute la condensation dont il a besoin pour obtenir cette consistance & cette couleur, auxquelles on distingue ce qu'on appelle le beau sang. Il est donc manifeste que l'altération des liqueurs dans la fièvre continue, est l'effet de cette fièvre, & non sa cause.

d'Observations. Mars 1755. 189
rés (a) ? Ces considérations me feroient
pencher à établir une maladie dans un
dérangement commun des solides & des
liquides ; d'où il résulte que ces deux
causes doivent nécessairement influencer l'une
sur l'autre , & que ce désordre étant une
fois établi , les solides perdent leur action
ordinaire sur les liqueurs , qui , travail-

(a) Les sueurs fetides sont l'effet du dévelop-
pement des souffres exaltés par le grand mou-
vement de la fièvre. Les urines troubles & rou-
ges sont l'effet de la dilatation des canaux excré-
toires des reins forcés par ce mouvement im-
pétueux , qui seul peut expliquer ce phénomène.
L'amertume de la salive est la suite de l'alkalifiation
des sels que produit le grand mouvement , la
grande chaleur continués.

A l'égard de la métastase ou du dépôt critique,
le système seul des esprits morbifiques peut l'ex-
pliquer ; car si cette cause malade étoit répan-
due dans les liqueurs , on a vu dans mon Mé-
moire qu'elle seroit en quelques minutes com-
muniée à toutes ces liqueurs par les circula-
tions promptes & réitérées qui ont bientôt mêlé
ce levain avec toute la masse. Or il est absolu-
ment impossible qu'un vice de toute cette masse
se dépose sur un seul & unique endroit , & laisse
tout le reste exempt de cette contagion. Au lieu
qu'en mettant ce vice dans une portion des es-
prits , dans une région particulière des nerfs ,
dont le fluide ne circule point , il est aisé d'ex-
pliquer , 1^o. comment ce vice local donne tous
les symptômes connus des maladies malignes &

lées différemment, doivent dégénérer de plus en plus (a).

autres ? 2°. Comment ce fluide pervers, se portant sur les parotides ou ailleurs, y formera un abcès dont la suppuration évacuera cette cause morbifique, & guérira radicalement la maladie. Cette observation de tous les siècles, que les glandes sont des émonctoires ou des organes, par lesquels l'économie animale se dépure, se débarrasse des levains morbifiques, confirme merveilleusement mon système, selon lequel les glandes sont des productions des extrémités des nerfs, dans lesquelles il est naturel que ces canaux déposent les portions viciées de leur fluide. A l'égard des évacuations prodigieuses, par lesquelles on guérit certaines maladies, ce seroit une grande erreur de croire que toutes ces liqueurs fondues soient des levains morbifiques. Il est évident, à quiconque réfléchit, que ces especes de lessives que nous donnons aux malades, les dépouillent peut-être de vingt livres de liqueurs naturelles, avant que celles-ci aient éteint & entraîné avec elles quelques étincelles de ces esprits pervers, auteurs du trouble de toute l'économie animale : de-là vient l'épuisement qui suit les guérisons faites par ces évacuations générales; au lieu que celles qui se font par de petits dépôts critiques & suppuratoires, laissent toutes ou presque toutes leurs forces aux malades, parce qu'alors la nature ne choisit dans sa dépuration & n'expulse que les fluides viciés.

(a) M. d'Hermont a raison, c'est aussi mon avis, comme on vient de voir. Nous différons seulement en ce qu'il paroît donner le principal

d'Observations. Mars 1755. 191

Voilà , Monsieur , les embarras où la mécanique ingénieuse des maladies produites par le seul fluide nerveux vicié , a jeté mon esprit. Comme l'extrait public de votre théorie est fort court , j'imagine que ces doutes auroient disparu , si j'avois pu lire votre dissertation munie de toutes ses preuves. Mais je n'en sens pas moins le prix du noble effort que vous faites pour dissiper un préjugé en faveur des humeurs seules , qui est sans doute bien enraciné chez quelques Médecins que Warton avoit en vain déjà voulu détromper sur cet article (a).

J'ai l'honneur d'être , &c. d'Hermont , Docteur en Médecine.

A l'Aigle , ce 15 Janvier 1755.

rôle aux liqueurs , & que je l'attribue aux esprits ; car on se doute bien que les solides ne sont rien sans le fluide qui les anime , c'est-à-dire , sans les esprits.

(a) Je ne doute nullement que nous ne soyons bientôt d'accord , M. d'Hermont & moi , si cet habile Médecin avoit lu tout ce que j'ai écrit sur ces matieres. Nous cherchons tous deux sincèrement la vérité , prêts à abandonner nos propres opinions , & à la suivre courageusement par-tout où nous la trouverons , & par-tout où elle nous conduira.

LE CAT.

A Rouen , le 29 Janvier 1775.

O B S E R V A T I O N

Sur un délire produit d'abord par une fièvre vive, laquelle subsista ensuite sans fièvre, comme une espèce de folie, & dont on croit avoir découvert le siège dans les viscères du bas-ventre, contre l'opinion où l'on est communément que ces désordres ont leurs principes dans le cerveau.

Par M. le Cat.

VI. Jean Guillemare de S. Adrien, près le Port Saint-Ouen, maître pôtier, tomba dans une maladie qu'on attribua au plomb qui entre dans le vernis des vaisseaux de terre.

Cette maladie lui donna le délire, qu'il conserva en santé comme en maladie.

Il vint à l'Hôtel-Dieu pour une fièvre dont on le guérit. Il n'en demeura pas moins fou, s'imaginant toujours conduire des chevaux, une charrette, & faisant sans cesse le tapage d'un charretier embourbé. Après quelques mois, il fut repris de la fièvre, & mourut.

Par l'ouverture de son cadavre faite le 26 Avril 1744, je ne trouvai rien d'extraordinaire dans son cerveau : mais dans le bas-ventre, je remarquai que tout le colon étoit parsemé à sa surface interne & externe de taches violettes noires, comme d'une forte ecchymose. Les membranes musculieuses & nerveuses n'en étoient pas atteintes : il n'y avoit que la commune & la veloutée. La

vésicule

d'Observations. Mars 1755. 193
vésicule de fiel étoit pâle, & avoit des taches
semblables. Tout le reste étoit sain.

Cette Observation se joint à un grand nombre
d'autres qui prouvent que le délire a souvent son
siège, non dans la tête, comme on le croit,
mais dans les viscères du bas-ventre : que la folie,
qui est une espèce de délire sans fièvre, a très-
souvent le même principe : & que l'épithète d'hy-
pochondriaques que nos peres ont donné à ceux
qui sont attaqués de vapeurs assez approchantes
des délires précédents, est une preuve qu'ils
avoient déjà reconnu que ces dérangements de
la raison avoient leurs principes dans les organes
nerveux situés au dessous de la poitrine.

R E L A T I O N

*Des ravages causés par une espèce de char-
bon survenu au côté gauche du visage.*

VII. Il y a environ vingt ans qu'une femme
de la campagne, laborieuse, dure & d'un tem-
pérament assez robuste, eut une fille âgée d'en-
viron sept ans, qui fut attaquée de la petite vé-
role. A la suite de cette maladie, il se forma un
dépôt dans la tête. Les convulsions qui survinrent
furent si considérables, qu'un œil, où étoit le
principal dépôt de l'humeur, lui sortit de la tête
avec violence. La mere qui tenoit son enfant
dans ses bras, reçut sur son œil la plus grande
partie du pus qui réjaillit de la plaie de cet en-
fant. L'œil ainsi couvert de sanie s'enflamma à
l'instant, & devint extrêmement gros. Le mal
s'augmentant de plus en plus, il se forma une
masse charnue de figure conique qui avançoit

de six pouces. La paupiere supérieure & l'inférieure s'allongerent sur toute la tumeur. Il en sortit ensuite une sérosité roussâtre. La malade, pendant plus de vingt ans, ne prit d'autres remèdes que deux ou trois médecines par années, & continua de faire usage de nourritures grossières, comme elle avoit accoutumé, malgré les douleurs excessives qu'elle ressentoit.

Elles devinrent enfin si vives depuis 15 mois *, que la malade crut devoir appeler alors un Chirurgien. En examinant l'état de cette tumeur, il trouva l'orbite rempli d'un corps spongieux, c'est-à-dire, qu'il s'aperçut que le globe de l'œil étoit entièrement pourri & sphacelé. Les deux paupieres dans leur allongement étoient devenues totalement cartilagineuses & en partie osseuses. Le Chirurgien étoit d'abord d'avis de faire l'opération; mais il prit ensuite le parti de consulter un Médecin, qui, après une seconde visite qu'il fit à la malade, ne fut pas d'avis qu'on extirpât cette tumeur. Le Chirurgien déférant aux conseils du Médecin, se contenta d'appliquer sur le mal les topiques convenables. Il continuoit ces remèdes, lorsqu'il apprit l'arrivée d'un Médecin célèbre par ses connoissances & sa sagacité. Il l'engagea aussi-tôt à voir la malade, dans l'espérance qu'il trouveroit quelque moyen de délivrer cette femme d'un mal qui l'incommodoit depuis si long-temps. Le Médecin, considérant que le mal le plus pressant étoit le vice local, conseilla l'amputation. En conséquence le Chirurgien enleva d'abord tout ce

* La lettre par laquelle on apprend le détail de cette maladie, est datée de Vitry-le-François, du 13 Février de cette année.

d'Observations. Mars 1755. 195

qui étoit contenu dans la cavité du globe. Le lendemain il coupa la paupière inférieure, qu'il ne put enlever que dans sa partie cartilagineuse, & le surlendemain, il en fit autant à la paupière supérieure. Il appliqua ensuite de l'agaric sur les arteres, mais soit qu'il ne fût pas bien préparé, soit que l'humeur corrosive en empêchât les effets, il ne put arrêter l'hémorrhagie, & le Chirurgien fut obligé d'avoir recours aux styptiques ordinaires, tels que colcothar, le vitriol de cuivre, l'alun, &c.

Ces remèdes n'ayant pas été suffisants pour arrêter l'hémorrhagie qui revenoit de temps en temps, on fut obligé d'avoir recours à la pierre à cauterre. L'humeur corrosive qui avoit sans doute trouvé une pente naturelle par l'extirpation de la paupière inférieure, coula sur la joue, & y fit un ravage épouvantable. Tout le côté gauche de la face, depuis la paupière supérieure, jusques & compris une partie du col du même côté, en s'étendant jusqu'à l'oreille, furent entrepris & couverts de petites bosses en forme de glandes & de champignons, qui s'étendirent & qui grossirent de plus en plus. Toute la plaie, y compris la paupière supérieure, forma une protubérance de plus de quatre pouces, dont le circuit est maintenant de trois pieds. La bouche s'est entièrement tournée du côté droit, à cause du gonflement considérable de la partie opposée. L'autre côté de la face est devenu extrêmement maigre : ce qui forme le plus affreux spectacle qu'on puisse s'imaginer. Les parties intérieures de la bouche ne sont pas en meilleur état : les gencives se corrodent, les dents tiennent à peine dans les alvéoles, & sont presque toutes carriées. Le mal a fait tant de progrès, qu'on voit à dé-

couvert le fond de l'orbite, les os *unguis*, *planum* & sphénoïde, qui sont d'ailleurs extrêmement noirs. Tous les remèdes qu'on a pu imaginer n'ont pû arrêter le progrès de ce mal, ni modérer les violentes douleurs que la malade ressent continuellement. Ajoutons que cette femme est tellement constipée qu'elle est plusieurs semaines sans aller à la selle, & que les efforts qu'elle fait pour y aller rendent les déjections sanguinolentes. Elle fait cependant naturellement toutes ses autres fonctions, soit animales ou vitales, & ne paroît incommodée que dans la partie affligée. Elle a encore beaucoup de force, mais son pouls est toujours dur, foible & fébrile. Cette femme est maintenant âgée de soixante ans, & elle n'avoit eu aucune incommodité jusqu'au moment que lui arriva l'accident dont nous avons fait mention *.

* On a observé dans le Scorbut qui a regné l'été dernier à l'hôpital de S. Louis, plusieurs charbons de cette nature. On peut inférer de-là que le mal de cette femme n'est autre chose que le produit d'un vice scorbutique. On a remarqué dans ce même Hôpital que le charbon a attaqué plutôt les enfants que les adultes.

Nota. Comme tous les remèdes qu'on a fait à la personne dont il s'agit ici n'ont encore eu aucun succès, & n'ont pû arrêter les progrès du mal, l'Auteur de la Lettre desireroit que les personnes de l'art voulussent bien indiquer les remèdes qu'ils croiroient les plus propres à détruire cette horrible maladie, ou du moins à en suspendre les progrès, & à modérer les douleurs aiguës & presque insoutenables que la malade ressent depuis si long-temps.

ARTICLE II,

Contenant quelques Observations sur la
Chirurgie.

LETTRE

De M. Rigaudeau, Chirurgien, Aide-Major des Hôpitaux du Roi, Maître en Chirurgie, Accoucheur, au sujet d'un instrument, pour faciliter le passage de la tête de l'enfant dans les accouchements laborieux.

I. En lisant la seconde Partie du premier Tome de la *Bibliothèque des Sciences & des beaux Arts*, (Avril, Mai, Juin, 1754), j'y ai vu avec plaisir le secret de M. Roouhuissen, pour terminer promptement l'espece d'accouchement laborieux, dans lequel la tête de l'enfant se trouve engagée au passage. Ce secret, qui est tout-à-fait physique & géométrique, consiste dans un instrument très-propre pour cet effet. On en trouve la description dans le livre que je viens de citer, & la maniere de s'en servir utilement.

L'auteur qui en avoit long-temps fait mystere, le communiqua enfin à quelques personnes d'Amsterdam, moyennant une somme d'argent. Ces Messieurs qui ne l'avoient acheté que

par un motif d'humanité , l'ont rendu public dans l'ouvrage dont je viens de parler.

Un cas pressant m'avoit fait découvrir cet instrument il y a plusieurs années, comme je pourrois le prouver par les attestations d'un grand nombre de personnes dignes de foi. Je n'en ai jamais fait un mystère, & je l'ai même communiqué à plusieurs de mes confreres. Voici à quelle occasion j'inventai l'instrument dont il s'agit.

Je fus appelé le 26 d'Avril 1783 , pour délivrer une femme que les Sages-femmes ne pouvoient venir à bout d'accoucher. Depuis 30 heures, la tête de l'enfant étoit enclavée entre les os du bassin de la mere. Les douleurs de cette femme s'étoient fort ralenties, elle n'avoit presque plus de force, & l'enfant étoit très-foible. Après avoir inutilement employé toutes sortes de moyens pour délivrer cette femme, je ne sçavois plus quel parti prendre, lorsque j'aperçus une spatule d'Apothicaire qui se trouvoit dans la chambre où j'étois.

Tout le monde connoît la construction de cet instrument Pharmacœutique; qui étoit de la longueur d'un pied, son corps & son milieu ronds de la grosseur d'une grosse plume à écrire, l'une de ses extrémités applaties & large d'environ un pouce, l'autre extrémité terminée par un bouton; considérant attentivement cet instrument en sa partie platte qui avoit environ une ligne d'épaisseur, je m'imaginai que lui donnant une courbure en quart de cercle, je pourrois l'introduire sur le derriere de la tête de l'enfant, & que par le moyen de son extrémité qui appuyeroit sur la partie inférieure de l'os occipital près la nuque, je pourrois obliger cette tête d'avancer sans la déchirer.

Je mis donc la spatule au feu, & lui donnai la courbure que je jugeai convenable. Je la fis encore rougir, & la trempai dans l'eau froide, pour lui donner plus de fermeté. Je l'essuyai avec un linge, je la frottai d'huile, & ayant posé la femme en situation convenable, je me mis pour lors en devoir d'opérer avec une secrète & intérieure espérance de réussir. J'eus assez de peine d'abord à l'introduire, attendu qu'elle rencontroit toujours en son chemin quelque obstacle, soit les plis de l'utérus, ou la peau de la tête de l'enfant, ou enfin la tête même qui étant très-ferrée contre les os du pubis, m'empêchoit l'intromission de ma spatule. Ayant vaincu ces obstacles, & étant bien assuré que l'instrument étoit immédiatement sur la tête, & entre l'utérus & elle, j'attendis qu'il prît une petite douleur à la mere, afin qu'étant secondé, je pûsse mieux réussir dans mon dessein. Mais il fut inutile d'en attendre, les douleurs étoient si foibles qu'à peine s'appercevoit-on qu'elle en eût.

Lorsque je crus en avoir remarqué une légère, je fis agir la spatule. Je tirai assez fortement en en bas, en appuyant légèrement l'instrument contre les os pubis de la mere, & relevant la main qui le tenoit contre son abdomen, mettant quelquefois les deux mains à l'instrument, mais toujours inutilement, car la tête ne sortoit point de place. Je sentoisp cependant que l'extrémité de la spatule appuyoit fortement sur le derrière de la tête, sans pouvoir lui faire vaincre ce détroit. Accablé de fatigue, de tristesse, & ne voyant plus d'espérance de réussir, je m'avisai d'appliquer trois doigts de la main gauche sur le coccix, le repoussant fortement

en arriere , pendant que de la main droite je faisois agir ma spatule , je sentis pour lors la tête de l'enfant qui avançoit à vue d'œil , & dans le moins de deux instants , cette tête passa à mon grand étonnement & à ma grande satisfaction.

Il faut ici remarquer que l'enfant étoit très-gros & vivant , puisqu'il vit encore aujourd'hui ; qu'il ne fut point déchiré ni même trop contus , non plus que la mere qui s'est bien rétablie , & qui a encore eu plusieurs enfants depuis celui qui fait le sujet de cette observation. La spatule dont je me servis , étoit d'un fer mince , & plioit sans beaucoup d'effort , & par conséquent n'agissoit en levier que foiblement ; mais ayant considéré l'heureux & admirable secours que je reçus de cette spatule , dès le lendemain je fis construire par un couâtelier un instrument plus propre , avec un tronçon de lame de sabre , & je lui fis donner la forme qu'on voit ci-après représentée , de plat & de côté. Il fut très-bien exécuté , bien poli , & tous les bords bien arrondis , sans y avoir jamais plus fait toucher.

C'est avec cet instrument & avec la même méthode , que j'ai terminé plus de quarante accouchements laborieux en très-peu de temps , dont la difficulté venoit des disproportions du passage & du volume de la tête de l'enfant.

Mais j'avertis ici que si l'on ne prend la précaution d'opérer comme je l'ai indiqué ci-dessus , (qui est de reculer fortement le coccix pendant que vous ferez agir l'instrument) , on ne doit pas se flatter de réussir.

Je n'ai jamais fait de mystere de cet instrument que j'avois heureusement imaginé , puisque je l'ai montré à tous ceux qui ont voulu le

d'Observations. Mars 1755. 201

voir. Mes élèves en Chirurgie, Messieurs les Chirurgiens-Majors des régiments, les habitants de cette ville, & ceux de la campagne l'ont vu & examiné, & je ne me suis point caché de son usage, excepté à certaines personnes pour lesquelles je devois m'en servir, qui me marquoient une si grande horreur des instrumens chirurgicaux, & qui auroient cru que j'allois tirer leurs enfans avec des crochets, n'étant pas encore revenues sur cette cruelle méthode qui se pratiquoit en cette ville, il n'y a pas plus de trente ans.

Je me suis toujours servi de cet instrument à nud, autrement dit sans aucune enveloppe, le faisant chauffer au degré de chaleur des parties qu'il alloit toucher, & ensuite je le frottois de beurre ou d'huile, selon ce qui se trouvoit chez celles que j'allois accoucher.

Au surplus je suis très-surpris de la prodigieuse quantité d'accouchemens, que quelques-uns des professeurs du secret de Rouhuissen disent avoir opérés par le moyen de notre instrument, puisqu'ils en font monter le nombre pour chacun d'eux à plus de huit cents en six années de temps. Je soupçonnerois volontiers, s'il m'étoit permis, qu'ils en faisoient usage dans un grand nombre d'accouchemens très-naturels, afin comme l'on dit, *d'abrégé* *besogne*; en effet, il y réussit au mieux, pour moi je ne l'ai employé que dans les cas de nécessité.

Figure & description de mon instrument.

Vu par côté. Sa longueur depuis A jusqu'à B est de huit pouces & demi.

Sa courbure depuis A jusqu'à C est de trois pouces neuf lignes.

L'arc de sa courbure dans son milieu D s'éloigne de la ligne droite, de huit à neuf lignes.

Depuis E jusqu'à B est un petit manche de bois d'ébène, à l'extrémité duquel la queue de l'instrument est rivée sur une rosette d'argent.

Depuis A jusqu'à C son épaisseur est d'une ligne, ou tout au plus d'un dixième de pouce.

Vu de plat. Depuis C jusqu'à E il diminue de largeur, & augmente insensiblement en épaisseur, & devient en E cylindrique & un peu conique.

Sa largeur depuis F jusqu'à G est d'environ un pouce.

Depuis G jusqu'à H il diminue de largeur, & insensiblement il devient rond près du manche; à la face interne de son extrémité F & environ la longueur d'un pouce, il y a des petites rainures fort superficielles & transversales, pour que l'instrument ne glisse pas si facilement sur le derrière de la tête de l'enfant *.

* Plusieurs auteurs ont fait mention de l'instrument de M. Rouhuissen, qui a fait beaucoup de bruit dans toute l'Europe. Entr'autres, Heister, dans la dernière édition de sa Chirurgie; M. Smellie, dans son traité des accouchements; M. Plevier, dans l'art d'accoucher.

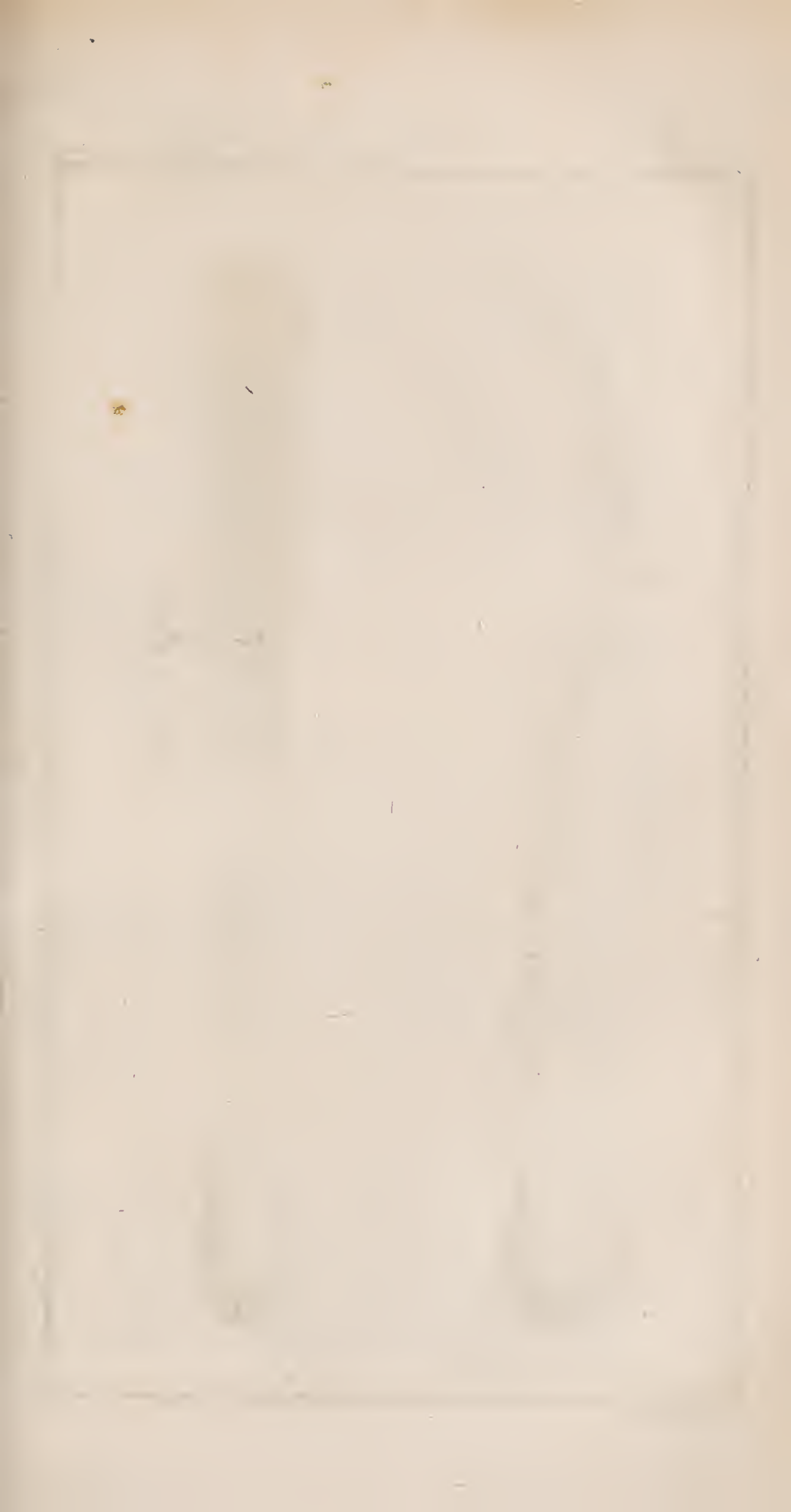
réformé , & plusieurs autres. Mais il est prouvé que cet instrument n'étoit point encore le véritable , & qu'on ne l'a trouvé que depuis un an ou environ. Il a été rendu public par les héritiers , qui ont prêté leur serment aux Magistrats pour attester que c'étoit le véritable. Ainsi on ne peut plus douter que ce ne soit le même dont se servoit l'Auteur.

Il paroît qu'il est de grande conséquence que cet instrument ne soit pas beaucoup concave ni recourbé ; qu'il soit court & ne soit pas trop mince , si on en excepte la pointe , qui doit être ovale & allongée. Alors il entrera plus aisément & sans froissement des parties entre les os pubis , la superficie de la matrice & la tête de l'enfant arrêtée au passage ; tandis qu'au moyen des autres avantages la pression deviendra plus égale , plus large , plus directe , plus forte , plus sûre & plus facile sur la tête de l'enfant , sans en enfoncer aucune partie , ni la blesser. D'ailleurs , l'opération sera beaucoup plus commode & plus prompte si le manche de l'instrument est fort , court & des plus simples. Quel qu'il soit , on ne scauroit le manier en pareil cas avec trop de circonspection , pour ne pas blesser ni la mere ni l'enfant , & ne pas donner lieu à quelque inflammation ou autres accidents graves. La courbure de cet instrument marquée par la figure paroît être trop grande , & diminuer par conséquent la force de la compression , qui est son avantage le plus essentiel en pareil cas. Il semble par là plus propre à assujettir la tête de l'enfant , à l'empêcher de fuir & d'échapper à l'Accoucheur en reculant , ce qui est peut-être moins à craindre & fort important.

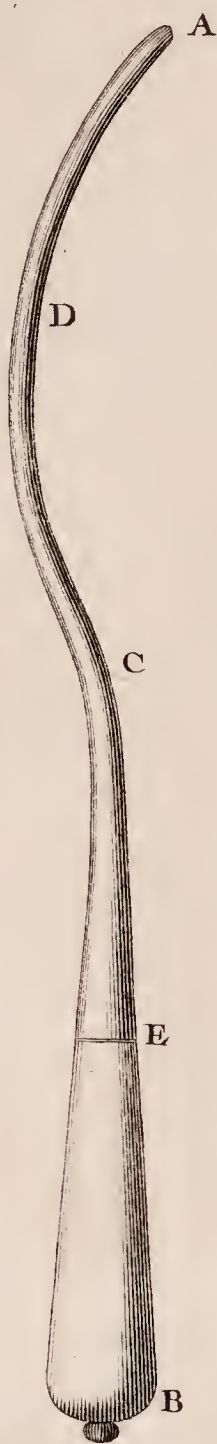
M. Levret , maître en Chirurgie de Paris , a inventé depuis quelque temps pour la même fin , un instrument qui a beaucoup de rapport avec celui-ci. Il y a cependant cette différence , qu'il est composé de plusieurs branches ; en quoi il prétend qu'il est plus commode & plus sûr.

J'ai l'honneur d'être , &c.

A Douai en Flandres , le 28 Janvier 1755.



Vue de coté



Vue de plat et en dedans



R É P O N S E

*De M. Miffa, D. M. P. à M. Schlosser,
Médecin Hollandois , présentement à
Londres.*

M O N S I E U R ,

II. Vous m'avez fait un sensible plaisir de me communiquer l'observation de M. Warmer, votre ami, au sujet de l'application de l'agaric dans l'amputation de la jambe faite au-dessous du genoux. On ne peut s'empêcher de convenir qu'elle ne soit fort singulière, & qu'elle n'ait toute l'apparence de la nouveauté. Nos Chirurgiens n'ont pas encore osé porter aussi loin l'usage de ce remède, & par les informations que j'ai faites dans nos Hôpitaux, je me suis assuré qu'aucuns des chefs ne se sont point encore servis de l'Agaric en pareille circonstance. Il n'y a pas même de preuves que les Chirurgiens en aient fait ici l'expérience chez des particuliers. M. Brossart est le seul, à ce qu'on m'a dit, qui, après avoir fait à un laboureur de province l'amputation de la jambe, s'est servi avec succès de l'Agaric pour étancher le sang.

La carrière que M. Warmer a eu le courage d'ouvrir sera bientôt fréquentée par les gens de l'Art, & plusieurs de ceux à qui j'ai fait part de cette découverte sont résolus de la mettre en pratique à la première occasion.

Je ne puis m'empêcher ici, Monsieur, de vous témoigner jusqu'à quel point je suis surpris de la facilité incroyable avec laquelle Messieurs les Anglois ont abandonné les ligatures dans

l'amputation, & sur-tout dans celle des extrémités inférieures. Je m'étois persuadé qu'ils tenoient mieux à leurs préjugés, & qu'il en coûtoit davantage à la confiance de leur caractère pour renoncer à l'ancien usage. On sçait que dans toutes les amputations ils avoient coutume de chercher avec une patience étonnante & un soin qui alloit jusqu'au scrupule, les plus petites artères, souvent même presque imperceptibles, pour les assujettir les unes après les autres au moyen de la ligature; de sorte qu'on en comptoit un nombre prodigieux sur la superficie de la même plaie. Jugez par-là combien il falloit de temps pour terminer une opération de cette espèce, opération lente & douloureuse; disons mieux, contraire à la guérison de la plaie.

Je m'explique. En multipliant ainsi les ligatures, combien ne publioit-on pas par contre-coup & sans nécessité, les causes prochaines de l'inflammation, d'où s'ensuivoient les convulsions & les autres accidents, souvent mortels, qui ne manquoient presque jamais d'arriver. Ajoutons qu'on mettoit autant de temps à ôter ces ligatures sans nombre, qu'on en avoit mis à les faire; puisqu'il falloit les chercher dans la plaie avec autant de lenteur & de scrupule qu'on en avoit employé dans la première opération. Ainsi le malade se trouvoit exposé à une seconde épreuve aussi rigoureuse que la première, sans parler des nouveaux dangers qui n'étoient pas moins à craindre. D'ailleurs, cette manœuvre faisoit renaître l'hémorrhagie, par conséquent retardoit la guérison de la plaie, ou plutôt y apportoit de nouveaux obstacles, comme vous en convenez vous-même, Monsieur, dans votre Lettre. Mais puisque l'Agaric appliqué seul sur

l'orifice des arteres remédie à tous ces inconvénients, on ne sçauroit trop louer celui qui en a fait renaitre l'usage.

Quant à ce que vous m'observez que *l'époque de cet usage n'est pas aussi moderne que les François se l'imaginent.*, je puis vous assurer que notre Faculté ne l'a jamais regardé comme tel, & qu'à la publication de ce remede nous nous sommes tous efforcés de détromper le public, en faisant soutenir dans nos écoles des actes dans lesquels on démontrait que cette méthode n'avoit d'autre mérite que d'être tirée depuis peu de l'oubli où elle avoit été plongée en quelque sorte pendant l'espace d'environ un demi-siècle. Ainsi, notre Faculté a donc fait voir que l'Agaric n'a d'autre obligation à M. Brossart que son rajeunissement; c'est ce qu'il ne me sera pas difficile de vous prouver.

Afin de mettre plus d'ordre dans cette Lettre, je la diviserai en trois parties. Dans la première, je démontrerai que notre Faculté n'a jamais regardé l'Agaric comme un remede nouveau. Dans la seconde, je ferai voir les raisons pour lesquelles ce remede sert à arrêter les hémorrhagies; & dans la troisième, j'indiquerai l'usage de différentes matieres qu'on pourroit suppléer à l'Agaric.

1^o. Je commence par la première partie, & je tirerai mes preuves de deux thèses: l'une de M. le Roi, sur l'usage du *Licoperdon* qu'il a soutenue dans nos écoles, le 27 d'Avril 1752, sous la présidence de M. Herment, Médecin ordinaire du Roi, & qui a pour titre: *Utrum in arteriarum vulneribus tutum hemorrhagiæ sistendæ auxilium, fungus maximus, rotundus, pulverulentus Joannis Bauhini?* Le titre de l'autre

étoit : *An ad sistendam membrorum rescissionem super venientem hemorrhagiam, detur artificium tutius vasorum ligaturâ?* Feu M. de Vandenesse, d. m. p. étoit l'auteur de cette these soutenue le 24 de Février 1752. Je vous renvoie à la Lettre de cette dernière these, dont je crois que vous serez satisfait. Sa longueur m'empêche de vous en donner le précis. Ces deux theses, dans lesquelles on conclut pour l'affirmative, ont rapport, comme vous le voyez, à l'usage de l'agaric dans le cas de l'hémorrhagie. Je ne dois pas oublier non plus la question que M. Antoine de Jussieu, D. M. P. Professeur de Botanique au jardin du Roi, & de l'Académie Royale des sciences, fit dans nos écoles, le 30 Octobre 1752 à la Doctorerie de M. Petiot. Elle avoit pour titre : *An fungorum actio in compescendis hemorrhagiis in adstriptione (consistat recens innotescat)?* Nous avons donc devancé par ces actes M. Masson, qui rapporte que Felix Tourt, auteur du XVI^e. siècle, a parlé fort au long & avec connoissance de l'usage de ce remède dans les amputations pour arrêter le sang.

Avant que de passer à la these de M. le Roi, dont je donnerai le précis, je dois vous observer que dans le temps qu'on publia ce remède, je fis voir à plusieurs de mes confreres que l'usage de l'agaric n'étoit point nouveau, & qu'il n'étoit point resté dans l'oubli parmi nous pendant plusieurs siècles, comme on vouloit nous le persuader, & je citai à cet effet un passage d'un ouvrage* de M. Helvetius le pere, votre

* Ce passage se trouve au long dans la lettre de M. Helvetius D. M. à M. Regis, sur la nature & la guérison du cancer, imprimée à Paris chez Laurent d'Houry, rue Saint-Jacques, 1697.

Compatriote, qui écrivoit en 1697. En voici la substance.

» Comme il est impossible en coupant la tumeur quand on fait l'opération du cancer de ne pas ouvrir des artères & des veines, il est à propos d'avoir des styptiques tout prêts à appliquer pour arrêter l'hémorrhagie qui survient dans ces cas. Les styptiques les plus universels & les plus connus, sont les bols & les différentes préparations de vitriols, dont on a coutume de se servir. Le plus simple & le plus excellent que je connoisse, est celui qu'on appelle *crepitus lupi*, vulgairement nommé *vesse de loup* (a). C'est une espece de champignon qui arrête le sang d'une manière surprenante. Il a, d'ailleurs, une autre qualité; c'est de ne causer aucune douleur & de ne faire aucun escarre comme les vitriols, &c : ce qui doit, à mon avis, le rendre préférable à tous les autres styptiques.

» Quand on veut s'en servir, on choisit le plus gros & le plus poudreux. On le coupe par tranches, & on l'applique sur les artères & les veines ouvertes. Lorsque le Chirurgien a lieu de croire que les vaisseaux sont suffisamment repris & cicatrisés, il doit songer à l'ôter : mais il faut qu'il ait soin auparavant de le bafiner avec un peu d'eau tiède pour le détacher; parce que ce champignon

(a) M. de la Fosse, Maréchal du Roi, fit en 1749, plusieurs expériences avec la vessie de loup, pour arrêter l'hémorrhagie dans des opérations qu'il avoit faites à des chevaux. M. Bouvart fut nommé Commissaire par l'Académie Royale des Sciences, pour examiner les Mémoires que M. de la Fosse avoit présentés à cette Compagnie.

» fait avec le sang une espece de colle, qui est
 » fortement adhérente aux parties. Le Chirurgien
 » doit ensuite panser la plaie, avec les
 » remèdes indiqués en pareil cas, &c «*.

Jugez, Monsieur, si après la lecture de ce passage, on a pu regarder parmi nous le remède de M. Brossart comme nouveau, ou comme récemment tiré de l'oubli où il n'étoit pas.

Je reviens à la Thèse de M. le Roi, & voici ce qui y a donné occasion. Une personne attachée au Prince de Conti, ayant été blessée d'un coup d'épée au tronc même de l'artere du bras droit, il se forma trois mois après un anévrisme qui s'étoit tellement accru, qu'il étoit presque aussi gros que les deux poings. Comme on craignoit que la peau ne se rompît, on fût obligé d'avoir recours à l'opération, par le conseil de M. Verdelhan Desmoles D. M. P, & de M. Morand, dont le nom seul fait l'éloge. Avant que de procéder à l'opération, on avoit parlé d'employer la ligature; mais on craignoit en même temps que le malade ne fût en danger de perdre le bras. M. Verdelhan proposa de faire usage du champignon de M. Brossart à la place de la ligature, & son sentiment prévalut. Le succès en fut si heureux, que la cicatrice se fit parfaitement en un mois, sans danger ni accident (a).

* Remarquez qu'il est ici question de l'amputation du Cancer à la mamelle.

» (a) Pendant qu'on célèbre la vertu bienfaisante
 » de ce champignon, pour arrêter les hémorrhagies,
 » on ne peut s'empêcher, dit l'Auteur de la Thèse,
 » de donner aux Médecins les louanges qui leur sont
 » dues pour l'avoir fait connoître, & l'avoir mis en
 » vogue. Je ne dois pas oublier Jean Bauhin, le pre-

d'Observations. Mars 1755. 211

L'opération fut faite le dernier jour de Décembre 1750. L'artere ayant été ouverte dans sa longueur, la blessure fit voir que le diamètre du vaisseau étoit augmenté du double. On appliqua donc le topique & par dessus l'appareil convenable. Le pouls fut intercepté au poignet du bras qui avoit souffert l'opération pendant environ vingt heures, après lesquelles il se fit sentir assez passablement bien **. Ce cas extraordinaire étant différent des autres, devint une occasion favorable dont se servit adroitement M. Verdelhan, pour mettre ce topique

» mier Auteur de cette découverte, & qui en a re-
» commandé l'usage d'après ses propres expériences.
» Son remède a cet avantage sur celui de M. Brossart,
» qu'il n'a besoin pour être employé, ni du secours
» du couteau, ni de celui du marteau, ni d'aucune
» autre préparation; que, d'ailleurs, il est sous la main
» de tout le monde, & qu'il a la vertu d'arrêter dans
» tel instant que ce soit les hémorrhagies même les
» plus dangereuses * «.

* M. Verdelhan, qui, à l'exemple de ses Confreres, s'occupe avec tant de zèle à la perfection de la Chirurgie, & qui cherche à diminuer les violentes douleurs, suites ordinaires de l'opération, n'est sans doute pas moins digne de louanges que les anciens Médecins qui ont recommandé l'usage de l'Algaric avant lui. De ce nombre sont, Discoride, Liv. 4. cap. 83. Charles Clusius, spec. 3. gen. 26. fung. pern. pag. 288. Ancélius, Médecin, Lib. de Re. Metall. Edit. 1557. pag. 238. cap. 51. Anton. Nuckius: Méd. exper. Chirurg. exper. 29. p. 99. sans parler de Messieurs Guettard, Grandclas, qui ont fait plusieurs expériences sur les vertus de différentes especes de champignons, pour arrêter les hémorrhagies dans les grandes amputations. Ces expériences sont insérées dans le Journal Economique.

** Je tiens ce détail de M. Morand, mon Confrere, qui avoit assisté à l'opération.

en réputation. Son utilité & la préférence qu'on lui doit sur la ligature, ne se manifestent jamais plus que dans le cas d'une artère ouverte selon sa longueur; sur-tout quand la partie est œdémateuse, & lorsqu'il s'agit de comprimer l'artère sublinguale.

Quant à ce que vous me mandez, M. au sujet des expériences que M. Warner a eu occasion de faire sur les prompts effets de l'Agaric, je vous répondrai qu'on en avoit déjà fait de pareilles en France. M. Grandclas, dont j'ai déjà parlé, avoit appliqué sur diverses artères d'animaux ouvertes à dessein, des morceaux d'Agaric ou champignons de presque toutes les especes. Après avoir disséqué les artères sur lesquelles il les avoit appliqués, il observa que la matière visqueuse dont ces morceaux de Champignons étoient imprégnés, avoient réuni si exactement les orifices de l'artère ouverte, qu'on pouvoit à peine en reconnoître l'ouverture. Ce fut en levant l'appareil deux heures après l'avoir mis, qu'il fut convaincu de l'efficacité de ce remède, puisqu'il s'aperçut de l'exakte & solide réunion des parties comme je viens de le dire, & que, par conséquent, il n'y avoit plus d'hémorrhagie à craindre. Ainsi le prompt effet de l'Agaric que M. Warner a observé dans l'amputation dont vous m'avez fait part, n'a surpris aucune personne de notre Faculté.

Après avoir parlé des effets surprenants de l'Agaric; examinons quelles doivent être ses qualités, & les raisons pour lesquelles il arrête l'hémorrhagie.

II. Je suis bien éloigné du sentiment de Dioscoride qui soutient que la vertu des champignons pour

d'Observations. Mars 1755. 213
 arrêter le sang, ne consiste que dans le *gluten*
 (viscosité.) *Habent enim (fungi)*, dit cet Au-
 teur, *qui tales sunt intra se lentorem quemdam*
concretum & strigenti modo viscorum (a).
 L'expérience nous apprend que le champignon
 perd cette matiere visqueuse aussi-tôt qu'il est
 entièrement desséché. Quand on le porte à la
 bouche & sur la langue, si on en excepte quel-
 ques especes, comme le *licoperdon*, il ne donne
 aucune marque d'asfriction, à moins qu'il ne soit
 nouvellement cueilli ou mal desséché. Ceux
 dans lesquels on remarque encore de la visco-
 sité, portent avec eux une qualité corrosive &
 vénéneuse, &, par conséquent, il seroit dange-
 reux de les employer en pareille occasion. Ce
 n'est donc pas sans fondement, que je ne recon-
 nois dans l'Agaric d'autre vertu que celle qui
 lui est commune avec les remedes spongieux
 & absorbants. Cette vertu consiste donc à com-
 primer mollement & exactement les parois des
 arteres, & à bien fermer leur ouverture, en
 se chargeant de la sérosité du sang épanché.
 Le champignon produit ces effets d'autant plus
 naturellement, qu'il est composé de deux sub-
 stances, comme le remarque fort à propos Jean
 Bauhin *.

La premiere qui n'est qu'une peau membra-
 neuse assez forte, enveloppe entièrement la se-
 conde, dont la substance est cohérente, mais
 comme spongieuse, lissée ou unie, quoiqu'elle
 soit mollement velue dans toutes ses parties.
 Je ne suis point de l'avis de l'Auteur qui pré-
 tend que c'est la seule partie du champignon

(a) Dioscor. Liv. 4. cap. 83.

* Hist. gen. Plant. 1651. t. VI. cap. 75. p. 8436

dont il faille se servir : je pense , au contraire , qu'il est nécessaire d'ôter la peau membraneuse du côté qui doit couvrir l'ouverture des vaisseaux , & qu'il faut laisser celle qui lui est opposée. *Il y en a*, dit cet Auteur , *qui assurent que les champignons les plus anciens & les plus mûrs , sont excellents pour arrêter les hémorrhagies même les plus dangereuses.* Il rapporte , en même temps , plusieurs expériences qu'il a faites , & qui ont eu tout le succès qu'on pouvoit en attendre.

Galien * avoit reconnu que les médicaments les plus propres à produire la cicatrice , étoient ceux qui avoient le plus de flexibilité , & qui étoient doux au toucher. Il conseille , au contraire , de rejeter l'usage de ceux qui sont âpres au toucher , parce qu'ils ont coutume de produire des callosités , au lieu de former une bonne cicatrice. Il s'ensuit donc de-là que quelques Ecrivains , soit anciens , soit modernes , ont eu tort d'attribuer les effets de l'Agaric à la matière visqueuse & à l'astriktion qu'on lui suppose gratuitement. Il ne la doit qu'à la flexibilité incroyable avec laquelle il embrasse étroitement l'orifice du vaisseau. Il s'accommode , pour ainsi dire , de soi-même , à sa propre figure qu'il prend exactement. Il le comprime en tous sens & d'une manière tout-à-fait égale. Ses poils lanugineux & extrêmement fins s'imbibent de la partie aqueuse du sang , & , par ce moyen , ils se collent intimement à tous les points que forment les parois ouverts des vaisseaux ; tandis que par sa partie cohérente il retient réunies ensemble les lèvres de la plaie , & les empêche de se séparer l'une de l'autre.

* Gal. lib. 5. de comp. Med. per gen. cap. 7.

C'est ainsi que l'expérience journaliere & suivie depuis plusieurs siècles nous démontre qu'il en est de la réunion des arteres coupées & déchirées, comme de celle des veines. Il faut cependant observer que la premiere exige l'application du tourniquet, une compression plus soigneuse & plus forte, & un appareil plus composé, à cause du mouvement particulier aux arteres; de systole & de diastole, qui est alternatif & presque continuel. Les arteres donnent, par ce moyen, une issue au sang qui aborde sans cesse, parce que leurs parois ne sont jamais en repos.

Quand on a eu la précaution, avant que d'appliquer le topique, de bien rapprocher les deux bords de l'artere, la guérison est bien avancée. La cicatrice est alors plutôt l'effet des efforts de la nature, que celui des remedes, quelque efficaces qu'ils soient par eux-mêmes. D'ailleurs, elle est beaucoup plus facile, & devient plus prompte & plus sûre. Dans ce cas, l'artere se ferme, pour ainsi dire, hermétiquement & sans le secours d'un corps intermédiaire. On ne trouve des tampons dans l'orifice des vaisseaux sur lesquels on a appliqué les styptiques, que lorsqu'on a négligé de comprimer exactement leurs extrémités. Ainsi la formation du corps étranger qui sert à réunir les vaisseaux dans le cas d'hémorrhagie, est une négligence de l'Opérateur. Ce corps étranger retarde beaucoup la guérison, & la rend souvent incertaine, en donnant lieu à l'écoulement du sang, lorsqu'il vient à s'échapper. Ajoutons qu'il entretient la douleur & cause l'inflammation.

Vous avouerez, sans doute, Monsieur, après ces détails, que l'Agaric n'est un remede pro-

pre à arrêter les hémorrhagies, que parce qu'il possède dans un degré éminent les qualités nécessaires dont je viens de parler. Par conséquent, tout autre corps qui aura ces mêmes qualités, & au même degré, ne sera pas moins capable de produire les mêmes effets. C'est ce que je vais démontrer.

III. L'Agaric n'est pas le seul styptique dont on fasse usage pour étancher le sang. La plupart des Garçons Chirurgiens, lorsqu'ils ont fait quelques coupures en rasant, ont toujours eu coutume de prendre des morceaux d'amadou, souvent mis l'un sur l'autre, pour les appliquer sur la blessure, après les avoir froissés entre leurs doigts, afin de leur donner plus de consistance. Les gens * de la campagne emploient, pour la même raison, la vessie de loup brute & sans aucune préparation, avec cette différence, qu'ils mettent sur la partie blessée la face interne de ce champignon **. On lui substitue fort souvent la toile d'araignée, sur-tout celle qui est blanche & toute couverte de farine, telle qu'on la trouve dans les bluteries & les moulins. On choisit ordinairement la plus épaisse, & quelquefois même on en met plusieurs l'une sur l'autre, afin que ce styptique ait plus d'épaisseur. Ce remède n'est jamais sans succès.

Je croirois volontiers que l'on pourroit tirer du regne animal & du regne végétal des remèdes

* Cet usage se pratique aussi en Allemagne & dans les autres Etats de l'Europe, suivant la remarque de Clusius dans l'endroit déjà cité.

** On rapporte qu'à l'Hôtel-Dieu de Rouen & dans plusieurs autres Villes, on ne se sert point d'autres styptiques, soit dans les amputations, soit dans tout autre cas d'hémorrhagie.

qui suppléeroient dans l'occasion au défaut du champignon. Dans le premier, on choisiroit le duvet fin qui est caché sous les grandes plumes des cignes, des canards, des oies, &c. la bourre, la coque & le filosele brut des vers à soie, ou des autres chenilles champêtres; sur-tout si l'on mettoit sur la superficie de ces topiques quelques poudres farineuses, absorbantes. On pourroit encore faire usage du chamois, du cuir de veau qui seroit molasse, & autres; mais il faudroit que la superficie que l'on destineroit à appliquer sur le mal, fût comme ratinée & velue; des morceaux de castor qui auroient servi à faire des fouliers, ou des chapeaux, pourvu qu'ils fussent bien battus, renforcés & rendus mols, & parfaitement unis dans une de leurs superficies.

Parmi les végétaux, on pourroit se servir des mousses d'arbres, de quelque conferva, de lichen, du duvet ou de la bourre, qui se trouvent sur les feuilles, les fleurs & le fruit de certaines plantes, sur-tout de celles qui fournissent le chanvre; de la moëlle de sureau, des bedeguars, des rosiers sauvages ou églantiers; du coton qui sert de couche aux semences de quelques plantes, telles que l'ouatte de la famille des apocins des cotons & des camenerions, &c. Je pourrois encore parler de ces filets blancs * que l'on voit voltiger en l'air vers la fin de l'été, & que les

* Ce phénomène qui a embarrassé long-temps les Naturalistes, n'est autre chose que le duvet des plantes cotoneuses, qui s'en est détaché petit à petit, lorsqu'elles se sont flétries & desséchées. Ces duvets enlevés dans l'air par le vent, se réunissent ensemble, au moyen de l'humidité qui est assez considérable pendant les nuits de Septembre; ce qui forment ces filets cotonneux ou cette toile dont il s'agit.

enfants nomment communément *filasse de la bonne Vierge*, & qui s'attachent sur les ronces, &c.

Il me semble qu'on pourroit employer dans le même cas & avec le même succès les linges blancs, mols, & à demi-usés, après les avoir battus, & rendus parfaitement unis sur leur superficie; mais il faudroit toujours avoir soin, en se servant de toutes ces matieres indiquées ci-dessus, de conserver dans les corps durs un côté hérissé de poils fins, qui seroit propre à s'imbibber de la férosité du sang, & à former ainsi le tampon qui boucheroit l'orifice des vaisseaux coupés **. A l'égard du corps opposé, je ne puis trop répéter qu'il doit être nécessairement très-compacte; en sorte qu'il paroisse que tous les pores en soient entièrement bouchés, ou du moins si resserrés que le sang ne puisse les pénétrer (a). Tous ces moyens que j'indique, s'ils ne sont pas propres dans les grandes opérations, pourroient être de quelque utilité dans celles qui ne seroient pas si considérables. J'ajoute encore que le papier brouillard & le papier gris pourroient peut-être servir de topiques, en mettant plusieurs feuilles les unes sur les autres, & en les frappant au marteau pour en former un corps compacte, & capable d'arrêter la férosité du sang.

Il est donc à propos de remarquer, que pour arrêter l'hémorrhagie d'une plaie, il ne suffit

** J'ai remarqué plus haut que cette méthode étoit moins sûre que l'application d'un topique, dont la surface seroit parfaitement unie.

(a) Telles sont les raisons pour lesquelles j'ai conseillé de laisser à l'Agaric, dans sa face opposée à la plaie, la peau membraneuse dont elle est couverte.

pas que la superficie du topique, qui doit répondre à l'ouverture des vaisseaux, soit spongieuse, molle, souple & velue; il faut encore que le corps de ce remede & sa surface externe aient une certaine consistance qui les rendent durs & impénétrables *. Il s'ensuit de cette remarque, que les étoffes de laine, l'éponge & les autres corps ras & spongieux, ne peuvent pas servir de topiques, à cause de la trop grande ouverture de leurs pores qui donneroient passage au sang. Par la même raison, la plupart des remedes que je propose ci-dessus auroient besoin plus ou moins de préparations, si on vouloit les employer dans les grandes opérations.

Comme on ne sçauroit trop multiplier les secours en Chirurgie, sur-tout dans un cas aussi important que celui de l'amputation, j'ai cru que je pouvois, sans paroître prolix, indiquer plusieurs moyens que l'on peut trouver sans peine.

Nous ne devons donc plus balancer à bannir dans les amputations toutes les méthodes qui les rendent douloureuses, longues & pénibles, puisque nous avons maintenant à notre disposition des secours si doux, si faciles à pratiquer, & en même temps si salutaires. Bannissons aussi les cauterés potentiels, & à plus forte raison les cauterés actuels qui sont la ressource de l'ignorance. N'excluons pas moins l'usage des compressions forcées & des ligatures, qui n'étoient

*. C'est sans doute la raison pour laquelle, dans les opérations où l'on a conservé la peau & le plus de chair qu'il a été possible, la récurrence de l'hémorrhagie est moins à craindre, & la guérison est plus prompte & plus sûre. Ce qui n'arrive pas dans celles où l'on n'a pas usé des mêmes précautions.

cependant pas inconnues à Hippocrate & à Galien. Elles faisoient tout l'appui de l'ancienne Chirurgie en semblable rencontre **. Dispensez-moi de vous en rapporter les pernicioeux effets, qui ne sont que trop connus, & qui auroient dû les faire proscrire depuis long-temps de la Pratique Chirurgicale. Les ligatures, comme vous le remarquez judicieusement, ne manquent jamais d'apporter du retardement à la guérison de la plaie.

Il me resteroit encore bien des choses à vous dire sur cette matiere, si je ne craignois de vous ennuyer, & si en même temps elles vous étoient moins connues. Je réserve pour une autre occasion à vous faire part des différentes expériences que je fais maintenant sur le même sujet. Je suis si satisfait du commerce littéraire que vous avez établi entre vous & moi, que je vous prie très-instamment de vouloir bien le continuer. Je ferai de mon mieux, par l'intérêt personnel que j'y prends, pour en entretenir la correspondance.

J'ai l'honneur, &c.

** Les astringents, les styptiques, les remèdes âcres trop actifs, & les escarrotiques, qui laissent après eux des suites presque aussi funestes que la ligature, ne sont pas moins à rejeter en pareil cas.

A Paris, ce 18 Février 1755.



TABLE

DES MATIERES

Contenues dans le Recueil de Mars
1755.

ARTICLE PREMIER.

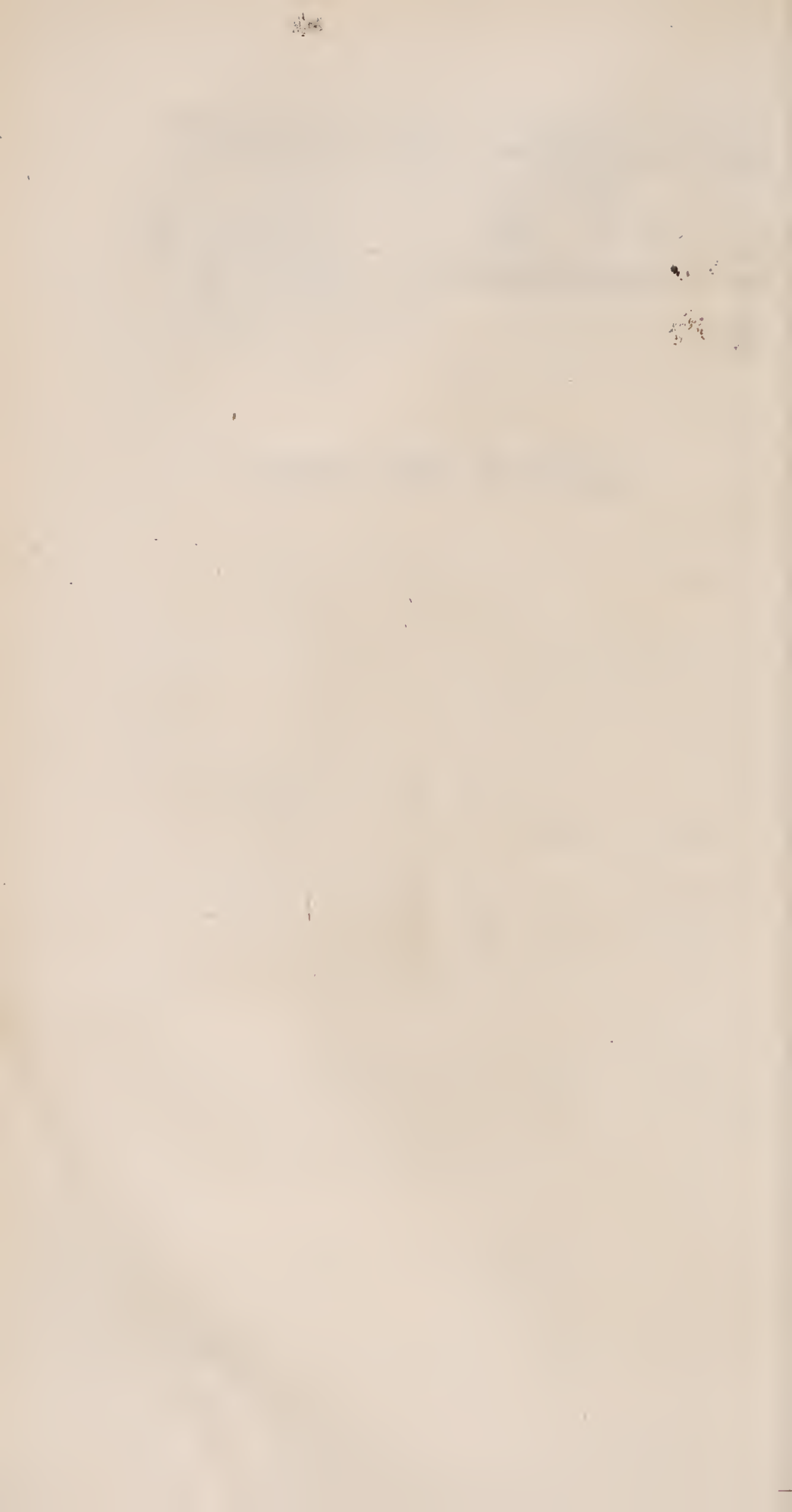
- I. *L*ettre de M. Missa, au sujet de la
publication d'une Thèse sur le
Cuivre. Page 147.
- II. Thèse de Médecine sur le Cuivre.
150
- III. Traduction de cette Thèse 161
- IV. Lettre d'un Médecin Allemand sur
le Scorbut. 175
- V. Lettre de M. d'Hermont, Docteur en
Médecine, à M. le Cat, sur sa Théorie
des Maladies, avec la réponse du der-
nier par apostilles. 181
- VI. Observation sur un Délire, &c. par
M. le Cat. 192
- VII. Relation des Ravages causés par une
espece de Charbon survenu au visage.
193

ARTICLE II.

- I. Lettre de M. Rigaudaux, Maître en

<i>Chirurgie, uu sujet d'un Instrument propre dans les Accouchements.</i>	197
II. <i>Réponse de M. Missa, D. M. P. à M. Schlosser, Médecin Hollandois, au sujet de l'Agaric.</i>	203

Fin de la Table des Matieres.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE
ET

PHARMACIE.

SECONDE ÉDITION.

AVRIL 1755.

Tome II.



A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins,

M. DCC. LXXXIII.
Avec Approbation & Privilège.

MANUAL
OF
CHINESE
TEA

BY
J. H. ROBERTS

WITH
ILLUSTRATIONS

BY
J. H. ROBERTS

NEW YORK



NEW YORK

NEW YORK

NEW YORK

NEW YORK

NEW YORK



RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS


De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

AVRIL 1755.

ARTICLE PREMIER,
Contenant quelques Observations de Médecine.

OBSERVATION

*Sur un Enfant à trois jambes, par M.
Hatté, Docteur Régent de la Faculté
de Médecine de Paris.*

- I.  Ne singularité monstrueuse que le simple vulgaire ne voit qu'avec horreur, est aux yeux du Physicien un jeu de la nature, sous lequel souvent elle met plus à découvert l'artifice qu'elle cache dans ses ouvrages. Comme on a vu naître des hommes

sans tête, sans bras ou sans jambes, il s'en est vu aussi à deux têtes, ainsi que d'autres à quatre bras, ou trois & quatre jambes. Cette même nature, toujours féconde en variétés, nous présente aujourd'hui un phénomène de ce dernier genre. Un enfant * qu'on annonçoit marcher librement sur trois jambes, avoit avec raison piqué ma curiosité. Avidé d'observer quelle nouvelle mécanique la nature pouvoit y avoir employée pour hâter ou faciliter davantage la marche du corps, je ne fus pas peu surpris dans mon attente, quand je vins à appercevoir qu'elle avoit ici multiplié des êtres sans nécessité ; & que ce jeune Allemand, avec toutes les apparences d'ailleurs d'une bonne conformation, étoit un sujet condamné à porter toute sa vie le poids incommode d'une troisième jambe. Je dis le poids incommode, quand une partie dont la fonction naturelle est de servir au soutien des autres, se trouve dans une situation ou d'une conformation contraire à cet effet.

Cette troisième jambe n'est pas sur la ligne des deux autres ; mais prenant son origine un peu au dessous de la chute des reins, du milieu de la hanche droite, elle s'étend sur la jambe du même côté, en manière de ziczac. La petite cuisse d'abord descend obliquement vers le jarret de la jambe droite, & de ce point, la petite jambe décrit aussi une ligne oblique dans le sens contraire, jusqu'au dessous du mollet de la jambe droite, sur laquelle le petit pied vient battre dans les mouvements de l'enfant. Quoique cette partie, dans son insertion, semble par-

* Il s'agit dans cette observation d'un enfant qu'on a fait voir à la foire Saint Germain de cette année.

d'Observations. Avril 1755. 229

tager avec la fesse droite le vaste muscle grand fessier, il ne paroît pas du moins qu'elle soit formée aux dépens de la cuisse sur laquelle elle est placée. Celle-ci répond en tout à la gauche pour la structure & les mouvements, & le membre surnuméraire a aussi ses mouvements d'extension & de contraction à part & bien distincts, & conséquemment ses muscles particuliers. Une singularité qui n'échappe à personne dans l'examen de cette partie, est le défaut de rotule au genou; tandis que la jambe d'ailleurs ne laisse voir de cheville qu'à sa partie externe: mais le pied qui est contourné de manière à former un angle aigu, avec le dedans de la jambe, donne à lui seul une seconde preuve de la fécondité de la nature. On y compte huit doigts d'égale grandeur, dont les deux du milieu semblent former les pouces pour la grosseur. C'est sur la plante de ce pied que la cuisse gauche est placée comme sur un coussin, quand l'enfant vient à s'asseoir; comme c'est aussi à l'habitude qu'on lui a laissé prendre de s'asseoir ainsi sur sa petite jambe, que les parents attribuent l'exténuation de cette partie. Ils assurent que cet enfant, qui a aujourd'hui trois ans, avoit à sa naissance les trois jambes semblables en tout par la grandeur & la grosseur. On ne peut bien s'assurer à travers les téguments, de l'endroit d'où sort cette partie. On ne sçait si elle est articulée avec l'os de la hanche, si son insertion s'y fait dans une cavité, si elle y est attachée par quelques ligaments, ou si elle n'est suspendue que par la peau ou les muscles. Une dernière preuve enfin de la surabondance de la matière dans ce sujet, est un petit corps rond de la grosseur & de la figure d'une nefe formée

dans la peau, entre cette jambe & la marge de l'anus. Dans les perquisitions faites sur les causes premières ou éloignées, il ne s'en trouve pas d'assez lumineuses qui puissent servir à l'explication du phénomène. On n'observe point que la mère, qui a déjà eu six autres enfants, en ait jamais porté plus d'un à la fois; & cette bonne paysanne ne se souvient pas d'avoir jamais eu l'imagination frappée dans le temps de cette grossesse, de chose qui ait quelque rapport avec la petite jambe de son enfant.

Quoi qu'il puisse être de la perfection où la physique semble portée aujourd'hui, nous souhaitons encore en vain une explication à ce phénomène. De toutes les fonctions que la nature opère dans son plus bel ouvrage (le corps humain), la plus impénétrable à nos regards est encore celle de sa formation. Après tant de systèmes inventés & détruits successivement, cet autre ancien que l'on rebâtit de nos jours, quoiqu'il semble relevé par la main des grâces, ne sert qu'à nous mieux convaincre que l'imagination est un guide infidèle dans la recherche des vérités physiques. Cette faculté destinée à embellir le sentiment, ne nous est pas donnée pour connoître. Celui-là crut avec bien plus de raison avoir surpris la nature sur le fait, qui imagina le premier cette méthode si simple, qui réduit tout l'artifice de la génération au seul développement des parties. Mais comment néanmoins, dans le développement d'un corps aussi régulier, aussi admirablement proportionné qu'est le corps humain, arrive-t-il quelquefois des excès ou des défauts dans le nombre de ses parties? Avec le seul développement, concevra-t-on qu'il puisse se former une troisième partie

organisée, où la nature n'en laisse voir ordinairement que deux ? C'est ce qui reste encore à développer par les partisans du système.

Que l'on remarque seulement que l'observation que nous rapportons ici n'est point de la classe de celles qui portent sur des nains ou sur des géants, dans lesquels le trop ou le trop peu de matiere, comme le plus ou moins de souplesse dans la connexion intime des parties, présentent des phénomènes peu difficiles à saisir ; mais c'est ici une nouvelle organisation, & par conséquent un problème physique inexplicable encore. Si l'on voit les vers à soie ainsi qu'une infinité d'autres insectes, passer par trois états différents, leur métamorphose n'est cependant qu'apparente : le ver ne fait que quitter les enveloppes qui cachotent le papillon : cela n'est plus révoqué en doute aujourd'hui depuis les nombreuses expériences de Messieurs de Reaumur & Swammerdam. Mais on n'explique pas de même la régénération d'une patte d'écrevisse à la place de celle qu'on aura coupée. La nature qui n'en avoit d'abord destiné que deux à cet animal, sçait au besoin lui en substituer une troisième ; & celui sans doute qui dévoilera dans cette action le secret de la nature, parviendra aussi à découvrir par la voie de l'analogie, la cause formatrice d'une troisième jambe dans le jeune Allemand.







RÉFLEXIONS CRITIQUES

*Sur un Mémoire de M. le Cat *.*

II. Le Mémoire que M. le Cat donne par extrait dans le Mercure de Novembre dernier & dans le Recueil d'Octobre, touchant les fièvres malignes, & en particulier celles qui ont régné à Rouen, à la fin de l'année 1753, & au commencement de celle de 1754, renferme un système qui, s'il n'est pas susceptible d'objections, pourroit l'être du moins de quelque éclaircissement.

Des trois parties qui composent le corps de ses réflexions à ce sujet, je ne m'attacherai qu'aux deux dernières, dont voici le précis.

Dans l'une, il prétend que les maladies internes, & en particulier les fièvres malignes dont il s'agit, ne sont que des maladies externes très-connues, & que par l'inspection des cadavres dont il a fait faire l'ouverture, il a observé que celle qui a régné à Rouen, étoit une herpè

* Quoiqu'on ait donné dans le Recueil du mois dernier quelques réflexions critiques sur le système de M. le Cat par M. d'Hermont, on a pensé qu'elles ne devoient pas exclure celles-ci, qui sont beaucoup plus étendues, & dont on peut également retirer quelque utilité. Elles engageront d'ailleurs M. le Cat à s'expliquer davantage, & il satisfera par ce moyen plusieurs personnes qui l'attaquent à ce sujet, entre autres, M. Rioult, Docteur en Médecine à Dinan, qui nous a aussi communiqué quelque chose sur cette matière. Son sentiment est le même que celui de M. Pessault de la Tour, dont nous avons cru devoir préférer le Mémoire qui est plus circonstancié, & considérablement plus détaillé.

placée à l'estomac & aux intestins grêles ; que les remèdes chez ceux qui en ont guéris, n'ont eu ce succès, que parce qu'ils sont analogues aux topiques que la Chirurgie emploie dans le traitement de la herpe.

Dans l'autre, il condamne l'opinion presque générale où l'on est, que les maladies résident dans les humeurs.

A bien considérer les arguments que M. le Cat propose pour appuyer son système, il est à craindre qu'il ne se soit prêté avec un peu trop de complaisance à la fécondité de son imagination, à l'instar de bien d'autres sçavants, particulièrement de certains Anglois.

1. Il prétend que l'état des liqueurs dépend de celui des solides, & que le réciproque est fort rare.

2. Que si les maladies étoient dans les liqueurs, il n'y auroit pas une seule maladie locale : les maladies, au contraire, devroient se trouver dans tous les points du tissu de nos parties, en les supposant dans les liquides qui occupent tous les points de nos solides.

3. Que l'on pourroit dire que la dépravation n'est tombée que sur une partie des fluides, ce qui seroit insoutenable, selon lui, attendu que cette parcelle de nos humeurs, quelque petite qu'elle fût, devroit, en très-peu de temps, corrompre tout le reste par le mouvement continu de la circulation. Cela posé, toute maladie humorale devroit être universelle. Par exemple, si la contagion répandue dans l'air avoit pris sur nos humeurs, nul homme n'en échapperoit, les Médecins, sur-tout, comme les plus exposés.

Que n'aurois-je point à redouter, si je me

d'Observations. Avril 1755. 235

proposois comme adverfaire d'un tel ſçavant. Mais non, je ne cherche qu'à m'inſtruire, & je dis que la cure des maladies en queſtion attribuée par M. le Cat à la ſeule analogie des remèdes internes avec les topiques dont la Chirurgie a coutume de faire uſage pour la guérifon des maladies externes, ſouffre d'autant plus de difficulté, que les topiques ſont les remèdes les moins eſſentiels dans le traitement de ces maladies, ſur-tout de la herpe.

Si ces remèdes extérieurs contribuent en quelque choſe à leur guérifon, ce ne peut être au contraire que parce qu'ils ſont analogues eux-mêmes aux remèdes internes que la Médecine a coutume de mettre en uſage pour les guérir. Cela eſt d'autant plus évident, que ce qui paroît à l'extérieur dans ces ſortes de maladies, ne peut paſſer que pour l'effet, & non pour la cauſe. Prendre l'un pour l'autre, ce ſeroit aſſurément ſe tromper groſſièrement.

Quant à la ſeconde partie, il n'eſt pas néceſſaire d'être Médecin ni Chirurgien pour ſçavoir que le chyle eſt le germe du ſang ; que celui-ci l'eſt de toutes les autres humeurs, & par une conſéquence inévitable, ſi le chyle eſt vicié par quelque cauſe que ce ſoit, ce qui arrive tous les jours, le ſang le ſera néceſſairement. De même, ſi le ſang tombe en dépravation, les autres humeurs tiendront de leur ſource : donc les maladies réſident dans les fluides, puisqu'ils ſont ſujets à tomber en dépravation. Soutenir le contraire, ce ſeroit démentir l'expérience. Mais, réplique M. le Cat, ſi la maladie réſide dans les liquides, il n'y aura pas une ſeule maladie locale ; toute maladie humorale ſera générale, & devra occuper tous

les points du tissu de nos parties. Une telle objection qu'il se fait à lui-même, ne devoit point être capable de l'allarmer si fort sur le sentiment commun, & c'est argumenter contre ses propres lumieres que de contester la vérité d'un fait, parce qu'il s'opère par des voies qui nous sont inconnues. M. le Cat auroit donc eu plus de raison d'examiner si véritablement la chose est telle qu'il s'imagine qu'elle devroit l'être (en partant des vrais principes) ou non, sans nier ce qui se passe tous les jours sous ses yeux.

Dira-t-il, par exemple, que les virus de toute espece, dartreux, écroueleux, scorbutiques, vénériens, contagieux, &c. n'ont aucune prise sur nos humeurs ? Niera-t-il qu'elles pèchent & dans leur qualité & dans leur quantité ? Tous les caracteres de dépravation qui s'observent journellement dans le sang que l'on tire des veines des différents malades, font-ils illusion ? Ou bien ce sang n'est-il dépravé que dans le vaisseau d'où il sort ? En ce cas l'on se serviroit des propres armes de l'Auteur, en lui opposant sa troisieme objection.

Il doit croire que dans toutes les maladies en question, quoique tous les points du tissu de nos solides ne paroissent pas affectés d'une maniere également sensible, ils le sont cependant, & même doivent l'être, mais d'une façon relative à l'intensité de la corruption & à la nature du fluide ; à l'usage de chaque partie ; à leur sensibilité ; aux différentes positions & modifications qui les mettent dans le cas d'éprouver plus ou moins sensiblement les impressions des humeurs viciées ; aux différents obstacles, soit de la part des solides, soit de la part des

liquides, & souvent des deux ensemble, qui empêchent ces derniers de pénétrer dans leurs sécrétaires, & de s'insinuer dans les viscères auxquelles ils appartiennent naturellement, d'où naissent les stases & les écarts de ces mêmes liquides qui affectent certaines parties plus particulièrement que d'autres. On doit donc conclure qu'indépendamment que tous les points du tissu de nos solides soient affectés dans le cas où les humeurs sont en discrasie, il ne s'ensuit pas qu'ils doivent l'être tous avec la même force.

Si les malades, en pareil cas, ne s'apperçoivent pas d'une lésion générale, c'est que, par les raisons ci-dessus, la plus forte impression l'emporte sur la moindre. Dire que toute contagion devoit être générale, & que personne n'en devoit échapper si l'air contagieux frappoit nos liqueurs, c'est, ce me semble, une proposition qui n'est pas moins susceptible de difficulté que le reste, & je ne vois pas, quand même la chose se passeroit comme se le persuade l'auteur du nouveau système, qu'il pût en tirer une conséquence bien triomphante; attendu que de quelque façon que se répande un air contagieux, & quelque partie de nous-mêmes qu'il affecte, il doit attaquer indifféremment tous ceux qui le respirent. Si le contraire arrive, ce ne peut être que par une disposition non moins heureuse que secrète, de certains tempéraments sur lesquels les miasmes ne font pas la même impression. Semblable à l'eau régale, qui ne dissout que certains métaux sans pouvoir mordre sur les autres.

La dépendance de l'état des fluides de celui des solides, sans du moins admettre le réc.

proque, ne me paroît pas mieux fondée, & à examiner le tout en rigueur, l'on pourroit prendre un parti diamétralement opposé à celui de l'auteur, en ce que ceux-ci ne reçoivent de nourriture que des premiers, qui ne peuvent souffrir la moindre altération sans leur nuire d'une façon relative. Ceux-là, au contraire, éprouvent tous les jours des dérangements, légers à la vérité, qui n'en apportent aucuns aux liqueurs. Mais je n'adopterai ni l'un ni l'autre par préférence, & je ne prétends point m'écarter de l'équilibre, si nécessaire entre les solides & les fluides pour la conservation & de la vie & de la santé. Ainsi il faut les croire dans une dépendance réciproque, & quand même les fluides dépendroient de l'état des solides, ils n'en seroient pas pour cela à l'abri des dépravations. Disons donc seulement que la lésion des uns attire la lésion des autres, tout est mutuel par conséquent.

M. le Cat dévoile enfin son mystère, & s'explique d'une manière à la vérité bien différente que semble l'annoncer son début. Il soutient que les maladies résident dans le fluide des nerfs. L'opinion générale n'est pas du moins entièrement convaincue d'erreur, puisque ce fluide fait partie des humeurs. Reste à sçavoir maintenant par quel chemin il conduira la maladie dans le fluide nerveux, qui ne peut pêcher selon lui, que par sa qualité ou sa trop petite quantité. Quand il auroit ajouté aussi par sa trop grande abondance, la chose n'en seroit pas plus mal, parce qu'en fait de fonctions animales, ainsi que de toute autre mécanique, la juste proportion qui est essentielle, peut pêcher par le trop, comme par le trop peu.

Mais passons là-dessus, puisqu'il a jugé à propos d'y passer lui-même. Je ne veux cependant pas dire par-là que les grands hommes soient à imiter en tout, parce qu'il n'y a personne qui ne puisse se tromper. Je reviens à la question, & je dis qu'aucun vice ne peut pénétrer dans la cavité des nerfs pour y infecter les esprits, sans passer par la même route qui conduit ces mêmes esprits dans les nerfs. Or, le sang est l'unique route qui conduit les esprits dans les nerfs, puisqu'il en est la source; donc toute contagion doit passer par le sang, avant que de parvenir jusqu'aux esprits. M. le Cat ne dira pas qu'elle se fait passage seulement au travers des pores des nerfs, parce qu'en ce cas, elle passeroit également au travers de ceux qui sont répandus sur tous les points du tissu de nos parties, & par une conséquence non moins prépondérante, toutes les autres humeurs en seroient attaquées également.

A l'égard des maladies qu'il prétend expliquer par leurs véritables causes, en donnant des raisons convaincantes du mécanisme, des différentes crises qu'il ne fait consister que dans la dépuration du suc nerveux, qui, bien différent des autres humeurs, ne retourne point à son réservoir, & ne peut par conséquent corrompre les fluides dont il s'est séparé une fois pour toujours, l'auteur de ce raisonnement n'ignore pas que les membranes ne sont que des développements de l'extrémité des nerfs; qu'elles donnent origine à une infinité de petits tuyaux connus sous le nom de veines lymphatiques, uniquement destinées à reporter dans le sang les résidus du suc nerveux, qui, comme on voit, circule aussi également que le reste des fluides.

Donc, l'auteur de la nouvelle opinion se trouve en proie pour la seconde fois à sa troisième objection, par les conséquences mêmes qu'il en tire.

Voilà, je pense, tout ce qu'on peut objecter en raccourci contre un système qui ne doit pas surprendre seulement par l'air de nouveauté qu'on lui donne. Quoi qu'il en soit, je me persuade que son auteur a prévu toutes ces difficultés; que bien loin de les regarder comme orageuses, il ne les envisagera que comme une rosée qui donne un nouvel éclat aux fleurs sur lesquelles elle se répand. J'attends donc avec impatience cette théorie lumineuse qui doit nous garantir des tâtonnements si désagréables pour les praticiens, & si dangereux pour les malades. Belles & magnifiques promesses, conçues dans des termes qui ne le sont pas moins; c'est grand dommage qu'ils soient placés avant la démonstration.

Signé PEEFAULT DELATOUR,
Médecin à Beaufort en Anjou.

Le premier Février 1755.



O B S E R V A T I O N

Sur une Concrétion polypeuse trouvée dans la tête d'un enfant, par M. Chabrol, natif de Limoges, étudiant en Chirurgie.

III. Une fille de M. S. maître de pension ; eut, à l'âge de deux ans, une contusion assez violente au coronal. Cet accident fut occasionné par une chute qu'elle fit alors. Les compresses d'eau-de-vie qu'on y appliqua sur le champ firent disparoître le mal ; la santé de l'enfant ne parut point altérée, à l'exception des fréquents maux de tête dont elle fut toujours incommodée jusqu'à l'âge de six ans. Le 7 de Septembre 1754, son mal redoubla d'une manière extraordinaire, & fut accompagné d'un vomissement, d'un grand abattement, & d'une grosse fièvre. Tous les remèdes dont on fit alors usage ne purent garantir cet enfant de la mort ; de sorte qu'elle expira au bout de trente-deux heures, après les nouveaux accidents dont on vient de parler.

M. Reclause, Chirurgien ordinaire de la maison, accompagné de M. Despuech son confrere, se présentèrent, du consentement des parents ; pour faire l'ouverture du cadavre. Par l'ordre de ces Messieurs, j'enlevai d'abord le crâne, & l'on s'apperçut que le cerveau étoit extrêmement gonflé, & engorgé par le sang. Je plongeai ensuite la pointe du scalpel dans le sinus longitudinal supérieur, & j'étendis mon incision afin de me débarrasser du sang. Il se présenta alors au-dehors un petit corps mou ;

d'un rouge pâle, long d'environ cinq pouces, de la figure de la queue d'un petit rat, & qui étoit partagé en deux. L'extrémité la plus grosse étoit à la partie antérieure du sinus longitudinal qui regarde le trou borgne de l'os coronal; & l'autre extrémité se divisoit encore en deux, & étoit attachée aux parties latérales du sinus. Les autres parties du cadavre étoient dans l'état naturel, & n'offrirent rien qui soit digne d'être rapporté ici.

Je laisse aux Maîtres de l'Art à examiner comment cette concrétion polypeuse a pu se former, & s'il ne seroit pas possible de croire que par la contusion violente que l'enfant avoit reçue, il se seroit formé des caillots de sang, qui n'ayant pu être divisés par la chaleur, & l'action des solides, ni par le mouvement des fluides, se sont arrêtés aux parois des vaisseaux, & se sont accrûs peu-à-peu jusqu'au point de boucher les vaisseaux, d'intercepter la circulation, de former & durcir avec le temps le corps étranger, qui vraisemblablement a pu causer les accidents dont on a fait mention.



OBSERVATION

Sur un retour périodique des Regles, observé tous les quinze jours dans une Nourrice , par M. Haîté, D. M. P.

IV. Il n'y a personne qui ne croie sentir que cet Auteur manqua d'exactitude, qui compara le premier la matrice à la boîte de Pandore, puisque cette dernière ne fut si funeste aux hommes que pour avoir été ouverte, tandis que le plus grand nombre de maladies ordinaires aux femmes ne leur viennent que lorsque la matrice refuse la sortie à ce qu'elle contient. On peut dire cependant que de la matrice découlent de vrais maux, quand il lui arrive des menstrues augmentées ou des pertes ; & autant qu'une perte est nuisible à une femme, en quelque temps qu'elle lui arrive, autant des menstrues inattendues, deviennent dommageables à l'embryon. Cette dernière observation aussi ancienne qu'elle est ordinaire, avoit fait dire à Hippocrate : *si mulieri prægnanti purgationes prodeant impossibile est fœtum benè valere* *. Ce grand Maître, dont on ne peut soupçonner l'exactitude, auroit sans doute étendu l'aphorisme sur les nourrices, s'il avoit eu des occasions d'observer, comme il s'est vu depuis, que l'enfant à la mamelle court les mêmes dangers que le fœtus, quand la nourrice devient sujette au flux menstruel. Mais il est de ce genre une espèce plus rare encore dans l'observation que nous nous proposons de rappor-

* Aph. 60. S. 5.

ter. Nous ne sçavons même, si dans ce que les Médecins ont écrit sur cette matiere, il se trouve des exemples qu'on y puisse comparer.

L'épouse d'un Tonnelier, femme d'une constitution robuste, de l'âge de trente-deux ans, se voyant après une grossesse assez heureuse, toutes les marques d'une bonne santé, entreprit, il y a deux ans, de nourrir le premier enfant qu'elle venoit de mettre au monde. Les mammelles d'abord ne parurent point gorgées de lait, comme elles ont coutume de l'être dans ce temps. On espéra néanmoins que par l'habitude d'allaiter, elles acquerroient plus de volume, & l'on les vit en effet s'accroître sensiblement, mais le lait n'y abonda point en même proportion, quoique dans ces commencements il en vint assez pour la nourriture de l'enfant. Le premier mois étoit à peine écoulé que la nourrice se vit réglée, & même très-abondamment, ce qu'elle ne vit qu'avec peine, pensant bien que cela ne pouvoit que diminuer de plus en plus son lait. Mais son chagrin fut bien plus grand, quand elle se trouva dans le même état quinze jours après. Et ainsi s'établit des-lors le retour périodique de ses regles de quinze jours en quinze jours, jusques au terme de six mois où elle sevrâ son enfant. Durant tout ce temps, cette singularité devoit la surprendre avec d'autant plus de raison qu'elle n'avoit eu de regles avant sa grossesse que tous les mois, & que dans tout le temps qu'elle avoit été enceinte rien n'avoit paru. S'appercevant que son nourrisson, qui n'avoit aucune incommodité, n'avoit pas non plus cette vigueur ordinaire à ceux qui ont leur mere pour nourrice, elle en parla à quelques-unes de ses amies, & s'adressa enfin à des

Médecins. Ils lui déclarerent que si elle vouloit voir profiter son enfant, elle n'avoit d'autre moyen que de lui faire changer de nourrice, puisque tel étoit son tempérament, que le lait se tournoit trop facilement en sang. Cette raison de lait qui tourne, & qu'on donne d'abord pour satisfaire aux questions d'un malade, se laisse appercevoir sans un grand effort d'imagination, dans le cas où les femmes, cessant d'allaiter, éprouvent des regles immodérées. Le lait, dit-on, qui n'a plus son cours par la voie ordinaire, retournant dans la masse du sang, & devenu sang lui-même, produit une pléthore, & se cherche une issue par les couloirs de la matrice accoutumée à lui fournir un passage. Mais comment la cause absolument contraire à la première, l'allaitement lui-même, produit-il des menstrues, & les augmente-t-il même plus que dans un état libre ? C'est ce qui ne se déduit pas aussi facilement du principe. Car la plus grande portion du chyle devroit, à ce qu'il me semble, être pompée par les mammelles, tandis que le reste suffit à peine pour renouveler le sang de la mere. Quelle mine fournissoit donc à cette surabondance extraordinaire de sang, dans le cas que je viens de proposer, d'après le récit que m'en a fait la malade elle-même ? Peut-être qu'un second phénomène, que cette femme présente aujourd'hui, ouvrira le chemin à l'explication que les physiologistes voudront en donner. Car ce n'est point à travers ses idées d'un système qu'on parvient à voir le fond des choses, ce n'est qu'en rassemblant des observations, qui artistement rapprochées les unes des autres, comme les verres d'un instrument d'Optique, nous rendent en rayons purs &

distincts , l'essence des objets que nous cherchions à connoître. Cette même personne , qui nourrit à présent un second enfant , ne voit aucune apparence de regles depuis quatre mois qu'elle s'est imposé cette charge ; mais en équivalent , elle est travaillée de battements dans la tête , où elle sent des élancements à tous moments , avec des éblouissements , aussi-tôt qu'elle fait quelques mouvements. Ses yeux sont saillants , & sa vue se trouble si fort , qu'elle voit à peine les objets distinctement. Elle m'apprit d'ailleurs , que son nourrisson ne tirant qu'une petite quantité de lait , il ne pouvoit beaucoup profiter. Cette raison ne l'empêche cependant pas de continuer sa nourriture , & elle est résolue de risquer tout plutôt que de l'abandonner.

L'état de la malade , tel que je viens de le rapporter , me parut assez urgent , vu d'ailleurs l'inefficacité des lavements qu'elle avoit pris en quantité , pour opiner d'abord pour la saignée. Mais elle s'y est absolument opposée , dans la crainte où elle est de perdre son lait. Le peu de soulagement qu'elle ressent des émulsions , & des ptisanes nitrées que je lui ai conseillées , semble me mettre en droit de lui annoncer une maladie infiniment grave , si elle ne se presse de la prévenir , à moins que les regles ne viennent faire tout-à-coup ce qu'on auroit tout lieu d'attendre de la saignée.



R E L A T I O N

D'un Homme extraordinairement gros.

V. Edouard Bright, natif de Malden, dans le Comté d'Essex, province d'Angleterre, étoit haut d'environ cinq pieds neuf pouces. La largeur de ses épaules étoit trois pieds & quelques pouces; & il avoit les jambes plus grosses que le corps d'un homme ordinaire. Il pesoit 595 liv. ou 646, suivant une autre relation. Cet homme, malgré l'énormité de sa taille, étoit cependant d'une agilité surprenante.

Il mourut le 10 de Novembre 1750, âgé de ving-neuf ou trente ans, laissant sa femme enceinte de son sixième enfant.

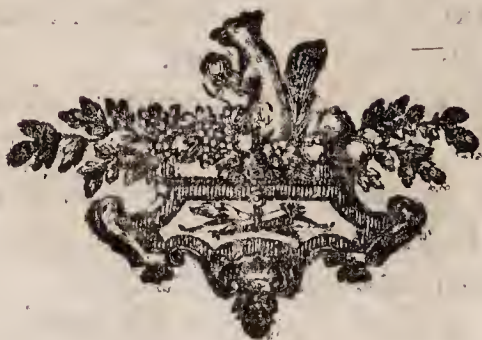
Après la mort de cet homme, deux particuliers de ses voisins, firent gageure* que sept hommes de grosseur ordinaire tiendroient aisément dans sa veste; ce qui fut en effet exécuté sans qu'aucun bouton se détachât.

Il seroit à souhaiter que les personnes qui ont envoyé cette relation en France, eussent en même temps fait le détail de la manière de vivre de cet homme monstrueux, qu'on eût dit s'il étoit grand mangeur ou non; si dès son enfance il avoit paru disposé à devenir gros; quels avoient été les progrès de cette grosseur, & à quel âge elle avoit proprement commencé, si elle augmentoit encore quand il est mort; en-

* La représentation de cette gageure se voit sur une estampe qui est dans le cabinet de M. Morand, D. M. P.

fin, s'il jouissoit ordinairement d'une bonne santé, ou quelles étoient les maladies auxquelles il étoit sujet. On auroit encore désiré que son corps eût été ouvert, afin de pouvoir observer l'épaisseur de la membrane adipeuse, & l'état des muscles.

La figure qu'on en donne ici a été gravée sur une estampe que M. Morand, D. M. P. conserve dans son cabinet, & qu'il s'est fait un plaisir de communiquer, ainsi que la relation qu'on vient de lire.







E F F E T

*Surprenant d'une Brûlure extraordinaire
observé à Lyon, par M. Morand d. m. p.
& Membre de la Société Royale de
Lyon.*

VI. Dans les grandes chaleurs du mois de Juillet 1749, un homme qui se disposoit à vuides des latrines, plaça sa chandelle allumée sur le bord de la fosse. Aussi-tôt qu'il eut levé la pierre qui la fermoit, il en sortit une espede de nuage fort épais. Cette vapeur ayant rencontré la lumiere s'enflamma tout-à-coup, & brûla jusqu'au vif les mains & le visage de l'ouvrier, & s'élevant tout de suite dans l'air, mit le feu à un chassis de papier qui étoit au quatrième étage de cette maison.

On transporta le blessé à l'Hôtel-Dieu de Lyon *, & l'on employa avec le plus grand soin tous les remèdes propres à son mal? cependant les brûlures du visage étoient à peine guéries au mois d'Octobre de la même année. Le mois suivant, le malade fut attaqué d'une rétention d'urine, qui fut suivie d'une enflure &

* On sçait que l'Hôtel-Dieu de Lyon est un des plus beaux établissemens du Royaume, & c'est à juste titre que les étrangers même lui ont donné les plus grands éloges. Le soin qu'on y a des malades, la bonté des médicamens, l'ordre qui regne dans cette maison, tout en un mot attire l'admiration de tous ceux qui vont visiter cet Hôpital. Le Roi de Portugal en a fait lever le plan, & s'est fait communiquer les Réglemens de cette maison.

d'une violente diarrhée. Cette complication de maux résista à tous les remèdes, & emporta le malade en très-peu de temps.

Je ne m'arrêterai point, comme Médecin, à approfondir les raisons qui ont occasionné le violent effet de cette exhalaison sulphureuse : je n'insisterai pas non plus sur la cause de cette singulière espèce de météore, dont on trouve aisément l'explication dans les particules grasses & sulphureuses, qui par la chaleur excessive qu'on ressentait depuis plusieurs jours, s'étoient exaltées des matières, & étoient entièrement disposées à s'enflammer. Mon unique but est de rapporter une observation, qui sera en même temps un avertissement de se garantir de l'action de semblables feux, auxquels on pourroit être exposé dans d'autres circonstances.

Fortunius Licetus * rapporte, que des curieux, en visitant avec une lumière un ancien tombeau qu'on venoit d'ouvrir, furent témoins d'un semblable phénomène. Les vapeurs grasses sorties des cadavres corrompus s'enflammerent à l'approche du flambeau, au grand étonnement de plusieurs assistants qui crièrent au miracle.

Le même Auteur ajoute qu'il arriva quelque chose d'à peu près semblable dans l'école de Médecine de la ville de Pise, à l'ouverture de l'estomac d'un cadavre. Des vapeurs grasses qui s'en exhalerent, prirent feu à l'approche d'une bougie que le Professeur d'Anatomie tenoit entre ses mains.

M. Vachet, Chirurgien Major des Hôpitaux du Roi de Besançon, observa, il y a quelque

* De Lucernis antiquor. reconditis.

d'Observations. Avril. 1755. 253
temps, la même chose en ouvrant l'estomac d'un
bœuf. On pourroit citer un nombre infini de pa-
reils exemples.

Vraisemblablement la plante nommée fra-
xinelle * exhale de même une vapeur grasse
& subtile, & très-inflammable ; car si on ap-
proche une lumière de sa tige, elle paroît tout
d'un coup enveloppée d'un feu volant comme
celui de l'esprit de vin. Il faut choisir pour cette
expérience la soirée d'un beau jour d'été, lorf-
que la plante est en fleur & qu'elle est échauffée
par le soleil. On ne doit pas attendre que le
serin soit tombé. On peut quelquefois répéter
cette expérience plusieurs fois de suite.

L E T T R E

De M. Miffa D. M. P. à l'Editeur du Re-
cueil périodique d'Observations, &c.

*Sur un gonflement extraordinaire de la
Verge, avec sphacele.*

MONSIEUR,

VII. Je crois devoir faire part au public par
la voie de votre Journal d'une histoire qui
m'a paru assez singulière. Elle me fut commu-
niquée dans une des dernières assemblées du
prima mensis **, par M. Morand d. m. p. &
Professeur dans l'art des accouchements.

* *Dictamnus albus*. C. B. 222. I. B. clav. hist. 99.

** Messieurs les Médecins de la Faculté de Paris.

Un payfan des environs du Havre , & qui étoit alors âgé d'environ vingt ans , se présenta il y a quelques mois à l'hôpital de cette ville , avec une verge sphacelée jusqu'au pubis. Cette partie extrêmement gonflée présentoit un volume d'une grosseur extraordinaire. Le prépuce débordoit le gland de plus d'un pouce , & formoit un bourrelet , qui occasionnoit un étranglement des plus considérables. M. Teinturier * Médecin de cet hôpital , interrogea le malade pour sçavoir d'où lui pouvoit venir cet accident. Le payfan qui vouloit en cacher la véritable raison , répondit naïvement qu'il croyoit avoir été mordu d'une bête venimeuse en dormant , puisque ce n'étoit qu'à son réveil qu'il s'étoit aperçu de cette incommodité.

Le Médecin qui pouvoit avec raison soupçonner dans cette maladie quelque virus vénérien , s'adressa à l'oncle du malade , afin de sçavoir de lui , s'il n'avoit pas quelque connoissance de la conduite de son neveu. Cet homme déclara que ce jeune homme passoit pour être fort sage , & qu'il n'avoit pas lieu de penser qu'il se fût mis dans le cas de gagner quelques maladies , suites ordinaires de la débauche.

ont coutume de s'assembler le premier lundi de chaque mois aux écoles de Médecine , pour s'y rendre compte mutuellement des maladies qu'ils ont traitées dans le mois précédent , & des remèdes qu'ils ont employés pour les combattre , &c. On nomme ces sortes d'assemblées , *prima mensis*.

* C'est ce Médecin qui a fait part de la maladie dont il s'agit ici à M. Morand , qui fait depuis longtemps une collection de ce qu'il y a de plus curieux & de plus intéressant , tant pour la science de la Médecine , que pour l'Histoire naturelle.

Après toutes ces questions préliminaires, il fut résolu qu'on feroit l'opération au malade ; mais comme on vouloit lui scarifier la partie incommodée & fendre le prépuce, le Chirurgien s'aperçut que son instrument étoit arrêté vers le pubis par une espece de ligature qui environnoit la verge par sa base. Etonné de ce phénomène, il prit ses ciseaux pour lever cet obstacle à l'opération. La résistance qu'il éprouva, lui fit connoître que le corps étranger qu'il rencontroit, étoit composé de quelque métal. Le Chirurgien encore plus surpris, demanda au malade ce que c'étoit. Le payfan déclara alors que c'étoit sa bague qu'il avoit mise à cet endroit, il y avoit environ quatre jours, pour empêcher que le venin de la bête ne lui gagnât le ventre. Il fallut donc avoir recours à la lime pour enlever cet anneau, qui se trouvoit entièrement caché par le gonflement des parties. On acheva ensuite les incisions, & après tous les pansements convenables, le malade guérit radicalement en moins de deux mois.

Le Médecin alors persuadé qu'il n'y avoit aucun vice vénérien, fut curieux de sçavoir quelle étoit la véritable raison qui avoit engagé ce payfan à passer sa bague dans cet endroit. Pressé de dire la vérité, il avona enfin qu'il avoit une maîtresse, & que soupçonnant qu'il n'en étoit pas aimé, il avoit été consulter un berger des environs qui passoit pour un grand forcier *.

* On sçait que les gens de la campagne sont assez simples pour attribuer aux bergers des connoissances surnaturelles qu'ils n'ont certainement pas. On peut même dire à la honte de l'humanité, que des personnes plus instruites que les payfans, ont tous les jours la foiblesse

L'Oracle après bien des myſteres & des grimaces , avoit prononcé que l'unique moyen d'attirer ſa maîtrefſe , étoit de tâcher d'avoir ſa bague , & de la paſſer dans la V. Cet imbécile ſatisfait de la réponſe du berger , & animé par l'eſpoir du ſuccès voulut dès le ſoir même profiter de l'avis qu'il venoit de recevoir. Il ne parvint ſans doute à faire paſſer cet anneau juſqu'au pubis qu'après bien des efforts.

La lettre de M. Teinturier faiſoit encore mention d'un Matelot du Havre à qui on avoit fait, trente ans auparavant ; la même opération pour le même excès de folie. Il cite pour témoin M. Derchigny , ancien Intendant du Havre , dont le Matelot étoit connu.

Les hommes faits ne ſont pas les ſeuls à qui ces accidents ſoient arrivés. On a vu plus d'une fois des enfans qui , en jouant , s'étoient paſſé avec violence une bague ou anneau dans cet endroit. La compreſſion contre nature qui arrivoit alors , & l'interception de la circulation du ſang occaſionnoient une inflammation avec tenſion & gonflement douloureux. Quelques-uns de ces enfans ayant eu le malheur de tomber entre les mains de Chirurgiens , qui prenant ces accidents pour une maladie réelle & dépendante de quelque virus , ſe déterminèrent imprudemment à faire l'amputation de la partie affligée , d'où ſ'en eſt ſuivi la mort. Ce ne fut qu'après cette violente opération qu'ils con-

de conſulter des prétendus devins ou forciers , & d'ajouter foi à leurs diſcours vagues & ſans fondement. L'eſprit humain ſe laifſera-t il toujours aller à la ſuperſtition ? Terminons cette morale , en diſant que , *ceux qui croient aux forciers , ne le ſont gueres eux-mêmes.*

d'Observations. Avril 1755. 257
surent la véritable cause de cet accident.

On doit inférer de-là combien il est important à un Chirurgien de ne point faire une opération sans s'être bien mis au fait de ce qui a pu occasionner le mal, & sans avoir auparavant consulté quelques Praticiens habiles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MISSA, D. M. P.

Paris, ce 6 Mars 1755.

L E T T R E

*D'un Médecin Italien à l'Auteur de la
Lettre à M. Bouvart, insérée dans le
Journal de Médecine du mois de Mars
1755.*

MONSIEUR,

VIII. Le nom de M. Valkaringhi que je trouve cité dans votre Lettre, & un intérêt vif pour tout ce qui touche sa réputation, ont été les premiers motifs de ma réponse. Il est bien difficile à un Italien de ne pas être sensible à ce qui semble porter quelque légère atteinte au mérite d'un homme aussi rare, & qui est parmi nous, pour vous le dépeindre en un trait, ce que peut être dans l'Allemagne le jeune M. Hoffmann, la gloire de la médecine clinique. Les

deux chaires de théorie qu'il occupe à la fois, à Milan & à Pavie *, ne doivent point vous laisser croire qu'il n'occupe son loisir qu'en pures spéculations. Le bien qu'il fait à ses écoliers n'empêche en rien les guérisons qu'il ne cesse de procurer aux malades. Vous devez vous représenter, Monsieur, dans M. Valkaringhi, Hippocrate allant de villes en villes, portant par-tout la vie & la santé, & autant qu'on voit la plupart des Médecins feuilleter avidement les Recueils d'Observations, on le voit plus avidement encore se transporter par-tout où une maladie singulière se fait remarquer. Tout pauvre quelqu'éloigné qu'il soit, dont la maladie peut faire la matière d'une nouvelle observation, a un droit assuré aux soins de M. Valkaringhi. Cet exposé sur mon illustre maître, qui aura pu vous faire paroître un écart, n'est que dans la vue de vous faire mieux sentir que je ne puis souffrir qu'avec peine le soupçon d'inexactitude qui pourroit tomber sur lui, par ce que vous semblez lui faire dire de la fièvre *lipyrique*. Cette maladie aussi commune à Mantoue, à Cremone, & presque par toute l'Italie qu'elle me semble rare à Paris, où je suis à présent, n'est pas une subintrante, comme vous l'avez avan-

* On est surpris peut-être de voir M. Valkaringhi occuper deux chaires à la fois dans deux différents endroits; mais on doit observer que la chaire de Milan n'exige la présence de M. Valkaringhi que pendant quinze jours au plus dans l'année, & qu'à Pavie même le Professeur n'y donne ses leçons que de la Ste. Catherine à la St. Jean; de sorte que M. Valkaringhi continue de faire sa résidence à Cremone pendant tout le reste de l'année.

d'Observations. Avril 1755. 259

ce, mais une intermittente pernicieuse, qui laisse des heures entieres d'apyrexie entre les accès au contraire de la subintrante, qui a essentiellement de la continuité, quoique le spécifique soit le même pour toutes les deux. Sur l'une & l'autre fièvre, M. Valkaringhi a coutume de faire cette réflexion, qu'elles sont presque les seules maladies dans lesquelles le Médecin puisse se glorifier de guérir par lui-même sans les secours de la nature; & la guérison tient presque du miracle, vu l'état déplorable du malade, & le prompt effet du remède. Mais la méthode particulière dans la fièvre *lipyrique*, est de donner le quinquina dans le vin blanc, avec le succès le plus constant, comme je vois à Paris les Praticiens se louer infiniment des bons effets du quinquina purgatif dans la subintrante.

Si du reste, Monsieur, la justification que j'ai entrepris de vous faire de M. Valkaringhi, vous semble pécher par un excès de délicatesse, elle sera sûrement excusable à vos yeux, si vous voulez n'y voir que l'attachement d'un bon patriote; car l'esprit de patriotisme, malgré l'impartialité que vous protestez par-tout, est aisé à remarquer dans votre lettre, quand il est question de M. Sthal. Vous reconnoissez qu'il n'a employé la purgation par épicroasin, qu'après l'avoir adoptée des anciens. Que n'avez-vous reconnu de même, que cette belle idée *d'Apparatus ad hæmorrhagias*, qui fait le principal fondement de ses indications en pratique, qu'on retrouve à toutes les pages de ses ouvrages, & dont il se fait l'inventeur, est la même que Duret a si bien établie dans son Commen-

taire sur les Coacs ? Les propres termes de cet Auteur, que vous me permettrez de rapporter ici, mettront la chose en évidence. » Ratio
 » quidem efficiendi morbos ab iis quæ intrâ
 » sunt incommoda pubertatis & juventutis ,
 » cernitur κατὰ τὸ πληθὺ καὶ παρὰ, inco-
 » piâ & affectione sanguinis qui regnat illis æta-
 » tibus. Copia in vitio est quæ amplius non ab-
 » sumitur incremento si exitum foras non ha-
 » bet liberalem & liberum. Hinc mulieribus
 » atque viris foetura est illorum symptomatum
 » quorum vindices esse solent muliebria mulie-
 » ribus & viris hæmorrhagia, tum hujus loco
 » hæmorrhoides... Ponite vobis ob oculos symp-
 » tomata omnia tam universi corporis quam
 » partium singularum ; in his profectò nullum
 » videbitis quod non principia causasque duxe-
 » rit ἀπο τῶν ἐνόντων juventutis & puberta-
 » tis... Et verè ab iis quæ intrâ sunt inutilia illa-
 » rum ætatum morbi regnant sporadici ut sui
 » sunt etiam pueritiæ atque infantiæ , quæ ta-
 » men propulsant prædictos , sicut eos admit-
 » tunt & cæteros omnes adolescentia & ju-
 » ventus « *.

Vous verrez par un autre endroit du même Auteur, qu'il connoissoit en détail toutes les scènes de la tendance à l'hémorrhagie , & les différents théâtres des maladies qu'il rapportoit à cette cause. » Existunt etiam peculiare hæ-
 » morrhagiæ , ut , cephalalgia prægrandis ; au-
 » rium inflammatarum quæ prorepit ad fron-
 » tem & tempora , maximè que juvenum ; in-

* Coac. 2. Append. Quibus morbis quæ ætates af-
 fectæ sunt.

» inflammationis item fyftrophicæ hypochon-
 » driorum ; dolorificorum etiam in lumbis ma-
 » lorum quæ folent effe fanguiflua per menf-
 » trua aut hæmorrhoides : dyfenteria cruenta
 » in his qui male collocati fuerunt in curatio-
 » ne cruris perfracti aut in iis etiam qui altero
 » funt crure mutili... Omnis affectio *πληθωρική*
 » i. e. ex repletione, repletionis propria va-
 » cuatione convenientes exolvitur. Eft autem
 » propria evacuatio hæmorrhagia. Ac fanè tot
 » evacuationes mol r. neceffe eft quot funt reple-
 » tionis affectionum foci & fedes « *. Quelque
 attachement donc que vous deviez, Monsieur,
 au grand homme qui a tant fait honneur à fa
 patrie, la vérité vous fera fans doute avouer que
 Sthal n'eft plus l'instituteur d'une nouvelle mé-
 thode. Vous laifferez à Duret ce droit bien
 acquis, avec le même défintéreffement que
 Baglivi lui a donné la prééminence fur les
Martianus, les *Mercurialis*, &c. quelques
 célèbres qu'ils foient, & quoique fes compa-
 triotes, parce qu'un fçavant, un homme ha-
 bile eft le citoyen de tous les pays. Sthal,
 d'ailleurs, ne fera plus le réformateur de la Mé-
 decine, devant ceux qui fçavent que toute la
 réforme qu'il y a portée, tombe fur l'abus des
 idées d'humeurs de toute efpece qui s'étoient
 multipliées dans les écoles depuis la fecte des
 Galeniftes. Vanhelmont & Paracelfe furent les
 premiers qui les mirent en difcrédit, & leur
 portèrent le coup mortel.

Vous me permettrez enfin, Monsieur, un
 petit mot de reproche fur l'exclufion que vous

* Coac. 1. *De hæmorrhagiâ.*

avez donné au scorbut , dans la plupart des maladies chroniques. Cette hydre pullule dans nos climats assez sensiblement , pour que nous ayons tout lieu de le redouter dans les accidents de nature équivoque. L'observation y dément assez constamment cette proposition de M. Sthal , que les hémorrhagies conduisent bien plus souvent au scorbut , que le scorbut aux hémorrhagies. Car en parcourant les âges , dans l'enfance d'abord , les saignements de nez , dont l'époque est ordinairement après la deuxième année révolue , ne se laissent voir que dans des sujets déjà rachitiques ou en chartre , ou même infectés de dartres & de teignes. Le scorbut , dans ces différentes maladies , est encore masqué sous de fausses apparences , de même que dans l'adolescence il ne présente encore que des signes équivoques , lorsque des abcès qui percent de tous les côtés , sous les aisselles , aux parotides , au col , sur les fesses , &c. lorsque des ophtalmies passagères , & comme éphémères , lorsque des hernies , ou qu'un gonflement de la levre supérieure qui disparoit à l'instant où on y pense le moins ; & lorsqu'enfin des tumeurs écrouelleuses qui infectent différentes régions du corps préludent à un écoulement de sérosité sanguinolente par les angles des yeux , ou à de nouveaux saignements de nez. Mais toutes ces différentes scènes du scorbut passent enfin en signes pathognomoniques & évidents de ce virus dans le cours de la jeunesse , depuis la quatorzième année jusqu'à la vingt-cinquième ; c'est alors que le scorbut se démasquant ne laisse plus douter de sa présence. Une mauvaise bouche , des

gencives livides , saignantes , couvertes de petits ulcères , des dents cariées , chargées de tartre , ou monstrueusement grosses , annoncent la cause du mal présent comme du passé ; & s'il survient alors des maux de gorge épidémiques , des érysipeles , des fièvres pourprées , ou autres exanthèmes , le Médecin n'est-il pas bien fondé à appréhender que le virus scorbutique ne soit de moitié dans ces accidents , s'il n'en est le principal moteur , comme il l'est pour lors de la plupart des crachements de sang ou des pertes immodérées ? Mais ces mêmes signes caractéristiques du scorbut , si clairement établis dans la jeunesse , venant à disparoître dans l'âge moyen , font place alors aux hémorrhoides sèches , aux coliques , aux fausses pleurésies , aux vapeurs hypochondriaques ou hystériques , qui tous n'ont souvent d'autre terme qu'un flux hémorrhoidal ou dysentérique , & qui n'établissent cependant l'existence du scorbut , caché sous ces dehors trompeurs , qu'autant qu'on peut y joindre des signes commémoratifs tirés de l'âge précédent. Pourquoi ces derniers signes commémoratifs ne suffiroient-ils pas pour établir cette maladie , comme ils suffissent à établir l'humeur gouteuse , vérolique , &c. Quand le Médecin sçait d'ailleurs tirer avec sagacité son œthiologie comme ses indications à *juvantibus & nocentibus*. C'est ainsi que dans la vieillesse un peu avancée , les loupes , les skirrhes , les cancers , les carnofités , autant de fruits multipliés du vice scorbutique , laissent peu d'apparence à la cause qui charme tant M. Sthal , à l'excès du sang , à sa surabondance ou son épaissement. Opinion pour opinion , dans cette métamorphose perpétuelle.

de maladies, la vraisemblance est toute entière pour cette idée bien établie d'un virus qui se déplace avec la plus inconstante variété, & dont la première source est dans quelque viscere obstrué, dont le vice constant ne sçauroit échapper, à qui sçaura démêler dans l'œconomie animale dérangée, une altération dans quelque excrétion particulière. D'après des faits bien considérés, vous me pardonnerez, Monsieur, si c'est pour moi un paradoxe qu'un sthalianisme mitigé dans un observateur sans préoccupation.

J'ai l'honneur d'être, &c.



A R T I C L E II,

Contenant quelques Observations de Chirurgie.

LETTRE CRITIQUE.

Au sujet d'un Mémoire sur un Accouchement, dans lequel l'enfant a été trouvé dans la capacité du bas-ventre.

MONSIEUR,

I. J'AI lû dans votre Recueil périodique *d'Observations*, mois de Novembre, pag. 368, une Observation portant le titre de *Mémoire sur un accouchement dans lequel l'enfant a été trouvé dans la capacité du bas-ventre, par M. Thibault de l'Académie de Rouen.*

Cet Académicien, dans le détail des circonstances de son observation, dit, qu'après avoir ouvert les téguments du bas-ventre, il vit le derrière d'un enfant se présenter à nud sans qu'il eût ouvert l'uterus; que cet enfant étoit étendu de toute sa longueur, ayant la tête dans le vagin enclavée sous le pubis, & son corps porté sur les intestins nageoit dans un bain de sang très-liquéfié; qu'il avoit sous lui son arriere-faix qui étoit très-ample, &c.

A l'inspection de la matrice, M. Thibault dit qu'il a trouvé le corps de ce viscere, ainsi que

ses trompes , sans rupture , & que ce ne fut qu'à son union avec le vagin postérieurement , où il trouva une large rupture , par où l'enfant & l'arrière-faix avoient passé dans le ventre.

Je conviens volontiers , Monsieur , avec l'Académicien de Rouen , qu'on peut citer nombre d'observations d'enfants passés dans le ventre de leur mère par une ouverture du corps de l'*uterus* ; je pourrois en ajouter deux à toutes celles qu'il cite dans son *Mémoire*. L'une qui m'a été communiquée par un de mes confreres , & l'autre que j'ai eu occasion de faire moi-même il y a environ sept ou huit ans. Jusqu'ici il n'y a rien que de très-possible , & je sçais qu'on trouveroit encore nombre de faits de ce genre , si on feuilletoit les Auteurs ; mais un enfant passé dans le ventre de sa mère par une ouverture au vagin , cela me paroît à la vérité extraordinaire , & je doute qu'on puisse en citer plusieurs observations. Cependant M. Thibault en a trouvé une dont il se sert pour étayer celle qui fait le sujet de son *Mémoire*. Je désirerois , & plusieurs Chirurgiens le souhaitent avec moi , que M. Thibault voulût nous donner l'explication de ce phénomène , c'est-à-dire , qu'il nous démontrât comment un enfant du volume de plus de vingt livres , a pu passer de la matrice dans le vagin , percer ce conduit , & passer ensuite dans le ventre de sa mère avec son arrière-faix. Les adhérences ou brides , dont M. Thibault fait dépendre cette rupture , me paroissent hasardées. En effet , il est aisé de démontrer qu'un abcès , dont le siege seroit aux environs du vagin , auroit fait , à la faveur du tissu cellulaire qui environne ce conduit & ses parties voisines , des progrès qui auroient été plus fir-

nestes à la malade dans le temps, avant que de se faire jour par quelque une des ouvertures des muscles du bas-ventre, comme je l'ai vu arriver deux fois. La matiere se fit jour à travers le péritoine dans le bas-ventre, & fit périr les malades ; mais cette matiere avoit auparavant détruit tout le tissu cellulaire des environs du rectum, du col de la vessie, & de toutes les parties renfermées dans le petit bassin, où je trouvai un délabrement considérable.

Je pense donc que le siege de l'abcès, dont parle M. Thibault, étoit dans la gaine cellulaire du muscle psoas, & non dans le petit bassin, comme il le prétend. Il auroit pu, ce me semble, faire attention au récit du Chirurgien de la malade, qui lui dit, *qu'il avoit remarqué que la sonde introduite par l'ouverture de l'abcès, montoit vers les parties supérieures du bas-ventre **, ce qui ne seroit point arrivé, si son siege avoit été dans le petit bassin, puisqu'au contraire elle se fût portée en embas ; l'observation suivante me confirme dans ce que j'avance.

Une personne qui m'appartient de très-près, eut, il y a environ dix ans, ensuite d'une couche, de cruelles douleurs dans la région des reins, ou des lombes du côté gauche, qui se continuoient jusqu'à la partie antérieure-supérieure de la cuisse, & qui augmentoient beaucoup par les mouvements de la cuisse du même côté. Ces douleurs durèrent dans le même état environ trois mois, au bout duquel temps on s'aperçut d'une tumeur à l'aîne du côté malade, dont le volume devint considérable en peu de temps.

* C'est ainsi que le rapporte M. Thibault lui-même dans ses Remarques, t. p. page 373.

On l'ouvrit , & il en sortit une grande quantité de matiere qui venoit visiblement de dessous l'arcade crurale , non du petit bassin , mais de bien plus haut , puisque la matiere couloit abondamment , lorsque la malade étoit ou debout , ou sur son séant. La personne a parfaitement guéri de cette maladie , & a eu deux enfants depuis , sans aucun accident.

Au reste , Monsieur , je sçais que M. le Cat , secrétaire de l'Académie de Rouen , a un grand nombre d'observations sur les abcès , dont le siege est dans la gaine du psoas , avec des éclaircissements sur la façon de les connoître & de les traiter. Je souhaite que mon observation l'engage à les communiquer par la voie de ce Recueil , & que M. Thibault veuille bien s'éclaircir avec le Chirurgien de la malade sur tout ce qui a précédé la tumeur à l'aîne , dont il est fait mention dans son Mémoire.

J'ai l'honneur d'être , &c.



L E T T R E

De M. le Cat, à M. Miffa, D. M. P.

Sur l'usage de l'Agaric.

II. Vous avancez, Monsieur, dans le Recueil périodique d'Observations, mois de Mars, p. 216, *qu'à l'Hôtel-Dieu de Rouen..... on ne se sert point d'autres stiptiques, (que de la vessie de loup) soit dans les amputations, soit dans tout autre cas d'hémorrhagie.*

Il est vrai, Monsieur, que je fais plus de cas de la vessie de loup que de l'agaric tant vanté; il est vrai aussi que j'ai fait plusieurs essais assez heureux de ce premier astringent; mais il s'en faut beaucoup que je l'estime plus que tous les autres moyens d'arrêter l'hémorrhagie, & que j'aye renoncé à tous les autres en sa faveur. Au contraire, Monsieur, j'ai répudié totalement celui-ci de ma pratique pour les grandes amputations; parce que j'ai éprouvé qu'il n'est capable d'arrêter les hémorrhagies des gros vaisseaux, qu'à l'aide d'une compression extrême, laquelle fait des douleurs inouïes en comparaison de celles que cause la ligature. Je vous parle d'après l'expérience. J'avois appliqué la vessie de loup en lambeaux sur les vaisseaux, après une amputation de la jambe; le malade se trouva livré à des douleurs si cruelles qu'il étoit prêt en avoir le transport; je relâchai peu-à-peu l'appareil; les douleurs ne cessèrent pas encore, quoique le relâchement en étoit au point que le sang venoit de toutes parts.

Je levai l'appareil, & j'en appliquai un nouveau avec la vessie de loup, prenant toutes les précautions imaginables pour y éviter la douleur de la compression & y conserver la sûreté qu'on doit s'en promettre. Tous mes soins furent inutiles ; le malade se livra aux cris ; je crus qu'ils s'apaiseroient ; je l'exhortai à la patience ; le pouls s'éleva ; je le vis prêt à tomber en délire. Enfin je fus obligé de lever encore l'appareil. J'abandonnai le champignon. Je fis la ligature & le pansement ordinaire ; le malade eut bientôt recouvré le calme ; & je me suis bien promis depuis de ne plus exposer ses pareils à ces sortes d'effais. La ligature, Monsieur, mérite tous les éloges que lui ont donné les auteurs ; on en abuse peut-être en comprenant trop de chair dans son anse, & il peut y avoir des cas, comme dans certaines opérations de la castration où l'on peut même épargner au malade, par une douce compression, la petite douleur qu'elle cause, mais je la crois & plus sûre & meilleure que tous les champignons & agarics, pour les grandes amputations.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LE CAT.

A Paris, ce 16 Mars 1755.



O B S E R V A T I O N

*Sur les Urinoirs & sur les Bandages
d'yvoire, de M. Fauvel.*

III. L'incontinence d'urine est une de ces incommodités auxquelles il n'est pas facile d'apporter des secours absolument efficaces. Pour combattre ce mal, la Médecine & la Chirurgie emploient chacun de leur côté des armes qui leur sont particulieres. Les moyens dont la Chirurgie se sert pour remédier à l'écoulement involontaire des urines, sont des especes de machines connues sous le nom d'Urinoirs. Leur figure est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en faire ici une description bien détaillée. Celle qu'on se croit obligé de donner, ne doit servir qu'à faire connoître d'une maniere sensible les changements avantageux que M. Fauvel (a) y a faits.

Les Urinoirs, comme personne ne l'ignore, sont des especes de bourses de cuir convexes dans la partie externe ou dos, & courbes par leur base dans la partie interne. Cette bourse attachée à une ceinture de cuir qui traverse le corps, est suspendue par deux cordons de la longueur de quatre ou cinq pouces cousus à son orifice supérieur ou col. Comme les personnes qui font usage des Urinoirs qui sont connus ou en vogue, sont fort gênées lorsqu'il est ques-

(a) M. Fauvel, Expert reçu à S. Côme pour les Hernies ou Descentes, demeure dans la rue de la Harpe, au Bandage d'yvoire, près le Sabot d'or.

tion de les vider, étant obligées de les ôter de la ceinture, & de les remettre ensuite, M. Fauvel a imaginé un moyen propre à parer ces inconvénients. Il a fait pour cela deux especes d'Urinoirs, l'un se porté dans la poche & se vuidé par le col, l'autre reste en place, & se vuidé par la base. Ce dernier demeure toujours sur la personne, & a besoin d'attaches & de ceinture, ce qui n'est pas nécessaire pour l'autre qui est fait pour mettre dans la poche, d'où ce dernier a pris le nom d'Urinoir portatif. Celui-ci a son orifice surmonté d'un couvercle d'argent, de fer blanc ou de cuivre, qui se ferme en vis comme une écritoire; par ce moyen les personnes de l'un & l'autre sexe peuvent mettre dans leur poche l'Urinoir après s'en être servi, sans craindre que l'urine ne s'écoule. L'autre espece d'Urinoir peut également se vider, sans qu'il soit nécessaire de le déplacer, par le moyen d'un robinet qu'on a pratiqué à la base du côté externe, & qui s'ouvre à l'instar d'une fontaine. Ce (a) robinet peut se faire d'or,

(a) A la place de ce robinet qui doit gêner, quelque petit qu'il soit, ne seroit-il pas plus commode de faire à la base de cette machine une espece de soupape de même métal, qui seroit de l'épaisseur, de la largeur & de la forme d'une piece de vingt-quatre sols. Cette soupape seroit attachée par un de ses bords avec un bouton semblable à ceux dont on se sert pour les ceinturons d'épées, mais beaucoup plus applati, & il y auroit au côté opposé un ressort comme celui qui est à une boîte de montre; de sorte qu'en poussant avec le doigt elle viendroit s'attacher en tournant sur le bouton comme sur un pivot. On comprend bien que cette plaque seroit placée à l'extérieur de la base de l'Urinoir. Afin de pousser avec le doigt cette soupape, il seroit nécessaire que la surface externe fut surmontée d'argent

d'Observations. Avril 1755. 273

d'argent ou de cuivre; mais ce dernier pourroit avoir quelque inconvénient.

On ne peut disconvenir des grands avantages que les personnes sujettes aux incontinen-ces d'urines peuvent retirer de ces Urinoirs. Les portatifs ne sont pas d'un moindre secours à ceux qui se trouvent dans des assemblées d'où ils ne peuvent sortir qu'après un long espace de temps; de même qu'à ceux qui sont dans le cas d'aller en voiture, & de faire de longues courses avant que de pouvoir mettre pied à terre. Dans le cas où l'on porte un bandage pour cause de hernie, M. Fauvel, afin de ne pas multiplier les êtres sans nécessité, attache les bandelottes de l'Urinoir à la ceinture même du bandage.

Cette machine, si nécessaire dans les hernies, est encore une chose sur laquelle M. Fauvel a cru devoir porter toute son attention. Convaincu que tous ceux dont on a fait usage jusqu'à présent sont défectueux en tout point, il leur en a substitué d'autres d'une nouvelle espece. Ce sont les bandages d'ivoire qu'il a le premier mis en usage à Paris, & dont il passe à juste titre pour être l'Auteur (a). Quoique ces sortes de bandages soient d'un grand secours aux personnes des deux sexes pour prévenir les descentes, ils sont infiniment plus utiles pour les Hernies naissantes dont ils facilitent en peu de temps la guérison radicale par la juste & con-

dans un point opposée à son pivot d'une éminence faite en un petit bouton fixe.

(a) M. Chomel, aujourd'hui Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, & Messieurs Morand & Miffa, en ont beaucoup recommandé l'usage, & en ont publié les effets par la voie des Journaux.

tinuelle compression qu'ils font sur l'issue de la hernie. C'est précisément en cela qu'il semble qu'on doit leur donner la préférence sur tous les autres dont on s'est servi jusqu'à présent. Leur ceinture & leur écuillon est sans fer & sans acier : ils ne forment d'ailleurs qu'un petit volume & sont fort légers : ajoutons qu'ils ne blessent ni n'écorchent la partie sur laquelle ils sont posés. Ces bandages ont cela de commode qu'ils ne gênent en aucune manière ceux qui les portent, qu'on peut coucher avec, & même monter à cheval, sans aucune incommodité. Une autre particularité qui doit encore donner la préférence à ceux-ci sur les premiers dont on a fait usage, c'est que d'un bandage simple on en peut faire un double sans aucun changement au premier ; soit par rapport à la ceinture, soit par rapport à l'écuillon. Il ne s'agit que d'ajouter au premier un second écuillon d'ivoire qui s'approche ou s'écarte à volonté ou au besoin.

M. Fauvel construit, outre cela, des pessaires d'ivoire pour la chute de l'uterus & d'autres machines également d'ivoire & à ressort, qui sont propres à contenir l'anus en place lorsqu'il est sujet à tomber, comme cela arrive souvent aux enfants & aux vieillards *.

M. Fauvel a aussi changé les Porte-ventres qu'on a coutume de faire, les uns avec de la baleine & du bois de canne ; les autres avec des plaques de fer mince en forme de fer à cheval fort évafés, & posés en travers sur les

* Voyez à l'occasion de ces bandages & de ces autres machines, la Thèse que M. Miffa soutint aux Ecoles de Médecine, le 9 Mai 1754. Nous en donnerons l'extrait à la fin de cette pièce.

côtés avec une espace intermédiaire d'environ un travers de main. Les uns & les autres sont recouverts de cuir & terminés tant en bas qu'en haut par des bandes qui tournent autour du corps en forme de ceinture. M. Fauvel a simplifié ces porte-ventres en ne les faisant que de basin ou de satin piqué en différents sens. Ils sont formés de plusieurs morceaux mis l'un sur l'autre, & recouverts tant en dehors qu'en dedans, d'une toile douce & fine; ce qui les rend propres à comprimer exactement & mollement le bas-ventre. Les premiers, au contraire, ne les compriment qu'inégalement, n'étant pas assez souples, & ils l'écorchent & le blessent. Les nouveaux ont encore cet avantage sur les autres, qu'on les peut blanchir sans les défaire. L'auteur les fait sans sous-cuisses, & ne leur met que deux cordons au lieu de quatre qu'il falloit pour les attacher. Ces machines sont beaucoup plus légères que les autres, moins incommodes, & peuvent servir non-seulement aux personnes grasses de l'un & l'autre sexe, sans aucun inconvénient; mais même aux femmes enceintes les plus maigres, qui craignent d'avorter. Elles sont encore utiles aux personnes qui ont de la disposition à devenir grasses ou à avoir un gros ventre, parce qu'elles empêchent les muscles du bas-ventre de s'allonger outre mesure, en leur opposant une résistance supérieure.



E X T R A I T

De la Thèse de M. Missa sur les Bandages.

IV. Après avoir fait connoître les avantages que le Public peut retirer des bandages d'ivoire, dont M. Fauvel est l'auteur, il paroît à propos, comme nous l'avons promis plus haut, de parler de la Thèse de M. Missa sur ces mêmes bandages, & sur les autres machines propres à contenir l'utérus, l'anüs, &c.

La hernie ou descente, est, comme on sçait, un déplacement contre nature de certains viscères du bas-ventre qui forment en dehors une tumeur apparente. Les principaux accidents de cette maladie sont, le relâchement & l'allongement des ligaments, le gonflement des viscères déplacés, la dilatation contre nature des orifices des parties contenant, le tiraillement douloureux, l'adhérence & le tiraillement des parties qui souffrent une pareille incommodité. Les viscères déplacés sortent ou ne sortent pas de la capacité du bas-ventre*, & cette différence fait distinguer les hernies en externes ou en inter-

* La région du bas-ventre n'est pas la seule qui soit sujette aux hernies. On en a aussi observé à la tête & à la région de la poitrine, dans sa partie postérieure qu'on nomme le dos. M. Missa n'a point jugé à propos de parler dans sa thèse de ces différentes hernies, parce que pour les guérir, on ne peut se servir des bandages d'ivoire, qui sont l'objet propre de sa thèse, & par conséquent, il n'a dû traiter que des hernies ordinaires, ou ils peuvent être mis en usage.

res ; ce qu'on nomme encore hernies vraies ou fausses. C'est des premières, c'est-à-dire, des hernies externes dont M. Miffa fait mention dans sa these. En donnant plus d'étendue qu'on a coutume de le faire au terme de hernie, il traite à leur suite des descentes du (vagin, de la matrice, & des chûtes de l'anus. La division qu'on donne aussi des hernies par rapport à leur siege, est relative aux différentes régions du bas-ventre. De-là, les hernies de l'épigastre, des hypochondres, de l'ombilic, des lombes, de l'hypogastre, des isles, de la région du pubis, des aînes & de la partie supérieure de la cuisse. On voit dans divers auteurs les noms de toutes ces différentes especes ; mais M. Miffa en fait connoître deux autres especes, dont la description ne se trouve nulle part. La première est une hernie arrivée au nombril, & qui avoit la figure d'un cœur. La seconde est une hernie dans la région du pubis. Elle étoit occasionnée par l'absence de l'un des muscles pyramidaux, & formée par le péritoine seul, ou en même temps par l'intestin *Ileum*.

La trop grande abondance de sérosité dans le sang est ordinairement une cause prochaine des hernies, sur-tout dans les enfants. Quelquefois aussi ce mal est occasionné par quelque vice qu'on aura hérité de ses parents. De quelque façon que la partie soit disposée ou au relâchement ou au gonflement, le moindre effort peut occasionner une hernie dans les enfants, & même dans les adultes, si cette disposition vicieuse s'y rencontre. En partant de ces principes, on ne doit pas être étonné qu'un grand nombre de gens de métier soient sujets aux her-

nies, quelques précautions qu'ils prennent pour s'en garantir.

Ces mêmes vices sont aussi souvent la cause des hernies imprévues, dont on est quelquefois affligé à la fin d'une maladie, quoiqu'on n'ait rien fait qui ait paru les occasionner. Elles disparaissent souvent sans aucun remède, mais elles reviennent de même dans le temps qu'on s'y attend le moins. Ce qui arrive sans doute, parce que l'humeur qui a produit le relâchement se porte ailleurs par la route de la circulation.

On peut mettre au nombre des différentes causes qui peuvent procurer les hernies par un trop grand relâchement, l'air extrêmement humide, la boisson continuelle d'eaux trop crues, de mauvais cidre & de petite bière, l'usage des aliments préparés à l'huile, la bouillie, & un régime de vivre trop humectant. Alors les parties qui soutiennent les viscères se relâchent, & les moindres causes qui font quelque violence les précipitent vers l'endroit où il y a moins de résistance. Ces causes sont externes ou internes. Parmi les externes, on compte les émétiques, les forts purgatifs, & tous les remèdes violents, les grands exercices, sur-tout après avoir mangé, les coups sur le ventre, la pression violente des viscères, les bandes des enfants trop serrées, leurs cris continuels, leurs chaises percées, les voyages de long cours, &c. De-là vient que les porte-faix, les cavaliers, les coureurs, ceux qui chargent & déchargent des gros ballots, les danseurs de corde, les joueurs de trompettes sont si sujets à ces accidents. Parmi les causes internes, on compte les grandes passions de l'ame, la débauche, la paresse, la constipation,

le tenesme, la suppression d'urine, les accouchements laborieux, la difficulté de respirer, la coqueluche, les toux continuelles, les étouffements violents, la grande maigreur, & le trop d'embonpoint, l'épanchement d'eau dans le bas-ventre, &c. Toutes ces choses sont des causes suffisantes pour donner lieu aux intestins de se déplacer, & de passer à travers les anneaux déjà relâchés. Il s'ensuit de cet exposé qu'on ne doit pas être surpris de voir un si grand nombre de personnes affligées de hernies, & qu'il y auroit plutôt lieu d'être étonné de ce que le nombre n'en est pas plus grand. Ce n'est pas dans la vue d'effrayer les hommes que l'auteur rapporte tant de causes diverses d'un accident si commun, son but n'est que d'engager ces mêmes hommes à prendre toutes sortes de précautions pour prévenir cet accident si incommode & si dangereux.

Le Médecin, dans la cure générale des hernies, a trois sortes d'indications à remplir. La première regarde la cause prochaine de la descente, la seconde concerne la descente même, & la troisième, les principaux accidents. Pour satisfaire à la première indication, on fait un prudent usage des diurétiques, des apéritifs, des diapnoïques, des sudorifiques, des purgatifs, des desséchants, des stimulants, des toniques aromatiques & spiritueux, enfin des astringents. On ne doit jamais employer ces derniers, avant que d'avoir tari la source qui a produit ou qui entretient le mal. C'est en suivant cette méthode qu'on peut espérer de plus grands succès dans le traitement des hernies des enfants, & même des adultes.

Les bandages des enfants qui n'ont pas encore atteints l'âge de cinq ans , ne doivent être que des contentifs faits de bandes de vieux linge mollet , & à demi-usé , afin de ne les pas écorcher. Comme ils ne sont point exposés à de violents exercices , ils n'ont pas besoin d'une compression si forte. Les seuls contentifs suffisent pour résister aux efforts qu'ils font en criant.

A l'égard des adultes , il est absolument nécessaire qu'ils portent continuellement des bandages d'ivoire , pour prévenir la sortie des parties dans de pénibles exercices. Ces bandages sont les plus propres à contenir toutes sortes de hernies , en ce qu'ils s'appliquent exactement dessus , qu'ils y restent fixes & immobiles , qu'ils pressent également en tout sens , qu'ils ont peu de volume relativement à leur écuillon ou pelotte , qu'ils sont durs & fermes , qu'ils ne blessent pas ceux qui s'en servent , comme on pourroit le croire au premier coup - d'œil ; qu'au moyen de la ceinture , & du sous - cuisse de cuir mollet , dont l'écuillon est accompagné , les bandages suivent tous les mouvements du bas-ventre , sans se déplacer en aucune manière de dessus les hernies , & sans échauffer les parties sur lesquelles ils portent. Ces bandages ont encore l'avantage de comprimer toujours fort exactement le bas-ventre dans toute sa circonférence , telle position qu'on prenne , ou tel exercice qu'on fasse.

Mais quelle que soit la structure des bandages , quelle que soit leur utilité , ils ne peuvent opérer la guérison , ils y contribuent seulement. Tout leur effet se borne à contenir les parties déplacées , à en empêcher la sortie , & à facilit-

ter à la nature les moyens d'opérer une guérison parfaite. C'est ce qu'elle fait souvent par elle-même dans les jeunes sujets, & presque toujours dans les adultes par des remèdes appropriés que prescrit le Médecin, & que le Chirurgien herniaire applique à propos. La main de ce dernier doit être extrêmement adroite, parce qu'il y a quelquefois adhérence ou étranglement dans les hernies. Il doit alors travailler sous les yeux du Médecin, & varier à propos à ses opérations, soit pour détacher les parties adhérentes, soit pour débrider celles qui serrent trop.

M. Miffa propose dans sa these autant de différents bandages qu'il y a de différentes especes de hernies. La figure de leur écuffon, la forme de leur ceinture varient suivant les cas & les circonstances. Chaque especes de hernie a son bandage particulier qui ne peut convenir qu'à elle-même. L'auteur en décrit six especes nouvelles, dont il est absolument l'inventeur, & dont on doit se servir avec beaucoup de succès. On en trouve une pour les hernies de la région épigastrique, une autre pour celle de la région du pubis, une troisieme pour la hernie crurale, une quatrieme pour la descente de matrice, une cinquieme pour celle du vagin, enfin une sixieme pour la chute de l'anüs. Tous ces bandages sont très-bien conçus, & l'exécution en est fort facile. On en trouve la description dans la these à laquelle on renvoie le lecteur. On y verra encore les changements que M. Miffa propose pour rendre les autres bandages plus commodes & plus utiles. L'auteur a encore inventé des bandages pour empêcher l'écoulement involon-

taire des urines, soit dans les hommes, soit dans les femmes.

Ce seroit ici l'occasion de faire connoître le mérite & les grands talents de M. Miffa, ses soins & son application pour tout ce qui peut en général procurer du soulagement aux malades, son zele pour sa profession, son goût décidé & suivi pour l'observation; mais sa modestie nous impose silence, & désapprouve même l'idée que nous avons eu de lui rendre la justice qui lui est dûe. C'auroit été en même temps un tribut de reconnoissance que nous lui devons pour les peines qu'il veut bien se donner pour ce Journal.



A R T I C L E III,

Contenant quelques Observations de Pharmacie.

O B S E R V A T I O N

Medico - Chymique & Économique ,

Sur les différents usages de l'Étain.

Par M. MISSA, D. M. P.

DANS le Recueil du mois dernier, pag. 149, j'observai, en passant, que les vaisseaux de plomb & d'étain avoient aussi leurs inconvénients; & je promis de donner dans la suite quelques observations à ce sujet. Le temps & la place ne me permettant pas de m'étendre autant que je le pourrois sur cette matière, je me contenterai de faire voir dans ce précis que l'usage médical de l'étain est à rejeter, surtout pour l'intérieur, & qu'on ne doit se servir qu'avec beaucoup de précautions des vaisseaux d'étain pour la préparation des médicaments & des aliments. Je n'avancerai rien qui ne soit fondé sur des expériences que j'ai faites depuis que je me suis attaché à la Médecine.

Avant que d'entrer en matière, je crois devoir avertir que je ne pense pas que les effets du plomb & de l'étain soient aussi funestes que

ceux du cuivre * ; mais pour être moins violents, ils n'en sont pas moins à craindre.

Pour jeter plus de jour sur ces réflexions, nous les diviserons en quatre points. Dans le premier, je ferai voir ce que c'est que l'étain, & par conséquent les raisons pour lesquelles son

* Malgré tout ce que les anciens & les modernes ont écrit contre le cuivre, M. Euler, premier Médecin du Roi de Prusse, vient de donner un Mémoire qu'il a lu à l'académie de Berlin, en faveur du cuivre employé dans la Pharmacie, & dans les ustensiles de cuisine. Mais en même temps que ce sçavant Docteur préconise avec tant de fermeté un métal qui ne devroit être employé qu'à de purs ornements, un auteur Anglois foudroye ce même métal dans une brochure *in-4°*. qu'il a publiée ces jours-ci. Ce livre n'est rempli que des accidents arrivés par l'usage des vaisseaux de cuivre, & le but de l'auteur est de porter le gouvernement à bannir pour toujours un ennemi si dangereux. L'Etat même est déjà très-sérieusement occupé à entrer dans les vues de l'auteur, & il y a tout lieu de croire qu'on ne tardera pas à donner un règlement à ce sujet. J'ajouterai ici en deux mots un nouvel exemple d'un accident arrivé par les effets du cuivre, & qui m'a été communiqué par une personne digne de foi. Une Dame d'environ quarante ans, d'un bon tempérament, & qui étoit fort saine, fut blessée au ponce par une épingle où il y avoit du verd de gris. Cette piquure lui paroissant peu considérable, elle ne jugea pas à propos d'y faire attention ; mais peu de temps après, le ponce devint extrêmement enflé, & les remèdes qu'on y appliqua n'empêcherent pas le mal de gagner insensiblement toute la main, & ensuite le bras qui devint monstrueusement gros. On y fit plusieurs incisions ; mais la gangrene s'étant mise à la plaie, la malade en mourut. Si l'on étoit porté à croire qu'il y eût quelque virus de caché dans la malade, au moins ne peut-on nier que le verd de gris a pu le faire éclore.

usage est nuisible. Dans le second, je démontrerai qu'il doit être banni de la Médecine. Dans le troisieme, je ferai connoître qu'on ne devroit point se servir de vaisseau d'étain pour la préparation des médicaments. Dans le quatrieme enfin, j'insisterai fort sur les maladies de langueur, qui ne sont souvent occasionnées que par des aliments préparés ou conservés dans des vaisseaux d'étain.

1°. L'étain, suivant la définition des métallurgistes, est un métal blanc & brillant. Il est cependant livide, jusqu'à un certain point, fragile, mou, sonore, flexible & sujet à se casser, lorsqu'on veut le plier de différentes façons. Sa trop grande flexibilité est cause qu'on ne peut point le travailler seul; ce qui fait qu'on est obligé d'y mêler du cuivre, & même du plomb, à une quantité plus ou moins grande, selon que l'on veut donner à la pâte plus ou moins de consistance. D'où il s'ensuit que l'étain le plus commun contient une quantité considérable de plomb, mais celle du cuivre n'est pas si forte.

L'analogie qui est entre l'étain & le plomb est si grande, qu'elle a donné lieu aux auteurs de les confondre souvent ensemble, & de prendre indistinctement les mots de plomb & d'étain pour désigner indifféremment l'un ou l'autre. Quelques naturalistes se sont avisés de donner le nom de plomb à l'étain brut. D'autres écrivains célèbres de l'antiquité ont nommé l'étain plomb blanc, & ont appelé plomb noir le plomb proprement dit. En réduisant l'un & l'autre sous le même genre, ils les ont simplement divisés en différentes especes.

On trouve différentes matieres mêlées avec la mine d'étain. Ces matieres sont le plus souvent des substances arsénicales de couleur brune, quoique brillante jusqu'à un certain point. Si on soumet à l'action du feu ces mêmes substances, elles se réduisent aussi-tôt en fumée. Il s'ensuit donc de-là qu'il y a dans l'étain une certaine quantité d'arsenic. Ajoutons encore que par les voies de la Chymie on en tire un sel arsénical. Cette vérité que les anciens mettoient en problème n'en est plus un. Les modernes en ont fait la démonstration depuis quelque temps, & parmi les plus célèbres, on peut compter Messieurs Geoffroy le jeune, Macquer, & quelques Chymistes Allemands, tels que Sthal, Junker, Musgrave, Pott, Crammer.

M. Geoffroy, d. m. p., dans sa matiere médicale, au chapitre de l'étain, semble douter de la réalité de ce fait. Il suppose que si l'on trouve ce sel dans l'étain, ce ne peut être qu'en très-petite quantité.

L'arsenic, comme on sçait, est un corps fragile, pesant, dur, brillant, quoiqu'un peu opaque, de couleur d'un brun foncé, pour ne pas dire noir. Son odeur est semblable à celle du soufre, & très-fétide. Lorsqu'on le soumet à l'analyse, on trouve que sa nature n'est pas toujours constamment la même; car tantôt il participe de l'argent, & tantôt il contient une assez grande quantité de cuivre. Sa vertu corrosive l'a fait mettre dans la classe des poisons les plus subtils. Les chiens * sont les seuls animaux à qui il ne cause pas la mort.

* Wepf. de cic. aquart.

Ce demi-métal est composé d'un sel acide, uni à une certaine substance mercurielle ou métallique, avec une petite portion de soufre ; son goût corrosif est une preuve qu'il est imprégné d'un sel acide, outre que la plus forte partie de ce sel se dissout dans l'eau. L'étain, dans lequel on découvre les mêmes matières, ne les a, selon toute apparence, que parce qu'il les tient de ce demi-métal dont il est composé. Pour se convaincre que l'arsenic & l'étain sont formés d'une substance métallique qui est dissoute, cachée, & même comme noyée dans ces deux corps, il ne s'agit que de les mêler avec du savon, du suif, du beurre frais, de l'huile ou quelque corps gras de quelque espèce qu'il soit. À l'égard de la portion sulphureuse qu'on observe dans l'arsenic & l'étain, elle est si peu considérable, qu'on peut avancer qu'elle ne s'enflamme pas sur les charbons ardents.

Les partisans de l'usage de l'étain tant médical que domestique, nous objecteront peut-être pour justifier l'innocence de sa nature, & la bonté de ses effets, qu'il contient à la vérité beaucoup d'arsenic & de soufre à sa mine, mais qu'il en perd beaucoup par la déflagration & la calcination. On répond à cela que l'odeur d'ail que rend l'étain quand on le fond, est une preuve évidente qu'il y reste toujours de l'arsenic & du soufre.

Tout le monde sçait que si l'on jette une poignée de limaille d'étain sur la flamme d'une chandelle, elle devient aussi-tôt toute bleue *, & la fumée qu'elle répand a une odeur de soufre & d'ail. Ce qui prouve d'une manière incon-

* Junk. conspect. chem. de cupro.

testable la présence de l'arsenic & du soufre. J'ajouterai une nouvelle preuve tirée de la nature même de l'arsenic. Si on le fond avec le cuivre, il donne les mêmes phénomènes que si on y eût mêlé de l'étain, puisqu'il lui communique la couleur de l'argent. En faisant attention que l'étain se fond plutôt que les autres métaux, qu'il s'y attache avec facilité, les pénètre fort intimement, & qu'il fait tellement corps avec eux qu'on ne l'en sépare qu'avec peine, qu'il les rend moins ductiles, on ne pourra s'empêcher de convenir que tous ces phénomènes lui sont communs avec l'arsenic. Il s'en suivra donc de tout ce qu'on vient de dire, que quelqu'étendu, & en quelque petite quantité qu'il soit dans l'étain, sa qualité nuisible en est seulement diminuée, & non pas détruite en entier. Par conséquent son usage médical est à rejeter, sur-tout pour l'intérieur : c'est ce que je vais tâcher de prouver.

L'étain pris comme remède, n'a pas les vertus qu'on lui attribue pour guérir les maladies dans lesquelles on l'ordonne. Je dis plus, j'ose même soutenir d'après l'expérience, qu'il est un poison lent, & qu'il ne peut par conséquent être que très-nuisible.

Il n'y a point de Médecins prudents qui en recommandent l'usage intérieur en Médecine, ce qui fait qu'on ne s'en sert que très-rarement. Ceux qui le regardent comme un remède, lui attribuent des vertus propres à combattre les maladies de la matrice & des poumons, quoiqu'il soit contraire à ces mêmes parties plus qu'à toutes autres. La dose qu'ils en prescrivent est depuis un scrupule jusqu'à une dragme. Ils prétendent

d'Observations. Avril 1755. 289

prétendent qu'on peut & même qu'on doit le continuer plusieurs jours de suite. Ils donnent aussi en pareil cas le sel de Jupiter *, depuis deux grains jusqu'à huit & dix. Ils le font prendre plusieurs fois de suite aux femmes hystériques, en lui attribuant des vertus merveilleuses qu'il n'a certainement pas. Ceux qui connoissent son peu d'efficacité en pareille occasion, n'en font aucun usage.

On prépare aussi avec l'étain l'antihectique de Poterius. Ce remede se donne depuis un demi-gros jusqu'à un gros & demi ou deux gros pour la plus forte dose. On en fait ordinairement usage dans la fièvre hectique, la phthysie, le marasme, la consomption & le crachement de sang. Je ne le crois cependant pas moins nuisible ou inefficace que tous les autres remedes qu'on tire ordinairement de l'étain relativement à la médecine.

Les partisans de ce remede soutiennent qu'il n'a jamais de plus grands succès dans les maladies que nous venons d'indiquer, que lorsqu'elles viennent ou qu'elles sont accompagnées d'une grande fermentation dans le sang, d'une chaleur excessive dans les fluides, d'une ardeur extrême dans les solides, ou quand elles dépendent d'une saumure considérable dans le sang, & d'une grande acrimonie dans les humeurs.

On lit dans quelques Auteurs que l'or musive, qui est une autre espece de préparation chymique de l'étain, est un remede souverain contre la fièvre maligne, la fièvre pourprée ou avec exanthème à la peau, contre l'affection

hypochondriaque, la mélancolie & la passion hystérique; mais je soutiens qu'il ne peut produire aucun des effets qu'on en attend. On ne le prescrit sûrement en pareil cas, que parce qu'on lui croit une vertu diaphorétique qu'il n'a pas, ou du moins qui n'a pas encore été bien constatée par une expérience fidelle & soutenue. La preuve que j'en donnerai, c'est qu'il ne produit point au gré de ceux qui l'ordonnent, une évacuation considérable par l'habitude du corps, soit en excitant la transpiration, soit en provoquant les sueurs. J'ajouterai même qu'il les supprime, ou au moins qu'il les diminue considérablement, en éteignant la chaleur naturelle, & en ralentissant trop la circulation des liqueurs.

Je crois avoir prouvé qu'il reste toujours de l'arsenic dans l'étain, & je conclurai, en conséquence, que ce remède ne peut être que très-nuisible, & qu'étant pris intérieurement, il ne peut manquer de causer des symptômes funestes de différente nature. J'avouerai cependant que l'étain ne peut pas faire les mêmes ravages que si on eût pris de l'arsenic tout pur. Mais en sera-t-il moins pour cela un poison lent, & ses effets en seront-ils moins dangereux pour être moins prompts? Ils seront mêmes d'autant plus fatals qu'on aura moins sujet de s'en défier, & qu'ils mineront petit-à-petit la machine humaine, sans qu'on en ait le moindre soupçon.

Ainsi l'étain une fois porté dans l'estomac, produira par les principes arsenicaux qu'il contient, des maux plus ou moins considérables, suivant qu'il abondera plus ou moins dans ces sortes de principes.

d'Observations. Avril 1755. 291

Les mauvais effets qui lui sont communs avec l'arsenic, quoique moins considérables & moins prompts, sont la douleur de tête, les vertiges, les éblouissements, l'instabilité sur les jambes; une pesanteur, une anxiété, des gonflements d'estomac, quelques nausées, des vomissements même fatigants, de fréquentes indigestions, ou des digestions pénibles & laborieuses, une palpitation fréquente, un battement d'artere aorte qui répond au cartilage xyphoïde, un abattement subit, une perte de forces sensible, quelquefois un léger délire, ou une sorte d'ivresse, des soubresauts dans les tendons, ou des especes de convulsions, des mouvements spasmodiques dans le genre vasculaire & nerveux; une pâleur habituelle au visage, des foibleesses, une langueur extrême, une ardeur de gosier, une soif excessive, de légers sentiments de fièvre, des tranchées sourdes dans le bas-ventre, sur-tout vers le nombril, & un peu au-dessus, des sueurs froides ou la paralysie, &c.

Il est vrai que ces accidents n'arrivent pas toujours, mais il survient souvent à leur place une disposition prochaine au marasme, à la fièvre étique, aux crachements de sang, aux tremblements ou mouvements involontaires dans les membres; sans parler des lassitudes spontanées, des affections hypochondriaques dans les hommes, des passions hystériques dans les femmes & de légères aliénations d'esprit ou d'autres maladies chroniques graves, & souvent incurables.

Après avoir fait voir le danger qu'il y a de prendre l'étain en remedes internes, je crois qu'il seroit à propos d'en défendre l'application

extérieure dans les maladies de la peau. Ce remède étant repercussif lorsqu'on l'applique sur la peau, peut faire rentrer au-dedans l'humeur de la transpiration, ainsi que toute autre humeur vicieuse qui étoit destinée à être chassée au-dehors. Il ne peut donc que troubler l'économie animale, en exposant les fluides à des impuretés, & en nuisant à leur dépurat-ion.

Suivant ces considérations, je pense qu'il seroit à propos de bannir de la pratique l'usage intérieur & extérieur de l'étain, puisque d'un côté ses vertus sont au moins équivoques, & que de l'autre le danger en est presque certain. Nous avons d'ailleurs d'autres remèdes excellents dont les vertus & les effets sont connus & approuvés par une longue suite d'expériences & une pratique journalière.

III^e. Je crois devoir ajouter ici qu'il seroit de la dernière importance de veiller avec soin pour que les Apothicaires ne se servissent jamais de vaisseaux d'étain pour préparer ou conserver les médicaments qui ont quelque acide fixe ou volatil, soit végétal, soit minéral ou animal. Les raisons que j'en pourrois apporter étant les mêmes que celles que je vais donner au sujet de l'usage domestique des vaisseaux d'étain, je dois me dispenser de le rapporter ici.

IV^e. En donnant la description de l'étain, j'ai fait voir que ce métal étoit composé de cuivre & de plomb, & qu'il contenoit, outre cela, des parties sulfureuses & arsenicales. On sçait qu'on ne peut manier un peu fortement ce métal sans qu'il s'en évapore quelques parcelles. Les ouvriers qui le travaillent ou ceux qui l'écurent ont les mains crasseuses, noires, livides, visqueu-

ses , grasses , froides & douces au tact , ce qui prouve la présence de l'arsenic & du plomb dans les vaisseaux d'étain , sans parler de sa mauvaise odeur. On ne doit donc pas être surpris si j'avance d'après plusieurs Auteurs respectables , & d'après de nombreuses expériences que l'usage domestique des vaisseaux d'étain est dangereux à certains égards ; mais comment ce métal communique-t-il son poison aux aliments solides & fluides ? C'est ce que je vais entreprendre de prouver. Je ne parle point ici de l'étain fin ou d'Angleterre , qui étant plus purifié , & par conséquent moins chargé de matières dangereuses , ne produit pas également les mêmes effets que l'étain commun. Ce dernier est plus pesant , & a les grains plus grossiers que l'étain fin , outre qu'il est d'une couleur plus terne , ce qui lui vient de la grande quantité de plomb & d'arsenic avec lequel il est mêlé. Comme il est le moins cher , il est par conséquent plus en usage parmi les pauvres gens. Observation qu'il est bon de faire ici en passant par rapport à ce que je dirai dans la suite. J'insiste ici plus fortement sur l'usage de l'étain commun , comme étant plus universel & plus dangereux.

Les liqueurs acides rongent le plomb & l'étain * , mais d'une manière inégale , car elles

* Les acides rongent l'étain , mais ils ne le calcinent pas , & ne le réduisent pas en une espèce de chaux blanche ou de précipité blanc. Ce prétendu précipité blanc n'est autre chose que l'étain lui-même uni à l'acide qui l'a attaqué & dissout à une certaine quantité. Les effets des acides sont semblables à ceux que l'eau regale produit sur l'étain ; mais à cette différence près qu'ils agissent d'une manière moins marquée , & plus lente , quoiqu'essentiellement la même.

ont moins de prise sur l'étain que sur le plomb. Plus ces agents sont concentrés, plus ils sont actifs; plus ils sont actifs, plus ils dissolvent l'un & l'autre avec facilité, & en grande quantité. C'est pour cette raison que le vin rouge, & bien mûr qu'on laisse dans des mesures d'étain, travaille moins sur ce métal, & s'y conserve plus long-temps. Il devient même moins dangereux quand il s'y est altéré par la dissolution qu'il en a faite, que le vin nouveau, & que le vin blanc, sur-tout celui dont l'acide n'est pas encore émoussé par l'ancienneté. Les plantes crucifères mises en fermentation, ou leur infusion un peu forte, gardée un certain temps dans un vaisseau d'étain, le dissolveroient en grande quantité. Les esprits de vitriol, de nitre, de sel & de vin ne l'épargneroient gueres davantage, pour ne pas dire qu'ils l'attaqueroient encore plus efficacement.

Pour prouver l'action de ces menstrues sur les vaisseaux d'étain, il ne s'agit que d'examiner quelles sont les parties qui restent après que ces sortes de dissolutions ont été évaporées. La chymie nous apprend qu'il reste un sel dont la saveur est douce & sucrée. Ce sel n'est autre chose qu'un sel de saturne régénéré, & tiré des parties du plomb dont l'étain est impregné. La saveur de ce sel n'est malheureusement pas inconnue aux marchands de vin, & les Hollandois & les Anglois, instruits de cette dangereuse propriété qu'ils reconnoissent dans le plomb & dans l'étain, se servent de l'un de ces métaux pour faire ce qu'ils appellent vins blancs du pays, ou vins façonnés dans un pays où il n'y a point de vignes. La prudence ne me permet pas de donner ici la composition des drogues, &

des autres ingrédients dont les marchands de vin se servent avec la limaille de plomb ou d'étain pour faire du vin sans le secours de la vigne. Cette fraude des marchands si funeste à la santé mérite une attention toute particuliere de la part des Magistrats.

On prétend que nos vins blancs mouffeux, & même ceux qui ne le sont pas, mais dans lesquels on apperçoit une espece de tourbillon de paillettes argentées, sont pleins de limaille d'étain, au lieu de sucre candi qui ne peut pas donner au vin cet avantage dans un degré aussi éminent.

Les corps gras & huileux font la même impression sur les vaisseaux de plomb & d'étain, par la raison que ces corps contiennent des acides comme la chymie nous l'apprend. Ainsi il y auroit du danger à laisser trop long-temps séjourner des matieres huileuses, savonneuses ou graisseuses dans des vaisseaux d'étain, parce qu'en dissolvant ce métal, elles impregneroient de ses parties mal-faisantes.

Une nouvelle preuve que les agents acides dissolvent les principes de la matiere qui entre dans la composition des vaisseaux, c'est que les vaisseaux qui ont servi à les contenir ou à les préparer, contractent une espece de rouille adhérente à leurs parois internes, qui les rend noirs & mal-propres. Ajoutons que ces vaisseaux perdent de leur poids; que les acides se trouvent beaucoup adoucis & affoiblis, quand on les en retire après y avoir séjourné quelque temps. Si on les eût mis dans tout autre vaisseau, l'acide se feroit beaucoup plus développé, & feroit devenu plus actif & plus piquant. Si on n'eût rempli ces mêmes vaisseaux que d'eau ou de corps non acides, ils n'auroient pas contracté de rouille au-dedans, ou

du moins en très-petite quantité ; ils n'auroient presque point diminué de poids. Je dis presque pas , parce qu'il est démontré que l'air , sur-tout l'air humide agit dessus , à raison de l'acide vitriolique qu'il contient , à la vérité d'une manière fort étendue , & à raison duquel il produit plus ou moins les mêmes altérations sur les vaisseaux d'étain que les acides dont je viens de parler.

Cette espece de rouille , dont on a parlé plus haut , ne se contracte jamais plus aisément dans les vaisseaux d'étain , que lorsqu'on néglige de les écurer * ou rincer , & qu'on y laisse plusieurs jours de suite des restes de liqueurs acides , comme du vin ou du vinaigre , &c. Il arrive de-là que l'ancienne liqueur demeurée au fond du vaisseau gâte la nouvelle qu'on met par-dessus. Une chose qu'on doit remarquer , c'est que plus le vaisseau est vieux , plus il a de la facilité à se rouiller quand on y met des liqueurs acides , sur-tout s'il a déjà été tâché de rouille , soit dans ses parois , soit dans son fond. Ces mêmes liqueurs produisent une rouille plus ou moins abondante , plus ou moins pernicieuse , suivant que les acides qu'elles contiennent sont plus ou moins actifs , ou plus émouffés , ou en plus grande ou moindre quantité.

Parmi les différents vaisseaux d'étain qui ser-

* On ne peut bien écurer l'étain , & lui rendre son premier éclat , qu'en se servant , comme on fait dans toute la Flandre , des feuilles de sureau mises en bouchon. Le suc qui en sort est un déterfif excellent pour enlever la rouille. Si on examine l'eau où l'on rince ces plats après les avoir ainsi frottés , on trouvera qu'elle est grasse , gluante & roussâtre : ce qui prouve qu'il s'est alors détaché de l'étain beaucoup de plomb , & une certaine quantité de parties arsenicales & métalliques.

vent à mesurer, à conserver ou à préparer les aliments, il faut commencer par ceux qui sont plus en usage, & par conséquent qui doivent être la cause d'un plus grand nombre d'accidents : telles sont les mesures des marchands de vin, les alambics dont les Apothicaires se servent pour distiller, & les autres vaisseaux qu'ils emploient à préparer leurs drogues.

Pour prouver que le vin qui a séjourné longtemps dans l'étain, & qui s'est aigri, ne devient nuisible à ceux qui le boivent qu'à raison du plomb & de l'arsenic qu'il contient alors, c'est qu'on ne s'apperçoit pas que le vin aigri dans d'autres vases produise des effets aussi dangereux à choses égales dans les communautés où l'on ne se sert que de pots de terre pour mesurer le vin, que dans celle où l'on se sert de pots d'étain.

Les vins ainsi altérés ne font jamais plus de ravages, & ne décelent plus le poison qu'ils contiennent que quand on les prend à jeun, ou qu'on a bien chaud, qu'on a l'estomac trop rempli de nourritures, qu'on a déjà bu auparavant d'autres vins naturels, ou qu'on s'expose au grand air dans les temps froids. La raison de ces accidents provient de ce que ces vins refroidissent trop tout-à-coup, & qu'ils repriment trop promptement le mouvement des humeurs.

Les pernicieuses suites de l'usage des pots d'étain se manifestent plus dans la campagne que par-tout ailleurs, parce que les payfans souvent ont coutume de garder pendant cinq ou six jours de suite du vin, de la bierre, du cidre, &c. dans le même pot (*), d'où il arrive que ces liqueurs

(*) Les vins de lie ou en beffiere & tournés à l'aigre, les incommode beaucoup plus que les autres liqueurs.

deviennent à la fin émétiques. Les domestiques de communautés se trouvent aussi souvent dangereusement incommodés pour avoir bu le vin qui reste dans les pots ou portions, & souvent même ce qui est tombé dans les vases de cuivre ou de plomb que l'on met au dessous des tonnaux ou des mesures que l'on remplit pour chaque particulier de la communauté. Je ne dois pas oublier à ce sujet la table ou cuvette de plomb qui est sous le comptoir des marchands de vin, & qui reçoit toutes les égoutures. Le vin qui y séjourne quelque temps, & qu'ils donnent ensuite à boire, ne peut produire que de très-dangereux effets. On a vu des personnes, après avoir bu une liqueur acide qui avoit séjourné du temps dans un vaisseau d'étain, se sentir de grands maux de cœur, perdre leurs forces, avoir continuellement dans la bouche un goût douceâtre & fade, & enfin rendre ce qu'elles avoient pris.

J'ai vu des sages-femmes de campagne qui avoient l'imprudence de faire prendre aux femmes en couche de copieuses rôties faites avec le vin nouveau & aigrelet, & préparé dans une écuelle d'étain. Souvent une partie de cette rôtie restoit dans l'écuelle pendant vingt-quatre heures, & elles la faisoient prendre le lendemain à leur malade. Elles les exposoient par cette conduite déraisonnable à avoir des tranchées, des convulsions, des fièvres ardentes, des transports, des laits répandus en supprimant les évacuations naturelles & nécessaires à l'état de ces femmes.

Un autre reproche que je pourrois encore faire aux gens de la campagne, & peut-être même à ceux de la ville, c'est de garder de la moutarde des semaines entières dans un mou-

tardier d'étain, d'affaisonner leurs salades avec du vinaigre qui a resté quinze jours ou peut-être un mois dans des pots d'étain, le plus souvent sans être bouché ou exposé à l'air libre. Les vomissements qui surviennent sont regardés comme l'effet de quelques mauvaises herbes qui se trouvent dans la salade, tandis qu'ils ne sont occasionnés que par le vinaigre imbu de parties arsenicales. Enfin on doit bien se garder de mettre dans des vaisseaux d'étain ou de plomb tous aliments acides, puisqu'ils ne tarderont pas à s'y corrompre en prenant dans l'étain le poison qui y est caché comme on l'a fait voir (*). Par conséquent si on fait des œufs au miroir sur un plat, il se tache au fond, & prend une couleur d'ardoise ou de plomb brut & sale. Cette couleur n'est autre chose qu'une espèce de rouille que les principes de l'œuf ont fait éclore en dissolvant une partie du plomb & des parties arsenicales.

Si on laisse pendant vingt-quatre heures reposer à froid dans un vaisseau d'étain des œufs à l'oseille, en amulette ou autrement, ces mets excitent des nausées fréquentes, souvent même des vomissements, des pesanteurs de tête, & causent une certaine langueur, &c., sur-tout si on a ajouté du vinaigre dans ces ragoûts. Il

(*) Le sel marin mis sur un plat d'étain, le ronge & le perce en peu de temps. Les acides tirés des végétaux font la même chose, mais plus lentement, parce qu'étant les mêmes que les acides minéraux, ils sont différemment altérés & même affoiblis par l'union des principes végétaux avec lesquels ils sont confondus. Il en est de même des animaux. Les acides de toute espèce font un sel neutre métallique ou sucre de Saturne plus ou moins marqué.

en fera de même du beurre frais ou fondu, fromage, fain-doux ou légumes fricassées qu'on aura laissées également sur un vaisseau d'étain pendant un jour ou deux dans les grandes chaleurs.

J'ai observé qu'un morceau de viande mis sur une assiette d'étain, une partie de ce même morceau sur une assiette de terre vernissée (*), ne tardent pas à se corrompre & à devenir d'un usage suspect. Celui qui étoit sur l'étain se corrompit le premier, & prit une couleur d'un verd noirâtre. Un autre morceau que j'avois mis en même temps sur un vaisseau de bois s'y conserva deux jours de plus. Les vaisseaux d'étain dans lesquels on a ainsi gardé des aliments, contractent une couleur brune pareille à celle qu'on observe dans ces mêmes vaisseaux où l'on a laissé séjourner, pendant plusieurs jours, du vin ou toute autre liqueur acide.

Je ne dis pas que ces aliments ainsi altérés par un trop long séjour dans un vaisseau d'étain soient autant de poisons mortels, mais j'ose assurer que troublant les digestions & l'ordre naturel de l'économie animale, ils occasionnent ordinairement des maladies graves dont on ne devine pas souvent la cause. Les enfants sont toujours les premiers qui en ressentent les mauvais effets, ainsi que les personnes du sexe qui ont de la disposition à la passion hystérique, les hypochondriaques, les mélancoliques, les filles

(*) On sçait que le vernis des vaisseaux de terre est fait avec du plomb, & quoiqu'il n'en contienne qu'en très-petite quantité, & même presque imperceptible, on ne laisse pas d'ordonner souvent que tel ou tel remède se fera dans des pots non vernissés.

qui ont les pâles couleurs, les tempéramments secs & cacochymiques, & enfin tous ceux dont l'estomac & les premières voies sont remplies de matières glaireuses & acides; ceux dont le genre nerveux est en contraction spasmodique, ceux enfin dont les fibres musculées & vasculées sont très-irritables & d'un sentiment exquis. On sent les raisons pour lesquelles ces sortes de poisons, quelques foibles qu'ils soient, ne manquent jamais de produire des suites funestes. C'est peut-être de-là, ou plutôt je n'en doute pas, qu'il faut déduire la cause pathologique des obstructions, des skirrhes, des jaunisses, des indigestions, des appétits dépravés, des douleurs d'entrailles, des maux de têtes périodiques & habituels, qui sont autant de semences d'une infinité de maladies chroniques de toute espèce.

L'étain commun est beaucoup plus froid & beaucoup plus rafraîchissant que l'étain fin, vu la grande quantité de plomb qu'il contient (*). Il ne doit donc point paroître surprenant qu'il rafraîchisse outre mesure, qu'il ralentisse la circulation du sang, éteigne la chaleur naturelle des viscères, trouble l'ordre des sécrétions, suspende les excrétions, &c. Il est d'ailleurs absolument ennemi des nerfs, & c'est par-là qu'il est si funeste aux personnes que nous venons d'indiquer plus haut. J'ajouterai encore qu'il leur cause toujours un grand froid aux pieds &

(*) L'étain fin ou d'Angleterre, n'est pas sujet à souffrir les mêmes altérations de la part des acides, parce que suivant les Chymistes modernes, la partie arsenicale est plus étendue que dans l'étain commun, & qu'elle est comme noyée dans une plus grande quantité de substances métalliques ou mercurielles. D'ailleurs, il entre beaucoup moins de plomb dans sa composition,

aux mains, & que souvent même il leur survient une sueur froide pour avoir seulement mis les mains pendant quelque temps sur un plat d'étain. Tout ce qu'on avance n'est que trop prouvé par de funestes expériences. Je conclurai donc que c'est à juste titre que nous regardons l'étain, sur-tout l'étain commun, comme un poison ennemi de l'humanité, & dont il faut interdire l'usage, soit dans la médecine, comme un remède interne ou externe, soit dans le domestique comme ustenciles de cuisine. On doit aussi bannir de la pharmacie les vaisseaux d'étain, soit fin ou commun, & même de la chymie, comme étant poison, ou du moins capable de déranger les opérations chymiques & pharmaceutiques.

F I N.



TABLE

DES MATIERES

Contenues dans le Recueil d'Avril
1755.

ARTICLE PREMIER.

- I. **O**bservation sur un enfant à trois
jambes, par M. Hatté, D. M. P.
Page 227
- II. Réflexions critiques sur un Mémoire
de M. le Cat, par M. Pessaut de la
Tour, D. M. 233
- III. Observation sur une concrétion poly-
peuse trouvée dans la tête d'un enfant,
par M. Chabrol, &c. 241
- IV. Observation sur un retour périodique
des regles, observé tous les quinze jours
dans une nourrice, par M. Hatté, D.
M. P. 243
- V. Relation d'un homme extraordinaire-
ment gros. 247
- VI. Effet surprenant d'une brûlure ex-
traordinaire observé à Lyon, par M.
Morand, D. M. P. 251
- VII. Lettre de M. Missa, D. M. P. sur

- un gonflement extraordinaire de la verge , avec sphacele.* 253
- VIII. *Lettre d'un Médecin Italien à l'Auteur de la Lettre à M. Bouvart.* 257

ARTICLE II.

- I. *Lettre critique , au sujet d'un enfant qui a été trouvé dans la capacité du bas-ventre.* 265
- II. *Lettre de M. le Cat à M. Missa , D. M. P. , sur l'usage de l'agaric.* 269
- III. *Observation sur les Urinoirs & sur les Bandages d'ivoire , de M. Fauvel.* 271

ARTICLE III.

- I. *Observation médico-chymique & économique sur les différens usages de l'é-tain , par M. Missa . D. M. P.* 283

Fin de la Table.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE
ET

PHARMACIE.

SECONDE ÉDITION.

M A I 1755.

Tome II.



A PARIS;

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins;

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilège.

1 JAN 7 1909
RECEIVED
JAN 7 1909

PAID
JAN 7 1909

PAID
JAN 7 1909

PAID
JAN 7 1909

PAID
JAN 7 1909



RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS


De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

M A I 1755.

ARTICLE PREMIER,
Contenant quelques Observations de Médecine.

RELATION

*De la Maladie & de l'ouverture du corps
de feu M. le Commissaire Regnard,
faite le 3 Mars 1755, par M. Séron D.
M. P. Conseiller du Roi, & Médecin
Ordinaire de l'Artillerie du Roi.*

I.  Le commissaire Regnard, âgé d'environ 75 ans, étoit sujet depuis bien des années à des douleurs vers les régions des reins. Il y avoit environ quatre ou cinq ans que ces douleurs étoient devenues plus fréquentes, &

il ressentoit d'ailleurs des difficultés d'uriner. Elles étoient légères dans les commencements, mais elles augmentèrent considérablement dans la suite, & furent suivies d'urines un peu chargées, & qui d'abord ne dépoisoient que légèrement.

Le malade rendoit de temps en temps quelques petites pierres d'un blanc terne, & qui se divisoient en plusieurs autres petites lorsqu'on les pressoit entre les doigts. Ce qui formoit alors une espece de gravier.

Il y avoit des intervalles dans lesquels le malade souffroit si peu des reins, qu'il s'imaginait que les douleurs qu'il ressentoit n'étoient que l'effet d'un rhumatisme, dont il disoit être attaqué depuis long-temps.

Les trois dernières années de sa vie, ses douleurs étoient devenues plus considérables & les difficultés d'uriner plus fréquentes.

Le malade en 1753, m'appella & il me consulta particulièrement sur ses difficultés d'uriner & sur ses douleurs de reins.

Il m'observa qu'il ne pouvoit uriner que debout : qu'il étoit obligé de se présenter souvent ; mais qu'il lui arrivoit ordinairement de ne rendre qu'une très-petite quantité d'urine, & que quelquefois il n'en rendoit point du tout. Ces fréquentes envies d'uriner troubloient souvent son sommeil & le forçoient à se lever, puisque c'étoit la seule situation où il pouvoit espérer de satisfaire les besoins pressants qui l'incommodoient si fort.

Ces fréquentes envies & ces difficultés d'uriner, me parurent suspectes : je fixai mon attention plus particulièrement sur l'état où pouvoit être la vessie & les reins, & j'attribuai

les douleurs de ces derniers plutôt à quelque embarras, qu'à un rhumatisme.

Quelques petites pierres de la couleur & de la qualité de celles dont j'ai parlé plus haut, qu'il rendoit aussi-bien que les urines qui étoient louches, & dépofoient un sentiment de pesanteur quoique léger sur le fondement, jointe à un picotement au bout du gland de la verge, après avoir uriné, me confirmèrent dans cette idée.

Je déclarai au malade que je ne doutois nullement qu'il n'y eût dans sa vessie un corps étranger. Je ne voulus pas encore lui parler de le faire sonder pour la répugnance que je sçavois qu'il auroit de s'y soumettre. Je pris donc se parti de temporiser, pour mieux m'assurer de la nécessité de la sonde, pendant que j'observerois ce qui se passeroit dans l'usage des remèdes convenables aux accidents qu'il m'avoit déclarés.

Je lui conseillai pour boisson ordinaire l'eau de graine de lin, seule ou avec l'esprit de sel, le petit lait, des émulsions, des lavements émollients, des bains, des calmants, &c. Ces remèdes donnerent seulement quelques légères suspensions des accidents, qui étoient de peu de durée, & hors ces courts intervalles ils revenoient avec plus de vivacité.

Le peu de succès des remèdes me confirma de nouveau dans la pensée qu'il y avoit dans la vessie un corps étranger. Je représentai au malade qu'il étoit absolument essentiel de connoître l'état de sa vessie, & de découvrir, s'il étoit possible, la cause de ses maux ; parce que tant qu'elle ne seroit pas constatée, le traitement de sa maladie seroit infructueux. Je lui

insinuai qu'il étoit nécessaire de le sonder. Il eut de la peine à y consentir, mais la continuité, la violence & l'augmentation de ses maux l'y déterminèrent enfin.

Il fut sondé le 8 Juin, en ma présence, par un habile Chirurgien, accompagné de MM. Sivert & de Courfin, tous deux maîtres en Chirurgie. Le dernier est parent du malade. La sonde ne rencontra dans la vessie aucun corps qui lui résistât, ce qui fit soupçonner que la cause des accidents étoit occasionnée par des vaisseaux variqueux situés au sphincter de cette partie.

On convint dans ce moment, qui augmentoit l'incertitude, qu'il falloit revenir aux adoucissants & aux émollients, ainsi le malade reprit les mêmes remèdes que je lui avois précédemment ordonnés. Je ne fus nullement persuadé par cette première épreuve qu'il n'y avoit pas dans la vessie aucun corps étranger; d'autant que je ne puis ignorer qu'il y a des situations & des instants plus favorables les uns que les autres, pour découvrir à la faveur de la sonde les corps étrangers, qui peuvent être dans la vessie.

Pendant que le malade faisoit un nouvel usage des remèdes qui ne lui procuroient aucun soulagement, je lui fis entendre qu'il étoit nécessaire de revenir à la sonde. Malgré sa répugnance, je vins à bout de le déterminer, & il choisit M. Morand qui le fonda le 18 Novembre en la présence de M. de Courfin & de la mienne. Le malade étoit alors couché. M. Morand sentit de la résistance, & assura qu'il y avoit une pierre.

Il fit alors lever le malade sans déplacer la

d'Observations. Mai 1755. 311

fonde, & l'engagea à se tenir debout. Dans cette situation, il chercha la pierre, mais il ne la trouva plus ; cette alternative ne m'empêcha pas d'être persuadé ainsi que M. Morand qu'il y avoit une pierre dans la vessie.

Enfin, les accidents étant devenus plus fréquents, il appella le frere Cosme, qui le fonda le 3 Décembre suivant, & qui l'assura qu'il avoit une pierre. Cette dernière épreuve le convainquit de la nécessité de se faire tailler, & il n'attendoit que la fin de quelques affaires pour se soumettre à cette opération.

Mais ses maux augmentèrent si précipitamment & avec tant de violence, que depuis le 16 Février 1755, jusqu'au 23 inclusivement, il ne put dormir ni rester couché.

Il avoit abandonné depuis quelques temps, les délayants & les adoucissants, rebuté de ce qu'il n'en recevoit aucun soulagement, & il avoit repris les pilules de savon, qui charierent beaucoup de matiere purulente. L'abondance de ces matieres, lui fit croire que c'étoit une fonte de la pierre ; car alors il ne doutoit plus qu'il n'en fut attaqué, sur-tout depuis que le frere Cosme l'avoit fondé.

Il fut dans un état des plus violents depuis le 16 Février jusqu'au 23 suivant, & l'on ne peut exprimer ce qu'il souffroit alors. Enfin, le 24 du même mois je fus appelé.

Je le trouvai avec un petit poulx qui dénotoit sa grande foiblesse & la force de ses souffrances. Il n'urinoit plus, tout le bas-ventre étoit douloureux, particulièrement les régions des lombes, dans l'étendue des reins & des ureteres à la droite. Les douleurs étoient si ai-

gués qu'il jettoit les hauts cris à la plus légère application de la main.

Le malade, fatigué par la continuité des douleurs les plus cruelles, l'insomnie de huit jours, & d'avoir été perpétuellement debout, étoit d'une foiblesse extrême ; on lui fit néanmoins quatre saignées. On lui donna des eaux de veau émulsionnées, des potions huileuses, diurétiques & calmantes : on tenta même le bain que le malade ne put supporter, & les autres remèdes ne produisirent que très-peu d'effet. Il fut fondé, & on n'eut que très-peu d'urine. Il resta dans cet état jusqu'au 2 Mars suivant, souffrant les douleurs les plus vives & les plus aiguës, & les forces s'étant épuisées insensiblement il mourut.

Le 3, le bas-ventre fut ouvert sur les sept heures & demie du soir. On se borna à l'examen de cette cavité, où devoit être le siège du mal & la cause de sa mort.

A l'ouverture du bas-ventre, il en exhala une odeur fétide presque insupportable. Une mortification générale n'avoit point épargné le péritoine, ni les muscles psoas sur lesquels sont couchés les reins. L'épiploon, le mésentère, les intestins, l'estomac, le foie & la rate également atteints de l'inflammation & de la mortification qui avoient précédé la mort, ne paroissent pas mal conditionnés.

On s'attacha particulièrement à l'examen des reins, des uretères & de la vessie, comme étant les parties où la cause de la maladie devoit se trouver.

Le rein droit étoit fort enflammé & totalement gangrené. Il se déchiroit aisément, &

contenoit quelques graviers, l'uretere du même côté étoit plus dilaté que dans l'état ordinaire.

Le rein gauche étoit entièrement abcédé. Il se séparoit au toucher en forme de petites glandes, qui étoient semblables à un pus épais. Ce rein fournissoit la matiere purulente que le malade rendoit abondamment avec les urines.

Parvenus à la vessie, elle parut enflammée, ayant le volume ordinaire que doit avoir cette partie, elle contenoit assez d'urine, sans être fort tendue.

Quand on eut ouvert la vessie & épongé l'urine, on apperçut dans la partie qui porte sur le bassin un amas de petite pierres d'un blanc terne, de figure assez ronde. Quelques-unes sont de la grosseur d'une noisette, mais la plupart ne sont pas si considérables. Elles se sont trouvées au nombre de 85.

La vessie a paru en assez bon état, quoiqu'elle se ressentît de l'inflammation générale, qui lui étoit commune avec tous les viscères du bas-ventre. Latéralement il y avoit de petites incrustations sans qu'elle fût pour cela endommagée.



P L A N

*De conduite à tenir, au sujet de l'Inoculation, à M^{***}.*

II. L'inoculation apportée ici il y a environ trente ans, fut rejetée universellement. La Médecine travailla contre elle; la Théologie la condamna, & le peuple que le danger présent seul affecte, s'obstina à ne pas entendre les raisons des Inoculateurs. Ainsi cette opération fut renvoyée chez la Nation de qui nous la tenions, & depuis il n'a plus été question en France ni d'en vérifier les avantages, ni d'en faire les essais.

Mon objet n'est pas de répondre aux objections que firent alors les Théologiens; ils n'avoient pas encore toutes les pièces nécessaires pour asseoir un jugement, & la chose pouvant leur être présentée sous une face capable d'alarmer leur conscience, ils ont dû condamner une opération qui paroïssoit si contraire aux principes de la saine Théologie.

La conduite des Médecins de ce temps-là paroît mériter un peu plus de reproche, mais elle en mérite beaucoup moins que ne le veulent les partisans de l'Inoculation. Avoient-ils un assez grand nombre d'observations, ou celles qu'ils avoient, étoient-elles munies de ce caractère d'authenticité qui pût les engager à conseiller à des hommes en santé une opération, qui, comme on n'en disconvenoit pas, pouvoit être suivie de la mort, & l'avoit même été quelquefois. Les avantages de l'Inoculation,

d'Observations. Mai 1755. 318

la nécessité de l'introduire ici étoient-ils suffisamment démontrés ? Y avoit-il plus que de fortes présomptions qu'elle auroit en France autant de succès qu'elle en a ailleurs.

C'étoit la démonstration de tous ces points qui devoit occuper les Médecins ; c'étoit la Médecine même qui devoit rejeter ou adopter l'Inoculation, & les Théologiens ne devoient paroître, que lorsqu'on auroit eu sur cette matiere toutes les connoissances qu'il est possible d'acquérir, & que la cause de l'Inoculation auroit été suffisamment instruite.

Aujourd'hui que la question sur l'Inoculation se renouvelle, que les succès de nos voisins paroissent attirer notre attention, ne sembleroit-il pas qu'on doive se conduire, comme on auroit dû le faire en 1723, c'est-à-dire, constater d'abord les ravages de la petite-vérole naturelle, démontrer ensuite les avantages de l'artificielle, examiner si elle peut réussir en ce pays-ci, détruire les préjugés, & gagner la confiance des peuples.

Les livres, les relations, le zele ne suffisent pas dans cette matiere ; c'est l'observation qui doit mettre cette grande question en état d'être jugée.

Deux objets occuperoient donc à présent les Médecins : l'histoire exacte de nos petites-véroles, leurs symptômes, leur issue dans les différentes Provinces, les différentes saisons, les différents âges & les différents sujets. On remarqueroit ce que produisent les Epidémies, les constitutions ou changements d'air, ce que donnent les divers traitements.

De cet amas d'observations exactes il résulteroit nécessairement l'un ou l'autre de ces

avantages, ou que les Citoyens seroient rassurés voyant le mal moins grand qu'ils ne le croient, ou que s'il étoit trouvé aussi grand & peut-être plus grand qu'ils ne le croient, ils seroient plus disposés à se prêter aux moyens de précaution qu'on pourroit leur offrir.

En même temps qu'on travailleroit en France à démontrer jusqu'à quel point les petites-véroles sont dangereuses, quand, pourquoi & pour quelles personnes elle le sont, on suivroit à Londres les petites-véroles naturelles & artificielles, & acquérant par l'observation toutes les connoissances relatives à cet objet, on se mettroit en état d'évaluer avec précision tous les avantages de la nouvelle méthode, & de répondre à toutes les objections qu'on a faites & qu'on peut faire.

Pour remplir la première partie de ce projet, on inviteroit les Médecins & les Chirurgiens d'envoyer la liste exacte & légalisée de ceux qui sont morts ou sauvés de la petite-vérole dans chaque canton. On dresseroit une formule des détails dans lesquels on les prieroit d'entrer. Les progrès de l'art auxquels ils contribueroient & l'amour de la patrie suffiroient pour les déterminer à entrer dans un projet qui intéresse autant l'état.

La seconde partie du plan que nous proposons, exige un homme que le goût des observations & l'amour de sa profession détermine à se renfermer plusieurs mois de l'année dans les Hôpitaux & avec les malades les plus capables de donner de l'horreur & du dégoût. Il remporteroit de son travail des armes victorieuses pour ou contre l'Inoculation; des observations qui, jointes à celles que nous aurions faites dans

le Royaume, deviendroient le principe, la règle & la raison de la conduite des Médecins, de la confiance de la Nation & de la faveur du gouvernement.

Il est évident que la protection spéciale de Sa Majesté doit intervenir dans cette entreprise. Ce sera elle seule qui fera ouvrir les portes des Hôpitaux, qui donnera de la considération à l'observateur François, la facilité de conférer avec les plus habiles Médecins de l'Angleterre, & les moyens de faire réussir les nouvelles observations.

Il n'est pas de partie dans les Sciences qui n'ait éprouvé la protection de Sa Majesté. On a droit d'en attendre les effets, sur-tout dans cette occasion où il s'agit de sauver des millions de sujets & de conserver les têtes les plus chères & les plus importantes au bonheur de l'Etat.

A Paris, le 20 Septembre 1754.



R E F L E X I O N S

Au sujet d'une Poche Exomphale qui contenoit tous les viscères du bas-ventre.

Journal de Janvier , pag. 31.

III. Applaudir au zèle des observateurs, qui concourent à enrichir l'art de guérir de nouvelles découvertes, est un tribut qui leur est justement mérité. En conséquence, je crois devoir, en mon particulier, rendre celui qui est dû à M. Marigues, Chirurgien de Versailles, qui nous a communiqué une observation sur une hernie singulière, & d'autres vices de conformation. L'ardeur avec laquelle il a suivi la nature égarée dans le fœtus dont il parle, est assurément remarquable. Combien de Chirurgiens peu attentifs à tant de singularités, auroient regardé ce petit corps comme un objet aussi digne de leur mépris, qu'il paroïssoit l'avoir été de ceux de la nature ? Combien auroient enseveli dans les ténèbres celui que la nature avoit privé de la lumière * ? M. Marigues, bien éloigné d'une telle négligence, qui, malheureusement n'est encore que trop commune, entre avec avidité dans toutes les fausses routes que son sujet lui offre, & s'applique à n'en perdre aucune. Il est vrai qu'on pourroit douter de la nature de la maladie, à ne consulter que quelques points de son histoire ; mais toujours sera-t-il incontestable qu'on doit sçavoir gré à l'Auteur de cette

* L'enfant est venu mort.

observation de l'avoir donnée au Public. Je croirois même que pour la mettre dans tout son lustre, il seroit bon de proposer les motifs de doute qu'elle peut faire naître; persuadé que leur exposition nous procureroit de la part de M. Marigues des éclaircissements qui ne pourroient être que très-avantageux. Aussi est-ce dans cette vue que je vais l'entreprendre.

Il est dit dans le cours de cette observation (pag. 35. n^o. 7.) que *le cordon ombilical sembloit prendre racine de la partie inférieure de cette poche herniaire, & les vaisseaux ombilicaux passaient directement sur la face antérieure de la poche, entre le péritoine & l'épiderme, & alloient gagner l'anneau ombilical.* Je demande pourquoi ce cordon qui sembloit naître de la partie inférieure de la poche, passoit-il devant les intestins pour aller gagner l'anneau ombilical, qui étoit situé à l'épigastre & derrière le foie ? Etoit-ce pour entrer dans le ventre, & sortir par la région lombaire ? Car il n'y a pas de milieu ; ou ces vaisseaux prenoient origine de la partie inférieure de la poche comme ils le sembloient, & étoient sortis avec les autres parties par l'anneau ombilical, ou ils n'en étoient pas sortis. S'ils n'en étoient pas sortis, ce n'étoit donc pas une exomphale ; s'ils en étoient sortis, pourquoi y rentrent-ils ? Ou bien encore, l'observateur entend-t-il que ces vaisseaux venant du placenta passaient devant la face antérieure de la poche, & alloient gagner l'anneau pour entrer dans ce qu'il appelle le ventre ? Mais pour lors, il devoit commencer par spécifier en quel endroit de la poche étoit située l'ouverture qui leur y donnoit entrée, & après cela, indiquer la route qu'ils tenoient pour aller à l'an-

neau ombilical, qui sans doute étoit situé contre les vertebres. De cette maniere, il auroit évité l'obscurité dans son récit.

De plus, M. Marigues nous laisse à desirer la consistance de l'anneau; ce qui paroît néanmoins dans cette circonstance un point fort intéressant. En effet, il est essentiel de sçavoir si cet anneau étoit composé de fibres qui eussent acquis plus ou moins d'épaisseur, à raison de la grande dilatation qu'elles avoient soufferte; comme aussi quelle étoit la direction de ces fibres, tant entr'elles que par rapport au diamètre de l'anneau. Peut-être même pourroit-il sortir de ces connoissances quelque lumière qui éclaireroit la Théorie des descentes, & sur-tout des exomphales.

L'état des muscles du bas-ventre, de la ligne ou bande blanche, auroit dû aussi, pour l'instruction complète des Lecteurs, n'avoir pas été oublié. Ce n'est pas tout : l'examen du bas-ventre, quoique vraisemblablement aussi scrupuleusement fait que celui de la tumeur ne nous a pas appris par quelle sorte de substance étoit occupée la région rénale; car les reins étant situés dans les hypochondres (pag. 37. n^o. 1.) il semble que dans cet endroit, comme ailleurs, *natura abhorret*.

Enfin, l'ouverture de la poitrine a fait voir un cœur & des oreillettes d'un volume extraordinaire, qui occupoient presque toute cette capacité (pag. 36. n^o. 1.) Mais devoit-on appeler *extraordinaire* ce volume, si on faisoit attention à la compression continuelle, que les poumons qui n'avoient pas encore été dilatés par l'air, avoient soufferts de la part du cœur, si on réfléchissoit sur le grand espace qu'occupe

ce principal agent de la circulation dans les premiers temps du développement du fœtus, non-seulement par rapport à la poitrine, mais encore par rapport à la masse totale du petit embryon ? Ce *punctum saliens* qu'un habile Physicien y a découvert, peut-il aller pour la dimension avec le volume de l'embryon, en même raison que le cœur d'un adulte avec la totalité de son corps ? En un mot, ne pourroit-on pas dire que ce volume, aussi-bien que celui du foie (pag. 33. n°. 1.) reconnoît une cause ordinaire à tous les fœtus qui n'ont pas respiré ?

M. Marigues caractérise d'*exomphale* la poche herniaire, & conclut que *toutes les singularités observées dans ce cadavre étoient existantes dès la première conformation.* Je ne puis, Monsieur, m'empêcher de vous l'avouer, la description de cette maladie ne m'a pas encore suffisamment prouvé ces deux points. Au contraire ; 1°. un anneau ombilical situé dans l'épigastre, qui par le poids des parties contenues dans la poche auroit dû avoir été tiré en bas, de même que le diaphragme, & s'être plutôt trouvé à la partie inférieure de la région ombilicale, me donne lieu de croire que cette hernie est ventrale, c'est-à-dire, de la nature de celles que les Chirurgiens appellent éventration. 2°. Un œsophage qui venoit gagner l'estomac par une fausse route, telle qu'elle est indiquée (pag. 38. n°. 4.) un diaphragme voûté du côté de l'abdomen (pag. 39. n°. 5.) des ligaments du foie attachés obliquement au diaphragme, & passant par l'anneau (pag. 40.) Toutes ces circonstances, dis-je, réunies ensemble, ne manquèrent-elles pas qu'une force contre nature a dérangé ces parties, & les a obligées de prêter

peu-à-peu ? Si la nature les avoit placées hors de l'anneau dès la première conformation , l'œsophage auroit-il été contraint de se déranger de sa route ordinaire pour suppléer à la longueur surnaturelle qu'il n'avoit pas , & qui lui étoit nécessaire pour aller gagner l'anneau ombilical ? Le diaphragme auroit-il été tiré vers le bas , & voûté dans un sens contraire ? Les ligaments du foie n'auroient-ils pas pû s'attacher aussi-bien à l'anneau qu'au diaphragme ? Il est , ce me semble , plus physique de croire que les fibres des muscles du bas-ventre de ce fœtus , dans les premiers temps de sa formation , & lorsqu'elles étoient encore molles , fines & délicates , ont été comprimées , affaïssées & oblitérées antérieurement , soit par la présence des viscères de l'abdomen qui auront été gonflés , & distendus par une trop grande quantité de sang venu de la mère , soit par quelque effort ou mouvement violent du fœtus ou de la mère ; que cependant les fibres latérales qui n'ont pas été affaïssées se sont fortifiées à mesure que le fœtus a crû ; qu'elles ont acquis une consistance , un ton , & une force beaucoup plus intenses que les antérieures ; ce qui n'a pas pu arriver sans que les viscères du bas-ventre aient été comprimés sur les parties latérales , plus que sur les antérieures : cette compression n'a pu augmenter continuellement , & successivement pendant l'espace de neuf mois qu'il n'en ait résulté ; 1°. l'expulsion des parties contenues dans cette capacité , vers l'endroit qui leur offroit le moins de résistance ; 2°. leur sortie totale , & autant que l'extension des ligaments pouvoit le permettre ; 3°. le rapprochement des fibres des muscles du bas-ventre , dont l'élasticité croissoit de jour en

jour ; 4^o. le rétrécissement de l'ouverture qui donnoit passage aux parties contenues ; 5^o. l'augmentation de ce rétrécissement , au point de former un col ou espece d'anneau ; 6^o. la ténuité de l'enveloppe de la tumeur ; 7^o. que ces parties n'ont pas dû , & n'ont pas pû s'éparpiller après l'incision de la poche , comme M. Marigués croit qu'elles auroient dû faire (pag. 36.) , puisque les ligaments étoient tendus à raison de l'éloignement outré des parties qu'ils retenoient , & conséquemment les empêchoient plus strictement de flotter çà & là.

J'ajouterai , avant que de finir ces remarques , deux exemples que j'ai de hernies ventrales , qui tendent à confirmer mon sentiment... En 1735 , à Marmirolo en Italie , une Vivandiere enceinte , & presque à terme , tomba de son mulet sur les genoux ; la commotion lui excita des vomissements très-fréquents , & des douleurs dans le ventre si vives , qu'à chaque instant on croyoit qu'elle alloit accoucher. Elle fut saignée plusieurs fois du bras. M. Bouquot , qui pour lors étoit Chirurgien-Major Consultant de l'Armée , & depuis Chirurgien-Major de l'Hôtel-Royal des Invalides , me chargea de ne pas quitter cette femme. Elle accoucha , trente-six heures après sa chute , d'un enfant de gros-seur ordinaire , & qui mourut à l'instant. Je remarquai à ce petit infortuné une éventration considérable. Je l'ouvris , & j'observai d'abord un écartement des muscles droits du bas-ventre , au-dessus de l'ombilic , qui permettoit la sortie d'une grande partie des viscères contenus dans cette capacité : ils étoient rangés dans cette tumeur dans le même ordre que l'étoient ceux du fœtus de M. Marigués , & l'on pourroit assez bien

comparer l'une à l'autre, avec cette différence ; 1^o. que le foie, & encore moins le pancreas n'étoient pas sortis dans le sujet dont je parle, si avant que dans celui de Versailles ; 2^o. que les parties n'avoient pas passé par l'anneau. Je suis néanmoins persuadé que, si la Vivandiere ne fut accouchée qu'au bout de quinze jours, les muscles écartés se feroient rapprochés, auroient encore expulsé des parties contenues, & par leur approximation auroient formé un rétrécissement au col ; qui auroit peut-être dans la suite été regardé par quelques-uns comme un anneau. Je suis d'autant plus porté à croire cette espece de rétrécissement dans le fœtus que j'en ai vu des exemples, quoique moins frappants dans deux femmes très-avancées en âge, lorsque je travaillois à l'Hôtel-Dieu de Paris. L'une de ces malades avoit une éventration ou hernie ventrale, qui occupoit la partie moyenne & antérieure de l'abdomen, dont la grosseur faisoit un tiers de la totalité du ventre. L'autre avoit une hernie pareille, mais son volume formoit à lui seul les deux tiers du ventre. Dans l'une & dans l'autre, il y avoit un col tout autour de la tumeur, en sorte qu'on auroit dit que c'étoit un ventre joint à un autre. Ces deux bonnes femmes, dont la plus jeune avoit soixante-six ans, ont été transférées de salle, & je les ai perdues de vue. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces deux éventrations n'ont été faites que dans un âge adulte, conséquemment la partie antérieure des muscles qui a cédé, avoit conservé pendant un long espace d'années, sa consistance & sa force ordinaire ; en sorte que ces deux modifications n'ont pas pu être abolies totalement par la cause de l'événement ; mais elles ont résisté à l'im-

pulsion des visceres, & contre-balancé l'action des fibres latérales. En un mot, les fibres latérales ne l'ont emporté sur les antérieures, & le rétrécissement qui s'en est suivi ne s'est fait qu'en proportion de la débilité ou de l'écartement des fibres antérieures. Et c'est par cette même loi que le rétrécissement doit être plus considérable dans le fœtus que dans les adultes : car les parties comprimées & affoiblies, ne croissant pas à proportion de celles qui ne le sont pas, à raison de l'impermeabilité des vaisseaux de celles-là, & de la meabilité de celles-ci, semblent perdre de plus en plus leur force relativement aux parties qui sont dans leur état naturel ; au lieu que dans les adultes, les parties saines & intactes, n'augmentant pas en consistance & en force d'une maniere si notable, à raison de l'accroissement, qui est le plus souvent sensible, les choses demeurent à peu près dans l'état où les a mis la cause de l'éventration, lorsqu'elle a agi d'abord, à moins qu'il n'en survienne une autre qui augmente les effets de la premiere.

Tels sont les motifs de doute que m'a fait naître la simple lecture de l'observation de M. Marigues. J'ai cru ne pouvoir mieux faire que de vous les communiquer, connoissant la fidélité avec laquelle vous transmettez au Public les pieces qui vous sont confiées, lorsqu'elles tendent à faire éclore de nouvelles connoissances.

L. M. C. P.



S U I T E

D'une Relation des ravages , causés par une espèce de charbon , survenu au côté gauche du visage.

On a vu cette relation dans le Journal de Mars dernier , pag. 193 ; & voici ce que la personne qui nous l'avoit communiquée nous apprend de nouveau à ce sujet , par sa Lettre datée de Vitri-le-François , du 21 Mars.

La malade est toujours à peu près dans le même état : elle ressent cependant quelques foiblesses qui semblent annoncer sa fin prochaine. Le vin & l'eau-de-vie, dont elle fait usage, ne contribueront pas peu à avancer ses jours. Ces espèces de champignons, dont on a parlé dans la première relation, grossissent toujours, & sont extrêmement durs. La nature a réformé les paupieres, qui sont séparées l'une de l'autre, de plus de quatre pouces, d'une grosseur extraordinaire, comme emphysémateuse ou œdémateuse. La supérieure est séparée en deux lobes. Les chairs deviennent fongueuses autour de l'orbite, & saignent au moindre attouchement. Le Chirurgien est presque toujours obligé d'avoir recours aux poudres styptiques astringentes. Le fond de l'orbite semble vouloir se recouvrir de chairs fongueuses. Les os sont toujours très-noirs, & ne s'exfolient point. Le Chirurgien charge d'eau de mercure la charpie qu'il introduit dans la cavité de l'orbite, mais sans aucun succès.

Telle est la situation présente de la malade.

L'auteur de cette Lettre promet de nous faire part de ce qui pourroit arriver de particulier à cette personne qu'il ne perd pas de vue.

O B S E R V A T I O N

Sur un Ptyalisine Scorbutique.

La personne qui nous a donné le détail de la maladie de cette femme de Vitry, dont on vient de voir la suite, nous a fait aussi part de l'observation suivante. La lettre qui accompagnoit cette piece est datée du 3 d'Avril.

Un homme très-bien constitué, d'un bon tempérament naturellement sain, pâtissier de profession, & âgé d'environ quarante ans, fut attaqué, au mois d'Août dernier, d'une fièvre avec des signes de pléthôre. Cette maladie fut sans doute occasionnée par une fatigue extraordinaire qu'il avoit eue pendant quelque temps. Il fut saigné & purgé en conséquence. Il lui survint ensuite une toux sèche & incommode qui se tourna en fluxion de poitrine dont il fut guéri.

Il lui resta cependant une petite fièvre, accompagnée de lassitudes & d'insomnies. Les nouveaux accidents furent suivis d'un grand nombre de boutons qui lui poussèrent par toute l'habitude du corps, & même au visage. Ils étoient gros, durs, élevés, & ne paroissoient être que de simples furoncles qui se terminèrent par la suppuration. Le Médecin qui fut appelé crut y reconnoître un caractère de dartre, & il conseilla en conséquence au malade de faire usage de l'onguent de mercure fait à partie égale. On s'en servit de deux ou trois gros pour en faire

des frictions pendant l'espace de quatre ou cinq jours sur les boutons mêmes, & aux articulations; mais la salivation que ces frictions occasionnerent obligea des les discontinuer. Il paroît fort extraordinaire qu'une si petite quantité de mercure ait pu produire des effets aussi considérables sur un sujet robuste, & capable de résister à d'autres remèdes *.

On négligea d'abord le ptyalisme, dans l'espérance qu'il n'auroit aucune suite; on fit cependant prendre au malade des remèdes appropriés à la nature du mal, tels que l'eau de squine, &c. Mais la salivation qui continuoît abondamment, jusqu'à épuiser les forces du malade, firent changer les remèdes. Ils n'ont encore procuré aucune interruption au ptyalisme qui continue depuis plus de cinq mois, ayant commencé au mois d'Octobre dernier. Ce ptyalisme a fourni jusqu'à deux livres de salive par jour; mais présentement il n'est pas si considérable, & la quantité de salive peut s'évaluer à moitié. Il y a lieu de craindre que les excréteurs des glandes salivaires étant ainsi fort ouverts, n'aient perdu leur ton ou leur ressort, & ne laissent échapper pendant long-temps l'humeur salivale, sans qu'on puisse procurer aucun rétrécissement ou froncement permanent au relâchement considérable des tuyaux excrétoires de ces glandes. J'ai connu plusieurs personnes à qui cette incommodité étoit restée toute la vie.

A l'égard des boutons, les frictions n'en ont point changé la nature, & ils forment actuellement de petits ulcères dont les bords sont cal-

* Voyez la Thèse de M. Miffa sur le scorbut, p. 10.

leux. Il en sort un pus bourbeux d'un assez mauvais caractère. L'œsophage s'est ulcéré; ce qui a causé au malade une difficulté extrême d'avaler, même les liquides. On a trouvé moyen de procurer du soulagement à cette partie par l'usage des gargarismes appropriés.

Les ulcères avec leur caractère, & divers autres symptômes, ont enfin découvert un vice scorbutique qui s'étoit caché jusqu'au moment qu'il a causé tout le ravage qu'on vient de décrire.

Malgré tous ces accidents, le malade se trouvant un peu mieux, & se voyant extrêmement pressé d'ouvrage dans le temps du carnaval dernier, se remit à son travail. Cette nouvelle fatigue, jointe sans doute à la chaleur du four, augmentèrent encore son mal. Il eut des vomissemens qui lui reprirent jusqu'à deux ou trois fois par jour; ses forces s'épuisèrent, & il tomba dans le marasme. Alors il survint divers autres accidents, qui se compliquèrent avec ceux dont on a fait mention, & qui développèrent entièrement le virus scorbutique.

Je passe sous silence diverses autres incommodités dont le malade fut affligé depuis que la salivation a commencé, telles que les sueurs abondantes, une fièvre erratique, qui a quelquefois pris le caractère d'une tierce, double tierce, quotidienne; enfin un épuisement considérable.

On pourroit, ce me semble, conclure de cette observation, qu'une des causes prochaines des affections scorbutiques est l'atténuation du sang qui se dissout, en donnant trop de ressort aux solides. Ainsi les maladies scorbutiques peu-

vent être plus fréquentes que l'on ne pense ordinairement. Une maladie inflammatoire, dont l'érétisme continue, peut occasionner une fonte du sang.

OBSERVATION

Sur une Colique intestinale, venteuse & périodique, par M. Diannyere, D. M.

Une Dame, âgée d'environ cinquante ans, d'un fort bon tempérament, fut au mois de Janvier 1753, attaquée de douleurs extrêmement vives dans le bas-ventre. Dans ma première visite, je trouvai la malade sans fièvre; mais son pouls étoit fort concentré, le bas-ventre fort gros, fort tendu comme un ballon, & les urines couloient avec peine. On m'apprit que depuis fort long-temps, quoiqu'elle se fût souvent présentée, elle n'alloit point, ou presque point, à la garde-robe. Cet accident, joint à l'examen que je fis, me persuada que les douleurs qu'elle ressentoit venoient de ce que les intestins étoient fort distendus, par ce qui étoit retenu, & par l'air arrêté lui-même, & dilaté par la chaleur naturelle; ce qui leur faisoit éprouver un tiraillement considérable. De-là je tirai mon indication, & je songeai dès-lors à vider le bas-ventre, mais avec ménagement. Je fis donner à la malade trois ou quatre lavements simplement émollients d'abord, & ensuite avec un peu de casse. On mit dans les uns & les autres les huiles émollientes & carminatives. Ils n'occasionnerent qu'une évacuation très-médiocre, le ventre ne diminua, ni en volume, ni

d'Observations. Mai 1755. 331
en tension & dureté ; les douleurs furent toujours très-vives.

Je sentis qu'il falloit nécessairement employer tout ce qui pourroit procurer le relâchement, non-seulement dans la partie malade, mais encore dans toute l'étendue des parties solides. Je fis saigner en conséquence la malade ; je prescrivis des délayants, des humectants, des huileux pris intérieurement. Je fis faire aussi sur le bas-ventre des fomentations chaudes avec les huiles émollientes & carminatives. On les réitéroit toutes les trois ou quatre heures, & l'on continua les lavements. Le froid rigoureux m'empêcha de mettre en pratique les bains domestiques. Enfin, au bout de douze à quinze heures, le relâchement se fit, le ventre s'ouvrit, la malade évacua une quantité surprenante de matieres anciennes, dures, fétides, recuites, & ensuite détrempées par les remèdes. A ce premier orage succéda un calme parfait : le ventre redevint mollet, les douleurs cessèrent entièrement, le pouls reprit son mouvement, & son calibre naturel.

La malade fut cinq à six jours aussi bien que l'on peut l'être. Alors j'ordonnai quelques narcotiques pour confirmer le calme : je permis quelques nourritures solides, mais en petite quantité, & de facile digestion. Comme il n'y avoit rien qui indiquât la cause première, & cachée de son mal, je la crus guérie, & sa famille s'en étoit déjà flattée ; mais nos espérances furent vaines. Au bout du temps marqué, la malade commença à se plaindre qu'elle sentoît des vents qui parcouroient les intestins, & cet accident fut toujours l'avant-coureur des accès qui suivirent. Tout-à-coup, en moins d'une demi-

heure, le ventre s'éleva, redevint gros, dur & tendu; la malade ressentit des douleurs extrêmement vives, & le pouls se concentra. On employa contre ce second accès les mêmes remèdes qui avoient emporté le premier. Ils eurent le même succès. Au bout de quelques heures, le ventre s'ouvrit, & il se fit une évacuation pareille à la première, à proportion cependant de la nourriture que la malade avoit prise. Tous les symptômes du mal s'évanouirent entièrement. Le second jour qui suivit cette nouvelle évacuation, la malade prit un minoratif des plus doux, qui passa néanmoins avec quelque peine. Il fit beaucoup d'effet, sans pourtant fatiguer la malade.

Pour éviter de me répéter, je dirai donc que la malade a passé six ou sept semaines dans cet état; c'est-à-dire, qu'assez régulièrement pendant ce temps-là, elle avoit tous les cinq à six jours, ou tous les six à sept jours, des accès pareils en tout aux deux premiers. Dans les intervalles, même calme, même tranquillité.

Au troisième accès, cette régularité à revenir me frappa. Je cherchai la cause d'un retour si extraordinaire, je redoublai mon attention à examiner, mais rien de plus que ce que je viens de dire ne se manifesta à mes sens. Je fus réduit à la conjecture, & je pensai que la cause du mal ne pouvoit venir que d'un obstacle, quel qu'il fût, dans les gros intestins, comme tumeur ou crispation; obstacles capables de diminuer considérablement le diamètre de l'intestin malade, & d'arrêter les matières fécales & l'air qui s'y comprime. Dans les accès, on remarquoit que le colon étoit plein de grosses matières, on sentoît très-distinctement la circonscription. Aussi-tôt que

l'accès étoit fini par les évacuations, cette circonscription n'étoit plus sensible; ce qui faisoit penser que cet obstacle étoit ou à la fin du colon ou au commencement du rectum.

Cela supposé, j'expliquois aisément tous ces phénomènes. Une quantité assez considérable de matieres & d'air raréfié, étant la cause de la distention des intestins à ce point surprenant, occasionnoit en même temps des douleurs vives, & les autres symptômes qui les accompagnoient. Il falloit le temps des intervalles marqués, pour qu'il s'amassât assez de l'un & de l'autre pour les causer, tantôt plus, tantôt moins, à proportion du plus ou moins vite que se faisoit l'amas, ou du plus ou moins de nourriture que la malade prenoit, & des évacuations plus ou moins considérables qu'opéroient les remèdes; car il est à remarquer que pendant tout ce temps, il ne s'en opéra presque point sans secours.

J'avois réussi à dissiper chaque accès en particulier; mais ce n'étoit point une guérison radicale; il s'agissoit d'empêcher leur retour, sans quoi tout étoit à craindre pour la suite. Je voulus n'avoir rien à me reprocher; je demandai qu'on appellât en consultation mes confreres. Mon idée sur la cause de cette maladie singuliere fut de leur goût, & l'on fit ce que l'on put pour s'assurer de l'existence de l'obstacle proposé; mais on ne put en venir à bout, & par conséquent y apporter remède. L'on convint que les accès revenants, l'on suivroit les mêmes indications. La même méthode réussit toujours, fit toujours cesser les accès, excepté le dernier, qui emporta la malade au bout de six à sept semaines.

Dans ce dernier, le bas-ventre fut d'un volume beaucoup plus considérable que dans les autres. L'extrême extension des parois des intestins augmentant les intervalles qu'on trouve entre les fibres qui en forment le tissu, il se fit un épanchement d'air dans la capacité. Le bas-ventre, lorsqu'on le fraploit, raisonnoit comme dans la timpanite ; les douleurs furent très-violentes, le poulx devint extrêmement concentré & petit, & il survint des convulsions. Les remèdes qui avoient toujours réussi dans les accès précédents n'opérèrent ni évacuation, ni aucun soulagement ; les lavements ne purent plus pénétrer ; la malade périt à la fin, en souffrant des douleurs inouïes, qui ne la quitterent que quelques heures avant sa fin.

J'obtins de la famille l'ouverture du cadavre, dans le dessein de découvrir au vrai quelle étoit la cause des phénomènes de cette maladie. Je la fis faire par l'un des Chirurgiens de notre ville, en présence de deux de mes confrères. Le ventre se trouva d'un volume prodigieux. L'on n'eut pas plutôt percé les téguments, qu'il en sortit avec impétuosité & avec bruit une quantité d'air considérable. Il se répandit dans toute la chambre, quoique tout y fût ouvert, une odeur des plus fétide, & alors le ventre s'affaissa. On continua de mettre les viscères à découvert, & l'on s'aperçut qu'ils étoient sphacelés. On suivit dans leur longueur les intestins pleins d'un air dilaté, qui leur donnoit un volume beaucoup plus grand que le naturel, & l'on trouva enfin au haut du rectum, & au bas du colon, une tumeur qui occupoit tout leur contour. Elle remplissoit tout leur diamètre,

dObservations. Mai 1755. 335
& fermoit exactement la voie de l'air, & l'issue
de ce qui a coutume d'y passer dans l'état na-
turel. Cette tumeur étoit d'environ trois doigts
de long, spongieuse & sphacelée.

De Moulins en Bourbonnois, le 4 Avril 1755.



VIII. La piece suivante sur une maladie particuliere aux Asturies , est de M. Thieri, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, actuellement à Madrid avec M. le Duc de Duras, Ambassadeur de France. Il l'avoit adressée à M. Chomel, Doyen de la même Faculté, pour être lue à l'assemblée qu'on nomme du *Prima-mensis*, & pour être insérée sur les registres où l'on tient un Journal exact des maladies observées à Paris & dans le Royaume pendant le cours de chaque mois, & des remèdes qui ont été employés avec le plus de succès. Mais comme il n'est pas d'usage d'y faire mention des maladies qui regnent dans les pays étrangers, M. le Doyen nous a remis cette dissertation, pour en faire part au public par la voie de ce Journal.

D E S C R I P T I O N

D'une Maladie appelée mal de la Rosa.

VIII. Parmi un grand nombre d'accidents qui accompagnent cette maladie, il s'en trouve un qui la caractérise & la rend fort aisée à distinguer. C'est une croute horrible, sèche, scabreuse, noirâtre, entrecoupée de crevasses, qui cause beaucoup de douleur au malade, & répand une odeur très-fétide. Cette croute peut occuper les coudes, les bras, la tête, l'abdomen, &c. Mais les peuples d'Asturies pour qui ce mal est endémique, ne lui donnent le nom de *mal de la Rosa*, que quand elle a précisément son siege aux métacarpes, ou aux métatarses des mains ou des pieds; & c'est en les suivant dans cette restriction, que je vais écrire en peu de mots l'histoire de cette maladie.

Elle commence d'ordinaire vers l'équinoxe du printemps, plus rarement en d'autres saisons. Ce n'est d'abord qu'une simple rougeur, accompagnée d'âpreté. Elle dégénere ensuite en de vraies croutes telles que nous venons de les décrire. Elles se séchent d'ordinaire dans l'été, & pour lors le métacarpe ou le métatarse affecté se trouve absolument dépouillé de ces croutes ou pustules. Il reste à leur place des stigmates rougeâtres, luisants, très-lisses, dé-garnis de poils, plus enfoncés que la peau du voisinage, assez semblables à ces cicatrices que laissent les brûlures après leur guérison. C'est vraisemblablement la couleur rouge & luisante de ces stigmates qui a donné à cette maladie

le nom de mal de la Rosa. Ces cicatrices au reste, dans ceux qui sont affectés depuis longtemps de ce genre de mal, durent toute la vie ; & toutes les années au printemps , elles se recouvrent de nouvelles croutes qui deviennent d'années en années plus horribles. Elles n'occupent point constamment les deux mains : quelquefois on les voit à une seule main & à un pied : quelquefois à deux mains & à un seul pied. Il arrive aussi qu'elles s'emparent tout à la fois des deux mains & des deux pieds. Elles ne s'étendent point à la paume des mains ou à la plante des pieds : elles en occupent constamment le dos, soit qu'elles s'étendent par tout le métacarpe ou le métatarse , soit qu'elles n'en couvrent qu'une plus petite portion.

Il y a un autre signe bien remarquable de cette maladie, lequel, à la vérité, ne lui est pas essentiel, parce qu'il ne s'y trouve pas toujours ; mais comme on ne l'a jamais observé dans d'autres maladies que dans celle dont nous parlons, nous pouvons l'en regarder comme une dépendance. Ce symptôme est une autre croute d'une couleur cendrée & jaunâtre, qui occupe la partie antérieure & inférieure du col, s'étendant de part & d'autre le long des clavicules & l'extrémité supérieure du sternum, formant une bande large de deux doigts. Elle occupe rarement tout le derrière du col ; le plus souvent la portion moyenne du muscle trapeze reste libre, & empêche que ce collier ne fasse tout le tour du col. Mais, en revanche, il se forme d'ordinaire sur le sternum une appendice de même espèce & de même largeur qui s'étend le long de cet os jusqu'à la moitié

du thorax. Ainsi la maladie ne représente pas mal alors un collier d'ordre qui rend un Asturien ainsi affecté malheureusement, trop aisé à distinguer de tous ses concitoyens.

Une maladie si singulière doit sans doute être accompagnée de symptômes particuliers. Indépendamment des croutes horribles dont nous venons de parler, les malades sont attaqués d'un tremblement de tête perpétuel, & même de toute la partie supérieure du tronc. Ce tremblement est souvent si considérable qu'ils peuvent à peine se tenir debout : on a vu une femme dans les hôpitaux dont la tête & le tronc trembloient au point de ressembler à un roseau continuellement agité par le vent. Elle ne pouvoit se tenir debout sans changer à chaque instant la situation des pieds, pour sauver ainsi par instinct l'équilibre que cette vacillation perpétuelle tendoit à lui faire perdre. Les malades ont de plus une ardeur douloureuse à la bouche, des vésicules aux levres, & ils ont la langue maigre. Ils se plaignent d'une foiblesse extrême d'estomac & de tout le corps, des cuisses principalement, & d'une pesanteur qui leur ôte toute activité. La nuit ils ressentent une ardeur brûlante qui les prive souvent du sommeil. Le lit leur est donc insupportable par sa chaleur, mais ils ne se trouvent pas mieux du froid ; le plus léger degré de froid ou de chaud leur est également fâcheux. Ils sont tristes & mélancoliques ; on les voit verser des larmes & jeter des cris sans aucun sujet, quoiqu'ils jouissent d'ailleurs de leur raison. Ils avouent qu'ils y sont forcés, malgré eux, par la nature de leur mal. Ces symptômes au reste sont communs à tous. En voici quelques uns,

de particuliers. Des délires légers, une certaine stupidité, la perte de quelques sens, du goût & du toucher principalement, des croutes, des ulcères, des érysipeles en différentes parties, des fièvres irrégulières, un sommeil inquiet, une peau toute décolorée, & l'éléphantiasis à un léger degré.

Cette maladie se termine le plus souvent par l'hydropisie, par des tumeurs lymphatiques ou scrophuleuses, & par le marasme. Elle a encore une autre terminaison, mais qui n'arrive pas indifféremment en toute saison. C'est la manie dans laquelle ces malheureux tombent vers le solstice d'été. Cette manie n'est pas d'ordinaire féroce ; mais cependant elle dérange assez l'esprit des malades pour les forcer à quitter leurs demeures & à se sauver dans des solitudes où l'excès de l'ennui & du mal les a jettés quelquefois dans le dernier désespoir. Il est à remarquer que ces mélancolies maniaques qui surviennent au fort de l'été chez ceux qui sont affectés *du mal de la Rosa*, sont beaucoup plus terribles, & plus communément mortelles, que celles qui ont une autre origine. Sans doute parce que celles-là se font par une métastase au cerveau de l'humeur âcre & maligne qui forme cette maladie.

Mais quelle est sa nature ? Si l'on veut examiner avec soin les symptômes que nous en avons rapportés, on ne fera pas éloigné de penser que c'est un mélange de lèpre ou d'artre & de scorbut qui constitue une maladie d'une espèce particulière & déterminée, qui a ses symptômes propres & constants. Cette maladie n'a jamais été décrite, au moins que je sçache, & elle n'existe peut-être avec autant de vio-

lence, nulle part que dans les Asturies, surtout celle d'*Oviedo* ; car les Asturies de *Santillana* sont plus saines par la nature du sol, par la qualité de l'air & des aliments. Les provinces limitrophes, les côtes de Galice, de Guipuscoa, & d'une partie de la Biscaye, n'ont que la galle pour maladie véritablement endémique ; comme je m'en suis assuré par la relation des Médecins de ces lieux, avec lesquels j'ai lié correspondance. Les Asturies d'*Oviedo* qui se trouvent au milieu de toute cette côte montagneuse sont moins favorablement traitées que ses deux extrémités.

Il seroit trop long de faire en détail l'histoire de cette contrée, de décrire cet amas de montagnes & de profondes vallées, où des villages entiers sont privés de l'aspect du soleil pendant la plus grande partie du jour. On n'y voit qu'un ciel toujours nébuleux ; des pluies fréquentes & des rivières nombreuses ; & cet excès d'humidité fait que rien ne se conserve sans moisissure. La terre est si maigre, qu'elle n'a qu'un ou deux pieds de profondeur, après lesquels on ne trouve plus que le roc vif. Aussi les aliments y sont presque sans substance par l'excès du principe aqueux, & le défaut de parties grasses, ou ce qu'ils ont de nourricier retient quelque chose de sauvage & de peu analogue à notre nature. On observe qu'une grande quantité de gui croît par-tout sur les arbres fruitiers. Quoique la principauté des Asturies abonde en toutes sortes de productions végétales, elles n'y ont pas la même consistance que dans les autres provinces. Là, une grosse branche d'arbre s'y plie comme de l'ozier chez nous. La plus grande quantité de bois qu'on puisse

mettre aux cheminées y laisse à peine quelque peu de cendres.

Ainsi, pour avoir les sels d'absynthe, de centauree, &c. qu'on emploie en Médecine, les Apothicaires font venir des royaumes de Castille & de Léon les cendres de ces végétaux ; non que ces plantes manquent en Asturies ; elles y sont nombreuses, touffues, & se présentent aux yeux sous l'éclat le plus pompeux ; mais il faudroit en brûler une quantité prodigieuse pour avoir quelques grains d'alkali fixe. On ne peut tirer de même qu'une très-petite portion de parties odorantes & volatiles des plantes aromatiques. Le principe de cohésion est donc trop foible dans les êtres organisés, & peut-être en est-il ainsi du principe vital dans les animaux.

Soit pour cette raison, soit pour d'autres, qui nous restent inconnues, la vipere ne peut vivre en Asturies ; on ne l'y a jamais vue ; & quand on l'y a fait venir des provinces voisines pour en faire des remèdes, on l'a vue expirer au bout de 30 à 40 jours. Mais pour revenir à notre maladie, on fera moins surpris de sa production & du caractère que nous lui avons assigné, quand on sçaura, qu'indépendamment de la galle & des vers, qui sont endémiques tout le long de cette côte, les Asturiens sont communément affectés de scorbut, de tumeurs scrophuleuses, de néphretiques cruelles, de mélancolies, de maux hystrériques & épileptiques de toutes especes, & enfin de la lèpre, pour laquelle seule il y a une vingtaine d'hôpitaux de fondés qui ne désemplissent point.

J'ai souvent demandé aux Espagnols comment il a pu se faire, que ce peuple si acca-

ble aujourd'hui d'infirmité de tout genre, ait été précisément celui qui a commencé & qui a le plus contribué à reconquérir l'Espagne sur les Maures. Ils m'ont toujours répondu que cela n'avoit pu arriver sans miracle. Mais sans recourir à des causes surnaturelles, il est fort possible que ces premiers vainqueurs des Maures aient été dans ce temps plus sains & plus robustes que les Asturiens d'aujourd'hui ; que la constitution physique de ce climat ait changé à quelques égards, comme il est arrivé vraisemblablement à bien d'autres pays ; que la lèpre & le scorbut aient été apportés d'ailleurs en cette province bien postérieurement aux temps de leurs conquêtes ; & que la galle, en la supposant dès-lors endémique, se soit détruite sous le poids & par le maniement des armes, (au cas cependant que l'on se fasse une certaine peine de concevoir des héros galleux).

Mais quant à ces tristes maladies, la mélancolie & l'épilepsie, elles ne sont peut-être devenues si communes en Asturies que depuis l'apparition du scorbut & de la lèpre, dont le levain même caché peut sans doute produire de fâcheuses impressions sur le cerveau. Cependant j'avoue de bonne foi que de pareilles questions ne peuvent être résolues que par conjectures ; ainsi que toutes celles qu'on peut proposer sur les différences qu'on observe entre les habitants anciens & modernes de quelques contrées de l'Europe. Ces contrastes, que ces peuples nous offrent, servent à nous faire voir combien il seroit à souhaiter que les Médecins donnassent en différents siècles une bonne histoire des contrées où ils exercent, & de leurs

maux endémiques. On pourroit ainsi constater les changements arrivés dans le physique de chaque pays, par la suite des temps; & ceux qu'ils produiroient à leur tour sur la manière d'être, soit saine, soit malade, des habitants des mêmes contrées. Ce seroit le moyen de préparer une excellente histoire de nos maladies, & en même temps celle de toute l'humanité.

M. Casal, Médecin de la Cour, qui joint au goût de l'observation toute la franchise des premiers temps, lequel a fait la Médecine en Asturies pendant 25 à 30 ans, & de qui je tiens l'histoire qu'on vient de lire; ce sage observateur, dis-je, m'a assuré que le *mal de la Rosa* avoit toujours résisté à tous les remèdes, & qu'il le regardoit comme incurable. Cependant il cite l'exemple d'une femme du peuple, laquelle dans un de ces délires mélancoliques si fréquents dans cette maladie, eut une si grande envie de se nourrir de beurre de vache, qu'elle vendit pour cela tout son bien, & elle guérit*.

J'ai traité moi-même ici dans l'automne de 1753, une femme attaquée de ce mal depuis 10 à 12 ans, qui lui étoit venu à l'occasion d'un chagrin & d'une suppression de regles. Tous les

* M. Chomel fait remarquer que cette observation est entièrement conforme à la plus saine pratique. On ne connoît point de méthode curative plus efficace pour les maladies de peau, dartres, galles, &c. & pour quelques especes de scorbut, que l'usage du lait pour toute nourriture, & même pour remède extérieur en bain, douche, &c. Que la malade ait mangé son bien en beurre, cela n'est pas surprenant en Espagne. On vend plus de beurre à Paris un jour de marché, qu'on n'en vend dans toute une année à Madrid.

remedes qu'elle avoit faits avoient été sans succès, & la plupart des Médecins affuroient qu'elle n'en pouvoit guérir. Elle avoit cette croute affreuse sur un des métacarpes, & quelques autres plus petites sur l'avant-bras du même côté. Mais elle n'avoit point le collier d'ordre, ni aucun accident considérable. Je lui fis prendre un mélange d'æthiops minéral, d'antimoine crud, de safran de Mars, avec quelques substances balsamiques, le tout entremêlé de quelques purgatifs, & soutenu d'un régime & de ptisanes convenables. Elle guérit parfaitement au bout de deux mois.

Je ne sçavois alors quel nom donner à cette maladie, la regardant seulement comme un diminutif de la lèpre. Dans le printemps de 1754, il survint à l'endroit des croutes une simple rougeur qui se dissipa en peu de temps & sans remede. Je ne sçais encore si cette rougeur reparoîtra ce printemps.

Comme cette femme & ses ancêtres sont de l'*Alcarria*, province de la nouvelle Castille, & que la constitution physique de ce royaume est diamétralement opposée à celle des Asturies, j'infere de-là qu'on pourra rencontrer le *mal de la Rosa* en différents pays, mais dans un genre plus ou moins tempéré, à peu près tel que je l'ai observé ici, & selon la différence des climats; que c'est pour cette raison que les observateurs n'en auront fait aucune mention, où l'auront confondue avec tant d'autres affections cutanées; mais que pour pousser ce mal à son plus haut période; pour en faire une maladie propre, distinguée de toutes les autres, & accompagnée d'un nombre d'accidents graves qui la caractérisent, il faut une

constitution aussi singulière & aussi peu saine que celles des Asturies ou celle de tout autre climat analogue, lequel, par sa nature & la force des causes, produiroit ou entretiendrait comme maladies endémiques, la galle, la lèpre & le scorbut.

OBSERVATIONS

Sur la Rougeole & la Fevre miliaire Rubiolique, par M. Hatté, D. M. P.

IX. Avant que de crayonner dans un exemple ou deux les rougeoles & les fièvres malignes miliaires, qui ont paru épidémiques depuis le commencement de cette année ; & avant que d'établir leurs rapports, qu'il nous soit permis d'écarter les fausses apparences de la conformité qu'on a cru voir long-temps entre la petite vérole & la rougeole.

Parce que ces dernières paroissent toutes deux sous la forme d'exanthèmes, & que toutes deux affectent particulièrement l'enfance & la jeunesse, cela a pu suffire d'abord pour les ranger dans la même classe, & les placer au même rang. On s'imagina n'y trouver qu'un différent degré d'intensité ; la rougeole, disoit-on, n'est qu'une efflorescence, c'est-à-dire, une fleur, qui après s'être montrée quelques jours, se sèche sans laisser de fruits après elle, tandis que la petite vérole portant la même fleur que la première, passe ensuite en un fruit qui parvient le plus souvent à sa maturité. Ce côté de ressemblance a pu établir le préjugé d'identité d'humeur * dans

* Le poëte Ste. Marthe étoit-il dans cette idée d'i

ces deux maladies, ou peut-être aussi parce qu'Avicenne, un des plus anciens auteurs qui en ait écrit, & dont l'autorité long-temps ne permettoit point d'examen, avoit renfermé la curation de l'une & de l'autre dans un même chapitre, & parce qu'il avoit pensé que la rougeole n'étoit qu'une petite vérole bilieuse. *Omnis morbilus est variola cholerica* (1) (2).

Mais qu'un esprit sans préoccupation entreprenne de les comparer en les rapprochant, les traits de ressemblance disparaissent aussi-tôt; l'observateur voit trop clairement que dans la petite vérole, l'état du malade dépend tout entier de l'état de l'éruption, & que toutes les vues du Médecin sont de la favoriser, tandis que dans la rougeole rarement a-t-il égard à l'éruption; toujours un symptôme plus essentiel, ou plusieurs mêmes déterminent son attention, & dirigent ses indications.

dentité, quand il annonça ainsi le tableau qu'il va tracer de ces deux maladies?

*Verùm illas dicam papulas quæ corpore toto
Rumpentes rapidæ faciunt incendia febris
Interea niveosquæ artus infantis & ora,
Deturpant, & longa sui vestigia linquunt;
Sive cute emineant summa; morbique per omnem
Decursum, ardentes rutilo velut igne coruscant
Seu gelidi humoris lento corpore gravatæ
Subsident, primo quæque ante rubebat in ortu
Pustula, paulatim albescat, latèque vagata
Desinat in densas maturo tempore crustas.*

Pedotroph. lib. 3.

(1) Tract. 4 Fen. 1. cap 8.

(2) *Nota* Baillou, auteur aussi exact dans ses termes que juste dans ses idées, pourroit lui-même induire en erreur, parce qu'il emploie quelquefois indifféremment les termes de *variola* & de *morbilli* pour signifier la petite vérole, si on ne remarquoit que d'ailleurs il traite à part la rougeole sous le titre de *rubiola*.

Si, dans la petite vérole, l'exanthème est une métastase, qui, en paroissant à la suite d'une fièvre antécédente, apporte avec elle la cessation des premiers symptômes; ce n'est au contraire dans la rougeole que le superflu de l'humeur morbifique qui se répand à la surface, lors même que la plus grande partie occupe encore l'intérieur. L'ennemi amuse les yeux, & veut fixer l'attention du Médecin, par ce qu'il produit au-dehors, tandis qu'il fait plus librement ses ravages au dedans; & ce que remarque Duret de quelques éruptions febriles, *quæ per sympathiam oriuntur, nihil omnino afferunt levationem malorum, quæ prius fuerunt* (1), s'applique en tous points à la rougeole, comme ce principe qu'avoit établi Hippocrate, sur des observations sans doute; *quibus in febre toto pullulant corpore pustulae, thalium nisi purulento abscessu, qui his potissimum ad aures assurgit, periculo defungantur*. On verra l'application entière de cette seconde partie dans l'observation même que nous allons rapporter.

Nous n'ajouterons point que l'humeur de la petite vérole ne connoît pas de résolution; que toujours il lui faut la voie de la suppuration, & que l'humeur de la rougeole qui se porte à la peau s'y résout en peu de jours, & se dissipe entièrement. Il seroit aussi inutile d'ajouter que l'humeur de la petite vérole repercutée ne sauroit être dans un viscère, s'y arrêter sans un péril éminent, & qu'au contraire l'humeur de la rougeole reste souvent assise dans les poumons ou ailleurs assez long-temps, & presque impunément. Une légère attention donnée à la marche

(1) Coac. 14. tract. 4. de Excrem.

de la petite vérole & de la rougeole, suffit sans doute pour en établir la différence, comme cette même attention suffira pour reconnoître la conformité de la rougeole avec la fièvre miliaire, & peut-être l'identité de leur cause, dans les deux exemples que nous allons en présenter.

Parmi tant de malades atteints de la rougeole épidémique, qu'on a vu regner depuis le mois de Janvier jusqu'en Avril, le nommé Alix, jeune homme de dix-huit ans, sentit les premières atteintes de cette maladie par une fièvre ardente, accompagnée d'un violent mal de tête. Dès le matin du second jour, il fut saigné du bras, & le soir même on en vint à la saignée du pied, à l'heure du redoublement, qui étoit avec transport, & de continuelles envies de vomir. Le troisième, il prit deux verres de casse émétisée, qui firent tout l'effet qu'on pouvoit en espérer; mais la nuit suivante fut marquée d'une agitation extraordinaire, & le quatre, comme on se préparoit à faire une seconde saignée au pied, un exanthème répandue sur toute la peau, à l'exception seulement des pieds & des mains, vint fixer tout-à-coup l'attention, & suspendre l'opération. Cet exanthème n'étoit point une suite de taches marquées d'intervalles, mais une rougeur universelle de toute la peau, telle qu'on la voit dans un érysipèle commençant. La fièvre, avec tous ses accidents, sur-tout les élancements à la tête, paroissant avec plus d'intensité encore depuis l'éruption, la saignée du pied fut ordonnée & faite le soir. Le malade eut conséquemment la nuit & le jour suivant plus tranquilles; ce calme cependant ne dura que jusqu'à la nuit du six, pendant laquelle le malade se trouva fort inquieté par une douleur survenue

sous l'aisselle gauche, avec tumeur d'une des glandes de cette partie : un cataplasme de mie de pain & de lait qu'on y appliqua le sept, diminua sensiblement la souffrance, & la tumeur même disparut en trois jours. Ce fut dans cet intervalle que l'exanthème, auparavant uniforme, parut se rapprocher en petites élévations inégales, qui pâlirent sensiblement le neuf, & tout l'épiderme alors, partagé en sillons fort prolongés, laissoit échapper des écailles, ou même des lames plus larges que celles qui s'élèvent ordinairement dans la rougeole. La toux qui étoit survenue dans ce temps ne fut bien fatigante que du neuf au onze. Les béchiques commençoient à favoriser heureusement l'expectoration, quand vers le douze ou le treize le malade sentit renaître tout-à-coup la douleur sous l'aisselle gauche, mais bien plus vive que la première fois. La tumeur rouge & rénitente acquit le volume d'un œuf de cigne, & les cataplasmes résolutifs n'ayant pu empêcher qu'elle ne passât en suppuration, on favorisa cette dernière, & la cicatrice s'étant faite ensuite fort heureusement, le malade purgé plusieurs fois fut entièrement guéri.

Les rougeoles devenues moins communes vers la fin de Mars firent place aux fièvres malignes, miliaires qui regnent encore aujourd'hui. Ce fut dans ce temps que M. âgé de quarante-cinq ans, homme replet & d'une constitution forte, revenu depuis deux jours de la campagne, tomba malade d'une esquinancie avec une fièvre très-considérable. Il fut d'abord saigné du bras, & ensuite du pied : mais le troisième jour l'esquinancie disparut, & fut remplacée par un point de côté avec la toux, & une expectoration fort difficile, ce qui obligea de retourner

d'Observations. Mai 1755. 351

à la saignée du bras trois & quatre fois en trois jours ; & avant le septieme jour auquel je vis le malade pour la premiere fois, la maladie avoit encore changé de forme. Une éruption de petites vésicules transparentes , de la figure & de la grosseur de grains de millet , qui couvroient généralement toute la surface de l'épiderme , avoit amené avec elle des accidents bien plus graves que les premiers. Le malade paroissoit endormi : sa respiration étoit grande & stertoreuse : son pouls étoit dur & haut, & on lui observoit de temps en temps des soubresauts de tendons aux poignets ; pour peu qu'on l'agitât, il ouvroit les yeux pendant quelques moments, & les refermoit presque aussi-tôt. Il étoit, en un mot, dans cette affection soporeuse qu'on appelle indistinctement *typhomanie* & *coma vigil*, que Duret définit si exactement *monstrum biceps phrenitidis atque lethargi* ; si on ajoute aux symptômes que nous venons de rapporter, une langue noire & le ventre tendu, on trouvera les indications pour la saignée de la jugulaire, d'où il sortit avec rapidité un sang qui devint couenneux comme dans toutes les saignées précédentes. L'emplâtre de mouches cantharides fut ensuite appliquée aux deux jambes, & les bons succès qu'Amilton (1) dit en avoir toujours eus dans cette maladie furent ici constatés. Après une nuit d'agitation inévitable, le malade fut trouvé le huit avec une respiration aisée, la langue humectée sans plus d'apparence d'affection comateuse, ni de mouvements convulsifs, quoique les urines d'ailleurs parussent encore rouges & sans éneoreme. Le même jour,

(1) *De febre miliari.*

cinq grains d'émétique en trois verres firent faire des selles abondantes, sans apporter la moindre nausée, mais le neuf, le malade se trouva dans le transport presque tout le jour & la nuit suivante. Le dix, il parut être retombé dans son premier état de *coma vigil*: il avoit les yeux fermés avec une respiration fort élevée; & dans cet état, on voyoit les poignets & les genoux dans un jeu continuel de mouvements convulsifs. Dès qu'on remuoit le malade ou qu'on l'appelloit, il ouvroit les yeux, répondoit à tout, se levoit même sur son séant, sans qu'il parut gêné dans sa respiration, tous les mouvements convulsifs étant disparus dès-lors. Le soir de ce jour, on appliqua sur la plaie qu'avoit fait l'emplâtre de mouches cantharides, l'onguent *basilicon*, qui, en produisant un écoulement plus épais & plus abondant, rendit la liberté entière au cerveau. On soutenoit pendant tout ce temps les évacuations par le bas-ventre; & les urines moins enflammées depuis le huit, laissèrent voir un encreme le onze, & semblerent annoncer une crise pour le quatorze, jour auquel survint une parotide sous l'oreille droite. On mit en œuvre inutilement les purgatifs les plus éprouvés pour la faire absceder. Après avoir causé bien de la douleur, la tumeur diminua de jour en jour; on purgea à proportion le malade, qui guérit sans rechûte.

Si l'on veut à présent observer la marche des symptômes de la rougeole, comme de la fièvre miliaire, on remarquera facilement qu'une seule & même humeur n'y présente différentes maladies qu'en affectant différents sieges, différents théâtres, & que toutes les scènes si variables dans l'une comme dans l'autre se passent successivement

d'Observations. Mai 1755. 353

cessivement au dedans sans changement notable dans l'état de l'éruption.

Même mobilité dans l'humeur morbifique de la rougeole, comme dans celle de la fièvre miliaire : comme on la voit dans la première marquer d'abord son siège dans la tête, passer aux glandes de l'aisselle, se jeter ensuite dans la poitrine, pour retourner enfin à l'aisselle, s'y arrêter & y suppurer ; ne voit-on pas de même l'humeur de la fièvre miliaire s'établir dans la gorge, descendre dans la poitrine, remonter à la tête, en déloger, y revenir, & se fixer enfin dans une parotide ?

D'ailleurs, comme il est de la démarche de cette humeur, qui tend sans cesse à se déplacer dans l'une & l'autre maladie, il en est de même de ses autres effets. L'éruption miliaire quand elle arrive ne calme pas plus les accidents internes concomitans ou antécédens, que l'éruption de la rougeole ne calme les siens. Et si, en un mot, cette humeur fixée dans le cerveau y occasionne une stase de sang, qui produise des mouvemens convulsifs dans les extrémités, la même humeur, en apportant pareille stase dans la poitrine, fait naître les mouvemens convulsifs de la toux qui se remarque dans la rougeole.

C'est ainsi qu'en suivant dans le détail les symptômes de la rougeole comme de la fièvre miliaire, on acheveroit d'établir plus entièrement leur conformité, s'il n'étoit déjà assez évident qu'on peut également dire de la rougeole & de la fièvre miliaire, ce que *Mercatus* dit des exanthèmes qui surviennent aux fièvres malignes : *hujusmodi excretio non correspondet copix nec naturæ morbosi affectûs* (1).

(1) *De febr. malig.* pag. 473.

S'il se trouvoit quelqu'un, qui en adoptant le caractère *rubiologique* que nous attribuons à la fièvre miliaire, nous reprochât d'hasarder ici un terme nouveau, nous laissons Sydenham lui répondre. *Non satis video cur istius modi febres non potius sortirentur nomina à constitutione, quatenus horum morborum alterutri producendo favet, eodem illo tempore quo comparabunt quam à qualibet sanguinis alteratione, vel symptomate peculiari, quæ diversæ speciei febribus pari jure possunt competere. Quandoquidem singula fermè constitutio præter has quas parturit febres ad alium morbum aliquem magis epidemicum, eodem tempore propagandum, proclivis est celebrioris nominis, cujusmodi sunt variolæ, dysentericæ (1).*

Mais, au reste, l'on observera que Sydenham par ce sentiment qu'il chérissoit tant, & qu'il croyoit peut-être avoir imaginé le premier, n'a fait que confirmer des observations déjà faites par Baillou, son maître, comme son modele dans cette partie. *Nos autem, dit Baillou, observavimus febres omnes eas quæ jam grandiores natuprehendunt, morbillis tum pueris exercentibus, omnes inquam eas mali esse moris & funestas, ac si aliquid respiscerent de febre eâ quæ morbillis comes est. Satis autem manifestum erat eas febres quæ in grandiores inciderent ejusdem esse moris cum febribus pueros exercentibus, quod cum summâ inquietudinis & dolorisensione, ut ægri nè minimum quidem contrahere possint, videmus multis abortas esse maculas livescens cum summâ membrorum contractione; eas Græci vocant ἐκθύμαλα; Celsus papulas vertit; quod in epidemiis multis contigisse vidimus magno ægrorum periculo, &c (2).*

(1) Epidem. cap. 2. de morb.

(2) Epidem. lib. 1. p. 33.

Nous ne ſçaurions finir ſans témoigner le regret trop bien fondé, de n'avoir point encore ſur la fièvre miliaire d'observations bien ſuivies. Vidus Vidius ne nous apprend de cette maladie que le nom populaire que les Italiens lui donnent en l'appellant *Ravaglione* (1) : Velfchius qui a fait un traité de la fièvre miliaire dans les femmes groſſes (2), laiſſe à deſirer bien des connoiſſances ſur cette maladie devenue épidémique, & avec le caractère de fièvre maligne; car la fièvre miliaire eſt, ou eſſentielle & ſeule, ou concomitante d'une autre éruption. Les exemples de l'une & de l'autre ne ſont point rares à Paris, où l'on voit auſſi ſouvent la fièvre miliaire accompagner la rougeole que le pourpre la petite-vérole. Si Rai-gerus, en préſentant une obſervation de la fièvre miliaire maligne comme l'unique qu'il ait vue, dit qu'il ne ſe ſouvient pas que la même choſe ait été remarquée par d'autres Praticiens (3), on ne ſçauroit rien en conclure, ſinon que la différence des climats comme celle des ſaiſons rend les maladies plus ou moins communes.

(1) *Apud Skenkium.*

(2) Cette maladie ainſi particulière aux femmes groſſes, auroit-elle quelque rapport avec celle dont Hippocrate dit dans les épidémies (*) ? *ſiebat autem in febrilibus æſtivilis circa 7. 8, & 9 diem in cute aſpretudines miliaceæ* (græc *τρηχίσματα κεγχράδεα*) *pulicunt morſibus ſimiles, non valde pruriginoſa; hæc perfeverabant ad judicationem. Nulli maſculo tales erupisse vidi; nulla autem mulier mortua eſt cui hæſiebat.* Si on pouvoit déduire de ce paſſage que la fièvre miliaire n'étoit point inconnue à Hippocrate, la plupart des Auteurs Allemands qui ne donnent à cette maladie que 200 ans d'exiſtence ſeroient obligés d'en reculer prodigieusement l'époque.

(3) *Ephem. Germ. t. 3. obſ. 81.*

(*) *Epidem. 2. Sect. 3.*

OBSERVATION

Sur un engorgement par congestion dans toute l'étendue du péritoine devenu suppuratoire, compliqué d'adhérence & d'ulcération des intestins, avec issue des matieres fécales par l'ombilic, par M. le Cat.

X. Le Dimanche 4 Juin 1752, on me vint chercher pour voir Mademoiselle **, âgée de dix ans, à laquelle l'ombilic venoit de crever avec issue des matieres fécales.

J'appris que l'année précédente elle avoit été prise d'un manque d'appétit, puis d'un rhume; qu'ensuite son ventre avoit été paresseux; que peu de temps après il étoit devenu enflé, & que les Médecins y avoient soupçonné, tantôt hydropisie, tantôt tympanite, & qu'enfin ceux de Paris, où on l'avoit menée, l'avoient cru attaquée de skirrhe au foie & à la rate. On lui avoit fait tous les remedes que ces soupçons avoient indiqués.

Elle avoit, quand je la vis, le ventre tendu, & il couloit de son nombril ouvert une matiere fécale claire.

Je lui fis appliquer les fomentations de camomille, mille-pertuis, graine de lin, &c. & je la fis nourrir avec des bouillons de volaille & d'un peu de ris.

Elle parut se trouver mieux après quelques jours. Mais le mieux ne dura point, elle mourut le sixieme ou le septieme jour. J'en fis l'ouverture, & voici ce que je trouvai.

Le péritoine avoit l'épaisseur presque d'un

travers de doigt. Il étoit parsemé dans l'intérieur de nœuds comme glanduleux, de consistance de craie ou de pus recuit.

La masse des intestins étoit attachée à la partie antérieure du péritoine sous l'ombilic. Une partie étoit consumée par le pus, & percée extérieurement vers le nombril, & aussi vers l'intérieur. Il y avoit dans l'espace considérable qu'occupoit cette adhérence plusieurs fusées de matieres fécales & purulentes. De longs vers encore vivants se présentèrent à nous à travers ces intestins rongés. Le mésentère étoit rempli de grosses glandes ou skirrheuses ou abscondées.

Les membranes externes du foie, de la rate étoient aussi épaisses & enflammées, parce qu'elles les reçoivent du péritoine, mais il n'y avoit aucune dureté ou maladie dans la substance de ces viscères, non plus qu'à l'estomac. Tout le vice & ses principaux ravages résidoient dans le péritoine, & les intestins qui lui étoient attachés antérieurement.

C'est la seconde ou troisieme observation de cette espece que j'ai faite depuis vingt ans. Je crois qu'on pourroit guérir cette maladie dans les commencements par les saignées, les purgatifs doux, les fondants, par un cantere habituel, & sur-tout par les bains continués longtemps.



ARTICLE II,

Contenant quelques Observations de Chirurgie.

OBSERVATION

D'un étranglement des testicules & de la verge, occasionné par le passage d'un briquet ; par M. Gaultier, Maître en Chirurgie à Versailles ; Chirurgien-Major de la Compagnie de Messieurs les Chevaux-Légers de la garde ordinaire du Roi.

I. **L**E Vendredi 12 Octobre 1753, un jeune Étudiant d'environ 15 à 16 ans, s'avisa étant dans son lit de faire passer ses testicules l'un après l'autre, & sa verge, dans l'ouverture d'un fusil ou briquet d'acier de figure ovale, de deux pouces de longueur sur un pouce de largeur, de manière que la racine de sa verge se trouvoit enclavée dans l'extrémité supérieure & étroite du briquet, & que l'extrémité inférieure touchoit au periné, & retenoit les bourses en forme de carcan. Le jeune homme ne fut pas long-temps à s'appercevoir de son imprudence : il fit, à ce qu'il rapporta, tout son possible pour retirer le briquet ; mais inutilement. Le gonflement qui survint & qui augmentoit à proportion des efforts qu'il faisoit pour se dé-

d'Observations. Mai 1755. 359

livrer, lui firent remettre la tentative à une autre fois, espérant que la tranquillité lui seroit favorable. Il resta dans cet état jusqu'au mardi suivant, sans oser découvrir son mal à personne. Mais les douleurs violentes continuelles & les foiblesses dans lesquelles il tomboit de temps en temps, jointes à la suppression des urines, l'obligèrent enfin à confier son secret à une personne en qui il avoit confiance, & qui avertit le pere de ce jeune homme de l'état où étoit son fils.

Je fus appelé pour le visiter. J'avouerai que mon embarras fut extrême. Le corps étranger qui faisoit la ligature & que le malade me dit être un briquet, étoit enfoncé si avant dans l'emphysème, qu'on ne pouvoit l'appercevoir en aucune manière. Comment scier ou limer un corps aussi solide, sans endommager les parties voisines ? La réflexion, peut-être le hasard, (car je ne prétends point diminuer mes inquiétudes,) me firent imaginer un moyen de le rompre. Je pris à cet effet deux étaux à main garnis de leur vis, je fis mettre le malade sur une table, les fesses élevées, & je fis entrer à force les deux branches d'un étau dans la gorge de la compression, jusqu'à saisir la partie supérieure du briquet dans la pince de l'étau que je vissai fortement, & que je fis tenir par un aide-Chirurgien, je vins à bout avec bien de la peine de saisir également la partie inférieure du briquet avec un pareil étau. J'introduisis alors dans l'étranglement latéral droit & gauche une feuille de mirthe, & à sa faveur une feuille de cuivre battu & enveloppé d'un

* Voyez le Recueil d'Avril dernier.

peu de linge tout le long du corps latéral du briquet, pour prévenir le déchirement que l'acier, en se rompant, pouvoit causer au cordon des vaisseaux spermatiques. Je fis ensuite des deux mains plusieurs efforts qui cassèrent le briquet en trois parties, sans aucun accident pour le malade.

Les bourses & la verge étant d'une grosseur prodigieuse, noires, livides & remplies de phlyctenes, je les fis tremper dans un bassin avec beaucoup d'eau saoulée de sel, animée d'eau-de-vie. Je me servis d'onguent de stirax, d'un digestif animé pour favoriser la chute des escarres qui tomberent avec une fonte considérable de corps graisseux ; toutes ces choses, jointes au régime de vie exactement observé pendant le cours du pansement, ont empêché la fièvre de continuer ; & le malade a été guéri parfaitement en un mois & quelques jours.



L E T T R E

De M. Destremeau, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, à M. Missa D. M. P.

Sur l'Agaric.

MONSIEUR,

II. Vous donnez de grands éloges à l'Agaric ; mais pour en accréditer les vertus , je ferois souhaiter qu'elles fussent fondées sur des expériences constatées par la pratique & par l'autorité des grands maîtres.

M. Warmer * a réussi par l'Agaric à empêcher l'hémorrhagie dans une amputation de la jambe ; mais n'y a-t-il pas de l'inconvénient à conclure de-là , que c'est le moyen le plus sûr ou le moins douloureux ?

M. le Cat **, dont le témoignage n'est pas suspect , vous assure par sa réponse sur l'usage de l'Agaric , & en opposant le même fait (c'est-à-dire , l'amputation d'une jambe ,) qu'après les accidents survenus à la suite de l'infructueuse & même douloureuse application de l'Agaric , il a été obligé de recourir à la ligature : ressource dont les bons effets font dire , en conséquence , à cet habile Chirurgien , *que la ligature mérite tous les éloges que les Auteurs lui ont donnés.*

En effet , il est des circonstances où ce moyen exclut tous les autres : car pour épargner quel-

* Voyez le Recueil de Mars.

** Voyez le Recueil d'Avril.

que douleur au malade, est-il plus raisonnable de l'exposer à périr ? S'il vient à se donner quelque mouvement dont il ne sera pas maître, si la fièvre, des convulsions, certaines inquiétudes sur son état actuel ne lui permettent pas de rester en situation ? Il s'en trouve peu dans les opérations de cette nature, dont les sens n'éprouvent quelque agitation. Un Chirurgien ne se trouve pas toujours à portée d'y appliquer la main pour relâcher un appareil, pour le resserrer, pour calmer ou prévenir tout ce qui menace d'une crise violente, d'une hémorrhagie mortelle. Et, d'ailleurs, dans un tempérament fougueux, pour peu que l'impulsion des liqueurs soit augmentée, il est fâcheux pour un Chirurgien, après qu'un malade aura souffert 24 ou 48 heures, de recourir à une méthode qu'il a voulu répudier ? Non, Monsieur, tous ces essais qui annocent des merveilles, ne peuvent pas mériter leur approbation par une seule expérience : cela peut réussir chez un malade affoibli, toutes choses égales d'ailleurs, & pour lors cela ne me paroîtra pas plus extraordinaire que l'application du même moyen dans l'amputation de l'avant-bras. C'est là, Monsieur, où nous le voyons réussir tous les jours, pourvu qu'un vice purement local, comme un anchylose, ait déterminé cette opération.

M. Moreau, premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, s'en est servi avec succès dans un anévryisme faux de l'artere brachiale. Voici le fait en deux mots.

» Il y a près de dix-huit mois que ce ma-
» lade vint à l'Hôtel-Dieu pour se faire opérer :
» il étoit du Poitou : il y avoit six mois qu'il

» avoit reçu un coup de couteau à la partie
» supérieure & moyenne du bras. Les Chirur-
» giens de cette Province avoient guéri la plaie ,
» mais n'ayant pas présumé que les tuniques
» extérieures de l'artere avoient été ouvertes
» par l'instrument, ou rongées par la suppura-
» tion, ils crurent le malade guéri. Il survint
» une tumeur anevrysmale à laquelle ils n'ose-
» rent toucher. Elle devint plus grosse que le
» poing, ce qui détermina le malade à venir
» à Paris. On le prépara par les remedes gé-
» néraux, & M. Moreau l'opéra ensuite en pré-
» sence de M. M. Verdier & Bellocq. L'inci-
» sion des téguments faite, il en sortit de gros
» caillôts, les tuniques intérieures en se crevant
» faute de réaction sur le sang artériel, avoient
» donné lieu peu à peu à cette espece de con-
» gestion. Les téguments n'étoient aucunement
» infiltrés. La plaie de l'artere avoit environ
» deux travers de doigt. Le caillot qui étoit
» intérieurement adapté à son orifice empêchoit
» que la tumeur n'augmentât de volume. En
» empoignant la partie opposée du bras, on le
» fit sortir, & sur le jet fourni par l'artere, on
» appliqua l'Agaric, on soutint cette compres-
» sion par des bourdonnets roulés dans la pou-
» dre de colophone. A la partie externe de
» l'humérus, on mit une poignée de charpie
» trempée dans l'eau-de-vie pour y établir un
» point-d'appui, des compresses languettes mé-
» thodiquement appliquées & la bande, le tour-
» niquet de M. Petit à la partie supérieure du
» bras. Telles furent les précautions observées
» pendant un mois que dura cet accident. Le
» malade guérit parfaitement. On avoit mis des
» compresses trempées dans l'esprit de vin sur

» l'avant-bras. Après le premier appareil , le
 » pouls s'étoit fait distinctement sentir à l'arte-
 » te radiale. Dès-lors , on en tira bon augure :
 » au second pansement , l'Agaric tomba , point
 » d'hémorrhagie : on espéra tout succès , on ne
 » fut point trompé.

M. le Cat * dit *qu'on abuse peut-être de la liga-
 ture en comprenant trop de chair dans son anse.*

Je crois qu'on pourroit dire aussi que la direction du fluide fait varier les effets de la compression ; car si , en comprimant les parties latérales du vaisseau qui sont elles-mêmes soutenues par des parties molles , on modere le cours & l'activité des liqueurs , il n'en est pas de même de la compression qu'on fera sur son axe , puisque le vaisseau la portera toute entière. Une telle compression n'empêche pas l'abord impétueux des liqueurs , le vaisseau pourroit même augmenter de calibre d'où s'ensuivroit l'hémorrhagie , aussi-tôt que l'Agaric tomberoit.

La ligature , Monsieur , n'a pas le même inconvénient ; l'espace de dix à douze jours qu'elle reste à tomber , empêche que l'escarre ne soit aussi dangereux , les branches collatérales de l'artere ayant le temps de se dilater , & les parois du tronc divisé celui de se rapprocher. Il faudroit , au contraire , que l'Agaric produisît le même effet en deux ou trois jours. Mais au second ou troisieme pansement , il se détache , il n'y a plus de barriere. Quelle sûreté met alors un malade à l'abri d'un effort violent ? Si cette réflexion est de quelque poids , ce sera sur-tout au sujet de l'amputation des grandes extrêmi-

* Voyez le Recueil d'Avril.

d'Observations. Mai 1755. 365
tés. Vous paroîtriez cependant souhaiter qu'on
en courût les risques. Pour moi, je vous avoue
franchement que je pense qu'il y auroit de la
témérité à suivre une route qui rarement mène
au but qu'on se propose d'atteindre, & que les
Majors de nos Hôpitaux n'ont osé nous frayer.
Il est certain, Monsieur, qu'on n'en a pas
encore fait l'épreuve à l'Hôtel-Dieu. M. Mo-
reau, aussi prudent que zélé pour le soulage-
ment des pauvres, n'a pas cru que l'applica-
tion de l'Agaric qu'il a vingt fois essayé avec
succès dans l'amputation du bras, ou de l'avant-
bras, dans l'anevryisme, dans les plaies d'arteres
aux environs du poignet, &c. pourroit aussi
réussir dans les grandes amputations. L'exemple
allegué par M. le Cat, doit le justifier sur la
répugnance qu'il a eue jusqu'ici à faire une pa-
reille tentative. J'ose dire qu'il y a de l'hyper-
bole à donner ce moyen comme infailible,
ou du moins à vanter son efficacité au point
d'en conseiller l'usage dans les grandes ampu-
tations.

Je suis, Monsieur, &c.

DESTREMAU.

De Paris, ce 2 Avril 1755.



ARTICLE III,

Contenant quelques observations de Pharmacie.

EXTRAIT

D'une lettre de M. Deckers, Médecin Flamand, à M. Vanruyvisc, Médecin Hollandois, maintenant à Paris.

MONSIEUR,

I. **L**'Observation suivante qui me paroît aussi curieuse qu'intéressante, m'a été envoyée de Londres par un ami qui prend beaucoup de part aux progrès de notre profession. Il me marque qu'un Médecin a présenté à la Société Royale des Sciences un Mémoire, dans lequel il prétend prouver que les frictions sont très-propres à faire disparoître les eaux des hydropiques. Il en apporte pour preuves trois exemples de personnes qu'il a guéries radicalement d'hydropisie ascite, qui, comme on le sçait, est un épanchement de sérosité dans la capacité du bas-ventre. Cette guérison s'est opérée par de simples frictions qu'on faisoit tous les jours pendant une heure sur l'étendue de l'abdomen, avec un morceau de laine bien chauffé au feu. Par ces frictions & sans le secours d'aucuns remèdes, soit internes, soit externes, l'eau

épanchée s'est repompée dans les vaisseaux, & ces malades ont commencé à rendre de temps en temps & par degrés une plus grande quantité d'urine. Les urines devenant de jour en jour plus copieuses, on voyoit sensiblement le bas-ventre diminuer de volume à proportion qu'elles sortoient en plus grande abondance. L'Auteur de cette Observation prétend que cette méthode de traiter l'hydropisie l'emporte de beaucoup sur l'opération de la Paracentese, & doit avoir sur elle la préférence à tous égards, sur-tout dans le cas d'hydropisie ascite. La raison qu'il en donne, c'est que si, par le moyen de la paracentese, on parvient véritablement à faire sortir l'eau épanchée dans le bas-ventre, on ne peut pas empêcher que les téguments qui ont été distendus ainsi que les autres parties contenant du bas-ventre, par la collection de sérosité qu'elle contenoit, ne restent flasques & relâchés après l'opération. Cet accident n'arrive pas à la suite des frictions, parce qu'elles resserrent les parties tant externes qu'internes de cette cavité, les fortifient & leur rendent par degrés & à mesure qu'on les emploie, le ton que l'épanchement d'eau leur avoit fait perdre en les infiltrant & les amolissant outre mesure. Cet Auteur part delà, pour expliquer la raison pour laquelle on est plus sujet à retomber dans l'hydropisie, quand on en a été guéri par la ponction, que quand on en a été délivré par le moyen des frictions. Il faut convenir que cette nouvelle méthode a de grands avantages, si tout ce qu'on en dit est vrai. Je n'attends que la première occasion pour la mettre en pratique. Je vous conseille d'en faire autant quand l'occasion s'en présentera, & je vous

prie de me rendre compte du bon ou du mauvais succès que vous aurez eu après l'avoir suivie avec toute l'exactitude dont je vous connois capable. Faites-en aussi part à M. Missa, afin que, de son côté, il puisse en tenter l'usage, & engagez-le en mon nom, de m'instruire des effets qu'il aura remarqués. Quand j'aurai à vous marquer quelque autre chose d'intéressant dans le genre de la Médecine, de la Chirurgie, de la Chymie & de l'Histoire naturelle, je me ferai un devoir de vous le communiquer aussi-tôt, à condition que vous le ferez passer aussi jusqu'à lui, sauf le réciproque de sa part.

J'ai l'honneur d'être, &c.

De Bolduc, ce 4 Avril 1755.

O B S E R V A T I O N ,

Medico-Pharmaceutique ,

*Sur l'usage mal-entendu des Testacées
dans les maladies aiguës des enfants ,
par M. Missa, D. M. P.*

Plusieurs prétendent que la cause prochaine de toutes les maladies des enfants ne provient que de la présence d'une sabure ou cacochylie acide dans les premières voies. Cette opinion que Harris a renouvelée des anciens n'en est pas moins une hypothèse contraire à la saine Médecine. Ceux qui n'ont pas encore une grande expérience dans cette profession, fondent leur pratique sur cette fausse théorie, & ont coutume
d'ordonner

d'ordonner dans toutes les maladies aiguës des enfants. C'est pour le mettre en garde contre cet usage souvent pernicieux, que je hasarde quelques réflexions sur cette matière.

Les maladies des enfants peuvent venir, & viennent en effet ordinairement d'une cause qui n'a rien de commun avec la cacochylie acide.

Un vice héréditaire, soit écrouelleux, soit gouteux ou scorbutique, &c., une tension, une débilité, une sensibilité trop grande de la part des solides, ou un relâchement excessif de ces mêmes parties, un épaisissement ou une dissolution contre nature dans les fluides, un excès de chaleur dans les entrailles, une humidité trop grande dont le corps peut être abreuvé, une acrimonie alkaline dans la masse du sang, ou quelque engorgement dans les viscères ; toutes ces choses, en un mot, sont le plus souvent la source des maladies dont les enfants sont atteints, soit que ces maladies soient aiguës ou chroniques. Mais un remède n'est salutaire qu'autant qu'il est propre à combattre la cause prochaine des maladies ou les maladies mêmes, & qu'il leur est contraire, à raison de ses effets & des changements qu'il opère, tant dans les solides, que dans les fluides du corps humain. Il est donc nécessaire qu'il y ait des remèdes de diverse nature, afin de produire ces différents changements d'où dépend la guérison parfaite, soit dans les maladies aiguës des enfants, soit dans leurs maladies chroniques ; ce qui doit être la même chose pour les adultes. Or, les testacées étant des absorbants presque toutes de même espèce, leurs effets ne peuvent guère être que de même nature, c'est-à-dire, propres à absorber les acides des premières voies, à peu près

comme font les absorbans terreux. Ainsi elles ne suffisent donc pas dans le cas des causes morbifiques détaillées ci-dessus, & sur-tout quand il s'agit de déraciner un vice qui réside dans les secondes voies, je veux dire, dans la masse du sang, dans celle de la lymphe & des autres liqueurs, & dans les viscères de la tête, de la poitrine ou du bas-ventre.

De l'aveu même des partisans des testacées, ces remèdes n'agissent que dans les premières voies, & ne pénètrent jamais dans le sang. La preuve qu'ils en donnent est fondée sur l'expérience, puisqu'on remarque que ces remèdes se trouvent toujours dans les excréments de ceux à qui on les a faits prendre intérieurement. En effet, leurs selles s'en trouvent imprégnées, même plusieurs jours après qu'ils en ont cessé l'usage, & sont blanchâtres, dures, liées, & en forme de crottins. Ceci s'observe sur-tout dans les selles de ceux qui prennent du lait d'ânesse, de chevre, de jument, &c. Les Médecins qui n'observent pas assez la qualité de ces excréments, les regardent comme l'effet d'un lait caillé, & alors ils interdisent l'usage du lait, comme étant contraire, quoique le malade n'ait aucunes tranchées, ni coliques ou aigreurs, qu'il ait le ventre serré, que ses selles soient rares & peu copieuses, qu'il n'ait point de rapports aigres, qu'il ne vomisse point le lait, qu'il ne le sente point peser sur son estomac, qu'il soit sans maux de tête, sans vertiges, & sans brouillards sur les yeux. Le malade n'ayant aucun de ces accidents, on ne peut donc pas raisonnablement regarder le lait comme la cause de ce qu'on remarque dans les excréments : car si l'on veut se donner la peine de

les examiner avec exactitude, on n'y trouvera que la substance des testacées, mêlée avec les principes des aliments & des boissons, dont le malade a fait usage.

Il y a trois manieres de se servir des testacées. On les ordonne extérieurement ou intérieurement, ou on les porte en amulette.

Quant à leur usage extérieur, on les emploie en pommade ou en onguent, en les incorporant avec du sain-doux, du beurre frais, du beurre ou de l'huile de cacao, ou avec toute autre espece d'huile ou de graisse. On chauffe cette pommade pour la fondre & en développer l'action, & on l'étend ensuite sur un linge ou sur un cuir mollet, afin de l'appliquer chaudement sur la partie malade. On se sert ordinairement de cette pommade pour les érysipeles, le feu volage qui survient au visage, pour les ulcères humides qui suppurent, & jettent en grande abondance une sérosité aqueuse, âcre, salée & cuisante, pour les dartres humides, vives & corrosives, dont on veut adoucir l'âcreté, calmer la douleur, en arrêter le progrès, & tarir la source de l'humidité qu'elles fournissent sans cesse. Cette pommade attire l'humeur au dehors, dessèche la surface des parties ainsi affectées, & en resserre les pores de la même maniere que les absorbants. Les testacées donnent même, à raison de leurs parties terreuses, le degré de consistance nécessaire, sur-tout dans les ulcères humides, à la sérosité purulente & trop dissoute qui en découle pour former un pus d'un caractère louable, & propre tant à réparer les chairs, qu'à produire une parfaite cicatrice.

Tels sont les cas où les testacées s'emploient tous les jours extérieurement avec tout le suc-

cès possible. Mais autant elles sont utiles lorsqu'elles sont prudemment placées dans les cas ci-dessus, autant elles sont dangereuses lorsqu'on les emploie au hasard, comme sont les empyriques. Si l'humeur qui se dépure à la peau n'est pas encore tarie dans les viscères (1) où elle a sa source, alors les testacées deviennent dangereuses, pour ne pas dire mortelles, puisqu'elles sont obstacle à la guérison, en supprimant la dépuración de l'humeur vicieuse dont les viscères sont farcis. Les testacées empêchent cette dépuración, en donnant trop de consistance à l'humeur vicieuse qui tend à s'échapper par la peau, & en la retenant fixée au dedans ou dans ses issues, soit qu'elle soit d'une nature galeuse, dartreuse ou érysipélateuse, &c. Elles ferment, ou au moins dessèchent & resserrent trop les orifices des pores ou des vaisseaux ouverts, au moyen desquels cette suppuration se faisoit si heureusement avant leur application. Il est donc à propos de tarir la source intérieure du mal avant que de passer à l'usage externe des testacées, & en conséquence, il ne les faut donc recommander que sur la fin du traitement, & dans le temps qu'on est certain que tous les viscères sont en bon état. Quand on s'en sert à l'extérieur dans les cas proposés, avec dessein de tarir extérieurement l'humeur morbifique, il faut encore avoir soin de les marier avec des poudres ou des sucres amers & détersifs, sur-tout lorsque cette humeur, par son acrimonie & son épaisissement excessif, donne à connoître qu'elle auroit besoin de remèdes adoucissants, atténuants, & autres capables de lui donner de la

(1) Ce siége lui est plus ordinaire que de résider simplement à la peau, & au dehors du corps.

fluidité. Or ces cas ne sont pas moins communs en pratique, que nécessaires à saisir de la part d'un Praticien.

Quant à l'usage interne des testacées, on ne doit jamais les employer (1) ou en faire un long usage avant que d'avoir délayé suffisamment les matieres acides, âcres & irritantes, ou la cacochylie acide que l'on soupçonne résider dans les premieres voies. Il faut aussi auparavant évacuer ces matieres par les purgatifs minoratifs, légèrement amers, & les inciser d'une maniere convenable. En agissant autrement, il s'ensuivroit que les testacées ne feroient qu'augmenter la quantité de ces acides en les épaississant trop; ce qui les fixeroit alors dans les premieres voies, & empêcheroit qu'on ne pût à la suite les évacuer avec facilité. Elles rendroient aussi les matieres plus âcres par la soustraction qu'elles feroient de la sérosité la plus tenue.

Voilà la raison pour laquelle les testacées ne réussissent jamais mieux dans les cas où il s'agit de débarrasser les premieres voies & tous les couloirs, tant internes qu'externes, que lorsqu'on les donne après quelques saignées, & après les délayants, ou combinées avec les diurétiques, les atténuants, les légers fondants, les doux purgatifs, les alexiteres, les sudorifiques, les cordiaux, les céphaliques, les anti-spasmodiques.

En suivant cette méthode, on donne de l'action aux solides, & on leur rend le degré de

(1) J'en excepte les cas des convulsions, des attaques épileptiques, des insomnies, des tranchées violentes des enfants, des délires; mais j'ajouterai qu'il ne faut dans ces cas mêmes permettre l'usage des testacées, qu'autant qu'il est nécessaire pour réprimer promptement la violence de ces maux.

tenfion & de force qu'ils ont perdu ainfi que leur libre oscillation. On ne rend pas moins en même temps aux fluides l'action, la chaleur & la fluidité qui leur étoit naturelle. Et par une conduite auffi fage, on empêche les fucs de féjourner dans leurs fécrétaires, en rétabliffant les fécrétions & les excrétions dans leur premier état. Et c'est ainfi qu'on fait difparoître les obftructions & autres engorgements naiffants dans les différens viscères & dans les autres parties du corps. Je le répète donc : employer les testacées dans les maladies aiguës des enfans, fans choix d'indications relatives à la nature & à la difpofition morbifique des folides & des fluides ; c'est fe conduire en imprudent, & courir les rifques de rendre la maladie incurable ou mortelle. Je ne fçais pour quelle raifon on exclut l'ufage des testacées dans les maladies chroniques des enfans & des adultes, ou du moins pourquoi on les emploie fi peu, tandis qu'elles y réuffiffent mieux que dans les maladies aiguës, pourvu qu'on les donne à petite dofe, avec de légers apéritifs, des ftomachiques amers, & qu'on en interrompe l'ufage de temps en temps par quelques douces purgations.

Je dois observer que les testacées, au moins celles qui n'ont pas été calcinées, tiennent plus ou moins des alkalis-fixes, & que c'est à caufe de cette qualité qu'elles produifent de bons effets dans les premières voies où il y a des acides. Elles fe convertiffent en fels neutres par l'union qu'elles font avec ces mêmes acides, & en fe confondant avec eux au point qu'elles ne forment plus qu'un tout commun. Elles deviennent par-là un fel divifant ou incifif, qui paffe dans les fécondes voies où il produit tout le bien dont

j'ai fait mention plus haut. Ces effets ne manquent jamais d'arriver, quand les testacées trouvent avec une certaine force dans les viscères assez de fluidité & mobilité dans les matieres acides, qui sont dans l'estomac & dans les intestins, & quand ces matieres ne sont pas trop âcres & trop irritantes. Car, dans ce dernier cas, elles ont coutume de crisper les orifices des veines lactées & des tuyaux absorbants, dont les parois de ces viscères sont percés. Par-là, ces matieres se ferment à elles-mêmes, & par contre-coup aux testacées, le passage dont elles ont besoin pour se rendre dans le mesentere. De-là, l'impuissance de s'aller confondre dans la masse du sang. La vérité de ces principes ne se déduit pas seulement de la théorie, mais elle part naturellement de ceux que présentent en pratique l'observation confirmée par l'expérience journaliere, & les lumieres de la saine raison.

J'aurois encore bien des points de doctrine à établir sur l'usage des testacées, & même sur toutes les autres especes d'absorbants, dont on fait usage dans les maladies des enfants & dans celles des adultes. Je réserve pour une autre occasion à donner sur cette matiere les éclaircissements dont je pense qu'elle est susceptible; mais je veux attendre qu'une longue pratique & des expériences nombreuses soutiennent ce que j'avancerai à ce sujet, & confirment celles que j'ai déjà.

A l'égard des testacées qu'on porte en amulette, ce qui en fait une sorte d'usage externe, je ne sçais rien de plus ridicule, & qui prouve davantage jusqu'à quel point le charlatanisme a fait des progrès. Il est étonnant que dans un siecle aussi éclairé que le nôtre, il y

ait encore tant de petits génies qui ajoutent foi aux prétendues vertus qu'on attribue aux amulettes en général. Je ne parle pas seulement des différentes matieres qu'on emploie pour les composer, & qu'on fait porter aux enfans, dans le dessein de les délivrer de leurs tranchées, de faire percer leurs dents, de les empêcher de se noier, de tomber dans la langueur, d'avoir des convulsions & des attaques de vapeurs & d'épilepsies, &c. Je mets encore de ce nombre ceux que l'on recommande aux femmes en travail d'enfant, pour leur procurer un accouchement facile & une heureuse délivrance.

Mais je crois devoir sévir d'une maniere toute particuliere contre la charlatanerie d'un marchand de sachets pour l'apoplexie. Le public, trop crédule, ignore sans doute le danger réel auquel il s'expose, en croyant se mettre à l'abri des effets d'une maladie si funeste. Sa confiance aveugle lui fait différer l'usage des remèdes dont il pourroit espérer du soulagement, & ce retard, toujours dangereux dans ce cas, ainsi que dans tout autre, rend le mal incurable. Je ne sçaurois trop faire sentir ici combien il est important de faire attention à ces désordres, & d'en arrêter le cours. C'est en vain que le malade veut alors avoir recours à la Médecine; le mal a fait trop de progrès, & résiste à tout ce que l'art nous enseigne de plus efficace & de plus salutaire.

Tel est le motif qui me porte aujourd'hui à donner ici la description & la figure d'une coquille, dont on ne voit la description dans aucun auteur. Celui qui la possédoit avant la personne à qui elle appartient maintenant, s'imaginait, à raison de sa rareté, qu'elle pouvoit,

d'Observations. Mai 1755. 377

étant portée en amulette, guérir toute sorte de maladies. Comme elle pourroit donner de nouveau lieu à quelque abus, si elle sortoit des mains de celui qui la possède * maintenant, j'ai pensé qu'il étoit à propos de prévenir cet abus, & pour la bien faire connoître, j'en donne ici l'histoire abrégée avec sa figure. La gravure en bois n'a pu la rendre aussi belle & aussi singulière qu'elle est.

D E S C R I P T I O N

D'une Coquille singulière & très-rare.

III. La Coquille dont nous entreprenons de donner ici la description, est dans tout son contour d'un poli très-parfait, quoique naturel. Elle porte trois pouces de haut sur huit pouces & demi de circonférence à sa base, & deux pouces & quelques lignes de largeur, mesurée près de sa pointe.

Sa bouche est des plus évasées & des plus belles. La grande levre est élégamment arrondie, légèrement concave à sa partie supérieure, & très-profonde dans sa partie inférieure. La petite levre est épaisse, aplatie, courbée dans sa longueur, fort saillante en dehors, & bordée dans toute sa longueur par un rang qui forment les pointes des côtes, dont nous parlerons dans la suite.

La bouche & les levres de cette coquille, dont le fond est blanchâtre, ont des tâches couleur de paille.

* Celui à qui elle appartient maintenant, est trop versé dans la physique, pour prêter à cette coquille des vertus qu'elle n'a pas.

La partie supérieure & inférieure du nombril sont couvertes d'une grande tache couleur de musc.

La partie extérieure est surmontée de côtes & de stries perpendiculaires , sans nombre , plus ou moins ferrées entr'elles , plus ou moins longues & épaisses. Des zones d'inégale largeur , couleur de bois , isabel & ventre de biche , sur un fond blanchâtre , la traversent dans toute sa surface.

Parmi les côtes & les stries , les unes sont propres au nombril , les autres appartiennent au reste de la coquille. Les stries se trouvent placées dans l'entre-deux des faisceaux , plus ou moins composés , que les côtes forment entr'elles.

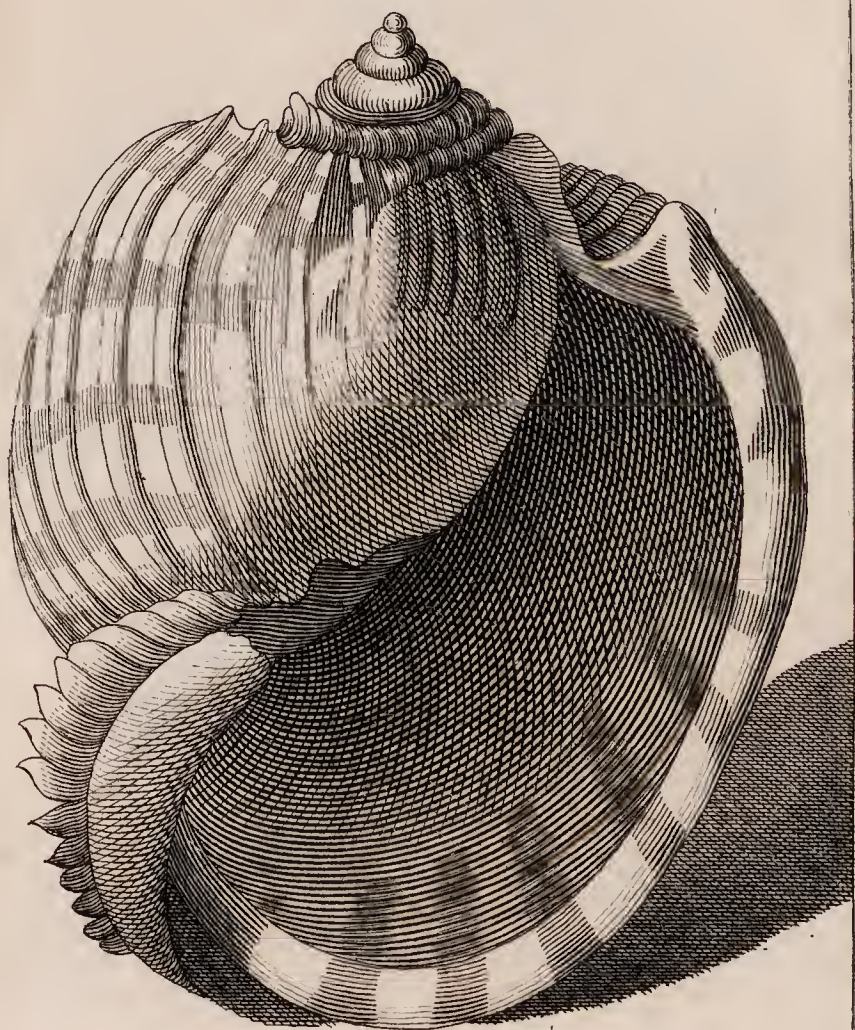
On voit s'élever à la base de cette coquille une couronne simple , faite par les pointes plus ou moins aiguës & allongées que forment les côtes en se terminant au sommet. Chacune de ces pointes est légèrement courbée à sa base & cave dans toute sa longueur , du côté qui regarde la grande levre de la coquille. Elles sont séparées du premier contour de la clavicule par un enfoncement profond , circulaire , & de la largeur de deux lignes ou environ.

La clavicule est composée de quatre contours , non compris le mamelon que l'on nomme dans le langage des naturalistes , *l'œil* de la coquille.

Suivant la description que nous venons de donner de cette coquille , il est aisé de reconnaître que c'est une espèce de harpe , qui diffère pourtant des harpes connues jusqu'ici à raison de la couronne simple qu'elle porte à sa base. Ajoutez que les stries , dont les différents







contours de la clavicule sont surmontés, sont très-fines & fort distinctes entr'elles, outre qu'elles sont moins saillantes que dans les harpes ordinaires, & que la clavicule elle-même semble avoir plus de hauteur.

Cette coquille est de la quatorzième famille qui se trouve rapportée dans le Traité des Coquilles de M. Desallier d'Argenville. C'est ce qu'il nomme la famille des Conques sphériques ou Tonnes. La Harpe est une espèce du troisième genre, dont cet Auteur y fait mention. Le caractère de ce genre consiste à être une Tonne longue, garnie de côtes & de boutons*.


On prétend que cette espèce de Coquille vient des Isles de Crêtes.

Pour nous conformer au goût des Naturalistes, nous croyons devoir donner ici sa phrase en Latin, avant que d'en terminer l'histoire.

Dolium HARPA dictum costarum, striarum mole, situ inæquale, densum, acutâ basis coronâ simplex.

* La Conque sphérique ou Tonne, selon cet Auteur, est une coquille univalve, ronde en forme de tonneau, dont l'ouverture est très-large, souvent avec des dents, quelquefois sans dents, un sommet peu garni de boutons, aplati, & le fût ridé ou uni. C'est ce que les Latins appellent *Conchæ globosæ vel Dolia*.

Le possesseur lui a donné le nom du Mantelet de Sainte Jeanne. Elle se trouve chez M. Picard, rue S. Martin, proche S. Médéric, vis-à-vis le cul-de-sac de S. Fiacre, chez un patissier. Ce particulier possède aussi quelques morceaux, tant en Histoire naturelle, qu'en Antiquités, qui sont capables de satisfaire la curiosité & le goût des connoisseurs.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans le Recueil de Juin 1755.

A R T I C L E P R E M I E R.

- I. **R**elation de la maladie & de l'ouverture du corps de feu M. le Commissaire Regnard, faite le 3 Mars 1755, par M. Séron, D. M. P. Conseiller du Roi, & Médecin ordinaire de l'Artillerie du Roi. Page 308
- II. Plan de conduite à tenir, au sujet de l'Inoculation, à M*** 304
- III. Réflexions au sujet d'une poche exomphale, qui contenoit tous les viscères du bas-ventre. 318
- IV. Suite d'une relation des ravages causés par une espece de Charbon, survenu au côté gauche du visage. 326
- V. Observation sur un ptyalisme scorbutique. 327
- VI. Observation sur une Colique intestinale, venteuse & periodique, par M. Diannuyere, D. M. 330

T A B L E

- VII. *Description d'une maladie appelée mal de la Rosa.* 337
- VIII. *Observation sur la Rougeole & la fièvre miliaire rubiolique, par M. Hatté, D. M. P.* 346
- IX. *Observation sur un Engorgement par congestion dans toute l'étendue du péritoine, devenu suppuratoire, compliqué d'adhérence & d'ulcération des intestins, avec issues des matières fécales par l'ombilic, par M. le Cat.* 356

A R T I C L E I I.

- I. *Observation d'un étranglement des testicules & de la verge, occasionné par le passage d'un briquet, par M. Gaultier, Maître en Chirurgie à Versailles, Chirurgien-Major de la compagnie de Messieurs les Chevaux-Légers de la garde ordinaire du Roi.* 358
- II. *Lettre de M. Destremau, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, à M. Mifsas, D. M. P., sur l'agaric.* 361

A R T I C L E I I I.

- I. *Extrait d'une Lettre de M. Deckers, Médecin Flamand, à M. Wanruyvisc, Médecin Hollandois, maintenant à Paris.* 336

T A B L E , &c.

- II. *Observation Médico-Pharmaceutique
sur l'usage mal-entendu des testacées
dans les maladies aiguës des enfants ;
par M. Miffa, D. M. P.* 368
- III. *Description d'un coquille singulière
& très-rare.* 337

Fin de la Table.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE
ET

PHARMACIE.

SECONDE ÉDITION.

JUIN 1755.

Tome II.



A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.
Avec Approbation & Privilège.

TO RYAL

THE MORTICE

CHURCH

THE MORTICE

THE MORTICE

THE MORTICE

THE MORTICE

THE MORTICE



THE MORTICE

THE MORTICE

THE MORTICE

THE MORTICE

THE MORTICE



RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

J U I N 1755.

ARTICLE PREMIER,
Contenant quelques Observations de Médecine.

R É P O N S E

Aux réflexions critiques de M. Peffault de la Tour, insérées dans le Recueil d'Avril dernier, par M. le Cat.

Première Lettre à l'Auteur du Recueil, &c *.

M O N S I E U R,



ON Critique a peur que je ne me sois prêté avec un peu trop de complaisance à la fécondité de mon imagination, & je crains de mon côté qu'il ne se laisse aller par trop de foiblesse au torrent de la routine, & des pré-

* Cette lettre m'avoit été remise dès le mois der-

C c ij

jugés reçus. C'est au flambeau de la raison qu'il faut examiner qui de nous deux a des terreurs paniques.

J'ai avancé que les maladies internes, & en particulier les fièvres malignes dont il s'agit dans le mémoire critique, ne sont que des maladies externes très-connues. J'ai observé par l'inspection des cadavres, que celle qui a régné à Rouen, à la fin de 1753, & au commencement de 1754, étoit un herpes placé à l'estomac & aux intestins grêles. Ceci ne sent gueres l'imagination. J'ai observé de plus que les remèdes qui ont le mieux réussi n'ont eu ce succès que parce qu'ils sont analogues aux topiques que la Chirurgie emploie dans le traitement du herpes. De ces découvertes toutes dues à l'expérience, aux observations, il suit que les traitements de la plupart des maladies chirurgicales étant très-sûrs & très-évidents, pour communiquer le même degré de certitude à la thérapeutique médicale, il n'y auroit plus qu'à donner toute son attention à bien distinguer les especes de maladies chirurgicales qui constituent chaque maladie interne, & à déterminer ensuite parmi les remèdes internes les analogues à nos topiques ; & si l'on pouvoit ensuite donner les premiers principes de ces maladies chirurgicales, principes secondaires des maladies internes, il faut avouer qu'on en auroit alors une *théorie lumineuse, qui nous garantirait des tâtonnements si désagréables pour les Praticiens, si dangereux pour les malades.*

Il n'est point, Monsieur, de Médecin rai-

nier, mais n'ayant pas trouvé de place pour l'insérer, on a été obligé d'en différer la publication.

sonnable qui ne convienne de ces conséquences & de ces vérités hypothétiques.

Que fait M. Peffault pour les combattre ?

1^o. Il a la bonté de les décorer d'un petit ridicule de sa façon, en supposant qu'il n'y a nulle hypothèse dans mon exposé, & que je promets directement cette *Théorie lumineuse*, &c. *belles & magnifiques promesses*, &c. s'écrie-t-il ; tandis que tous les gens sensés voient clairement que je mets tant de conditions à cette théorie, qu'il n'y a pas d'apparence qu'on y parvienne si-tôt. J'ajoute que M. Peffault, tout habile, tout sçavant qu'il est, y paroît moins disposé qu'un autre, puisqu'il tient encore si étroitement à l'idole dont je demande la ruine pour première condition.

Le second moyen que M. P. emploie pour combattre ces premières vérités, c'est d'attaquer directement notre principe, que la guérison des maladies internes dépend de l'analogie de leurs remèdes avec les topiques chirurgicaux employés à leur cure, lorsqu'elles sont extérieures.

1^o. Il assure que *les topiques sont les remèdes les moins essentiels dans le traitement des maladies externes, sur-tout du herpes*. M. P. me permettra de lui nier tout franc cette proposition, & de l'assurer, d'après une très-longue expérience, que le topique appliqué sur toutes les maladies du genre dartreux, est le remède capital, & que les médicaments internes administrés en pareil cas, ne tendent principalement qu'à préserver l'intérieur de la métastase de la maladie externe.

2^o. *Si les remèdes extérieurs, ajoute M. P. contribuent en quelque chose à la guérison des maladies externes, ce ne peut être, au contraire*

que parce qu'ils sont analogues eux-mêmes aux remèdes internes que la Médecine a coutume de mettre en usage pour les guérir.

Il n'y a nulle analogie entre la prisanne des bois, ou les bouillons amers que je donne intérieurement pour une dartre, & les fomentations de fort oxicrat, les préparations de sucre de Saturne, les pommades avec les précipités rouges ou blancs, que j'applique dessus. Au lieu que je trouve une analogie frappante entre un collire animé de tartre stibié, dont je guéris une ophthalmie, & un émétique par lequel je dissipe une inflammation * à l'estomac, commencement d'une maladie fort sérieuse. Je rencontre une semblable analogie entre les tamarins, la casse, les sels cathartiques; les potions aigrelettes nitrées, mêlées d'absorbants, si heureusement employées dans nos fièvres malignes, que j'ai dit qui étoient des herpes à l'estomac; je leur trouve, dis-je, une grande analogie avec les fomentations où entrent l'écorce de grenade, les balauftes, les roses rouges, l'huile de mirtille, la ceruse & la tutie, autant de mondificatifs réfrénants & un peu dessicatifs, que l'expérience a décidé être propres à la cure des herpes. On ne dira pas que ces remèdes intérieurs ont conduit à l'administration des topiques. 1°. Jusqu'ici l'empyrisme seul nous a guidés dans l'usage de ces remèdes intérieurs, & l'on ne se doutoit point qu'on les employât à toutes ces herpes internes. ** 2°. Non-seulement l'art de guérir a commencé par les topiques & par la Chirurgie, mais

* Ceci mérite l'attention de M. P***, s'il réplique à M. L. C.

** M. L. C. prend ici ses suppositions pour des axiomes.

d'Observations. Juin 1755. 391

encore leurs effets sont exposés aux yeux, tandis que ceux des remèdes internes sont livrés à nos seules conjectures; c'est donc aux topiques à donner des lumières sur l'action & l'usage des remèdes internes, & aux habiles Médecins à découvrir dans ceux-ci les analogues à ces topiques, & dans les maladies internes, les analogues aux maladies externes, que ces topiques guérissent; & j'ose affirmer que ces découvertes seroient des plus grandes & des plus utiles qui se soient faites en Médecine. Tel est le but des Mémoires que M. P^{***}. critique. Permettez-moi, Monsieur, de remettre à une seconde lettre le reste de ma réponse à cet habile Médecin.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR;

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur, LE CAT,

A Rouen, ce 19 Avril 1755.



S U I T E

*De la Réponse aux Réflexions critiques
de M. Peffault, insérées dans le Re-
cueil d'Avril.*

Seconde Lettre de M. le Cat à l'Auteur du Recueil, &c.

MONSIEUR,

II. Mon sçavant adversaire, après avoir pré-
ludé contre mon système, comme on l'a vu dans
ma précédente lettre, l'attaque ici dans les
formes.

Je prétends, dans le Mémoire critiqué, que
les liqueurs ne sont que ce que les solides les sont,
& que le réciproque est rare. J'en conclus que la
cause des maladies remonte plus haut que ces
humeurs qui ne sont, pour ainsi dire, que les
servantes des autres puissances. Cela fait pitié à
M. Peffault. *Il n'est pas nécessaire d'être Méde-
cin, dit-il, ni Chirurgien, pour sçavoir que le
chyle est le germe du sang; que celui-ci l'est de
toutes les autres humeurs; &, par une consé-
quence inévitable, si le chyle est vicié, par quel-
que cause que ce soit, ce qui arrive tous les jours,
ajoute-t-il, le sang... & les humeurs... le
seront nécessairement. Donc, &c.*

Comme M. Peffault & tous les sectateurs
des humeurs ne sçauroient me donner aucunes
preuves de cette proposition... qu'il arrive tous
les jours que le chyle se trouve vicié, il me per-
mettra de la lui nier dans toute son étendue. Je

ferai plus, je lui prouverai qu'elle est fautive; & s'il me fâchoit bien fort, j'irois peut-être jusqu'à lui soutenir que le chyle est une liqueur simple, pure, & toujours la même, quelque espece d'aliments que nous prenions, fussent-ils des poisons, tels que ceux avec lesquels s'étoit familiarisé Mithridate.

Les moyens que la nature a mis en usage pour nous donner un chyle pur, simple & exempt de toutes qualités nuisibles, sont : 1^o. un estomac & des sucs dissolvants qui mettent, pour ainsi dire, ces matieres étrangères au creuset, & leur enlèvent, pour l'ordinaire, leur perversité; 2^o. c'est un organe de filtration incapable de laisser passer rien de grossier, rien d'impur, s'il en reste encore au sortir de l'estomac. 3^o. Ce sont des milliers d'houpes nerveuses qui, composant le velouté intestinal, à travers duquel passe cette liqueur, seront sensibles aux impressions fâcheuses de ces matieres, s'il en est, communiqueront au canal intestinal un éretisme qui fermera à ces corpuscules nuisibles l'entrée dans les embouchures lactées, exciteront dans ces mêmes intestins des mouvements qui expulseront ces corpuscules nuisibles avec les matieres stercorales. C'est par une suite de toutes ces précautions si sagement établies par la nature, que le paysan, qui vit d'aliments les plus grossiers, & souvent les plus mal sains, jouit d'un embonpoint & d'une santé autant & plus robuste que l'homme de qualité, qui ne vit que de mets exquis. C'est par cette admirable mécanique, qu'on a vu des gens manger impunément des viandes d'animaux enragés, & en boire le lait. C'est pour ces raisons que, quand on examine le cadavre d'un homme empoisonné, on ne cherche pas l'effet du poison dans son chyle,

mais sur les tuniques de l'estomac & des intestins, parce que l'expérience a appris aux humoristes même, en dépit de leur aveuglement, que c'est sur les solides, sur les houpes nerveuses des organes qu'agissent toutes ces matières nuisibles, & non sur les liqueurs. Les préjugés ont pourtant conduit quelques-uns d'eux à pousser cet examen jusques sur le chyle, mais ils ne lui ont jamais trouvé aucune de ces qualités perverses dont on l'a tant accusé. C'est donc à l'imagination, aux préjugés & à la routine que ces Messieurs se livrent eux-mêmes; & c'est au contraire aux faits & aux observations que nous sommes redevables de nos principes, & que nous avons pour base de notre doctrine.

J'ai dit contre les humoristes que si les maladies avoient leur siège dans les liqueurs, il n'y en auroit aucune locale : elles seroient toutes universelles, parce que la circulation auroit bientôt mêlé les particules dépravées avec toute la masse. J'ai poussé cette preuve dans mon Mémoire jusqu'à la démonstration, & tout homme un peu physiologiste en doit sentir la force.

M. Peffault, qui n'a rien à répondre à de tels arguments, est forcé d'avouer que la maladie locale de cause humorale ne peut s'opérer que par des voies qui nous sont inconnues; mais il prétend que cette obscurité ne doit pas me faire argumenter contre mes propres lumières, & contre la vérité d'un fait, &c.

M. Peffault prend encore ici le change. Mes propres lumières & les faits les plus clairs me disent qu'il n'y a point ou presque point de maladies humorales; & la formation d'une maladie locale par cause humorale, qu'il taxe modestement d'obscurité, je l'appelle par son nom, une

d'Observations. Juin 1755. 395
absurdité, qui porte un coup mortel au système
des maladies humorales.

M. le Cat dira-t-il, par exemple, continue
M. Pessault, que les virus de toute espece....
n'ont aucune prise sur les humeurs ?

Je dirai hardiment que les virus n'ont point
leur siége dans nos humeurs, c'est-à-dire, dans
la masse du sang ; mais dans les esprits. La dou-
leur seule ou l'irritation fait dégénérer une plaie
bénigne en ulcere malin, virulent ; un skirrhe
indolent en cancer ; mais la douleur n'a affaire
qu'aux esprits, aux nerfs. L'animal le moins con-
tagieux, le moins vénimeux, tel que le cheval,
l'homme même, s'il est enflammé d'une grande
colere, acquerra par-là seul un caractère aussi
vénimeux que la vipere, en sorte que ses morsu-
res seront également dangereuses ; mais la colere
& les passions ne sont nullement dans les liqueurs ;
ce sont des modifications particulieres aux es-
prits ; donc le venin, la virulence, les virus ont
leur siége dans les esprits. J'ai prouvé cette vé-
rité fort au long, par rapport au virus de la rage,
dans un mémoire sur cette terrible maladie, &
l'on peut voir dans le Recueil de Mars, p. 183,
ce que j'ai répondu à M. d'Hermont sur le virus
vénérien.

M. le Cat niera-t-il, dit encore M. Pessault,
que les humeurs pèchent & dans leur qualité &
dans leur quantité ? Non ; mais je soutiens que
presque toujours ces défauts viennent de l'état
des solides, & qu'on a tort de s'adresser aux li-
queurs, & d'épuiser celles-ci, pour réparer des
désordres qu'on augmente souvent par cette mé-
prise.

Tous les caractères de dépravation, ajoute mon
sçavant critique, qui s'observent journellement

dans le sang que l'on tire des veines des différents malades, font-ils illusion ?

Illusion toute pure, si l'on regarde cet état comme la cause de la maladie, tandis qu'il en est l'effet. Voyez là-dessus la page 187 du Recueil de Mars dernier. Mais ce qui est de pis, c'est que ces couleurs & ces consistances illusoires du sang tiré font très-souvent des occasions de déployer le charlatanisme le plus absurde & le plus déshonorant pour l'art, comme le plus ruineux & le plus dangereux pour les pauvres malades.

J'ai dit dans mon second Mémoire que si l'air contagieux avoit affaire à nos liqueurs, toute contagion seroit générale, nul homme n'en échapperait, & sur-tout aucun des Médecins qui sont sans cesse exposés à cet air contagieux. La raison démonstrative de cette proposition est que, la contagion humorale est une opération mécanique, toute pareille à celle qu'exerce un marchand de vin qui frélate cette liqueur, ou un droguiste qui mêle dans un mortier des poudres. Le mélange une fois supposé, il est impossible qu'il n'en résulte pas ou un vin frélaté ou une composition qui participe des vertus des drogues mêlées. De même si l'air contagieux agissoit sur les liqueurs, tous les hommes respirants & absorbants cet air; tous les hommes prenant les aliments qui en sont imprégnés, il se mêle nécessairement à leur sang, & ainsi il seroit impossible qu'ils n'en fussent pas tous empoisonnés. Or, le contraire est évident par le fait; & nous qui vivons dans l'air le plus contagieux, qui le prenons en vapeurs sensibles & désagréables, par le nez, par la bouche, par les pores, c'est un phénomène de nous y voir participer. Donc la contagion n'est pas un mélange d'un air infecté avec

nos liqueurs ; elle n'est donc pas une opération tout-à-fait mécanique. Fortifions cette conséquence d'une autre observation. La peur contribue beaucoup à la propagation des maladies , & la fermeté , l'assurance nous en garantit ; mais la peur ou l'assurance ne résident pas dans nos liqueurs , elles sont des modifications de nos esprits. Donc , &c.

A ces raisonnements convainquants contre les humoristes , voici ce que M. P** oppose. *Je ne vois pas , dit-il , quand même la chose se passeroit , comme se le persuade l'Auteur du nouveau système , qu'il pût en tirer une conséquence bien triomphante , attendu que , de quelque façon que se répande un air contagieux , & quelque partie de nous-mêmes qu'il affecte , il doit attaquer indifféremment tous ceux qui le respirent.*

Cela ne peut être vrai que de la contagion purement mécanique ou humorale , adoptée par l'auteur , mais cela cesse de l'être dans le nouveau système , où la contagion ayant affaire aux esprits , & exigeant dans ceux-ci des dispositions à la perversion particulière à telle ou telle maladie , elle ne pourra réussir à opérer cette perversion , par-tout où ces dispositions manqueront , par-tout où une ame forte & généreuse , à laquelle ces esprits obéissent , leur conservera leurs modifications légitimes. Mais , insistera M. P** , ne peut-on pas supposer dans les liqueurs , dans les tempéraments , ces dispositions heureuses & secrètes , qui résistent au miasme ? Dans les liqueurs ? Non , parce que tout mélange capable de gâter le sang de Jacques , gâtera aussi celui de Pierre , comme de l'arsenic délayé dans deux especes de bierre différentes en fera deux breuvages également empoisonnés. Ainsi la comparaison de

l'eau régale, qui n'agit que sur certains métaux, ne peut pas s'appliquer ici. 1°. Parce que le sang de tous les hommes est une matière de même espèce, &, si l'on peut dire, un même métal. 2°. Parce qu'en supposant dans un sang particulier à un tempérament une *disposition heureuse & secrète* à refuser la contagion, ce sujet ne la recevrait jamais. Et cependant on voit tous les jours celui qui a échappé à une épidémie, tomber dans une autre. On ne pourra donc supposer ces *dispositions heureuses* dans les tempéraments, que par l'entremise du fluide des nerfs & des esprits, dont les modifications aussi inconstantes que les passions auxquelles elles servent, tiennent à une substance supérieure aux loix de la mécanique, qui met dans les combinaisons de ces modifications avec les impressions extérieures, des exceptions à ces loix, qui décelent le principe transcendant de ces phénomènes.

Parce que je donne l'empire aux solides sur les liqueurs, M. P** m'accuse de ne point admettre une dépendance réciproque entre ces deux puissances, & il a tort, comme il peut l'avoir vu dans ma réponse à M. d'Hermont, du mois de Mars. Qu'est-ce que seroit un Roi sans peuple? Ce peuple, c'est la masse des liqueurs; ce Roi, c'est le système des solides animés d'esprits. Mais celui-ci en est-il moins souverain, parce que l'autre lui fournit des tributs; n'est-ce point cette contribution même qui établit son empire?

M. P** appelle mon *mystère* le système qui met les maladies dans le fluide des nerfs. Rien de moins mystérieux que cette hypothèse, & tout Physicien qui reconnoît l'empire des solides sur les liqueurs, sera forcé de faire remonter la souveraineté jusqu'aux esprits qui régissent ces soli-

des, puisque ceux-ci privés de leur fluide sont absolument sans aucune puissance. Quant à ce que j'ai placé dans ce fluide le siege de la plupart des maladies, c'est par un raisonnement tout aussi simple & évident.

La mort est l'extinction totale du principe de la vie ; la maladie en est une dépravation ou une extinction partielle. Or, quel est le principe de la vie ? Eh ! quel peut-il être que ce fluide précieux qui est l'instrument du mouvement & du sentiment de tout le genre animal, & qui coule de leur cerveau par leurs nerfs à toutes les parties ? Il ne faut pas mettre bien long-temps son esprit à la torture, pour trouver le mot de cette énigme qui se trouve ensuite éclaircie, démontrée par un grand nombre d'observations contenues dans mon Mémoire.

Vous rentrez, me dira M. P^{**}., dans le système des humeurs ; car ce fluide des nerfs en fait partie.

Ne chicanons pas sur les mots ; j'entends par humeurs la masse du sang ou des liqueurs livrée au torrent de la circulation. Le fluide des nerfs n'est point assujetti à cette servitude ; il a même en partie une plus noble origine. Voyez mon apostille, p. 185 du mois de Mars.

Eh ! pourquoi ne circuleroient-ils pas ces esprits, dit M. P^{**} ?

Je sçais que quelques auteurs ont annoncé cette circulation, mais aucun ne l'a prouvée, & il me semble qu'il s'en faut beaucoup que M. P^{**}. y réussisse. Je suis agréablement surpris que ce sçavant Médecin pense que les membranes sont des développements des extrémités nerveuses, je comptois jusqu'ici cette idée au nombre de ces hardiesses un peu systématiques que je n'ai encore

hasardées que dans mes cours : cette approbation me rassurera ; mais j'avouerai à M. P** qu'après avoir ainsi décomposé une partie des extrémités nerveuses, je n'avois pas poussé cette idée jusqu'à former ensuite de ces membranes des veines lymphatiques qui se chargeassent de porter le fluide nerveux dans les veines sanguines. 1°. Parce qu'il me paroît qu'une extrémité nerveuse épanouie & perdue, pour ainsi dire, en toiles aussi minces que les tissus cellulaires qui composent les couches des membranes, n'est plus capable d'y former des canaux. 2°. Parce que j'ai toujours cru, avec tous les physiologistes, que, comme les veines sanguines ne sont, pour ainsi dire, que la continuité des artériolles sanguines qui se replient ou retournent vers le cœur, de même les veines lymphatiques ne sont qu'une suite des artères lymphatiques revenant sur elles-mêmes ; lesquelles artères lymphatiques, comme tout le monde sçait, sont des subdivisions fort fines du grand arbre artériel, ou du canal de la masse des liqueurs, & nullement du système nerveux. C'est à M. P** à nous faire voir que nous sommes tous dans l'erreur.

Mon habile critique, un peu moins mécontent de moi, depuis qu'il sçait que je mets la cause des maladies dans les esprits, parce qu'il les confond avec les humeurs, n'est plus en peine que de sçavoir *par quel chemin* je conduirai la maladie dans le genre nerveux.

Je réponds en deux mots... *par tous les chemins qui peuvent mener des fluides nuisibles à toucher quelque organe sensible* ; car celui-ci n'est tel, que parce qu'il est rempli d'esprits, qui se trouveront par conséquent affectés par ces fluides nuisibles. Ainsi les organes de la respiration, ceux

ceux des aliments, la surface entière du corps même, & toutes ses houpes nerveuses sont autant de portes ouvertes au contact ou à l'action des fluides contagieux, sans compter ceux qui peuvent vicier nos esprits à la source même où nous les puisons, c'est-à-dire, dans les fluides & dans les divers mixtes de l'Univers. Mais que M. P** n'en conclue point que ces mêmes fluides contagieux feroient sur les liqueurs les mêmes impressions que sur nos esprits ; car je lui répondrai, sans hésiter, que les virus ou les esprits contagieux, n'agissent que sur les esprits ; que les liqueurs sont des substances mortes, insensibles, qui ne sont gueres susceptibles que de coagulation ou de dissolution, &c. Ce qui peut être exécuté par les substances les moins contagieuses, comme le vinaigre, l'esprit de vin, le café, les sels alkalis ; mais qu'elles sont d'ailleurs incapables des impressions du miasme ; &, pour tout dire en un mot, qu'elles pourroient, en plusieurs cas, en être pleines, farcies, infectées ; qu'ils ne nous communiqueroient jamais la moindre maladie, si nous n'avions pas des solides, des organes sensibles, fournis de houpes nerveuses, & d'esprits.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E C A T.

A Rouen ce 22 Avril 1754.



L E T T R E

*De M** D. M. à M. Miffa D. M. P. au
sujet d'une passion hystérique causée
par un vice scorbutique.*

MONSIEUR,

III. La personne qui fait le sujet de cette observation, est fille d'un Marchand, qui, depuis plus de vingt ans, avoit un ulcere à la jambe causé par un abordage. Il croissoit & diminuoit par intervalle, & se dissipoit presque entièrement lorsque le malade avoit soin de se purger souvent & de garder le lit. Mais aussi-tôt qu'il passoit la mer, les douleurs se faisoient sentir, les chairs devenoient noires & molasses, & la gangrene s'étoit mise dans cette partie sur la fin des jours du malade. Il étoit âgé de soixante cinq ans, lorsqu'il devint pere de la personne dont il s'agit ici. Ce même homme avoit un garçon d'un mauvais tempérament, qui fut attaqué pendant sa jeunesse d'une mauvaise teigne à la tête. Une petite vérole & deux rougeoles lui ont rendu une santé meilleure.

A l'égard de la fille, elle eut, dès sa plus tendre enfance, deux fois la rougeole & la petite-vérole volante, & fut attaquée à l'âge de sept ans d'une fièvre maligne accompagnée d'un délire perpétuel qui dura environ quatre mois. Elle avoit alors les gencives gonflées & les dents brûlantes. Ces accidents furent suivis d'une espece d'imbécillité qui s'est enfin dissipé entièrement. Deux

ans après elle eut une petite-vérole des plus malignes, accompagnée d'un transport continuel & très-violent, d'une fièvre ardente, d'une oppression considérable, de la perte entière de la vue pendant 20 jours, d'une enflure universelle sur-tout à la tête & au col. Les pustules plates, noires & menues ne sortirent qu'en partie & avec beaucoup de peine. Depuis cet instant jusqu'à treize ans la vue de la malade a toujours été très-tendre, & cette personne a souffert de grands maux de tête & d'estomac.

On a cru remédier à ces derniers accidents, par les saignées, les purgations, un cautère ouvert au bras, les vésicatoires appliquées à la nuque & aux temples, les pîsannes sudorifiques, &c. Toutes ces choses ont eu un effet contraire. La vue s'est altérée au point de ne pouvoir distinguer les objets. Il est survenu des maux de poitrine, de dos, des élancements & de violents battements dans la tête, & des tintements d'oreilles.

Les regles qui survinrent d'abord en abondance (a) à l'âge de quinze ans, firent espérer que les maux diminueroient, mais on s'étoit flatté en vain. Les engourdissements furent toujours sans relâche. Les maux de poitrine, d'estomac & de tête augmentèrent sur-tout la nuit, & ils redoublaient lorsque la malade avoit pris la moindre nourriture. Il survint ensuite des foiblesses continuelles, sans que la malade perdit entièrement connoissance. Elles ont augmentées pendant trois ans consécutifs. Il seroit impossible de rapporter les différents accidents, les vicissitudes & les

(a) Depuis ce temps, elles ont toujours été irrégulières, & même quelquefois supprimées.

complications singulieres qui arriverent pendant ce temps.

Depuis cinq ans que je vois cette malade, elle est toujours alitée, & ne peut se remuer. On est quelquefois six semaines sans qu'il soit possible de faire son lit. Le mal redouble par intervalles, & devient quelquefois si violent, qu'on croit qu'elle est prête d'expirer. Dans ces accès, qui durent plusieurs jours, la malade perd la vue, les foibleffes l'emportent, le pouls ne se fait plus sentir, la respiration est très-laborieuse, & une pâleur mortelle se répand sur le visage. Les jours qu'elle paroît moins mal, la lumière du jour & celle de la chandelle lui sont insupportables. Elle a quelquefois le visage enflé, ainsi que les bras, les mains, les jambes & les pieds. La plus foible odeur & le moindre bruit augmentent à l'excès le mal de tête qu'elle ressent continuellement. D'ailleurs, tous ses membres sont extrêmement douloureux, & elle sent sur les os une espece de raiement continuel, comme si on les lui gratoit avec du verre. Elle a, d'ailleurs, des picotements & des cuiffons si vives par toute l'habitude du corps, qu'elle s' imagine être sur des charbons ardents. Il lui semble aussi qu'on tire avec des cordes toutes ses extrémités; qu'elle a des cercles qui lui compriment & lui serrent violemment toutes les parties du corps, & des bêtes qui lui rongent les os. Ce sont ses propres expressions.

Les aliments les plus doux lui sont autant de faumures, & quoiqu'elle les prenne en très-petite quantité, ils lui causent souvent des agitations si violentes, que toutes les parties de son corps deviennent extraordinairement roides. Enfin, une légère eau de poulet ou de poulmon de

veau prise à la quantité d'un verre, lui a causé des convulsions terribles ; & si par hasard il se trouvoit une miette de pain, de la grosseur d'un grain de chenevi, elle en étoit aussi-tôt suffoquée, & la respiration lui manquoit. Enfin, elle a été pendant plus de six mois consécutifs sans pouvoir avaler aucune nourriture, de quelque nature & en quelque petite quantité qu'elle fût, ni prendre d'autre boisson que de l'eau pure & froide, encore en rendoit-elle une partie qui étoit extrêmement aigre. Elle n'avaloit par jour de cette eau que trois ou quatre verres qui lui causoient de grandes douleurs d'estomac. Il y a cependant plus de dix-huit mois qu'elle a commencé à prendre un peu de coulis & un peu de bouillon qui lui aigrissent toujours. C'est la seule & unique nourriture dont elle fait maintenant usage.

Ce qui me paroît le plus surprenant, c'est qu'elle a toujours conservé de l'embonpoint. Les chairs de toutes les parties de son corps sont fermes ; son visage est plein, ses joues sont ornées d'un coloris vermeil & naturel, sa voix est assez ferme & peu changée. Ce qui a encore fixé mon attention, c'est que les douleurs sont plus vives la nuit que le jour, & qu'il se forme sur les gencives des tubercules de la grosseur d'un pois, remplis de sang, attachées par une base étroite, qui crevent le matin.

Après avoir donc examiné & combiné de mon mieux tous les accidents que je viens de rapporter, j'ai jugé que cet assemblage bizarre de symptômes pouvoit être caractérisé du nom de passion hystérique, dont la cause me paroît être une partie du virus malin de la petite-vérole qui est resté dans le sang. Ce virus est produit sans doute

par le germe d'un levain héréditaire, soit scorbutique, soit scrophuleux, & peut-être tous deux ensemble, dont les principes se sont exaltés par l'action des vaisseaux. Il en aura résulté une espèce d'humeur, qui s'étant répandue dans toute la masse des humeurs, les aura infectées & corrompues, & aura dérangé toutes les fonctions, telles que les sécrétions & les excrétions, en picottant & en irritant le genre nerveux. Il y a lieu de croire que c'est de là que sont provenus ces mouvements spasmodiques externes & internes, & ces symptômes singuliers.

Après avoir mûrement réfléchi sur toutes ces circonstances, j'ai fait usage alternativement, soit seuls, soit combinés ensemble, des emmenagogues, des antihystériques, des antispasmodiques, des antiscorbutiques, des fondants, des calmants de toute espèce, des poudres tempérantes du Codex de Paris, d'Hoffman, &c. des demi-bains, des bains domestiques, des rafraichissants, tels que les émulsions simples, nitrées, des décoctions de *Nymphæa*, des potions des plus rafraichissantes, avec le sel sédatif, des acidules, des eaux minérales ferrugineuses, des eaux de Balaruc, des céphaliques, &c. Tous ces remèdes ont aigri dans l'estomac, & ont causé immédiatement après avoir été pris, des chaleurs & des agitations étonnantes qui duroient pendant trois & quatre jours, sans que j'aie pu distinguer lequel de tous ces remèdes avoit fait le plus de bien ou le plus de mal. L'aigre habituel de l'estomac, & le défaut total de digestion, me rendoient circonspect sur l'usage des rafraichissants & des acides dulcifiés; mais par un effet extraordinaire, ceux-ci sembloient échauffer comme les esprits volatils.

d'Observations. Juin 1755. 407

Après avoir inutilement tenté toutes sortes de voies, j'ai pris le parti de consulter plusieurs de mes confreres, qui, après avoir examiné l'état de la malade, ont tous approuvé ma conduite, & m'ont engagé à continuer : ce que j'ai fait, mais toujours avec aussi peu de succès.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Ce 2 Avril 1755.



ARTICLE II,

Contenant quelques Observations de Chirurgie.

L E T T R E

De M. Morand, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Professeur d'Anatomie & de l'art des Accouchements ; Médecin ordinaire du Roi de Pologne, Duc de Lorraine.

Sur l'instrument de Roger Roonhuysen, Médecin Accoucheur à Amsterdam.

I. **J**E ne nie point, Monsieur, que l'invention de M. Rigaudeau, Chirurgien, Aide-Major des Hôpitaux du Roi, pour faciliter le passage de la tête de l'enfant, dans les accouchements laborieux, soit digne d'approbation ; mais quoique sa ressemblance avec l'instrument de Roger Roonhuysen soit telle, que l'un & l'autre conviennent dans le même cas, il est néanmoins évident que celui du Médecin accoucheur d'Amsterdam est bien supérieur. Il suffit d'envisager le cas particulier auquel ils sont applicables, pour n'être pas en balance à cet égard, puisque celui des deux moyens, par lequel on exécutera plus parfaitement ce que l'on se propose, sera celui qui méritera la préférence. Je ne trouve pas ces deux objets essentiels établis assez précisément,

pour l'un ni pour l'autre de ces deux instrumens, d'où il résulte, à mon avis, que leur utilité qui est réelle, est bornée à un seul cas, est étendue mal-à-propos à d'autres auxquels ils ne conviennent pas si bien, ou peut-être aucunement. Il n'est pas difficile, d'après ce qui a été publié sur le secret de Roonhuysen, & en voyant cet instrument, de décider son application, néanmoins il reste toujours à désirer que ce détail eût été donné par l'Auteur lui-même, il l'eût sans doute mieux développé que personne.

A en juger, sur-tout par l'observation de M. Rigaudeau, il sembleroit que tout enclavement indique l'application de son instrument, ou du secret de Roonhuysen, n'est-ce pas avoir ou exprimer une fausse idée de l'effet de ces deux inventions, ne feroit-ce pas non-seulement chercher mal-à-propos à hâter le travail, mais se conduire par une routine marquée au coin de l'ignorance, en confondant ensemble des cas bien différents, quoique les mêmes en apparence, puisque les enclavements peuvent aussi différer par le degré.

Il sera aisé de juger des circonstances dans lesquelles on doit appliquer le secret de Roger Roonhuysen, & l'invention de M. Rigaudeau, en rapportant ces moyens dans la classe d'instrumens dont ils sont véritablement une espèce, je veux dire les forceps.

Tous ceux qui ont quelque connoissance dans la partie des accouchemens, savent que les tenettes, que je viens de nommer, ne doivent pas être employées dans tous les cas où la tête d'un enfant se trouve enclavée : il est certaines occasions dans lesquelles une seule branche de ces tenettes peut être d'une grande

utilité , sans être obligé d'introduire la seconde branche , quand il s'agit uniquement de changer la situation de la tête d'un enfant : par exemple lorsque la face du fœtus est trop avancée vers la partie supérieure , ou vers la partie inférieure , une seule branche peut suffire pour amener promptement la tête dans une situation convenable & naturelle , sur-tout dans une femme qui auroit déjà eu des enfants , ou dont les parties relâchées sont disposées par quelque cause que ce soit à prêter.

C'est là précisément le cas d'appliquer l'instrument de Roonhuysen , c'est précisément l'effet que M. Rigaudeau a procuré , dans plusieurs accouchements avec la spatule , au lieu de se servir d'une branche de forceps , qu'il n'avoit pas sous sa main , ou de l'instrument qui n'étoit alors connu que sous la dénomination de secret de Roonhuysen.

L'utilité directe de ces moyens ne regarde visiblement que les accouchements laborieux , dans lesquels il n'y aura qu'une portion de la tête descendue dans la cavité du bassin , qui se trouvera enclavée.

La configuration de l'instrument de Roonhuysen , (auquel seul je m'attache dans ce moment ,) fait sentir que dans ce cas , on fera sûr de hâter la délivrance d'une femme en travail , en levant légèrement & également le dehors de l'instrument , en même temps qu'on pressera un peu , de manière qu'on l'attire à soi , avec les précautions & les attentions requises.

Mais si la tête d'un enfant engagé au couronnement , se trouve véritablement enclavée entre les os du bassin , & exactement serrée de toute part , de manière que le gonflement général , occasionné par la pression continue , re-

treccisse davantage les passages de la mere, & rende la résistance plus insurmontable, l'instrument de M. Rigaudeau, & même celui de Roonhuysen, seront infructueux, n'étant point faits ni l'un ni l'autre, pour saisir, ou pour embrasser la tête, & étant dans ce cas, indispensable de dilater l'orifice de la matrice.

Je ne vois rien de mieux alors, pour faire cette dilatation, comme il convient en pareil cas, que le tire-tête de M. Levret, qui n'est point comme quelques personnes le nomment, un forceps; à la vérité ce n'est pas précisément au déclavement de la tête d'un enfant, dont le corps est enfermé dans la matrice, qu'il l'applique, mais l'Auteur lui-même lui donne, avec raison, cet usage commun avec le forceps; & je pense que dans certaines occasions, son usage est aussi plus avantageux.

Il faut donc avant que de se servir de l'instrument de Roonhuysen, s'assurer de la position de la tête, comme dans tout les cas, où l'on juge nécessaire l'application des forceps, mais principalement examiner si l'enclavement est véritable & entier.

Vous n'exigerez pas de moi, Monsieur, un parallele étudié des deux instruments, qui font l'objet de ma réponse à voir lettre. Je ne doute pas que M. Rigaudeau n'adopte celui du Médecin, Accoucheur d'Amsterdam. Les succès que le Chirurgien François a tirés de sa première invention, feront toujours honneur à sa présence d'esprit: c'est la plupart du temps, dans cette source que le génie du Chirurgien puise ses idées. Il y trouve des moyens souvent fort simples, auxquels les malades sont quelquefois redevables de leur salut: c'est sans doute à l'aide de pareil don de la nature que Mr. Rigau-

deaux a imaginé dans un cas urgent, l'instrument dont il a donné la description, ayant eu besoin de suppléer à ceux qu'il pouvoit desirer, pour terminer en peu de temps un accouchement laborieux.

La simplicité de cet instrument ne peut servir de prétexte à aucune sorte de restriction, sur les éloges dûs à cette invention, ou pour diminuer l'attention que l'on doit faire aux avantages qu'il a procurés : petit-on trop desirer que les mains des habiles accoucheurs que nous avons en France, ne soient jamais armées de machines plus compliquées & plus effrayantes.

L'application des mécaniques à l'art des accouchements, m'a toujours paru d'autant plus à craindre, que le plus grand nombre d'accoucheurs ne sont pas d'accord entre eux sur l'usage, sur l'espèce de ces moyens; quelqu'ingénieux qu'ils puissent être, leur usage en est-il justifié, en sont-ils plus sûrs, quoique proposés avec confiance, & employés avec encore plus de hardiesse ? cela n'est pas difficile à décider.

Pour moi, Monsieur, je n'ai pu jusqu'à présent m'empêcher de regarder la plupart des instruments recommandés pour seconder l'art, dans cette partie de la Chirurgie, que comme des moyens pleins de danger, & indignes de gens habiles. Hippocrate, ce pere de la Médecine, si religieux & si exact, regarde d'un œil encore bien plus sévère, ces curationes par machine. Vous pouvez voir, Monsieur, jusqu'où Langius a poussé la sincérité, en condamnant la facilité avec laquelle on se détermine à prendre en main des instruments; jusqu'où un auteur célèbre, Mercurialis, porte la délicatesse

sur cet article. Vous savez combien M. la Motte se plaint amèrement du triste & malheureux succès dans l'emploi des instruments, ce qui lui donne sujet de se louer de n'avoir jamais mutilé aucune partie de l'enfant. Voyez le célèbre Deventer, écoutez-le s'élever d'une manière digne d'éloge, contre de pareilles extrémités. Il rejette indifféremment tout instrument, & veut que tout accouchement quel qu'il soit, se termine avec la main seule. Cette question a été plusieurs fois agitée dans nos écoles, la thèse soutenue en 1732, sous la présidence de M. Lemery *, est un morceau digne de l'attachement intégral de la Faculté, aux oracles des premiers princes de la Médecine. Viardel, en conseillant à tous les accoucheurs de ne se point servir de crochets, ni autres instruments de fer, répète que la main est le premier & le plus utile de tous les instruments, pour aider la nature, dans les cas les plus difficiles; il l'a voit éprouvé lui-même, il faisoit des miracles avec ses doigts.

Mais, me direz-vous, on ne sçauroit être trop riche en différents moyens; cela est incontestable: mais uniquement de ceux qui sont opérés par la main seule, ou par le génie. C'est en vain qu'on objectera encore qu'il n'y a qu'une main consommée dans l'usage de chacun de ces instruments qui puisse en tirer avantage, que quiconque sçaura s'en servir sans préjugé, conviendra de la sûreté de leur application. N'est-ce pas avouer tout uniment, qu'avant que d'être habitué au maniment de ces instruments, il y aura des

* *An in partu difficili manu potius quam instrumentis utendum? Aff.* Elle a été soutenue depuis plusieurs fois, sous ce titre. *An in partu difficili, sola manus instrumentum? Aff.*

dangers & des inconvénients, & n'est-ce pas faire disparaître tout le mérite de ces moyens ; d'ailleurs, Monsieur, n'ont-ils eu des suites funestes qu'entre les mains de gens mal-adroits & peu habiles ? Ne voyons-nous point que Portal s'étant servi du crochet pour extraire la tête d'un fœtus, qui étoit resté dans la matrice, déchira cet organe : après l'exemple de ce grand homme & de quelques autres, est-on fondé à prétendre que les effets fâcheux qui arrivent souvent dans l'emploi des instruments, ne tombent pas sur le défaut de l'instrument, mais sur la faute de la main qui le dirige.

Ne me taxez donc pas de préjugé, Monsieur, si quelqu'ingénieuse que puisse être la construction du grand nombre d'instruments, introduits dans la pratique des accouchements, quelque spécieux que puisse être le prétexte dont on couvre leur usage, je refuse constamment de me familiariser avec des secours aussi violents ; en regardant comme un abus l'émulation & le génie, qui semblent dominer aujourd'hui pour seconder la nature dans les accouchements, par des machines. C'est une satisfaction pour moi d'avoir pour collègues dans mon sentiment de célèbres auteurs, anciens & modernes. Cette association me fait négliger la manière dont quelques praticiens, inventeurs ou partisans de différents instruments, traitent ceux qui se soulèvent contre l'application des mécaniques, dans l'art des accouchements. Aussi, Monsieur, sans prétendre decrier la pratique de gens plus éclairés que moi, ni en offenser aucuns, je n'ai pas fait difficulté dans mon cours public sur cette matière, de m'arrêter à ce point capital, concernant les accouchements laborieux : quoique je n'aie que des auditeurs auxquels l'appli-

l'usage de ces moyens n'appartiennent pas : j'ai cru néanmoins de mon sujet, & du devoir de ma place, de leur faire sentir tout au moins l'inutilité de ces secours, afin que ne se reposant point mal-à-propos sur ces cruelles ressources, ils soient obligés de faire usage de tout ce qu'ils peuvent réunir de présence d'esprit, d'habileté, pour imaginer des moyens équivalents, de suppléer avec leurs mains dans beaucoup de cas, à l'usage des machines & des instruments.

Le secret de Roger Roonkuyfen est néanmoins du nombre des instruments sur lesquels j'ai cru devoir suspendre mon aversion, pour tout ce qui porte le caractère de ferrement. L'utilité réelle dont il est dans l'espèce d'enclavement auquel il est applicable, & qui arrive assez fréquemment, étant une raison pour ne pas le proscrire trop légèrement de la pratique, j'ai travaillé, & je crois avoir réussi à en faire un instrument plus avantageux à certains égards, & qui n'inspire pas l'effroi attaché nécessairement à tout ce qui est d'une matière aussi dure, aussi sèche que le fer ou l'acier, quelque fins ou polis qu'on puisse les supposer : cette perfection ou cette correction consiste à le faire d'ivoire. Il y a environ un an que j'en ai parlé dans mon cours public, & que je devois en montrer un que j'avois commandé. Il est aisé de sentir la différence de ce changement, qui est peu de chose en lui-même. L'ivoire aussi flexible que le fer, & peut-être davantage, est toujours bien plus lisse & bien plus doux ; il n'a pas besoin d'être garni dans aucune occasion, il glisse bien plus facilement, & étant plus léger, est plus susceptible d'être manié, avec la légèreté convenable.

D'ailleurs, j'ai suivi en tout les proportions de l'instrument de Roonhuysen, vis-à-vis duquel celui de M. Rigaudeau perd beaucoup par le manche qu'il y a adapté. Premièrement, il ne sert qu'à embarrasser la manœuvre dans les cas où l'on seroit obligé de lever considérablement cette partie de l'instrument en approchant du ventre.

Secondement, il ôte à cet instrument l'avantage de pouvoir être appliqué selon les circonstances, par l'une ou par l'autre extrémité.

Le sieur Fauvel, expert, reçu à S. Côme pour les hernies, connu par l'invention des bandages extrêmement avantageux, à pelotte d'ivoire, a réussi parfaitement à me travailler en ivoire l'instrument de Roonhuysen. Je ne doute pas que ceux qui auront connoissance de ce changement fait à une machine aussi utile, ne laissent maintenant de côté celles qui seront de fer *. Il fera toujours vrai de dire qu'une main industrieuse & exercée, y seroit peut-être quelquefois substituée plus heureusement, vu que les instruments les plus parfaits ne viendront jamais au point de faire plus facilement & plus sûrement ce que l'on fait avec les mains, & que les différentes situations de la mere en travail, sont capables d'aider considérablement le plus grand nombre des accouchements laborieux. Ce principe admis des praticiens, l'est encore davantage parmi les femmes sauvages du Canada, à en juger par ce qu'elles ont coutume de faire en pareil cas. M. Salerne, Médecin à Orléans, me fit part, il y a quelques mois, de parti-

* On en trouvera toujours chez le sieur Fauvel, ils sont travaillés avec le dernier soin, & sur un très-bon modele : il demeure rue de la Harpe.

ularités fort curieuses à ce sujet, que lui avoit écrites M. Gaultier, Médecin à Quebec : » Les » femmes sauvages accouchent toutes debout ou » étant à genouil ; & quand l'enfant ne vient pas » avec facilité, elles se font suspendre par dessous » les aisselles à un arbre, & par les différents » mouvements qu'elles se donnent, elles par- » viennent à faire sortir l'enfant.

» Il est à remarquer : 1^o. Qu'il n'y a point par- » mi elles de femmes ni d'hommes qui accou- » chent : 2^o. Qu'elles accouchent toutes seules : » 3^o. Qu'aussi-tôt qu'une *Sauvagesse* est accou- » chée, elle prend elle-même son enfant, va le » laver à la riviere ou dans un lac, aussi-tôt qu'il » a vulejour, & cela l'hiver comme l'été, quel- » que rigoureux que soit le froid qui est quelque- » fois jusqu'à 27 degrés au dessous du terme de la » glace. Il ne paroît pas que la mère soit incom- » modée de sortir de sa cabane aussi subitement, » & que l'enfant souffre d'être lavé en naissant, » dans une eau glacée. Nous avons beaucoup de » Canadiennes & d'Acadiennes, qui accouchent » bien comme les *Sauvagesse*s, mais qui ne vont » point laver leurs enfants à l'eau glacée; sur quoi » il est à observer, que presque tous ces accou- » chements sont heureux : la raison qu'on en peut » donner, ajoute M. Gaultier, » c'est qu'on » laisse opérer la nature doucement. Pourquoi » faut-il, Monsieur, que la nature, cette mere » commune, soit traitée, soit aidée différemment » dans les campagnes que dans les villes policées ? » Si dans les villes, elle est plus amie des soins & des » précautions, en sommes-nous plus heureux ; ses » vues en sont-elles secondées avec plus de succès ?

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement,

Monsieur, &c.

L E T T R E S

Sur les premiers succès de l'Extraction des Cataractes, imaginée & pratiquée par l'Oculiste du Roi Très-Chrétien.

Ire L E T T R E

De M. Rémon de Vermale, Conseiller, Premier Chirurgien de l'Electeur Palatin, ci-devant Chirurgien Major de Vaisseaux & de la Nation Françoisé à Tripoli, & Associé de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris.

A M. le Baron de van-Svietten, Premier Médecin de leurs Majestés Imperiales.

M O N S I E U R,

II. La vénération que l'on doit aux grands hommes, m'a toujours fait chercher avec empressement les occasions de leur rendre hommage. Je ne sçaurois m'en acquitter mieux, qu'en soumettant à votre juste discernement une nouvelle méthode d'opérer les cataractes, digne de la curiosité des Sçavants, & qui peut d'ailleurs devenir très-utile à la société. Vous en jugerez, Monsieur, en lisant la copie que je joins ici, de la première lettre que j'ai écrite sur ce sujet à M. de Chicoyneau. Si elle a le bonheur de vous plaire, je prendrai la liberté de vous faire passer la suite, &c.

L E T T R E

De M. Remon de Vermale , à M. de Chicoyneau , Conseiller d'Etat , & Premier Médecin du Roi de France.

M O N S I E U R ,

Personne ne sçauroit disconvenir que la science chirurgicale ne trouve toujours ses brillantes ressources dans le génie de ceux qui la cultivent. M. Daviel , persuadé , comme nous , depuis long-temps , que le crystalin n'étoit point absolument nécessaire à l'organe de la vue , & qu'il étoit la cause matérielle des cataractes , a mûrement réfléchi sur la variété des circonstances de l'opération qu'on emploie ordinairement pour guérir ces sortes d'infirmités , & il a cru ne devoir pas soumettre trop légèrement sa raison à l'autorité de ceux qui l'ont précédé avec quelque réputation.

Sa défiance , les écueils qui l'ont fait échouer quelquefois , & ses réflexions bien méditées , viennent enfin d'allumer un nouveau flambeau qui éclairera plus sûrement nos yeux incertains , jusqu'à ce jour de pouvoir conserver la lumière , qu'ils recevoient de l'art avant la nouvelle méthode que ce fameux Oculiste a imaginée , & mise depuis peu en pratique avec beaucoup de succès.

Quelque prévenu que je puisse paroître , Monsieur , en faveur de l'extraction du crystalin , connoissant néanmoins la délicatesse & la con-

nexion des divers organes qui composent la partie sur laquelle on doit la pratiquer, je ne le ferai jamais assez pour me persuader qu'elle ne soit point susceptible d'accidents. Je crois au contraire qu'il en est que le malade, l'aide-Chirurgien, & l'Artiste même, peuvent occasionner. M. Daviel en est également persuadé; mais il est très-attentif à les prévenir, & en état de les éviter, puisque dans vingt-trois extractions qu'il a déjà faites, aucun mauvais succès ne l'a point encore mortifié.

Cette nouvelle méthode rassemble une infinité d'avantages, & quoique j'en connoisse tout le mécanisme, permettez-moi, Monsieur, de le passer actuellement sous silence, pour ne pas priver l'Auteur de la satisfaction qu'il aura de la donner bientôt au Public, en forme de Dissertation, en lui consacrant le fruit salutaire de ses applications & de ses veilles.

Pour moi, content des réponses que M Daviel a faites à mes objections, & d'être l'un des plus zélés admirateurs de ses succès, je ne dissimulerai point combien je suis surpris de ce que parmi tant d'habiles gens qui l'ont devancé, il ne s'en soit trouvé aucun qui ait fait connoître, ou du moins conjecturer l'absolue nécessité d'expulser hors du globe de l'œil un corps devenu étranger par sa métamorphose.

Je me rappelle néanmoins d'avoir oui dire que feu M. Mery, Chirurgien très-célebre, en avoit eu quelque légère idée *, mais j'ignore qu'il se soit mis en état de la mettre en pratique; retenu peut-être par des obstacles qu'un préjugé suggere,

* Voyez l'Histoire de l'Académie des Sciences, année 1707, pag. 24.

& que la prudence fait souvent regarder comme insurmontables ; préjugé qui séduit encore la plupart des Praticiens de nos jours , parce qu'ils sont sans doute intimidés (*).

La gloire de cette découverte étoit sans doute réservée à M. Daviel , qui par cette nouvelle méthode met les malades , non-seulement à l'abri d'une très-grande partie des accidents consécutifs annexés à l'opération ordinaire ; mais encore des alternatives dont cette simple translocation du crystalin n'est que trop souvent suivie.

M. le Baron de Sickingen , ancien Grand Chambellan de S. A. S. l'Electeur Palatin , nous en fournit un exemple trop récent , pour ne pas vous le citer. Il sert d'ailleurs à confirmer l'observation du feu célèbre M. Petit , insérée dans le Traité de la Cataracte , de M. Brisseau le fils , (*pag. 165. & suiv.*) & à constater la nécessité de l'extraction.

M. Heister semble avoir remarqué que l'Oculiste Anglois avoit cette même idée. (J'ai appris , dit-il , par un ami que j'ai en Angleterre , que Teylor se vante de pouvoir extraire une cataracte , quand même elle seroit logée derrière l'uvée , par le moyen d'une incision faite à la cornée ; mais je n'ai pu sçavoir encore s'il est en état de s'acquitter d'une si magnifique promesse. *Voyez ses Inst. Chir. Tom. 1. pag. 615. & le Diction. Univ. de Medec. Tom. 3. pag. 140.*

Si Teylor eut été véritablement persuadé de la nécessité de cette extraction , il l'auroit certainement tentée , & pour peu que le succès l'eût favorisé , il n'auroit pas manqué de s'en faire honneur dans les divers écrits qu'il affecte de répandre.

(*) La prudence , dit M. Rolin , par trop de précaution dégénere en crainte , & le courage par trop de hardiesse en témérité. Il faut donc garder un sage tempérament qui consiste à être autant circonspect dans les projets qu'attentif dans l'exécution.

Ce Seigneur, ayant fait consulter plusieurs Oculistes, sur une cataracte qui se formoit à l'œil gauche depuis nombre d'années, & ayant reçu leurs avis, notamment celui de M. de Chamsereux, qui faisoit connoître la dure nécessité d'attendre un plus parfait degré de maturité, se soumit avec beaucoup de patience à la durée de son aveuglement.

Au mois de Mai 1746, le malade se crut au moment désiré & en état d'encourir les événements de l'opération ordinaire, qui lui fut faite par des mains inexpérimentées; aussi verra-t-on, dans mes Consultations Medico-Chirurgicales, que le succès ne répondit point à l'attente. De sorte qu'il se vit obligé de se soumettre à une alternative, qui fut pratiquée sept mois après par M. Hilmair. Cet Oculiste fut en quelque façon plus heureux que son prédécesseur.

M. de Sickingen se trouva soulagé: il eut même la satisfaction de pouvoir dans la suite lire les gazettes à l'aide des lunettes. Sa vue se conserva à peu près dans cet état, pendant environ trois années consécutives; mais malgré ce préjugé d'une guérison parfaite, le crystalin abattu se déranger, & sembloit vouloir reprendre son premier gîte. Ce désordre fut annoncé par une ophthalmie assez considérable, qui se manifesta dès les premiers jours du mois d'Avril dernier, & se soutint si vivement qu'on la crut indomptable.

Elle fut en effet d'autant plus longue & rébelle, qu'on n'en reconnut pas d'abord la cause matérielle, & le malade se vit bientôt privé d'une vue qu'il croyoit avoir recouvrée pour le reste de ses jours. Je fus enfin consulté, & je trouvai l'œil fatigué & offusqué, tant par la présence du crystalin remonté, que par la viscosité du sang & des

liqueurs arrêtées dans les vaisseaux de la conjonctive d'un tempérament très-goutteux. Je conseillai quelques saignées, des colires, des fomentations résolutives, un régime convenable soutenu par des minoratifs & des lavements réitérés dans le besoin; mais mon emploi & l'absence de la cour ne me permirent pas de suivre cette maladie, qui fut traitée par Messieurs le Docteur Reisch & le Chirurgien Major du Regiment du Prince Charles*.

M. Mauchart, très-habile Médecin, & Professeur à Tubinge, fut appelé, & resta dix à douze jours auprès du malade, pendant lesquels il combattit méthodiquement cette ophthalmie, qu'il trouva d'abord, m'a-t-il écrit, » sèche, » légèrement inflammatoire à tout le blanc de » l'œil, avec un petit réseau de vaisseaux capillaires sanguins répandus au-delà du cercle de » la cornée. Le malade souffroit beaucoup de la » moindre impression de la lumière, des élan- » cements vagues, & ordinairement périodiques, » se faisoient sentir, sur-tout la nuit, à la tempe » gauche, avec une espèce de migraine, qui occupoit ce même côté.

» On ne remarquoit point d'inflammation aux » paupieres, ni de tumeur au globe de l'œil, » l'iris & la prunelle ne montroient rien que de » naturel, *quoique la vue de cet œil fût un peu* » *trouble.* L'œil droit avoit conservé l'état où il » étoit avant l'ophthalmie du gauche; le pouls, » plein & robuste, alloit quelquefois plus vite; » l'appétit étoit excellent, & les constipations » habituelles ne cédoient qu'aux lavements do- » mestiques donnés de temps à autre.

Dans la consultation qui fut tenue par ces Messieurs, on conclut, » que cette ophthalmie » externe avoit néanmoins son siege dans les » membranes vasculieuses & nerveuses internes, » & à l'état desquelles on crut devoir attribuer » les élancements passagers, les souffrances de » l'œil, & sa grande sensibilité à l'impression » d'une quantité de rayons d'une lumiere obliquement dirigée, & que cet œil, ci-devant » aiguilléré & fatigué par deux opérations laborieuses, qui lui avoient attiré de longues inflammations, jointes à l'atonie & à la foiblesse » d'un âge de plus de soixante-dix ans, pouvoit » d'autant plus aisément se prêter à quelqu'impression goutteuse, qu'une goutte habituelle, » rallentie ou supprimée paroissoit irréguliere & » presque remontée.

De sorte que le pronostic & la cure furent fondés sur cette æthiologie. » Ainsi, pour relever » l'esprit abattu du malade, on le flatta que l'œil » prendroit bientôt un meilleur train, sur-tout » quand on viendrait à bout de lui procurer un » accès de goutte réglée. Dans ces vues on travailla d'abord à détourner la fluxion, à résoudre la stagnation, à absorber les sels acides & volatils, & à leur procurer une pente vers les urines, & une détermination aux extrémités, » pour y former la goutte, afin de pouvoir redonner le ton nécessaire aux parties affoiblies.

» On employa les doux purgatifs, composés » de magnésie & du sel de sedlitz, qui furent repetés de temps à autre. On n'oublia pas les lavements domestiques, la saignée du pied, les sangsues à la tempe & derriere l'oreille gauche, les colires résolutifs, tantôt secs & tantôt humides, les dissolvants modérément af-

d'Observations. Juin 1755. 425

» tringents, des sachets secs adoucissants, réso-
» lutifs & aromatiques, qui furent bientôt sup-
» primés, parce que leur odeur devenoit incôm-
» mode. Ensuite on frotta le dehors des paupieres
» avec l'esprit de fourmis, l'eau de carboucle,
» & un peu de baume de schaver.

» Les cataplasmes de moëlle des pommes ai-
» greletes, cuites sous la cendre & mêlées avec
» du safran, du succin préparé, de l'antimoine
» diaphorétique, & quelques grains de camphre,
» furent appliqués, souvent répétés, & joints à
» l'onguent de tutie, mêlé avec quelques grains
» d'hæmatite préparée, modiquement chauffé,
» pour le rendre coulant, & l'instiller au-dedans
» des paupieres. Voilà les topiques qui ont le
» mieux réussi.

» On employa intérieurement, l'elixir *flacig.*
» *Claud. gut. xxxx*, avec une infusion des racines
» de sarsapareille, *squin. fol. beton. chamæd.*
» *flor. paralys. & anis. stellat.* dont le malade
» prenoit trois doses toutes les vingt-quatre heu-
» res, & en continuoit l'usage pendant huit jours,
» & tout cela dans l'espérance de provoquer la
» goutte, & d'en précipiter la matiere par les
» urines.

» Le régime fut réglé en supprimant le vin de
» Bourgogne, & quelques plats du dîner. Une
» soupe devoit satisfaire pour le souper, & le ma-
» lade devoit avoir l'attention de ne pas se serrer
» le cou, & de tenir, autant qu'il seroit possible,
» la tête élevée.

» L'effet de tous ces remèdes fut d'abord très-
» variable, l'inflammation de la cornée s'éva-
» nouit vers la fin, & celle de la conjonctive
» diminua si considérablement, qu'il en resta
» fort peu vers la partie inférieure du globe ;

» l'impression de la lumière en devint plus sup-
» portable, & la vue de l'œil affecté beaucoup
» plus éclairée, les élancements furent moins
» fréquents, les urines plus colorées & chargées
» d'un sédiment blanc; mais la goutte ne voulut
» point paroître.

» Les premières nouvelles qu'on me donna
» après mon départ furent assez satisfaisantes,
» puisqu'on me marquoit que la rougeur étoit
» entièrement dissipée, & qu'il n'étoit plus ques-
» tion d'élancements; mais que les éblouisse-
» ments paroissoient quelquefois plus ou moins
» sensibles.

» Cet état prit bientôt après une autre face;
» l'ophthalmie reparut, & on forma un cautère
» au bras gauche; on ajouta aux colires des as-
» tringents légèrement repercutifs, & à la fin je
» consentis à l'usage d'un onguent de précipité
» rouge, appliqué en petite quantité sur la pau-
» pière supérieure & au grand angle; mais on ne
» me fit aucun rapport de son effet.

Voilà le précis de la lettre dont M. Mauchart
m'a honoré le 29 du mois dernier.

Quatre jours après son départ de Manheim, le
malade fut, » continue-t-il, surpris d'un vio-
» lent accès de fièvre, qui se termina par une
» douce transpiration, suivie le lendemain d'une
» diarrhée, accompagnée de quelques légères
» douleurs de colique vers la région ombilicale,
» qui céda aux lavements & aux purgatifs. M.
» Mauchart, étayé du sentiment d'Hippocrate,
» S. VI. §. 17. auroit souhaité que cette diar-
rhée se fût plus long-temps soutenue; mais je
doute, qu'en contribuant au rétablissement de
la santé du malade, elle eût pu s'opposer aux
froissements que le cristallin occasionnoit, & qui

avoit déjà passé dans la chambre antérieure de l'humeur aqueuse; après avoir vraisemblablement excité tous les désordres ci-devant détaillés, & auxquels la goutte pouvoit néanmoins avoir ajouté.

Vous venez de voir, Monsieur, par la lettre de M. Mauchart; que M. de Sickingen étoit accablé d'ophthalmie depuis le mois d'Avril, lorsque M. Daviel arriva ici. Le malade, en ayant été informé, me fit prier de le lui amener, & son infirmité n'étant plus un problème, l'extraction fut proposée & faite le lendemain dix-neuf Octobre, pour profiter d'un calme apparent, qui subsistoit depuis quelques jours.

Le malade fut assez bien pendant les deux premiers jours; mais le mercredi 21 au soir, il se plaignit de quelques douleurs lancinantes & momentanées à l'œil opéré; elles furent même accompagnées d'un pouls légèrement fréquent, malgré deux saignées qu'on avoit faites après l'opération. Ces douleurs se faisoient sentir vers la tempe & à la partie latérale gauche de la tête. Il parut aussi un peu de gonflement à la conjonctive, & le malade passa la nuit dans un état assez inquiet; mais il fut fort tranquille le lendemain. La cornée parut toujours assez brillante, excepté vers les bords de la solution. De sorte que l'absence des douleurs punitives, de la mauvaise haleine & de la sécheresse de la langue, sembloit assurer l'heureux succès de cette opération, dont feu MM. de S. Hyves & Petit ont donné des exemples, quoique différemment pratiqués.

L'œil ayant été (le 22) fomenté avec une décoction émolliente & résolutive, le malade passa la nuit fort tranquillement, les lavements n'ayant pas été oubliés, eu égard au tempéra-

ment goutteux , & aux constipations qui en résultoient.

Le vendredi (23) le malade se trouva beaucoup mieux ; la rougeur de la conjonctive parut sensiblement diminuée ; le nuage des bords de la cornée se dissipoit également , & on ne remarquoit plus d'émotion au poulx ; ainsi le repos de la nuit fut assez bon & suivi.

Le lendemain l'œil se trouva infiniment plus allégé , la langue toujours mollete , vermeille , l'haleine douce , & les douleurs latérales de la tête moins fréquentes ; de sorte que le (25) la cornée transparente parut beaucoup plus claire & plus brillante , la conjonctive moins colorée , la suppuration des tubes divisés très-légere , & louable ; mais quelques douleurs momentanées se firent encore sentir vers le derriere de la tête , un peu latéralement à gauche , & le malade sentit couler quelques larmes sans en être incommodé. On employa dans la suite des fomentations résolutives , parce que la conjonctive paroissoit toujours un peu gonflée , légèrement rouge , & humectée par des larmes assez douces pour ne pas augmenter le désordre actuel.

Le malade parut successivement de mieux en mieux : cependant , tantôt plus & tantôt moins tranquille du côté des douleurs momentanées à la tête , que M. Mauchart avoit déjà remarquées , & qu'on ne pouvoit vraisemblablement attribuer qu'à l'atonie des parties d'autant plus susceptibles d'agacement & d'engorgement , qu'elle n'étoit qu'en apparence dissipée , lors de l'extraction du cristallin , qui n'a rien eu jusqu'à ce jour de mortifiant , puisque le malade apperçoit déjà une canne , de laquelle il distingue le corps , le pommeau & le cordon ; quoique M. Daviel , crai-

gnant l'effet des désordres primitifs, ne l'eût pas flatté affirmativement, qu'il verroit distinctement de cet œil, déjà mal traité, tant par deux opérations inutiles, que par les froissements d'un reste de crysalin remonté, & qui s'est trouvé plus ou moins dur & angulaire : froissements qui, sans contredit, n'ont pas peu contribué à l'ophthalmie rébelle, qui retenoit depuis sept mois le malade reclus dans un coin de son cabinet, & qui aura vraisemblablement la douce satisfaction de rentrer bientôt dans le grand monde.

Cette observation & celle du célèbre M. Petit, ne sont pas les seules qu'on pourroit alléguer, pour prouver l'imperfection du simple abaissement des cataractes, & l'incertitude de ses succès. Un aveu sincere de la part des plus habiles Oculistes, multiplieroit certainement à nos yeux les écueils où ils ont tous très-souvent échoué. M. Daviel, en étant persuadé par ses propres expériences, a cherché le moyen de les éviter, & il croit être parvenu à son but par l'extraction du crysalin hors de la chambre postérieure. Je vais, Monsieur, vous en rapporter des exemples, dont j'ai été témoin assidu, afin que vous puissiez apprécier les avantages de cette nouvelle méthode, & en dire votre avis, qui l'assurera ou la privera de la confiance qu'elle semble devoir attendre du Public.

Rien n'est plus propre à perfectionner certaines sciences, & à détruire les préjugés, que la réflexion sur les événements fâcheux. En effet, si les Pilotes n'avoient jamais rencontré des écueils, se feroient-ils avisés d. chercher d'autres routes pour les éviter ? Non sans doute. Cependant leur exemple n'est pas toujours suivi ; car combien de fois n'a-t-on pas échoué dans le traitement

des maladies des yeux, sans qu'on se soit appliqué à chercher d'autres méthodes pour perfectionner cette partie de la Chirurgie, abandonnée, pour ainsi dire, à la témérité de quelques empiriques ?

Les grands hommes qui l'ont néanmoins cultivée, ne se sont jamais écartés de la route commune ; aussi n'ont-ils répandu de clarté que sur la cause matérielle des cataractes, sans approfondir la manière d'en délivrer les malades. Le cristalin souvent remonté, & passé dans la chambre antérieure de l'humeur aqueuse, & même au moment de l'opération, (comme il arriva en 1708 (*) à M. Raussin, Chirurgien Major de Cambrai,) sembloit suggérer la route que la nature vouloit frayer, pour se débarrasser d'un corps qui lui étoit devenu très-incommode par sa métamorphose. Mais puisqu'on n'a pas écouté ce langage muet, trouvera-t-on mauvais que M. Daviel, moins séduit par des heureux succès, que touché des accidents qui accompagnent les secours ordinaires, se soit dépouillé de toute prévention pour n'employer son génie qu'à chercher les moyens de réprimer ces infirmités, par des secours infiniment plus sûrs, moins douloureux, plus aisés, & leurs succès moins tardifs ?

L'extraction du cristalin lui a paru réunir tous ces avantages ; mais si la cause matérielle des cataractes a resté plus de quarante ans problématique (**), quelles difficultés ne trouvera-t-on pas avant que de parvenir à la réunion des sentiments, en faveur d'une nouvelle opération, qui doit

(*) Voyez le Traité de Brisseau, p. 152.

(**) N. Lasnier avoit voulu persuader, 40 ans avant M. Brisseau, que le cristalin étoit la cause matérielle des cataractes ; mais il trouva tant d'incrédules, que son opinion ne fut pas reçue.

porter en tout temps un instrument tranchant dans le centre de l'œil pour en extraire l'opacité ? Je dis en tout temps , parce que ce nouveau secours n'exige pas la dure nécessité d'attendre un certain degré de maturité , sans lequel on n'ose point tenter l'opération ordinaire : avantage d'autant plus flatteur , qu'il ne laisse pas languir les malades dans leur aveuglement , & qui trouvera néanmoins bien des critiques.

Quoi qu'il en soit , témoin assidu de tout ce que M. Daviel a déjà fait ici , j'ai cru que le bien public & l'honneur de la Chirurgie exigeoient de moi un juste témoignage des succès qui pouvoient les intéresser. C'est pourquoi je vais détailler trois exemples de cette extraction pratiquée en ma présence , sur les yeux de M. Schlemmer , Secrétaire des Fiefs au Service de S. A. S. l'Electeur Palatin , sur ceux de M. le Baron de Beck , Ecuyer du Sérénissime Margrave de Bade-Durlach , & la troisième sur le nommé François Kertemayer de Heidelberg.

I. O B S E R V A T I O N.

M. Schlemmer , Secrétaire des Fiefs , âgé d'environ soixante ans , a été le premier sujet sur lequel j'ai vu pratiquer la nouvelle méthode d'extraire le crystalin de la seconde chambre de l'humeur aqueuse. Son opacité avoit commencé à l'œil gauche dès l'enfance , & M. Schlemmer n'avoit jamais pu lire de cet œil , qui depuis trente ans ne lui étoit plus d'un grand secours , sur-tout depuis deux ans que la cataracte couvroit entièrement la pupille ; & comme le droit se trouvoit également affecté de la même maladie , qui s'étoit manifestée au mois de Mai 1748 ,

Le Secrétaire profita du séjour de M. Daviel à la Cour Palatine pour en être guéri. De sorte qu'il fut opéré le cinq de ce mois en présence de M. Walcken, Médecin de la Cour, & de trois autres temoins. L'opération fut faite en moins d'un quart-d'heure, y compris le temps d'inaction : car on n'a pas toujours l'instrument dans le globe, & il est bien des moments perdus.

Le malade avoua d'abord n'avoir pas souffert la moindre douleur lors de l'incision oblique qui devoit former une issue libre à la cataracte. L'humeur crystalline qui avoit paru verd de mer, étant dans sa capsule, se trouva d'un jaune d'agate, comme M. Daviel l'avoit prédit avant l'extraction ; couleur qui domine sans doute à l'opacité du crystalin, puisqu'elle suggere la dépravation de cette gomme *, & que son opacité n'est qu'un effet de son mouvement spontané, ou la suite de l'atonie de quelques tubes, qui font partie de ce corps lenticulaire, & qui s'affaissant sur eux-mêmes, peuvent causer une espece d'écchymose, plus ou moins étendue sur cette partie, suivant le plus ou le moins de liqueur comprimée. J'avoue que ce n'est qu'une conjecture, mais elle peut conduire aux recherches de la cause primitive de cette métamorphose de l'humeur gelatineuse qui forme le crystalin.

Ce corps sortit tout entier, sans porter la moindre empreinte de l'instrument qui avoit ouvert sa capsule : il pesoit près de trois grains, & avoit quatre lignes de diametre sur deux d'épaisseur vers son centre.

Le malade, immédiatement après l'extraction,

* Toutes les gelées de confiture jaunissent lorsqu'elles perdent leur transparence.

tion, reconnut son fils & son Médecin, vit très-distinctement un chapeau bordé, une clef & une grosse épingle. Il fut saigné trois fois après l'extraction, & l'ayant questionné le soir sur ses souffrances, il confirma n'avoir senti qu'une espèce de chatouillement un peu incommode, lors de l'opération, & qui avoit cessé avec elle.

Le repos de cette première nuit fut si tranquille, que le malade ne s'éveilla qu'une seule fois. Le poulx, quoique réglé, parut le lendemain un peu élevé, ce qui fit procéder à une quatrième saignée. Elle fut faite vers les dix heures du matin, & le malade passa le reste de la journée dans un état toujours tranquille, & sans la moindre apparence de douleur. Vers les neuf heures du soir, la paupière supérieure parut cependant un peu emphisematisée du côté du grand angle, gonflement sans douleur qui fut dissipé le lendemain * par des fomentations aromatiques renouvelées de temps à autre. Le repos de la nuit s'étoit soutenu pendant six heures sans interruption : de sorte que cette journée (le 7) & la suivante furent à peu près semblables à tous égards. Le malade observa, une austère diète jusqu'au neuf qu'on lui permit une crème d'orge en supprimant l'emplâtre ** pour donner quelque liberté à l'œil qui fut recouvert d'un simple bandage contentif. La tranquillité du jour & le repos de la nuit se soutinrent à peu près dans le même degré. Mais le dix le malade se plaignit d'une espèce de léger embarras,

* Ce gonflement de la paupière supérieure me paroît plutôt une suite de la pression des doigts de l'aide-Chirurgien, que l'effet de l'incision qu'on pratique sur la cornée transparente.

** M. Daviel applique une emplâtre sur l'œil opéré ; que je crois inutile.

vers le derriere de la tête, qui fut d'abord dissipé par un lavement d'eau commune, & qu'on avoit l'attention de réitérer dans le cas de besoin. Les doux purgatifs & quelques bains ophthalmiques furent également employés : de sorte que l'œil, exposé par gradation & avec circonspection aux rayons de la lumière, ne fut en quelque façon offusqué que par la présence momentanée de quelques larmes, trop douces & trop modiques pour causer la moindre altération à la cornée, ou à la conjonctive qui parut très-peu colorée.

Ces larmes coulerent de temps à autre, tant que la division du globe resta un peu saillante : elles furent enfin dissipées par des bains ophthalmiques plus ou moins continués.

Je remarquai, pendant les premiers jours, un léger nuage couleur de perle & transparent, qui bordoit les parois de la division, de la largeur d'environ une ligne, & que je ne pouvois attribuer qu'au séjour des sucs, dont le cours progressif se trouvoit en partie intercepté par la solution des tubes qui les contenoient ; & en effet, ce nuage disparoïsoit sensiblement à mesure que la réunion de ces vaisseaux formoit la cicatrice, qui parut perfectionnée peu de jours après que le larmoyement eut cessé, & qui offusquoit pour quelques instants la cornée, comme fait ordinairement le brouillard qui s'attache à une vitre *. Ensuite tout alla de mieux en mieux à la satisfaction du malade, qui voit actuellement sans lu-

* *L'humeur aqueuse qui se régénere, relève la cornée affaissée, dilate par surabondance les parois de l'incision, s'échappe en partie, & laisse tomber ces mêmes parois sur eux-mêmes ; lorsqu'ils sont bien réunis, elle transude à travers les pores des tuniques, & peut alors former pendant quelque temps l'espece de brouillard dont je parle.*

d'Observations. Juin. 1755. 435

nettes les plus petits objets ; de sorte qu'il sou-
haita avec empressement l'extraction du crÿstalin
de son œil droit , & M. Daviel se dispose à le
satisfaire en peu de jours.

I I. O B S E R V A T I O N.

M. Lift, premier Chirurgien du Margrave de
Durlach , ayant appris que M. Daviel , qu'il
avoit déjà connu à Marseille , étoit dans son voi-
sinage , lui amena M. le baron de Beck , écuyer
de son prince , qui avoit l'œil gauche cataracté ,
& duquel il ne distinguoit depuis six mois que
l'ombre des corps qu'on lui faisoit passer devant
le globe , & par une suite ordinaire de ces
infirmités , l'œil droit en étoit déjà menacé.

Le crÿstalin gauche avoit toutes les marques
de maturité qu'exigent ordinairement les Ocu-
listes pour déterminer le temps de l'abaissement ,
& qui deviennent inutiles pour l'extraction , qui
en quelque façon est bien plus aisée , lorsque le
crÿstalin conserve un peu de moleſſe , sur-tout
à sa circonférence , parce qu'il se prête alors plus
aisément au passage qu'on lui veut frayer.

L'exemple brillant de M. Schlemmer ranima
les desirs de ce malade , âgé d'environ cinquante-
sept ans , & d'un tempérament qui me parut très-
inquiet , cacochyme , & néanmoins l'extraction
lui fut faite le 21 de ce mois (Novembre 1750)
en présence de M. Schoemetzler , premier Mé-
decin de S. A. S. Electorale , de M. Lift &
moi.

Cette opération ne dura pas plus long-temps
que la première , & à peine le crÿstalin se fut-il
lancé sur la paupiere inférieure , que le malade
peu tranquille lors de l'extraction , s'écria vive-

ment : *eh , mon Dieu ! j'y vois **. Il distingua en effet les couleurs d'une veste verte galonnée en or , une clef & un gros écu , & il avoua n'avoir souffert qu'un chatouillement plus ou moins importun , & qui avoit moins duré que l'opération.

Le malade fut saigné deux fois l'après-midi , & passa la nuit sans la moindre douleur , quoique dans une insomnie qui lui étoit assez naturelle , & qu'il attribuoit aussi à la situation gênante de rester couché sur le dos ; situation qu'il disoit ne pouvoir pas supporter long-temps. Il se trouva cependant à tous égards très-tranquille le vingt-deux & le vingt-trois , ayant joui pendant deux nuits consécutives d'un bon repos , mais quelquefois interrompu.

Ce bon état se soutenoit encore hier (24) qu'on ôta l'emplâtre à cause de l'humidité qui offusquoit le globe comme de coutume , ce qui annonce la régénération de l'humeur aqueuse & les premiers points de la cicatrice ; & j'ai tout lieu de croire qu'elle sera suivie du succès ordinaire ; mais peut-être tardif , parce que je viens de voir le malade , qui naturellement inquiet & lassé de sa gession , s'étoit agité dans son lit , sans doute machinalement , comme un homme qui se portoit bien , & qui n'avoit rien à risquer :

* Dans la traduction Française des Leçons publiques que Boerhave avoit faites sur les maladies des yeux, on voit (pag. 129) que pour pratiquer la méthode d'abattre les cataractes , on doit avertir le malade avant l'opération , de ne point exprimer par une acclamation la joie qu'il a de revoir la lumière , & de ne point parler , car la cataracte pourroit remonter en conséquence.

Cette précaution suggere qu'il faut bien peu de chose pour perdre le fruit de l'opération , & que l'extraction du cristalin est l'unique méthode qui puisse en assurer le succès & soustraire les malades à ces sortes d'ascensions.

d'Observations. Juin 1755. 437

de sorte que le bandage s'étant dérangé, il en avoit arraché la compresse froissée, dont un coin s'étoit trouvé pincé entre les deux paupieres; ce qui avoit excité des picotements, qui ont été suivis de quelques larmes, & qui ont agacé la conjonctive & fatigué les bords de la solution, ce qui produira vraisemblablement quelqu'inflammation plus ou moins profonde.

III^e. OBSERVATION.

A peine M. de Beck fut-il opéré, que M. le Colonel Baron d'Osten m'envoya le nommé François Kertenayer, âgé de vingt-neuf ans, garçon tailleur, & tambour de la ville de Heidelberg. Je le présentai à M. Daviel, qui, deux heures après, lui fit l'extraction du crysfallin droit, en présence de M. de Nielland, conseiller intime du Margrave de Durlach, de M. de List & moi.

Le malade depuis quatre ans avoit vu commencer & croître l'opacité du crysfallin de son œil droit, qui se trouvoit entièrement offusqué, depuis dix-huit mois qu'il ne distinguoit plus rien, que l'ombre de la main qu'il passoit devant son œil cataracté.

M. Daviel, avant que de procéder à l'extraction, nous annonça cette cataracte molle, & il nous fit remarquer que le crysfallin étoit étoilé. En effet, après l'opération, pratiquée comme les précédentes, nous vîmes le corps lenticulaire beaucoup moins solide que ceux que nous avions déjà examinés, & il se trouva partagé par trois rayons qui formoient un T, qui du centre s'étendoit sur la partie sémilunaire inférieure; sa couleur étoit comme celle des deux autres crysfallins, c'est-à-dire un peu jaune.

Cette extraction ne fut pas plus douloureuse, ni plus longue, que celles qu'on avoit déjà faites ; le malade nous ayant avoué qu'il n'avoit senti que ce que l'on souffre lorsqu'un ciron frappe subitement le globe, & en est tout de suite ôté. Après l'extraction il distingua très-bien les boutons dorés d'un habit, une bouteille d'eau de carmes, une clef, un chapeau à coquarde noire, & un gros écu. M. Daviel eut la charité de le faire mettre & de le garder dans la chambre de ses domestiques pour en prendre un soin plus assidu. Il fut saigné deux fois l'après-midi, & passa toute la nuit dans un parfait repos.

Le lendemain (22) il fut derechef saigné, quoiqu'également tranquille à tous égards. Le vingt-trois & le vingt-quatre se sont passés à peu près dans le même état, sans que ce malade se soit plaint de la moindre douleur, si ce n'est de celle qu'occasionne un appétit qu'on ne peut satisfaire ; & aujourd'hui qu'on a ôté l'emplâtre, par les raisons déjà alléguées, il voit & distingue également bien tous les objets, quoiqu'on observe un peu d'humidité sur la cornée, qui reprend sa transparence naturelle, à mesure qu'on y passe une petite éponge, excepté aux bords de la division, où l'on remarque encore le reste du nuage gris de perle dont j'ai ci-devant parlé.

Ces exemples, en confirmant les heureux succès que M. Daviel avoit déjà obtenus de l'extraction, prouveront sans doute à M. R. qu'il a eu tort de prendre le ton ironique, pour dire, *Voilà du neuf assurément*. J'aurois souhaité que cet Oculiste se fut moins attaché à des futilités, qu'à rendre sa critique plus intéressante au public & à la Chirurgie. Elle auroit pu contribuer aux progrès de cette nouvelle méthode ; mais

ce n'est qu'aux divers écueils que M. Daviel a rencontrés dans la pratique de la simple transposition du crystalin, que nous devons la perfection qu'il cherchoit.

Son opération demande la dextérité d'une main dirigée par un courage très-éclairé ; & quelque effrayant que soit d'abord le coup-d'œil qu'elle présente, les anti-Davielistes seront néanmoins forcés d'avouer qu'elle renferme tous les avantages que peut exiger la science chirurgicale, tandis que la simple méthode d'abattre la cataracte est suivie d'une infinité d'accidents consécutifs, sans mettre les malades à l'abri des récidives, que la présence du crystalin sujet à remonter peut occasionner, comme je l'ai déjà prouvé. Accidents qui ont fait regarder cette méthode comme d'autant plus imparfaite qu'elle ne satisfaisoit point aux préceptes qui exigent l'exérèse des corps étrangers. C'est aussi ce qui a fait dire aux plus célèbres Médecins & Chirurgiens, que le succès de cette opération étoit toujours très-douteux : pronostic que l'expérience n'a que trop souvent confirmé ; mais la méthode de M. Daviel n'admet point d'incertitude à ce sujet. Il est néanmoins vrai qu'elle peut être susceptible de plusieurs accidents, sur-tout dans des mains inexpérimentées ; & persuadé de la possibilité de certains désordres, j'ai formé des objections qu'on ne manquera pas de faire encore à cet auteur ; mais satisfait des solutions qu'il m'en a données par des expériences, je crois que ces antagonistes seront forcés à lui rendre toute la justice qu'il mérite.

Je n'ignore pas que la nouveauté trouve toujours de sévères censeurs & des incrédules ; mais M. Daviel a fait connoître à mes sérénissimes

maîtres & au public, qu'il possédoit non-seulement les règles de la Dioptrique & de la Catoptrique, mais encore qu'il étoit aussi habile Anatomiste, qu'expérimenté dans le traitement des maladies des yeux. De sorte que j'ai tout lieu de croire que cette partie de la Chirurgie lui sera bientôt redevable de son illustration & de sa perfection, sur-tout si le roi, toujours amateur & protecteur des sciences, après avoir fait revivre, en faveur de ce Chirurgien, une charge qui vagoit depuis plus d'un siècle, daigne reconnoître la nécessité de perpétuer les talents de son Oculiste.

Vous, Monsieur, qui sçavez apprécier le vrai mérite, qui sçavez distinguer & écarter le faux brillant dont se pare l'ignorance, vous vous ferez sans doute un plaisir, ainsi que M. de la Martinière, en faisant un rapport au roi des différentes opérations de son Oculiste & de leur succès, de porter sa Majesté à le mettre en état de communiquer ses talents à des élèves, qui répandus dans ses provinces, deviendroient d'autant plus utiles à ses sujets, qu'ils sont souvent forcés de s'abandonner à des ambulants, qui n'ont ordinairement que la qualité d'étranger, pour mériter leur confiance; & ces *Ophthalmiatronum Simii*, en veulent toujours infiniment plus à la bourse de leurs malades, qu'au rétablissement de leur santé, n'étant capables que de tromper le public, & non de le soulager.

Pour moi, je m'estimerai heureux, si manifestant mon zèle pour le bien commun & l'honneur de la Chirurgie, je puis vous rappeler les respectueux sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être depuis long-temps, Monsieur,

Votre très-humble, &c. R. VERMALE.

A Mannheim, le 25 Novembre 1750.

R É P O N S E

De M. Van-Swieten , à M. de Vermale.

M O N S I E U R ,

Je vous suis très-obligé d'avoir bien voulu me communiquer vos observations sur la nouvelle méthode d'opérer les cataractes, qui met hors de l'œil le cryftalin cataracté. J'en avois déjà entendu parler, & gens dignes de foi m'en avoient assuré le succès. Votre témoignage, Monsieur, partant d'un homme si capable d'en juger, me rend cette méthode infiniment plus plausible.

Il est sûr qu'en ôtant le cryftalin de cette manière, on évite bien des inconvénients, & on dérange beaucoup moins la structure de l'œil que quand on y remue plus ou moins long-temps une aiguille. L'unique difficulté, c'est de pouvoir faire sortir aisément le cryftalin, par l'ouverture de la pupille, sur-tout lorsqu'il est d'un volume considérable & en même temps assez ferme; car il me semble qu'on doit alors faire quelque violence à l'iris. Il est même des gens qui ont cette ouverture assez étroite & fort peu dilatable. Cependant la multiplicité des heureux succès d'une opération fait toujours évanouir toutes les difficultés qu'on y peut opposer, & une main habile peut venir à bout de bien des choses qui paroîtroient fort difficiles à plusieurs autres.

M. Daviel a la réputation d'être très-versé dans la connoissance de la structure du corps humain, & de posséder en même temps une dextérité peu

commune. Cela étant, cette nouvelle méthode ne pouvoit tomber dans des meilleures mains pour avoir du succès, ce que je fouhaite très-ardemment pour l'utilité du public.

J'aurois plutôt répondu à votre lettre, mais j'attendois, Monsieur, celle du docteur Walcken; comme elle ne vient pas, je n'ai pas voulu différer davantage à vous remercier, & vous assurer en même temps que je suis avec la plus parfaite estime, Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

VAN-SWIETTEN.

A Vienne, le 3 Avril 1751.

L E T T R E *

De M. Mauchart, Professeur en Médecine à l'Université de Tubinge, & Médecin ordinaire du Duc de Wurtemberg, à M. Rémon de Vermale.

MONSIEUR,

Je viens de recevoir la lettre que vous m^e faites l'honneur de m'écrire le vingt du moi^s passé. Elle me fournit une ample matiere, tant pour vous remercier très-humblement de l'honneur de votre amitié, & des nouvelles qui intéressent notre profession, que pour raisonner sur la nouvelle méthode de tirer, hors de la chambre postérieure de l'œil, le crystalin cataracté, ou, suivant le langage de M. Voolhouse, glaucomatique.

* Cette lettre est telle que l'auteur l'a écrite en François,

C'est un fait, dont M. le docteur Freitag composa (il y a environ trente ans) une Dissertation, & assura que son pere l'avoit bien des fois mise en pratique, avec une aiguille à petit crochet, de son invention. Mais, quoique ce ne fut que dans la supposition de la fréquence des cataractes membraneuses, il n'en fut pas moins sifflé par les sçavants *.

Outre l'opération ordinaire de la cataracte, il en est plusieurs autres, comme vous sçavez, Monsieur, qui se pratiquent dans la seconde chambre de l'œil : soit pour en tirer les sérosités qui forment l'hydropisie de cet organe, soit la matiere qui fait l'*empiesis*, &c. Pour percer & former une issue à la cataracte laiteuse : pour faire la concissure, selon Celse, du cristallin cataracté en le hachant en pieces lorsqu'il se trouve d'un volume trop considérable, ou trop attaché aux processus des ligaments ciliaires : pour passer un petit seton à travers la chambre postérieure dans diverses maladies du globe, ou défauts de vue : pour détacher les brides naturelles ou contre nature, qui attachent la surface du cristallin à la concavité de la cornée dans une espèce de maladie que j'appelle *synechia* du cristallin : pour ouvrir la concrétion ou rétrécissement total de la prunelle dans la *synizexis*, ou pour ôter les excroissances filamenteuses du bord de la pupille, &c. Il n'est pas non plus inconnu qu'on fait avec succès l'extraction du cristallin hors de la chambre antérieure de l'œil, quand il y est passé, s'étant déplacé de son châton naturel. Mais,

* Les cataractes membraneuses que les sçavants admettent sont très-rares, & sont ordinairement la suite de l'abaissement du cristallin cataracté,

pour tirer de la seconde chambre de l'œil un crystalin cataracté, soit ramoli & gonflé, soit durci & concentré, soit détaché & branlant ; soit extraordinairement & fortement adhérent ; c'est à ce qu'il me semble, une entreprise dont M. Daviel, selon votre rapport, a déjà fait usage avec succès, & de laquelle il tira tout l'honneur dû à une nouveauté très-importante ; eu égard aux mauvaises suites qui ne résultent que trop souvent des opérations ordinaires qu'on a jusques ici employées contre les cataractes. Je souhaite que M. Daviel mette bientôt au jour cette nouvelle méthode bien détaillée & confirmée par un bon nombre d'expériences bien circonstanciées. C'est dans cette attente que je me borne à n'en pas dire davantage.

Cependant je n'entrevois que de loin pourquoi tout l'article de l'objet de notre correspondance, qui roule sur l'ophthalmie rebelle de S. Exc. M. le baron de Sickingen, seroit applicable à la nouvelle opération de M. Daviel.

Je comprends aisément que cette ophthalmie eût pu tirer son origine d'un frottement du crystalin (abattu depuis trois ans) contre l'uvée : je suppose même que ce crystalin qui fut alors assez bien abattu, & qui resta pendant ce temps-là fixé au bas de la chambre postérieure, eût pu remonter & passer même dans la première chambre de l'œil ; mais quoique nous ayons de tout cela plus d'un exemple, il n'en parut pas le moindre vestige pendant mon séjour auprès du malade, * & n'ayant point re-

* M. Mauchart paroît n'avoir pas fait assez de réflexions sur les accidents détaillés dans sa première lettre.

d'Observations. Juin 1755. 445
qui de nouvelles depuis plusieurs mois, j'ignore
s'il est survenu de pareils accidents, & si le ma-
lade est actuellement du nombre de ceux qui
ont subi la nouvelle méthode de M. Daviel.
Comme ce sont pour moi des énigmes, vous
m'obligerez infiniment si vous voulez bien,
Monsieur, me mettre au fait de l'issue de l'oph-
thalmie en question, & sur laquelle M. le doc-
teur Reisch a gardé jusqu'ici un profond silence.

Il est d'ailleurs d'une expérience avérée, qu'u-
ne quantité de cataractes abattues, n'ont ni re-
monté, ni causé dans la suite des inflammations
ou d'autres mauvais accidents. M. Petit, le Mé-
decin, a du moins tâché d'y mettre ordre, &
cela d'une manière démonstrative; comme les
mémoires de l'Académie des sciences & ses ca-
hiers particuliers le font voir.

M. Teylor prétend suivre ses traces; mais je
sçais, par des relations fidelles, qu'il y a bien
des fois fort mal réussi, malgré les promesses
magnifiques qu'il est accoutumé de prodiguer.
Quoi qu'il en soit, si le crÿstalin se trouvoit avoir
passé dans la première chambre de l'œil de son
Exc. M. le Baron de Sickingen, je sçaurois y
apporter remède.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur;

D. MAUCHART.

A Tubinge, ce 2 Janvier 1751.



R É P O N S E

De M. de Vermale, à M. Mouchart.

M O N S I E U R ,

La lettre dont vous m'avez honoré le deux de ce mois, me fait connoître le doute où vous êtes, sur les raisons qui ont pu me porter à faire intervenir votre première Epître dans celle que j'ai écrite à M. de Chycoineau, au sujet de la nouvelle méthode dont M. Daviel vient d'enrichir la Chirurgie, & que sur le simple exposé que je vous en ai fait, vous regardez comme très-intéressante & digne de votre approbation. C'est aussi le jugement que M. Van-Swieten en a porté; & je ne doute pas que vous ne le confirmiez, lorsque vous serez parfaitement instruit des avantages que cette découverte renferme, & des succès brillants qu'elle a déjà effectués. Je vais, en attendant, tâcher d'éclaircir vos doutes sur l'usage que j'ai dû faire de votre lettre.

Je fus consulté sur l'ophthalmie que vous avez connue à M. le Baron de Sickingen. Indisposition que je soupçonnai d'abord être l'effet, ou plutôt une suite, quoiqu'éloignée, de deux opérations laborieuses, qui pouvoient avoir laissé quelques parties de l'œil dans une mauvaise disposition, & peut-être derechef fatiguée par la présence du cristallin mal affermi dans le corps vitré, qui se trouvoit un peu plus molasse que dans son état naturel *; accident qu'on a vu

* Le corps vitré est naturellement mou dans les yeux miopes & saillants; mais M. de Sickingen avoit la vue presbite.

d'Observations. Juin 1755. 447

quelquefois précurseur du retour des cataractes vers la pupille , parce que l'humeur vitrée ayant perdu une partie de sa consistance , le crysallin abattu s'y trouvoit en quelque façon moins contraint ou moins fixé.

Quoique la vue fut déjà un peu obtuse, ne voyant néanmoins rien de dérangé dans la chambre postérieure , je fixai mon idée ; & je crus que le larmoyement naissant , & la rougeur qu'on remarquoit depuis quelque temps à la conjonctive , pourroient bien être une disposition ou le principe de l'ophthalmie qui affecte ordinairement les vieillards , & à laquelle la goutte pouvoit également concourir.

J'ordonnai en conséquence la phlébotomie & quelques colyres appropriés ; mais peu de jours après , voyant l'inefficacité des divers remèdes qu'on avoit employés , j'examinai les choses de plus près , & je ne doutai plus que la présence du crysallin ne fut la principale cause des agacements , qui fatiguoient l'œil , comme l'expérience l'a plusieurs fois démontré.

Obligé de m'absenter , pour remplir les fonctions de mon emploi , & n'ayant pu suivre cette maladie , je vous priai de vouloir bien me faire part de ce qui s'étoit passé lorsque vous fûtes appelé , afin d'avoir l'histoire complète de cette ophthalmie , qui n'est point sans exemple.

Je crus trouver dans votre réponse tous les désordres qui annoncent un crysallin dérangé , ou remonté , comme il l'étoit en effet , & même passé dans la chambre antérieure , lorsque nous vîmes M. de Sickingen avec M. David. L'extraction fut sur le champ proposée & pratiquée le lendemain avec tant de succès , que le malade se trouve actuellement délivré de

cette ophthalmie, qui le retenoit depuis longtemps dans son cabinet ; & qu'on ne pouvoit vraisemblablement attribuer qu'à un reste de crystalin qu'on a tiré , & qui fatiguoit plus ou moins les parties aponeurotique , suivant le plus ou moins de froissemens & de pression qu'il leur occasionnoit , puisque son extraction a fait cesser tous les désordres , dont le malade avoit eu lieu de se plaindre jusqu'alors. Accidents que M. Daviel avoit plusieurs fois remarqués en pareils cas , particulièrement au nommé Bonnet , tisseur de draps à Carcassonne , âgé d'environ soixante-quatre ans , qui ayant souffert en 1734 l'abaissement d'une cataracte à l'œil gauche , se vit obligé deux ans après , de consulter M. Daviel , pour lors à Carcassonne , sur une inflammation considérable , survenue à son œil opéré , & accompagnée de douleurs plus ou moins vives , au-dessus de l'orbite , vers le derriere de la tête & dans tout le globe , où il sentoit des élancements plus ou moins vifs. Ces accidents subsistoient depuis près de trois mois , & ne furent dissipés que par l'extraction d'un tier de crystalin , qui avoit passé dans la chambre antérieure de l'humeur aqueuse.

La vue de ce malade étoit également obtuse ; mais il la recouvra huit jours après l'extraction qui lui fut faite le vingt-trois Juin 1736 , en présence de M. Fabre , Médecin de la susdite ville *. M. Frises , Professeur en Médecine à Montpellier , vit lire ce malade le 12 Juillet 1742 , & M. Manne , Chirurgien célèbre d'A-

* Observation communiquée à l'Académie Royale de Toulouse.

Vignon, fut peu de jours après également témoin du succès de cette opération, ayant trouvée le malade parfaitement guéri.

Pour établir la nouvelle méthode d'opérer les cataractes, il falloit donc, en écrivant à M. de Chicoyneau, rappeler & constater les inconvénients du simple abaiffement du cryftalin & les mettre en parallele avec l'extraction *Davielique*.

Le cas de M. Sickingen étoit trop récent & remarquable pour ne pas l'ajouter à quelques autres qui l'avoient précédé, & qui vous font pareillement connus, comme vous verrez par les citations rapportées dans la correspondance que j'ai entamée avec le premier Médecin de Sa Majesté très-Chrétienne, & que j'aurai l'honneur de vous communiquer en son temps.

Voilà les raisons que j'ai eu de mettre un précis de votre lettre dans mon exposé : raisons que vous aviez prévues & que la nécessité m'a autorisé d'employer ; car le nom d'un sçavant tel que vous, Monsieur, est toujours d'un grand poids aux faits qu'on avance. Si, du reste, je publie l'imperfection de la méthode d'abattre les cataractes ; je ne désavoue pas les heureux événements qui ont assez souvent flatté les malades. Mais malgré la multiplicité des succès qu'on a vu résulter du simple abaiffement du cryftalin, vous semblez convenir avec moi, qu'il n'est point d'Oculiste qui n'ait très-souvent échoué ; & qu'un malade, quelque favorable qu'ait été l'opération, ne peut jamais se croire à l'abri du retour des cataractes ascendantes, puisque le moindre effort, le cou trop ferré, la tête penchée, la respiration trop long-temps retenue, une secousse de

roux, d'éternument, ou quelque autre accident peuvent les faire remonter, & même passer dans la chambre antérieure de l'humeur aqueuse.

Suivant votre lettre, M. Petit le Médecin, semble avoir remédié à ces sortes de désordres d'une manière démonstrative; mais j'ose dire que l'extraction les prévient & s'y oppose d'une manière effective. Ainsi l'auteur de cette nouvelle méthode ne doit pas craindre d'être sifflé par les sçavants, comme le fut M. Freitag, dont l'invention ne tendoit qu'à combattre une maladie imaginaire : car les Médecins sensés & les Chirurgiens les plus expérimentés n'admettent plus de ces cataractes membraneuses que M. Freitag croyoit être des pellicules formées dans l'humeur aqueuse, & qui bouchoient l'ouverture de la prunelle.* L'opacité du cristallin plus ou moins solide, est reconnue pour l'unique cause de ces infirmités. Il est néanmoins vrai que M. M. de Lapeyronie & Morand ont reconnu une espèce de cataracte membraneuse, occasionnée par l'opacité de la membrane cristalline, ou qui tapisse le châton de l'humeur vitrée; mais cette opacité n'est ordinairement que l'effet ou la suite d'une inflammation interne, qui succède le plus souvent à l'abaissement du cristallin.

* Plusieurs grands hommes avoient cru la possibilité des cataractes membraneuses, & avoient cherché les moyens de les abattre & d'en faire l'extraction. M. Albinus proposa une aiguille, qu'on pouvoit employer dans ces mêmes vues. Voyez Heister. Chir. pag. 11 sect. II. chap. LVI. Tab. XVII. fig. II. Mais cet auteur prétend, avec raison, que l'usage n'en est pas avantageux.

Quoi qu'il en soit, nous devons convenir que la méthode de M. Daviel va répandre un nouveau jour sur ces sortes de maladies; & que cette nouvelle extraction tranquillisera bientôt la sagacité des oculistes occupés depuis longtemps à chercher les vrais moyens de les combattre avec plus de succès. Le manque de réussite n'étoit attribué qu'à la forme des aiguilles, & chacun s'attachoit à perfectionner ces instruments, que l'industrie a multipliés, sans en augmenter les avantages; c'est-à-dire, qu'on échoue également avec les uns & avec les autres.

M. Palucci * avoue, que de toutes les maladies Chirurgicales, celles qui surviennent aux yeux ont toujours excité ses attentions, & que des opérations qu'on pratique sur ces organes, celle au moyen de laquelle on abaisse le cristallin cataracté, lui a paru la plus difficile, & celle qui exigeoit le plus de connoissance; mais qu'après les épreuves faites en Italie, avec des aiguilles de figure conique, il ne desiroit que de voir les événements des autres, puisque celles dont il s'étoit déjà servi lui paroissent très-peu convenables.

Ce Chirurgien ayant obtenu la permission d'aller séjourner trois ans à Paris, y cultiva M. M. Morand & Faget pour pouvoir profiter des conseils & des leçons de ces sçavants. Peu après son arrivée dans cette capitale, il vit abattre quatre cataractes, par M. Morand, avec une aiguille platte & tranchante par les côtés : instrument qu'il crut d'abord devoir

* Voyez l'avertissement, pag. x & suiv. de ses nouvelles remarques sur la Lithotomie.

adopter par préférence, quoique plusieurs Chirurgiens voulussent le lui faire croire très-inférieur à celui de figure conique. Mais les écueils multipliés que rencontra le sieur Hilmer, malgré l'attente où tout le monde étoit à Paris d'un grand succès de ses opérations; parce qu'on les lui voyoit faire promptement, & qu'il se servoit d'une aiguille de figure conique & fort mince; ces écueils, dis-je, lui donnerent lieu de blâmer infiniment cette dernière.

En effet, je pense que cette aiguille étant ronde & fort petite, n'a pas peu contribué au mauvais succès, malgré la dextérité de l'opérateur. Vous en conviendrez, Monsieur, si vous faites réflexion aux fâcheux accidents que produisent les simples piquures sur les nerfs. D'ailleurs, cet instrument paroît peu propre eu égard à sa figure, à fixer le crystalin abattu, au dessous du corps vitré.

M. Palucci reconnut aux deux sortes d'instrumens, l'inconvénient d'être pointus, ce qui ne pouvoit être que trop souvent dangereux, par rapport à la délicatesse des parties intérieures de l'œil.

Cette même considération avoit déjà porté M. Daviel à chercher le moyen d'abaisser le crystalin cataracté avec un instrument qui ne fut point susceptible de cet inconvénient. De sorte que ce fameux Oculiste imagina une aiguille courbe, mouffe & sans aucun tranchant, dont vous pouvez voir à peu près la figure dans le Mercure du mois d'Avril dernier, p. 16 *; mais malgré les avantages supérieurs

d'Observations. Juin 1755. 453

que M. Daviel avoit souvent obtenus de cet instrument, il l'a reconnu également inutile, puisque les malades n'étoient pas entièrement à l'abri de quelques accidents ordinaires.

M. Palucci a cru pouvoir enchérir sur cette matiere, en imaginant une petite seringue composée de six pieces (a); & nous devons lui savoir gré de son application.

Le milieu de cette seringue renferme un cylindre qui contient une aiguille, dont la pointe est en forme de trois quarts; la tête du manche de cette aiguille est embrassée par un ressort qui sert à la faire rentrer dans la canule, après que celle-ci a pénétré dans le globe au moyen du trou que le trois quarts y a tracé. Une piece cachée le long du cylindre, qui sert de piston, peut être poussée pour faire sortir une liqueur déposée vers l'extrémité de la seringue, & destinée à tenter au moyen de l'injection, l'épaississement du cristalin.

Mais si cette liqueur, qui doit être vraisemblablement transmise dans la capsule cristalline, a la vertu d'épaissir le cristalin, n'auroit-on pas lieu de craindre une double cataracte par l'opacité de la membrane cristalline, ou qui tapisse le châton du corps vitré?

Quand M. Palucci fit faire cette seringue, il n'avoit en vue que de faire des épreuves sur les animaux; mais dans le cours de ses expériences, il crut entrevoir de grands avantages, & qu'il pourroit abaisser le cristalin avec la canule, qui est d'or, & qui, par sa finesse, passe aisément dans le globe, au moyen du

(a) Voyez les remarques citées, où l'instrument est gravé.

trou que l'aiguille cachée y a fait. De sorte que M. Palucci se proposoit de s'en servir dans les cas de cataractes bien mûres & disposées à être abaissées. Mais comme ces circonstances deviennent, en quelque façon, inutiles à l'extraction, je doute fort qu'il persiste dans son projet, lorsqu'il sera convaincu des succès de cette nouvelle opération *, & de l'imperfection des instruments que l'industrie a déjà produits.

Je connois comme vous, Monsieur, depuis plus de quinze ans, la valeur intrinsèque du sieur Teylor; & puisqu'il n'a rien ajouté aux prétendus talents qu'il s'attribuoit dès ce temps-là, nous pouvons, sans injustice, le mettre au nombre de ces ambulants, qui n'en veulent qu'à la bourse de leurs malades, & pour parvenir à leur but, les flatteuses promesses en font l'unique & le plus sûr moyen, parce que la plupart des hommes aiment à être trompés, ou se prêtent du moins pour l'être.

Enfin, je crois pouvoir conclure que la nouvelle méthode de M. Daviel va bientôt ramener les maladies des yeux dans le sein de la bonne Chirurgie, & que les Chirurgiens dogmatiques travailleront efficacement à les arracher des mains des Empyriques. Ce seroit du moins un grand bien pour la société humaine. Il est vrai que dans l'opération de la taille, tous les Lithotomistes n'ont pas adopté les nouvelles méthodes: il ne seroit donc pas surprenant que nous vissions des Oculistes dé-

* Dans un Ouvrage que M. Palucci vient de donner au Public, il ne paroît pas encore disposé à adopter l'extraction. Histoire de l'opérat. de la cataracte, &c.

d'Observations. Juin 1755. 455
daigner celle de M. Daviel ; mais je crois
que ce ne seroit toujours qu'au préjudice du
public. Je compte cependant sur le zele & les
lumieres des Chirurgiens célèbres ; & j'ai l'hon-
neur d'être, &c.

Votre très-humble, &c.

R É M O N D E V E R M A L E.

A Manheim, ce 10 Janvier 1751.

F I N.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans le Recueil de Juin 1755.

A R T I C L E P R E M I E R.

- I. **R** E P O N S E aux *Réflexions critiques* de M. Peffault de la Tour.
Pages 387 & 392.
- II. Lettre au sujet d'une passion hystérique
causée par un vice scorbutique. 402.

A R T I C L E S E C O N D.

- I. Lettre de M. Morand D. M. P. au
sujet de l'instrument de Roger Roonhuy-
sen, Médecin Hollandois. 408.
- II. Lettre sur l'extraction des Cataractes.
418.



TABLE GÉNÉRALE

Des Pièces contenues dans les Recueils des six
premiers mois de l'année 1755.

M É D E C I N E.

J A N V I E R.

*SUITE de l'Observation sur un Vice de
Conformation, par M. Miffa D. M. P.*
Page 5

*Lettre sur la goutte, par M. Chevalier D.
P. M.* 20

*Lettre sur la maladie de la nommée Supiot,
par M. Morand D. M. P.* 24

*Observation sur une Hernie singulière & sur
d'autres vices de conformation dans un
même sujet, par M. Marigues, Chirur-
gien. ** 31

F É V R I E R.

*Question sur l'inoculation de la petite Vè-
role, & Réponse à cette Question.* 67

*Lettre sur différentes maladies singulières,
qui ont été traitées à l'Hôtel-Dieu de S.
Malo, par M. du Moucet D. M.* 84

*Observation sur une morsure vénimeuse &
mortelle d'un Canard amoureux, par M.
le Cat.* 90

* Cette pièce avoit été placée par mégarde dans
l'Article de Chirurgie.

T A B L E G É N É R A L E.

<i>Observation sur un enfant d'une grosseur extraordinaire, par M. Guntz, Médecin du Roi de Pologne, Electeur de Saxe.</i>	92
<i>Relation d'un cancer extraordinaire.</i>	93
<i>Lettre de M. Missa au sujet d'une dormeuse extraordinaire.</i>	94
<i>Mémoire sur une tumeur skirrheuse, par le même.</i>	96
<i>Consultation à ce sujet.</i>	105
<i>Observation sur le satyriasmе, par M. Hatté D. M. P.</i>	109

M A R S.

<i>Thèse de Médecine sur le cuivre.</i>	147, 150, 161
<i>Lettre d'un Médecin Allemand sur le Scorbut.</i>	175
<i>Lettre de M. d'Hermont, D. M. à M. le Cat sur la Théorie des maladies, avec la Réponse du dernier par apostilles.</i>	181
<i>Observation sur un délire produit d'abord par une fièvre vive, & qui dégénéra ensuite en espèce de délire qui continua sans fièvre, par M. le Cat.</i>	192
<i>Relation des ravages causés par une espèce de charbon survenu au visage.</i>	193

A V R I L.

<i>Observation sur un enfant à trois jambes; par M. Hatté.</i>	227
<i>Réflexions critiques sur un Mémoire de M. le Cat, par M. Peffault de la Tour D. M.</i>	233
<i>Observation sur une concrétion polypeuse trouvée dans la tête d'un enfant, par M. Chabrol, Chirurgien.</i>	241

TABLE GÉNÉRALE.

<i>Observation sur un retour périodique des regles observé tous les quinze jours dans une nourrice , par M. Hatté.</i>	243
<i>Relation d'un homme extraordinairement gros.</i>	247
<i>Effet surprenant d'une brûlure extraordinaire , par M. Morand D. M. P.</i>	251
<i>Lettre de M. Missa sur un gonflement extraordinaire de la verge avec sphacele.</i>	253
<i>Lettre d'un Médecin Italien sur le Scorbut.</i>	257

M A I.

<i>Relation de la maladie & de l'ouverture du corps de M. le Commissaire Regnard , par M. Seron. D. M. P.</i>	308
<i>Plan de conduite à tenir au sujet de l'innoculation.</i>	314
<i>Réflexion au sujet d'une poche exomphale qui contenoit tous les viscères du bas-ventre.</i>	318
<i>Suite de la relation des ravages causés par une espece de charbon au visage.</i>	326
<i>Observation sur un Ptyalisme scorbutique.</i>	327
<i>Observation sur une colique intestinale , venteuse & périodique , par M. Dianuyere, D. M.</i>	330
<i>Description d'une maladie appelée mal de la Rosa aux Asturies , par M. Thierry, D. M. P.</i>	347
<i>Observation sur la Rougeole & la fièvre miliaire rubiolique , par M. Hatté.</i>	436
<i>Observation sur un engorgement par con-</i>	

T A B L E G É N É R A L E.
gestion dans toute l'étendue du péritoine, &c. par M. le Cat. 356

J U I N.

- Réponse aux Réflexions critiques de M. Peffault de la Tour, par M. le Cat.* 387
Lettre au sujet d'une passion hystérique causée par un vice scorbutique. 402

C H I R U R G I E.

J A N V I E R.

- Observation sur une luxation incomplète de la mâchoire, par M. le Cat.* 28
Lettre sur deux opérations de la taille par le Lithotome caché. 43 & 46

F É V R I E R.

- Extirpation des amygdales skirrheuses, par M. le Cat.* 115
Observation sur un Bubonocèle, par M. D. Chirurgien. 127
Effet singulier du Scorbut. 130
Lettre de M. Schlosser, Médecin Hollandois, au sujet de l'Agaric. 135

M A R S.

- Lettre de M. Rigaudeau, au sujet d'un instrument pour l'accouchement.* 197
Lettre de M. Missa sur l'Agaric. 205

TABLE GÉNÉRALE.

AVRIL.

- Lettre critique au sujet d'un enfant qui
a été trouvé dans la capacité du bas-
ventre.* 265
- Lettre de M. le Cat sur l'usage de l'A-
garic.* 269
- Observations sur les urinoirs & sur les
bandages d'yvoire, de M. Fauvel.* 271
- Extrait de la these de M. Miffa sur les
bandages d'yvoire.* 276

M A I.

- Observation sur un étranglement des testi-
cules & de la verge, occasionné par le
passage d'un briquet, par M. Gaultier,
maître en Chirurgie, &c.* 358
- Lettre de M. d'Estremeau, Chirurgien de
l'Hôtel-Dieu de Paris, sur l'Agaric.* 261

J U I N.

- Lettre de M. Morand D. M. P. sur l'ins-
trument de Roger Roonhysen.* 408
- Lettre sur l'extraction de la Cataracte.* 418

P H A R M A C I E.

J A N V I E R.

- Lettre sur la nature du souffre, par M.
de S. C.* 51

T A B L E G É N É R A L E.

F É V R I E R.

<i>Effet de l'Æther-Frobénii pour le mal de tête.</i>	139
<i>Remede pour la Lèpre éprouvée dans l'Hôpital militaire de Londres.</i>	140

A V R I L.

<i>Observation Médico-Chymique & Économique sur les différens usages de l'étain , par M. Missa D. M. P.</i>	283
---	-----

M A I.

<i>Lettre de M. Deckers , Médecin Flamand , au sujet des frictions employées pour guérir l'hydropisie ascite.</i>	366
<i>Observation médico pharmaceutique , sur l'usage mal entendu des testacées , par M. Missa.</i>	368
<i>Description d'une coquille singulière & très-rare.</i>	377

Fin de la Table.

